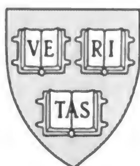
Historique du 96e régiment d'infanterie

Jean Baptiste Bouvier (captain.)


VE RI
TAS



HISTORIQUE

DU

96e RÉGIMENT D'INFANTERIE

HISTORIQUE

DU

96e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PAR

J.-B. BOUVIER

Capitaine Adjudant-major au corps



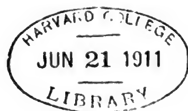
LYON

IMPRIMERIE A. STORCK

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

—

1892


HARVARD COLLEGE
JUN 21 1911
LIBRARY

A

NOS FRÈRES D'ARMES

DU 96e

AVANT-PROPOS

La filiation directe du 96e Régiment d'Infanterie, comme celle de la plupart de nos régiments, du reste, remonte seulement aux premiers mois de la Seconde Restauration. Les régiments du Premier Empire, dignes successeurs des demi-brigades qui avaient été créées pendant la Révolution avec des bataillons de volontaires et les bataillons des corps de l'ancienne monarchie, avaient tous été licenciés après les Cent jours par le gouvernement de Louis XVIII et remplacés par des légions départementales ; celles-ci prirent en 1820 la dénomination de régiments qu'elles ont gardée jusqu'à nos jours.

Avant de prendre le nom de 96e Régiment d'Infanterie de Ligne, le régiment actuel a eu différentes appellations. Créé le 1er janvier 1816 sous le nom de **Légion Royale Étrangère**, en vertu d'une ordonnance du 6 septembre précédent, avec des éléments provenant des huit régiments étrangers au service de la France sous le Premier Empire et licenciés par cette même ordonnance du 6 septembre 1815, il a, sans cesser d'exister un seul instant depuis cette époque, pris successivement les noms de :

Légion de Hohenlohe, le 9 juin 1816;
Régiment de Hohenlohe, le 21 février 1821;
21ᵉ Régiment d'Infanterie Légère, le 5 janvier 1831;
96ᵉ Régiment d'Infanterie de Ligne, le 1ᵉʳ janvier 1855.

Mais le 96ᵉ de Ligne et le 21ᵉ Léger ont existé tous deux aussi sans interruption, d'abord pendant la Première République sous la dénomination de Demi-Brigade, ensuite pendant le Premier Empire sous celle de Régiment. En outre, il a existé jusqu'au 26 mars 1794 un 96ᵉ Régiment d'Infanterie de Ligne, nom donné le 1ᵉʳ janvier 1791 au régiment allemand de Nassau créé en 1745.

Le 96ᵉ peut donc à juste titre revendiquer cette double paternité. Par suite d'une circonstance toute fortuite, des quatre noms inscrits sur son drapeau, un seul, celui de **Sébastopol**, appartient au numéro 96; les trois autres, **les Pyramides, Iéna, Saragosse**, ont été empruntés à l'histoire de l'ancien 21ᵉ Léger. Mais, confiant dans la promesse du Ministre, nous osons espérer que cette injustice envers le glorieux passé de l'ancien 96ᵉ sera réparée, et que le nom de Saragosse sera remplacé par celui de Marengo, mémorable bataille où s'est illustré le numéro 96.

Comme notre tâche consistait à faire l'historique de tous les corps qui ont porté soit le nom de 96ᵉ de Ligne, soit celui de 21ᵉ Léger, nous avons partagé notre travail en trois parties.

La première partie comprend l'histoire de l'ancien 96ᵉ, depuis 1745 jusqu'en 1815. Elle se divise en trois chapitres : le premier, de 1745 à 1794, est consacré à Nassau et au premier 96ᵉ; le deuxième, de 1796 à 1815, à la 96ᵉ Demi-Brigade et au deuxième 96ᵉ Régiment, corps qui n'a de parenté avec le premier 96ᵉ que la similitude du numéro. Afin d'éviter la confusion, nous n'envisageons dans le deuxième chapitre que la portion principale du

corps, et le troisième chapitre donne l'histoire succincte des bataillons détachés sous le Premier Empire ; d'abord portés à cinq bataillons en 1808, les régiments en comptèrent, en 1814, six et quelques-uns sept éparpillés aux quatre coins de l'Europe.

La deuxième partie comprend l'historique de l'ancien 21e Léger, depuis 1792 jusqu'à 1814. Elle est également partagée en trois chapitres : le premier traite du 21e Bataillon de Chasseurs et des 21e et 21e (bis) Demi-Brigades Légères de première formation : le deuxième, de 1796 à 1814, a trait à la 21e Demi-Brigade Légère de seconde formation et au 21e Régiment Léger ; le troisième chapitre est consacré aux bataillons détachés, en commençant par le Bataillon Complémentaire de la 21e Demi-Brigade Légère, qui fut créé et envoyé en Italie pendant que cette dernière était en Egypte.

La troisième partie renferme l'histoire du régiment actuel, depuis 1815 jusqu'au 1er janvier 1892. Elle est aussi divisée en trois chapitres : le premier, de 1815 à 1830, est affecté à la Légion et au Régiment de Hohenlohe ; le deuxième, de 1831 à 1854, au 21e Régiment d'Infanterie Légère ; le troisième, de 1855 à 1891, au 96e Régiment d'Infanterie.

Le texte est suivi de trois appendices, A, B et C, correspondant aux trois parties ; chacun d'eux renferme :

1° La liste des officiers tués ou blessés dont nous avons pu recueillir les noms aux archives du ministère ;

2° Les états de services des colonels ;

3° Les décorations de la Légion d'Honneur et les médailles militaires accordées aux militaires du régiment pendant leur présence au corps ;

4° Une liste des militaires qui se sont distingués par leur belle conduite.

L'appendice C contient en outre un tableau donnant, à la date du 1er mars 1892 et par compagnies, la composition du corps d'officiers du régiment.

Ce livre n'est que le résumé d'un ouvrage en trois volumes, manuscrit et illustré, qui reste déposé à la bibliothèque du régiment, dont un second exemplaire a été adressé au Ministre, et dans lequel nous avons fait de notre mieux pour retracer l'histoire complète et détaillée du régiment. Dans ce résumé, nous nous sommes moins appesanti sur l'enchaînement des opérations, et nous nous sommes borné à l'exposition rapide des faits, en faisant ressortir principalement les actions particulières au régiment, sans oublier de mentionner les unités, armée, corps d'armée, division, brigade, dont faisait partie le corps. Pour les périodes de paix, nous n'avons signalé que les changements de garnison et les faits les plus saillants.

Malgré ces réductions, le champ reste encore assez vaste, car l'histoire de deux régiments qui n'ont presque pas cessé d'être en campagne pendant la période mouvementée de la Première République et du Premier Empire, offre une ample moisson de faits glorieux : les traits de bravoure abondent dans l'un et l'autre régiment. Pourrait-il en être autrement lorsque l'on expose le passé de troupes qui, pendant plus de vingt années, ont promené dans toute l'Europe et jusque sur la terre d'Afrique les couleurs du drapeau français?

Le régiment actuel, pendant ses soixante-quinze années d'existence, ne compte à son actif que deux campagnes importantes : celle de Crimée, où il a écrit en lettres de sang un nom glorieux sur son drapeau, et celle de 1870, où le numéro 96 a encore su

briller d'un vif éclat dans nos premiers revers. Pendant les années qu'il a passées en Morée ou à Rome, et pendant l'expédition de Tunisie, il a su également faire ressortir les qualités d'un régiment discipliné et bien tenu.

Il n'a pas eu la bonne fortune de concourir à la conquête de l'Algérie, ni celle de participer aux expéditions d'Espagne, de Belgique, d'Italie, du Mexique, etc., et sa vie est certainement moins accidentée que celle de ses deux devanciers. Mais, sans désirer le retour d'une ère de conquêtes et de luttes incessantes comme celle de la fin du siècle dernier et du commencement de ce siècle, il est permis d'espérer qu'un jour viendra où la France effacera l'affront infligé à ses armes, il y a vingt ans, et certainement, ce jour-là, le 96e saura se montrer digne de son passé.

Lyon, octobre 1891.

J.-B. B.

HISTORIQUE

DU 96e RÉGIMENT D'INFANTERIE

HISTORIQUE

DU

96e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PREMIÈRE PARTIE

—

L'ANCIEN 96e DE LIGNE

(1745-1815)

CHAPITRE PREMIER

—

NASSAU ET LE PREMIER 96e

(1745-1794)

1° NASSAU

(1er Novembre 1745 — 1er Janvier 1791)

1745 **Création.** — Vers 1740, l'infanterie française comprenait 120 régiments : 100 français, 9 suisses, 5 allemands, 5 irlandais et 1 italien. Les exigences de la guerre de la Succession d'Autriche forcèrent le gouvernement à faire de nouvelles levées ; de 1743 à 1747, quinze régiments nouveaux furent formés, et de ce nombre fut le régiment de **Nassau**, qui prit le numéro 9 parmi les régiments allemands.

En vertu d'une ordonnance du 1er novembre 1745, le prince Guillaume de Nassau-Saarbrück, déjà propriétaire d'un régiment de cavalerie qui portait son nom, leva le régiment qui s'appela au début **Nassau-Saarbruck**, du nom de son colonel-propriétaire. Le prince, qui était maréchal-de-camp des armées du roi, avait sollicité cette nouvelle commission pour son fils Louis, encore

1746 enfant, et, le 4 février 1746, il obtint un brevet pour commander ce corps, jusqu'à ce que son fils fût en âge.

Le régiment fut levé dans les derniers jours de 1745 et dans les premiers mois de 1746. Il fut recruté en grande partie dans la basse Alsace, le Westgau, les environs de Landau et le comté de Saarwerden et d'Herbitzheim, domaines de la famille de Nassau-Saarbrück. C'est dans cette région que le capitaine de recrutement du régiment, dont le siège était à Landau, continua à racoler jusqu'à la Révolution.

Nassau prit, à sa création, le numéro 132. Ce numéro n'était qu'un simple numéro d'ordre, variant à chaque création ou à chaque suppression de régiment et destiné à marquer le rang de préséance des corps entre eux; Nassau changea, jusqu'à la Révolution, dix-huit fois de numéro.

Le régiment comprenait primitivement deux bataillons à huit compagnies de 85 hommes chacune, officiers non compris. Le colonel et le lieutenant-colonel avaient chacun une compagnie, comme dans les autres régiments français et étrangers; le plus ancien capitaine, dans chaque bataillon, avait rang de commandant de bataillon, tout en conservant sa compagnie.

L'effectif de chaque compagnie se décomposait ainsi

OFFICIERS :	TROUPE :
1 capitaine en pied;	3 sergents;
1 capitaine-lieutenant;	1 fourrier;
1 premier-lieutenant;	1 capitaine d'armes;
1 second-lieutenant	1 fourrier schutz;
1 lieutenant en second ou enseigne;	3 caporaux;
	1 charpentier de profession
	2 tambours;
	6 anspessades;
	6 grenadiers;
	61 fusiliers.

1746 La solde de la troupe, dans les régiments allemands, était un peu plus forte que dans les régiments français. Les commandements s'y faisaient en langue allemande, et il existait plusieurs emplois de secrétaire-interprète.

Le premier uniforme que porta Nassau, était ainsi composé : Habit bleu, avec boutonnières blanches et boutons d'étain blanc; collet, parements et petits revers à la prussienne, le tout de couleur paille. Veste et culotte rouges; boutonnières blanches sur la veste. Poches de l'habit ordinaires et garnies de trois boutons; autant sur la manche. Galon de chapeau blanc.

Cet uniforme varia plusieurs fois jusqu'en 1791 ; la veste et la culotte blanches furent données en 1758 : les parements, les revers et le collet de l'habit furent rouges en 1758, blancs en 1766, roses en 1776 et orange en 1779.

Le drapeau-colonel de Nassau était blanc et portait dans son centre l'écusson de France entouré de branches de laurier et surmonté de la couronne des princes de Nassau ; au-dessus était une banderolle avec l'inscription : **His consecro vires.** Dans l'angle inférieur était le lion de Nassau.

Les drapeaux d'ordonnance étaient partagés en quatre triangles par une croix blanche oblique ou de Saint-André. Au milieu de la croix, il y avait un soleil d'or, et à l'extrémité de chaque branche, remplissant presque toute sa largeur, se trouvait l'écusson couronné de Nassau, au lion d'or passant sur champ d'azur. Les triangles supérieur et inférieur étaient bleu céleste ; le supérieur portait sur un ruban blanc la devise : **Nec pluribus impar**, en lettres noires. Les deux triangles latéraux étaient de couleur orange.

GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE

Le régiment de Nassau prit une part active à la guerre de la Succession d'Autriche, qui durait depuis 1741. Le plus gros de nos forces était alors dans les Pays-Bas, sous les ordres du

1746 maréchal de Saxe qui avait gagné sur les Anglais, l'année précédente, la bataille de Fontenoy.

Siège de Mons (7 juin — 10 juillet). — Le premier bataillon de Nassau fit partie d'un renfort envoyé des Trois-Evêchés au prince de Conti, que le maréchal de Saxe avait chargé de réduire Mons. Cette place, défendue par dix bataillons et une dizaine d'escadrons, avait été investie le 7 juin et capitula le 10 juillet. Le premier bataillon de Nassau avait rejoint l'armée du prince de Conti pendant la durée du siège.

Siège de Charleroi (14 juillet — 2 août). — Le prince de Conti investit alors Charleroi, couvert par le maréchal de Saxe qui avait pris position à Gembloux ; la ville fut assiégée régulièrement et attaquée sur trois points différents. Le 2 août, elle capitula et sa garnison fut faite prisonnière de guerre.

A la fin du mois d'août, le premier bataillon de Nassau faisait partie d'un corps de sept bataillons et de quatre escadrons qui, sous les ordres de M. de Putanges, était chargé de couvrir notre frontière pendant que le comte de Clermont ferait le siège de Namur.

Bataille de Rocoux (11 octobre). — Après la reddition de Namur (19 septembre), le comte de Clermont et M. de Putanges reçurent l'ordre de rejoindre le reste de l'armée aux environs de Tongres.

Le 11 octobre, Nassau comptait dans le corps du comte de Clermont, qui, dans cette mémorable journée de Rocoux, enleva brillamment le village d'Ans aux Hollandais formant l'aile gauche de l'armée alliée, et qui résista vaillamment à une charge de la cavalerie ennemie et à un retour offensif. Cette bataille coûta aux Alliés 12.000 hommes hors de combat, 70 drapeaux ou étendards et 70 pièces d'artillerie.

1746 Quelque temps après, Nassau retourna dans les Evêchés pour y prendre ses quartiers d'hiver.

1747 Louis XV avait décidé d'envahir la Hollande. Dès les premiers jours d'avril, les troupes se concentrent sous le maréchal de Saxe nommé généralissime.

Bataille de Lawfeldt (2 juillet). — Dans les derniers jours de juin, les deux armées adverses sont rassemblées non loin de Maëstricht. Le 2 juillet, elles sont en présence, celle des Alliés autour du village de Lawfeldt. Nassau fait encore partie du corps du comte de Clermont. Ce général est chargé d'attaquer avec tout son monde le village défendu par un double retranchement. L'attaque commence à 10 heures du matin: deux fois les troupes s'élancent et délogent l'ennemi de la première ligne de retranchements, mais les Alliés envoient chaque fois de nouveaux bataillons et elles ne peuvent s'y maintenir; elles battent en retraite en bon ordre, malgré un feu violent de mousqueterie et d'artillerie. Dans une troisième attaque, que le maréchal de Saxe fait appuyer par des brigades de renfort, le comte de Clermont parvient à s'emparer du village un peu après midi; bientôt le désordre gagne toute l'armée ennemie, qui se retire précipitamment sur Maëstricht, poursuivie par nos escadrons.

Dans cette victoire, qui est considérée comme une des plus belles actions de l'infanterie au siècle dernier, les Français eurent 8.700 hommes hors de combat; les Alliés perdirent 10.000 hommes tués ou blessés, 2.000 prisonniers, 9 drapeaux, 7 étendards et 29 pièces d'artillerie.

Le régiment est porté à trois bataillons. — Une ordonnance du 1er juillet porta le régiment de Nassau à trois bataillons, comprenant chacun six compagnies de 110 hommes; l'effectif total du corps fut alors de 2.112 hommes, officiers compris.

1747 Après la bataille de Lawfeldt, le comte de Clermont reste en observation au-dessus de Maëstricht, pendant que le gros de l'armée française va entreprendre le siège de Berg-op-Zoom ; à la fin de juillet il s'établit à Cortessem, au sud d'Hasselt, et y demeure jusqu'au commencement d'octobre, et dans le courant de ce mois Nassau va reprendre dans les Evêchés ses quartiers d'hiver.

1748 Pour la campagne de 1748, les deux premiers bataillons de Nassau sont embrigadés avec le régiment d'Alsace (4 bataillons) et celui de Fersen (1 bataillon), sous les ordres du brigadier Dettlinger. Le troisième bataillon, formé à la fin de l'année précédente, est assemblé à Strasbourg, et doit tenir garnison à Sarrelouis pendant la campagne.

Les premier et deuxième bataillons quittent Strasbourg le 16 mars et se rendent à Montmédy où ils entrent dans la division de milord Tirkonell, forte de 12 bataillons et de 7 escadrons. Cette division est désignée pour faire partie du corps du maréchal de Lowendal, comprenant 6 divisions, et qui a pour mission d'investir Maëstricht par la rive droite de la Meuse.

Siège de Maëstricht (11 avril-6 mai). — Le 11 avril, le corps de M. de Lowendal arrive devant Maëstricht et en achève l'investissement. Cette place avait une nombreuse garnison : 23 bataillons, dont 12 autrichiens, 7 hollandais et 4 bavarois, et une certaine quantité d'escadrons. Le maréchal de Lowendal, chargé des opérations du siège, fait ouvrir la tranchée dans la nuit du 15 au 16 et pousse activement les travaux, malgré les audacieuses sorties des défenseurs. Nassau était établi au camp de Bethléem, la gauche appuyée à la basse Meuse.

Le 6, la place se rendit et sa garnison sortit avec les honneurs de la guerre. La reddition de cette forteresse de premier ordre mit fin à une guerre qui durait depuis sept ans et amena la signature de la paix à Aix-la-Chapelle, le 18 octobre suivant.

1749 Nassau se rendit alors à Louvain et y demeura jusqu'à la fin de janvier 1749, époque à laquelle il retourna dans les Evêchés.

Réduction à un bataillon. — Un décret du 10 décembre précédent avait ramené à deux le nombre des bataillons de Nassau. Dans le courant de l'année, pour réaliser des économies, le gouvernement supprima un certain nombre de régiments et opéra des réductions dans le nombre des bataillons. Une ordonnance du 1er février réforma le deuxième bataillon de Nassau, qui resta ainsi réduit à un seul bataillon pendant neuf ans.

Pendant toute la période de paix comprise entre le traité d'Aix-la-Chapelle et la guerre de Sept Ans, le régiment tint garnison dans les villes des Evêchés.

1757 Une ordonnance du 20 janvier donna à chaque bataillon, français ou étranger, destiné à servir en campagne, une pièce de canon à la suédoise, qui devait être servie par 2 sergents et 16 canonniers.

GUERRE DE SEPT ANS

La France, alliée à l'Autriche, à la Russie et à la Suède, avait en 1756 déclaré la guerre à l'Angleterre, qui s'était assuré le concours de la Prusse. Louis XV décida d'envoyer en Hanovre, au commencement de l'année 1757, une armée de 60.000 hommes sous les ordres du maréchal d'Estrées, pour conquérir cette province qui appartenait à la couronne d'Angleterre. Nassau fut désigné pour faire partie de ce rassemblement; il quitta Thionville vers la mi-février et se trouva à Wesel à la fin de mars; il prit part pendant les quatre mois qui suivirent aux marches et contre-marches que l'armée française effectua dans le pays.

Bataille d'Hastenbeck (26 juillet). — Le régiment assista à cette bataille où l'infanterie française montra une grande valeur,

1757 malgré les fatigues qu'elle avait endurées depuis trois jours, pendant lesquels elle n'avait pas cessé d'être sous les armes. Le duc de Cumberland, qui commandait l'armée ennemie nous abandonna le plateau d'Hastenbeck après avoir essuyé une perte de 3.000 hommes et de 11 pièces d'artillerie; cette victoire décida les villes de Minden et de Hanovre à se rendre.

Après la capitulation du duc de Cumberland à Closter-Seven (8 septembre), Nassau est désigné pour faire partie du corps destiné à occuper le Hanovre, pendant que le duc de Richelieu, qui a remplacé le maréchal d'Estrées à la tête de l'armée française, cherche à secourir Soubise qui opère avec une petite armée dans la vallée du Mayn.

Mais Soubise se fait battre à Rossbach (5 novembre), et l'Angleterre désavoue la convention de Closter-Seven. Le duc de Richelieu se replie alors avec le gros de ses forces d'Halberstadt sur Brunswick, et dirige des corps vers l'embouchure de l'Elbe pour appuyer l'exécution de la convention.

Le corps de M. de Morangiès, dans lequel se trouve Nassau, se porte à Soltau puis à Biennenbüthel, à la fin de novembre.

Au commencement de décembre, Nassau passa au corps de M. d'Armentières comprenant 18 bataillons, et désigné pour former la réserve de l'armée; il ne comptait guère que 400 hommes à l'effectif.

1758 Le successeur du duc de Richelieu, le prince de Clermont, en présence de l'état de délabrement dans lequel se trouvait l'armée, décida d'abandonner le Hanovre et de se replier sur le Rhin ; le mouvement de retraite commença dans les derniers jours de février, et le 31 mars toutes les divisions rassemblées autour de Wesel, y franchissaient le Rhin.

Le prince de Clermont reçut alors l'ordre d'envoyer sur le haut Rhin un groupe de 25 bataillons et de 12 escadrons destinés au corps de 24.000 hommes que le roi avait décidé d'envoyer en

1758 Bohême, sous le prince de Soubise, pour secourir l'empereur d'Autriche. Nassau fut désigné pour en faire partie et se dirigea sur Coblentz dans les premiers jours d'avril.

Incorporation de Nassau-Ussingen. — En passant à Cologne, il fut porté à 2 bataillons, en vertu d'une ordonnance du 20 mars précédent, qui prescrivait l'incorporation dans Nassau-Saarbrück du régiment de Nassau-Ussingen également à un bataillon. Ce dernier, qui avait le pas sur lui, forma le 1er bataillon, et le nouveau corps perdit son ancienne appellation de Nassau-Saarbrück pour s'appeler simplement Nassau.

Le jeune prince Louis de Nassau-Saarbrück, en vertu de la même ordonnance, en devint colonel-propriétaire à la place de son père.

Le nouveau régiment conserva à peu près l'uniforme qu'avait Nassau-Ussingen.

Nassau arriva le 10 avril à Coblentz et fut ensuite envoyé sur le Mayn, où il séjourna pendant les mois de mai et de juin.

Il fit partie de l'expédition que le prince de Soubise tenta dans la Hesse, vers le milieu de juillet, contre le prince de Brunswick. Après plusieurs démonstrations dans le pays, l'armée de Soubise était réunie à la fin de septembre au camp retranché sous Cassel.

Bataille de Lutternberge (10 octobre). — Le 5 octobre, les Hessois avaient quitté la position qu'ils occupaient à Hohenkirchen depuis quelque temps, pour venir s'établir près de Lutternberge, dans l'angle formé par la Werra et par la Fulda, dans une position désavantageuse. Le prince de Soubise saisit cette occasion pour chercher à racheter son échec de Rossbach. Le 10, il attaqua les Hessois, et, après un combat opiniâtre, il les força à abandonner leur position. Nassau resta ce jour-là en deuxième ligne.

1758 L'armée de Soubise alla ensuite prendre ses cantonnements d'hiver dans la vallée du Mayn et occupa sans coup férir Francfort qui lui ouvrit ses portes ; Nassau était en tête du détachement qui entra dans la ville.

1759 Dans les premiers jours d'avril, le prince de Brunswick, débouchant de la vallée de la Fulda dans celle du Mayn, marchait sur Francfort. Aussitôt le duc de Broglie, qui commande l'armée française, rassemble ses troupes en avant de cette ville, à Bergen, dans une position avantageuse et attend l'ennemi.

Bataille de Bergen (13 avril). — Le 13 au matin, le duc de Broglie dispose sa ligne de bataille, la droite appuyée au village de Bergen, la gauche au bois de Wilbel. Nassau fait partie des bataillons placés en première ligne à l'aile gauche. L'ennemi commence l'action à neuf heures et demie du matin et porte tous ses efforts sur notre droite pour nous enlever le village de Bergen ; mais nos régiments repoussent deux attaques vigoureuses soutenues par une vive canonnade. Notre aile gauche, en partie dissimulée dans le bois de Wilbel, n'a guère à soutenir qu'un combat d'artillerie. La nuit vient mettre un terme à cette bataille, et nous restons maîtres de nos positions ; l'ennemi bat en retraite le soir et marche toute la nuit dans la direction de Marienborn.

Cette victoire, qui nous avait coûté près de 3.000 hommes hors de combat, rendait à notre armée sa confiance et lui donnait la supériorité pour le reste de la campagne.

Les régiments français regagnèrent alors leurs cantonnements.

Dans le courant de mai, le corps du Mayn, commandé par le duc de Broglie, est désigné pour former la réserve de l'armée aux ordres du maréchal de Contades ; il marche sur Cassel en couvrant la droite de l'armée. Le duc de Broglie entre le 11 juin dans Cassel que les Alliés ont abandonné précipitamment, traverse la ville et continue sa route sur Warburg pour se rapprocher de

1759 l'armée ; une garnison de 4 bataillons, dont les deux de Nassau, et de 2 escadrons est laissée pour garder la place.

Après la défaite de l'armée française à Minden (1er août), le maréchal de Contades se replie sur Cassel qu'il est bientôt forcé d'évacuer pour aller prendre position sur la Lahn, près de Wetzlar, et ensuite autour de Friedberg, où l'armée passe l'hiver.

Mérite militaire. — C'est dans le courant de l'année 1759, le 18 août, que fut institué un nouvel ordre de chevalerie, celui du *Mérite militaire*, en faveur des officiers qui, appartenant à la religion protestante, ne pouvaient être chevaliers de Saint-Louis. Il fut décerné par la suite un nombre assez considérable de croix de cet ordre au régiment de Nassau qui, comme tous les régiments allemands, comptait beaucoup d'officiers de la religion réformée.

1760 Pour la campagne de 1760, le commandement en chef de l'armée d'Allemagne fut confié au duc de Broglie, qui, conformément aux instructions de Versailles, essaya de reprendre l'offensive en plein mois de janvier ; mais la neige le força bientôt à regagner ses cantonnements.

Incorporation de Saint-Germain. — Vers le 20 février, Nassau fut porté à 3 bataillons de 8 compagnies chacun, en exécution d'une ordonnance royale du 18 janvier précédent qui prescrivait l'incorporation du régiment allemand de Saint-Germain. Ce régiment, qui ne comprenait qu'un bataillon, avait été créé en 1747 pour M. le comte de Saint-Germain, le même qui devint plus tard ministre de la guerre.

Dans le courant d'avril chacune des deux armées belligérantes prit ses dispositions pour la campagne prochaine : les trois bataillons de Nassau formèrent, avec ceux de la Marck, la brigade La Marck sous les ordres du baron de Zuckmantel, colonel de

1760 Nassau. Le 22 juin, toute l'armée du duc de Broglie quitta ses emplacements et se dirigea vers Cassel où 85.000 Alliés étaient réunis.

Bataille de Corbach (10 juillet). — Le 10 juillet, notre avant-garde est engagée de bonne heure avec le gros des forces ennemies qui s'est porté autour de Corbach : toutes les troupes en marche se portent rapidement en avant, et nos brigades de tête parviennent en quelques heures à mettre l'armée alliée en pleine déroute et lui infligent des pertes sensibles.

Combat sous Cassel (31 juillet). — La brigade la Marck, où se trouvait Nassau, appuya l'attaque que fit le 31 juillet M. de Lusace avec son corps d'armée contre le camp retranché de Cassel. Malgré un feu très vif d'artillerie, les bataillons français chassèrent des retranchements le corps entier du général Kilmansegg qui les défendait.

Combat de Dransfeld (19 septembre). — Nassau continua à faire partie du corps de M. de Lusace, fort de 25 bataillons et de 44 escadrons, qui formaient la réserve de droite de l'armée. Un corps ennemi sous les ordres du général de Wangenheim était venu prendre position le 18 septembre au-dessus de Dransfeld. Le maréchal de Broglie le fit attaquer le lendemain par deux colonnes : celle de droite, dirigée par le prince de Lusace, fut lancée contre un bois rempli d'infanterie. M. de Vaux, avec les grenadiers des brigades Castella et la Marck, entra dans le bois par la gauche ; après un combat de mousqueterie sous bois qui dura plus de deux heures et qui ne se termina qu'à la nuit, les ennemis furent enfin repoussés, et l'obscurité seule empêcha de les poursuivre.

Le corps de M. de Lusace resta jusqu'au 19 novembre aux environs de Gœttingen ; l'armée française prit ensuite ses quartiers d'hiver, et Nassau fut cantonné dans l'arrondissement de Marburg.

1761 **Défense de Ziegenhayn** (7-25 mars). — Le 12 février, après une marche rapide, le prince héréditaire de Brunswick était arrivé, avec un corps important, dans la région de Marburg, au milieu de nos cantonnements. Le baron de Zuchmantel reçut aussitôt l'ordre de réunir dans Ziegenhayn les 3 bataillons de Nassau et d'augmenter les défenses de la place par tous les moyens en son pouvoir; le régiment ne comprenait au total que 1044 hommes, qui mirent bientôt la ville à l'abri d'un coup de main.

Dans la seconde quinzaine de février, le duc de Broglie s'était vu contraint d'abandonner avec son armée les environs de Cassel devant des forces supérieures et de se replier dans la vallée du Mayn. Ziegenhayn restait donc abandonnée à ses seules ressources.

Le 7 mars, les Alliés se présentèrent en forces devant la place et l'investirent; ils bombardèrent la ville aussitôt et la démolirent littéralement en quelques jours par une pluie de boulets rouges. Dès le 15, Ziegenhayn était en cendres, et la garnison n'avait que les casemates pour abris.

Mais l'arrivée d'un renfort important permit au duc de Broglie de reprendre l'offensive et de chasser les Alliés des bords de la Nidda. Le 25, M. de Montchenu se présenta avec plusieurs bataillons aux abords de Ziegenhayn, et, aidé par la garnison, délogea les ennemis auxquels on prit 300 hommes, 3 drapeaux et 2 pièces de canon. La ville fut ainsi débloquée après un siége de près de trois semaines, dans lequel Nassau eut beaucoup à souffrir du bombardement, mais qui lui fit le plus grand honneur.

Le duc de Broglie s'empara de nouveau de toute la Hesse et y fit cantonner ses troupes pour leur donner un peu de repos.

En juin, à la reprise des hostilités, Nassau est à l'avant-garde sous les ordres de M. de Belsunce.

Combat de Willinghausen (15 juillet). — Le 15 juillet, vers cinq heures du soir, le duc de Broglie fait attaquer le

1761 château de Nateln et le village de Willinghausen où les ennemis sont retranchés. M. de Clausen, à la tête de la colonne de droite et soutenu par les régiments de Nassau et de Royal-Deux-Ponts, est chargé de l'attaque du village. En peu de temps les volontaires de Saint Victor, appuyés par Nassau et Royal-Deux-Ponts, poussent les alliés hors de Willinghausen, où M. de Clausen s'établit. Mais bientôt ce dernier est attaqué avec vigueur par des forces considérables (Anglais et Ecossais) et demande du renfort. Il se livre alors un combat très vif d'artillerie et de mousqueterie qui ne cesse qu'à la nuit close, et les ennemis se retirent à quelque distance du village, nous abandonnant 3 pièces de canon dont s'est emparé le régiment de Nassau. Le baron de Zuchmantel, qui commandait le régiment, se signala d'une façon toute particulière dans cette journée.

Le lendemain, le combat recommença; le duc de Broglie, privé de l'appui du maréchal de Soubise, dut battre en retraite devant les Alliés bien supérieurs en nombre.

Combat d'Osterode (2 septembre). — L'armée française, après avoir poussé une pointe en Hanovre, se rapprochait de Cassel. M. de Belsunce reçut l'ordre de tenir en échec avec son avant-garde, où comptait encore Nassau, le corps de M. de Freytag. Le 2 septembre, à 7 heures du matin, il attaque ce dernier près d'Osterode, le défait, et disperse son infanterie qui se retire sur Goslar à travers le Hartz.

Le duc de Broglie opéra ensuite, autour de Wolfenbüthel, quelques mouvements qui obligèrent le prince Ferdinand à se rabattre sur le bas Weser pour secourir Brunswick. A partir de ce moment les armées belligérantes restèrent à peu près inactives, par suite de l'apparition du froid et de l'extrême fatigue des troupes.

Passage de la Rhume (13 novembre). — M. de Clausen

1761 avait remplacé M. de Belsunce à la tête de l'avant-garde. Les corps de M. de Lusace et de M. de Clausen, qui étaient cantonnés sur la rive droite de la Rhume, repassèrent cette rivière le 13 novembre. Le prince héréditaire attaqua, au moment du passage, M. de Clausen avec des forces considérables; mais notre infanterie obligea les ennemis à s'éloigner.

1762 L'hiver s'était passé sans incident notable et nos troupes ne furent pas inquiétées dans leurs cantonnements de la vallée du Mayn.

Au commencement de mai, le maréchal d'Estrées, qui commandait en chef l'armée du Rhin dans cette campagne, se rapprocha de Cassel, où toute l'armée se trouva réunie dans les premiers jours de juin.

Affaire de Wilhelmstahl (24 juin). — Le 21 juin, l'armée française avait quitté le camp sous Cassel pour se porter sur Grebenstein, où elle campa sur deux lignes. Dans la nuit du 23 au 24, le prince Ferdinand passa la Diemel, tomba de grand matin sur nos avant-gardes surprises par la rapidité du mouvement et les refoula sur le gros de l'armée, qui, menacée d'être coupée de Cassel par un corps anglais, se vit forcée de se replier sur cette ville. Nassau combattit en deuxième ligne. Cet échec nous coûtait 3.000 hommes dont la moitié faits prisonniers.

Défense de Cassel (15 octobre-2 novembre). — Le maréchal d'Estrées s'était vu dans l'obligation de se retirer dans la vallée du Mayn, en laissant dans Cassel une forte garnison sous les ordres de M. de Diesbach. Nassau en fit partie, et son colonel, le baron de Zuchmantel, fut désigné comme commandant en second de la place; M. d'Audoul, capitaine dans Nassau, remplit les fonctions de major de la garnison.

Le prince Frédéric resserra la ville de plus en plus et le

1762 15 octobre il commença à y lancer quelques bombes; dans la nuit du 16 au 17, il fit ouvrir la tranchée; deux sorties heureuses de la garnison décidèrent l'ennemi à bombarder Cassel; les vivres ne tardèrent pas à faire défaut, et le 2 novembre le baron de Diesbach demanda à capituler; la garnison sortit avec les honneurs de la guerre et tambour battant, pour rejoindre l'armée française par le chemin le plus court, en emmenant ses blessés et ses bagages.

Ce fut le dernier acte de la guerre de Sept Ans; le 3 novembre on signait à Fontainebleau les préliminaires de la paix. L'armée d'Allemagne fut réduite à 90.000 hommes jusqu'à la conclusion définitive de la paix, et un certain nombre de régiments rentrèrent en France; de ce nombre fut Nassau, qui alla tenir garnison à Metz.

Réorganisation. — Une ordonnance du 21 décembre réduisit le régiment de Nassau à deux bataillons, qui comprendraient chacun une compagnie de grenadiers et huit de fusiliers; elle supprima les commandants de bataillon, les capitaines-lieutenants, les prévôtés et les secrétaires-interprètes, et remplaça les enseignes par deux porte-drapeau dans chaque bataillon; elle créa un trésorier et un quartier-maître chargé de la caisse du corps et de l'administration des compagnies. Enfin elle mit à la charge du roi l'entretien des régiments et des compagnies qui jusque-là était resté à la charge des colonels et des capitaines.

Peu auparavant, le nombre des régiments allemands avait été réduit à huit.

1763 Pendant cette longue période de paix de près de trente années nous n'avons guère à signaler que les changements de garnison.

1764 Nassau quitte Metz dans le courant de novembre pour aller tenir garnison à Lille.

1765 En octobre, il est envoyé à Dunkerque.

1766 En octobre, à Fort-Louis, où il reste trois ans.

1769 En août, après un mois passé au camp d'instruction de Compiègne, à Thionville et Longwy, et en novembre à Saarlouis.

1770 En décembre, au Quesnoy et à Condé.

1771 En juin, à Schlestadt et en octobre à Neuf-Brisach.

1773 En octobre, en Corse, où il séjourne près de trois ans.

1776 En août à Schlestadt.

Cette année-là voit éclore, sous le ministère du comte de Saint-Germain, de nombreux changements dans la constitution militaire. Par ordonnances des 25 mars et 31 mai, tous les régiments sont ramenés à deux bataillons de 4 compagnies de fusiliers ; il y a, par régiment, une compagnie de grenadiers, une de chasseurs, et une compagnie auxiliaire destinée, en temps de guerre, à pourvoir au remplacement des hommes qui viendraient à manquer dans les compagnies de fusiliers et de chasseurs.

L'état-major du régiment reste ainsi composé :

Officiers	1 colonel-commandant, 1 colonel en second, 1 lieutenant-colonel, 1 major, 1 quart'-maître-trésorier,	*Troupe*	2 porte-drapeau, 1 adjudant, 1 chirurgien-major, 1 aumônier, 1 tambour-major, 1 armurier.

L'effectif des compagnies de fusiliers et de chasseurs se décompose ainsi :

Officiers	1 capitaine-commandant, 1 capitaine en second, 1 premier lieutenant, 1 lieutenant en second, 2 sous-lieutenants.	*Troupe*	1 sergent-major, 1 fourrier-écrivain, 5 sergents, 10 caporaux 1 cadet gentilhomme, 1 frater, 2 tamb^{rs} ou instrum^{ts}, 144 fusiliers ou chasseurs,

1776 La compagnie de grenadiers ne différait des autres qu'en ce qu'elle ne comptait que quatre sergents, 8 caporaux et 84 grenadiers.

La compagnie auxiliaire avait le même cadre que celles de fusiliers, mais le nombre de ses soldats devait être réglé par le roi.

Il n'y a plus qu'un drapeau par bataillon : le drapeau colonel au premier, et le drapeau d'ordonnance au second.

1778 En avril, Nassau est envoyé au Quesnoy et à Condé.

1780 En mai, à Saarlouis.

1781 En novembre, au Fort-Louis.

1782 En mars, à Metz, et en juin à Saint-Claude, où il reste près d'un an, pendant les troubles de Genève.

1783 En mai, à Besançon, et en octobre à Huningue.

1784 Une ordonnance du 12 juillet plaça la compagnie de grenadiers au 1er bataillon et celle de chasseurs au 2e. On adopta un effectif de paix et un effectif de guerre ; dans le premier il n'y avait par compagnie que 90 fusiliers au lieu de 144.

Au mois d'octobre, le régiment alla tenir garnison pour la troisième fois à Saarlouis, et y resta trois ans et demi.

1788 En avril, Nassau fut envoyé à Metz. Une ordonnance du 17 mars précédent, qui avait apporté quelques légères modifications dans la composition des régiments, avait décidé l'embrigadement des corps ; Nassau forma, avec le régiment allemand de Salm-Salm, la 42e brigade.

1789 Dans les premiers jours de juillet, au moment où se manifestent à Paris les premiers symptômes de la Révolution, Nassau est mandé, ainsi que bon nombre de régiments étrangers, autour de la capitale par le gouvernement de Louis XVI ; il s'établit à Choisy.

Le 9 juillet, on l'appelle à Versailles avec le régiment de Bouillon, et ces deux régiments étrangers demeurent plusieurs jours consignés dans l'Orangerie.

1789 Après la prise de la Bastille, le peuple de Paris ayant obtenu du roi l'éloignement des régiments qui avaient été concentrés dans les environs, Nassau retourne à Metz, et détache au mois de novembre son 2e bataillon à Verdun.

1790 Au commencement de juin, le régiment est en entier à Thionville.

Révolte de Nancy (31 août). — La garnison de Nancy s'était révoltée contre ses officiers qu'elle avait enfermés et voulait mettre la ville à contribution. Le général de Bouillé reçut de l'Assemblée l'ordre de marcher sur Nancy pour réprimer cette rébellion. A la tête d'une colonne où se trouvait le 1er bataillon de Nassau, et composée en grande partie de gardes nationales et de cavalerie, il marcha sur la ville.

Le 31 août, le général arriva devant Nancy ; ses troupes étaient moins nombreuses que les rebelles. Néanmoins ceux-ci, bien que soutenus par la populace, allaient céder aux injonctions du délégué du gouvernement, lorsque quelques coups de fusils partirent on ne sait au juste de quel côté. La mêlée devint bientôt générale ; les troupes de Bouillé attaquèrent la ville avec la plus grande ardeur et occupèrent en peu de temps les principales places. Le général obtint alors la soumission des régiments et les fit sortir de la ville ; il délivra les officiers et les autorités emprisonnés et livra les principaux coupables à l'Assemblée.

Le 1er bataillon de Nassau rentra ensuite à Thionville après cette journée qui fut très meurtrière.

IIe. — LE PREMIER 96e

(1er Janvier 1791 — 26 Mars 1794)

1791 **Nassau devient le 96e Régiment.** — Une ordonnance du 1er janvier, qui réorganisait nos forces militaires, décida que les régiments quitteraient les noms qu'ils portaient et ne seraient plus désignés à l'avenir que par le numéro du rang qu'ils occupaient. Nassau, qui avait à ce moment-là le 96e rang, devint ainsi le 96e *Régiment d'Infanterie.*

Le nombre des régiments fut peu à peu porté à 111 ; ils furent conservés à 2 bataillons, mais chaque bataillon comprit 9 compagnies : une de grenadiers et 8 de fusiliers. Le bataillon était de 504 hommes, officiers compris, et le régiment pouvait être progressivement porté à 1.600 hommes.

L'état-major se composait de :

Officiers	1 colonel, 2 lieutenants-colonnels, 1 quartr-maître trésorier, 2 adjudants majors,	*Troupe*	1 aumônier, 1 chirurgien-major, 2 adjudants, 1 tambour-major, 8 musiciens (dont un chef) 1 caporal-tambour, 1 maître-tailleur, 1 maître-cordonnier, 1 maître-armurier.

La compagnie comptait :

Officiers	1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous lieutenant,	*Troupe*	1 sergent-major, 2 sergents, 1 caporal-fourrier, 4 caporaux, 4 appointés, 10 grenadiers ou fusiliers

1791 **Hostilité des populations.** — Le 96e quitta Thionville le 18 juin pour se rendre à Sédan. Sur ces entrefaites avaient lieu les préparatifs de Bouillé pour assurer la fuite du roi entre Châlons et Montmédy. Ce général arrêta le régiment dans sa route à Montmédy, et, le 22, le 2me bataillon fut échelonné sur le chemin que devaient suivre les fugitifs. Mais Louis XVI fut arrêté le même jour à Varennes et reconduit à Paris. Ces circonstances, dans lesquelles le 96e cependant n'avait joué qu'un rôle passif et inconscient, jetèrent sur lui le discrédit.

Quelques jours après ces événements, il continue sa route sur Sédan, mais à son arrivée les habitants refusent de le recevoir. Dirigé sur Thionville, quand il se présente aux portes le pont-levis est levé. A Saarlouis, il est menacé d'être mitraillé s'il s'approche à portée des canons.

« ... Cependant, a dit M. d'Emery, rapporteur de cette affaire « à l'Assemblée Nationale, l'ex-régiment de Nassau, qui est au « complet, est non seulement un des plus beaux, mais un des « plus sages de l'armée. Il a prêté serment de bon cœur... »

Le régiment, repoussé de Saarlouis et passant par Metz, est arrêté dans cette ville par l'autorité qui s'y trouve assez forte pour ne pas craindre la mauvaise humeur des habitants. Mais des querelles surgissent aussitôt entre les soldats humiliés du 96e et des soldats excités par les meneurs des autres corps de la garnison ; un duel entre un grenadier du 96e et un grenadier de l'ancien régiment de Condé, duel dans lequel ce dernier est tué, amène une rixe qui menace de dégénérer en une bataille générale. Il faut donner au 96e l'ordre de partir à l'instant pour Toul. En ce moment, quatre ou cinq cents hommes du corps, outrés de la répulsion qui s'est attachée au nom de Nassau, qu'on continue à donner au régiment en dépit du décret, sortent des rangs, arrachent leurs boutons, déchirent leurs retroussis et tout ce qui rappelle le titre étranger du corps, et déclarent qu'ils sont Fran-

1791 çais et veulent servir comme Français. Ils remettent leurs armes, pour qu'on ne les soupçonne pas de mauvais desseins, et demeurent à Metz.

Le reste du corps se met en route, ne traverse Pont-à-Mousson le 14 juillet qu'en renouvelant le serment civique, et parvient à grand'peine à se faire recevoir à Toul.

Ce fut à la suite de ces événements que l'Assemblée Nationale rendit le 21 juillet, le décret suivant : « Le 96e Régiment d'In-
« fanterie, ci-devant Nassau, et tous ceux ci-devant désignés sous
« le nom de régiments d'infanterie allemande, irlandaise et
« liégeoise, font partie de l'infanterie française. En conséquence,
« ils ne font avec elle qu'une seule et même arme ; ils prendront
« l'uniforme français, suivront la même discipline que les
« troupes françaises, et, à compter du premier de ce mois, ils
« seront traités de la même manière relativement à la solde, aux
« appointements et à la fixation des diverses masses. »

Cette mesure apaisa tout ; les dissidents rejoignirent le corps, et celui-ci se mit en route au mois d'août pour Besançon.

Les colonels des régiments étrangers furent indemnisés de la perte de leur charge : le prince de Nassau reçut une pension de 15.028 francs, et le régiment n'eut plus qu'un colonel commandant, M. d'Hamilton.

Vers la fin de l'année déjà, de nombreux officiers appartenant à la noblesse abandonnèrent le service : au 96e il y en eut cinq ou six parmi lesquels le colonel d'Hamilton. Celui-ci fut remplacé par M. de Haack qui ne resta qu'un mois au régiment et qui fut remplacé le 23 novembre par M. Schawembourg.

1792 Au commencement de l'année, le 96e fut appelé à Strasbourg. C'est à ce moment que les anciens drapeaux firent place aux drapeaux tricolores ; c'est aussi dans le courant de l'année qu'on supprima l'ordre de St-Louis et toutes les décorations.

1792 **Le 96e à l'armée du Rhin.** — Le ministre de la guerre Narbonne venait d'organiser trois armées pour garder nos frontières. Le 96e fut affecté à l'armée du Rhin; il quitta Strasbourg dans le courant de mars et fut envoyé à Huningue. Le 20 avril, la guerre est déclarée à l'Autriche, et le 26 les deux bataillons du 96e se séparent : tandis que le 2me bataillon demeure à Huningue, le 1er bataillon, avec le colonel, est dirigé sur Altkirch.

OPÉRATIONS DU PREMIER BATAILLON

A l'armée du Rhin (26 avril - 30 août). — Dans le courant de mai, le bataillon alla à Neuf-Brisach et campa sur les glacis de cette place; le 24 juin, il partit pour le camp de Plobsheim, près de Strasbourg.

Vers la fin de juillet, l'approche des Autrichiens inspirant des craintes pour Landau, les troupes du camp de Plobsheim furent dirigées sur le Bas-Rhin; le bataillon s'achemina vers Wissembourg et fit partie du camp d'Alstadt.

Mais les Autrichiens, après quelques démonstrations du côté de Landau, allèrent sur la Moselle pour donner la main aux Prussiens. Un corps de 8.300 hommes sous Kellermann fut tiré de l'armée du Rhin et envoyé pour renforcer l'armée du centre. Ce corps partit de Wissembourg le 30 août et gagna le camp de Frescaty, près de Metz. Le premier bataillon du 96e, fort de 669 combattants, en faisait partie; il formait, avec les 30e et 62e de Ligne et deux bataillons de volontaires, la 2e ligne de ce corps, sous les ordres du général Muratel.

A l'armée du centre (30 août-1er novembre). — A son arrivée à l'armée du centre, Kellermann en prend le commandement. Cette armée, forte de 22.000 hommes, opère sa jonction avec

1792 l'armée du nord que commande Dumouriez, et, après plusieurs marches et contre-marches dans lesquelles les troupes éprouvent les plus grandes fatigues, les deux armées prennent position autour de Valmy, prêtes à résister à l'armée prussienne qui a manœuvré pour leur couper la retraite sur Châlons.

Bataille de Valmy (20 septembre). — Dans cette mémorable journée, où l'armée prussienne éprouva un sérieux échec et qui ne fut à proprement parler qu'un duel d'artillerie, le 1er bataillon du 96e, sous les ordres du lieutenant-colonel Rewbell, faisait partie de la deuxième ligne que commandait le général Muratel, et qui était en position sur la butte du Moulin en avant de la première ligne, sous la protection de 18 pièces d'artillerie. Les troupes de Muratel, placées sur les pentes en colonnes par bataillons, arrêtèrent vers midi une vigoureuse attaque des bataillons prussiens, et le combat continua alors par une violente canonnade. A deux heures, un obus prussien fit sauter trois de nos caissons placés près du moulin et cette terrible explosion jeta le trouble dans les rangs des 62e et 96e de Ligne qui eurent surtout à en souffrir; mais ces deux régiments reprirent bientôt leur aplomb. Un violent orage survenu à la tombée de la nuit mit fin à cette lutte, qui ouvrait l'ère des victoires de la République.

Le bataillon marcha avec l'armée du centre à la poursuite des Prussiens qui nous abandonnèrent Verdun et Longwy et évacuèrent le territoire français, et prit ses cantonnements d'hiver à Woël.

A l'armée de la Moselle (1er novembre 1792-26 mars 1794). — Par application du décret du 1er octobre de la Convention, qui partageait en 8 armées les forces de la République, l'armée du centre prit le nom d'armée de la Moselle et passa sous les ordres du général Beurnonville.

A la reprise des hostilités, le 26 novembre, le bataillon compte à la division du général Pully, qui doit agir entre Sarre et Moselle.

1792 **Prise de Saarburg** (6 décembre). — Cette division, commandée provisoirement par le général Humbert, s'empare de Saarburg, le 6 décembre, après un léger combat.

Combat de Bibelshausen (12 décembre). — Le 12, par suite des dispositions prises pour déloger l'ennemi d'Eille et de Bibelshausen, en avant de Saarburg, le bataillon, commandé par le colonel Rewbell, enlève vivement la première position ; se portant ensuite sur Bibelshausen, il contribue à en chasser l'ennemi. Les troupes de Pully retournent ensuite à Saarburg ; mais à peine y sont-elles rentrées que l'ennemi revient en forces attaquer Bibelshausen ; on s'y porte de nouveau et l'ennemi en est chassé une seconde fois.

Dans ces différents engagements, le 1er bataillon du 96e montra beaucoup d'ardeur et fut cité parmi les corps qui se distinguèrent.

Combat de Wavren (15 décembre). — Dans l'attaque des hauteurs de Wavren, le 15 décembre, les troupes du général Pully enlevèrent les positions et méritèrent toute la gloire de cette journée.

Attaque de Konzsaarbrück (16 décembre). — Le bataillon se trouvait aussi parmi les troupes sous les ordres du général Landremont qui essaya vainement de s'emparer de Konzsaarbrück, le 16. — Cette affaire clôtura la campagne d'hiver, et l'armée de la Moselle prit ses cantonnements sur les deux rives de cette rivière : le bataillon s'installa à Bouzonville.

1793 Dans le courant de février, le bataillon fait partie d'une colonne qui, sous les ordres du général Destournelles, s'empare de Homburg et de Kaiserslautern. Au commencement d'avril, à la reprise des hostilités, il compte au corps de réserve que commande le général Pully ; il a 597 hommes sous les armes, et à la fin de mai ce chiffre est porté à 927.

1793 Le nouveau commandant de l'armée de la Moselle, le général Houchard, essaya de prendre l'offensive et s'avança du côté de Mayence ; mais la capitulation de cette place le força à rétrograder jusque sur les hauteurs de Saarbrück.

Surprise de Kœderich (17 août). — Le 17 août, à deux heures du matin, tous nos avant-postes furent attaqués ; ceux de Kœderich et de Felsenbronn, surpris dans l'obscurité, se replièrent en désordre et entraînèrent les bataillons établis en arrière. Le bataillon avait ses deux compagnies de grenadiers et une compagnie de chasseurs postées à Felsenbronn : il fut, lui aussi, victime de cette panique.

Combat de Kœderich (20 août). — Le 1er bataillon du 96e entra dans la composition d'une colonne de 4 000 hommes qui, sous les ordres du chef de brigade [illegible], fut chargé le 20 août de reprendre la position [illegible] de Kœderich. L'ennemi n'y avait que [illegible] escadrons et 1 000 [illegible] [illegible] le village. [illegible] que les troupes de [illegible] furent attaquées par 22 000 fantassins, une nombreuse cavalerie et 20 pièces de canon. Après [illegible]

Combat de Pirmasens (14 septembre). — [illegible]

[illegible]

1793 1er bataillon du 96e ne prit pas part aux opérations de cette armée pendant l'hiver de 1793 à 1794; désigné pour aller tenir garnison à Longwy, il fut envoyé dans cette place vers le 15 novembre, et y resta jusqu'au 19 février.

1794 A cette date le 1er bataillon du 96e, qui compte 1.058 combattants passe à la division Taponnier.

Il passe à la 173e Demi-Brigade. — Le 26 mars, il est amalgamé avec le 5me Bataillon de volontaires la Moselle et le 6me Bataillon de volontaires des Vosges pour former la 173e Demi-Brigade, qui devint plus tard 37e Demi-Brigade et 37e Régiment d'Infanterie.

OPÉRATIONS DU DEUXIÈME BATAILLON

1792 A l'armée du Rhin (26 avril 1792 - 30 mars 1793). — Retenu à Huningue et placé sous les ordres du lieutenant-colonel en second Lovaria, le 2me bataillon du 96e continua à faire partie de l'armée du Rhin. Envoyé successivement à Neuf-Brisach, à Colmar et à Strasbourg, il passa au corps de Custine et fut attaché, vers la fin de l'année, à la brigade du général Munnier, qui avait pour mission d'observer Manheim; il passa l'hiver aux environs de cette place.

1793 Le 20 mars, il prit position au village d'Eich, sur la route de Mayence à Worms pour couvrir un convoi de pièces d'artillerie.

Affaire de Guntersblum (30 mars). — Le 30, un corps prussien de 8.000 fantassins et de 1.000 cavaliers commandé par le prince de Hohenlohe, s'avança jusqu'au village d'Alsheim et coupa la route de Worms à Mayence. Le lieutenant-colonel Lovaria porta son bataillon en avant et le posta à Guntersblum,

1793 près de Klein-Turkheim. Surpris par des forces supérieures, il dut mettre bas les armes.

Il passe à la 174e Demi-Brigade. — Le bataillon fut emmené en captivité à Wesel, et ses débris, à leur rentrée en France, furent amalgamés, le 26 octobre 1793, avec le 1er Bataillon de volontaires de la Haute-Vienne et le 2me Bataillon de volontaires de l'Yonne, pour former la 174e Demi-Brigade, devenue la 49e au second embrigadement et supprimée en 1803.

CHAPITRE DEUXIÈME

96e DEMI-BRIGADE & 96e RÉGIMENT

(1796-1815)

1° LA 96e DEMI-BRIGADE DE LIGNE

(15 Février 1796 — 24 Septembre 1803)

1796 **96e Demi-Brigade de bataille.** — Au premier embrigadement, la 96e Demi-Brigade de bataille devait être formée avec deux bataillons de volontaires et avec le 2e bataillon du 48e Régiment d'infanterie, ci-devant Artois. Mais ce bataillon étant à ce moment-là employé à Saint-Domingue, la demi-brigade ne fut pas organisée, et ne figura que sur le papier

96e Demi-Brigade de ligne. Formation. — Lors du second embrigadement, la 96e Demi-Brigade d'Infanterie de Ligne fut formée, le 15 février, de la 66e Demi-Brigade de bataille, à laquelle échut, au tirage au sort, ce nouveau numéro.

La 66e Demi-Brigade avait été organisée le 2 janvier 1795 par l'amalgame des :

2e Bataillon du 33e Régiment d'Infanterie, ci-devant Touraine.
9e Bataillon de volontaires du Doubs, formé le 9 mars 1792.
4e Bataillon de volontaires du Var, formé le 10 mars 1792.

Le 8 janvier 1796, elle avait en outre reçu en incorporation le 1er Bataillon de volontaires de l'Eure, créé le 12 septembre 1791.

1796 Les demi-brigades de nouvelle formation comprenaient comme les anciennes 3 bataillons de 9 compagnies chacun : une de grenadiers et huit de fusiliers. Le cadre resta sensiblement le même que dans les régiments d'infanterie, trois officiers par compagnie, et pour l'état-major : 1 chef de brigade, 3 chefs de bataillon, 3 adjudants-majors et 2 quartiers-maîtres.

L'effectif de la troupe était le suivant :

Etat-major	3 adjudants s.-officiers,	*Compagnie*	1 serg^{t}-major,
	1 chirurgien-major,		4 sergents,
	2 aides-chirurgiens,		1 fourrier,
	1 tambour-major,		8 caporaux,
	1 caporal-tambour,		2 tambours,
	8 musiciens, dont un chef,		101 fusiliers
	4 maîtres-ouvriers,		(ou 61 grenad^{rs}).

Chaque demi-brigade avait en outre trois pièces de quatre. Il y eut, par bataillon, un drapeau porté par le plus ancien sergent-major.

LA 96e A L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE (15 février 1796 - 19 octobre 1797). — Au moment de sa formation, la 96e Demi-Brigade était à l'armée de Sambre-et-Meuse que commandait Jourdan, et était cantonnée autour du Rhin-Cassel ; son dépôt était à Cambrai, et fut transporté quelque temps après à Maestricht.

Jourdan employa les mois de mars et d'avril à réorganiser son armée qui comprenait 75.000 combattants ; il la partagea en neuf divisions, dont une d'avant-garde, avec une réserve d'infanterie et une de cavalerie.

La 96e forma, avec la 105e, la brigade Leval dans l'avant-garde que commandait le général Lefebvre ; vers le 20 mai, elle comptait 81 officiers et 2409 hommes de troupe présents sous les armes ; en plus 48 canonniers, 3 canons, 3 caissons de quatre et 3 caissons d'infanterie.

1796 L'archiduc Charles avait dénoncé le 21 mai l'armistice qu'on observait depuis le 1er janvier. Jourdan résolut de prendre aussitôt l'offensive. Kléber, qui commandait l'aile gauche de l'armée, composée de l'avant-garde de Lefebvre et de la division Colaud, reçut l'ordre le 29 de marcher sur la Sieg.

Passage de la Sieg. (2 juin). — Le 1er juin, la division Lefebvre enlève la petite ville de Siegburg apres un combat opiniâtre livré aux troupes de Kienmayer, s'empare du pont de la Sieg défendu par plusieurs pièces d'artillerie, et va prendre position le soir à Happerschoss, après avoir infligé une perte de 2400 hommes à l'ennemi. Le lendemain toute l'aile gauche franchit la Sieg et se dirige sur Uckerath.

Bataille d'Altenkirchen (4 juin). — Kléber avait été informé que le prince de Wurtemberg était en position avec 20.000 hommes autour d'Altenkirchen ; il résolut de l'y attaquer. Le 4 juin, la division Lefebvre reçoit l'ordre de déloger les Autrichiens; elle est fractionnée en trois colonnes; la colonne du centre, composée de la brigade Leval (96e et 105e) et de la cavalerie du général d'Hautpoul, est dirigée par Lefebvre en personne. Au signal convenu, les trois colonnes, soutenues à distance par la division Colaud, s'ébranlent et marchent contre la position que les Autrichiens ont rendue formidable au moyen d'ouvrages de campagne. Bientôt on entend battre la charge : les troupes françaises gravissent des hauteurs presque inabordables, en chassent l'ennemi malgré une résistance opiniâtre, s'y maintiennent en repoussant vigoureusement deux retours offensifs, et parviennent à faire 3.000 prisonniers, à enlever 4 drapeaux, 12 pièces de canon et une quantité considérable de caissons et de chariots.

Nos pertes furent très minimes dans cette bataille qui ne dura que deux heures et où tous les corps déployèrent la plus grande valeur.

1796 L'armée de Sambre-et-Meuse s'avança ensuite vers la Lahn dont les Autrichiens garnissaient la rive gauche depuis Nassau jusqu'à Runkel.

Combat de Wetzlar (15 juin). — Le 15 au matin, l'archiduc Charles pousse en avant de Wetzlar le corps de Wartensleben fort d'environ 36.000 hommes. Lefebvre, qui a reçu l'ordre de se porter le même jour sur Wetzlar, ne tarde pas à rencontrer les Autrichiens; bien qu'il ne dispose que de 6.500 combattants, il n'en décide pas moins d'opposer la plus grande résistance. Mais il se trouve bientôt débordé par les cuirassiers de Karacksay, et obligé de céder le terrain. Deux bataillons des 83ᵉ et 96ᵉ Demi-Brigades attendent à bout portant les cavaliers hongrois, les couvrent de feux, les mettent en désordre, et donnent ainsi au reste de notre infanterie le temps de se reformer en arrière; une troisième charge de notre cavalerie, sous le général Richepanse, finit de disperser les escadrons autrichiens, et Lefebvre peut rallier sa division qui venait d'être fortement éprouvée; craignant d'être enveloppé par des forces considérables, il se replie sur Ober-Tiefenbach. Il avait eu quatre ou cinq cents hommes hors de combat et perdu 4 pièces de canon, mais il avait vaillamment résisté avec 6.000 hommes à une force d'au moins 15.000 Autrichiens.

Jourdan, à la suite de cette journée, craignant d'être débordé par l'archiduc Charles, prit la résolution de battre en retraite sur Dusseldorf; cette marche rétrograde s'effectua la nuit.

Dans la nuit du 17 au 18, le 3ᵉ bataillon de la 96ᵉ, qui avait été détaché en flanqueur, fut cerné pendant trois heures et s'ouvrit un passage de vive force.

Le 18 au matin, le corps de Kléber arrivait à hauteur d'Uckerath et y prenait position; la division Lefebvre avait fait 28 lieues en trois nuits, et après avoir livré un combat meurtrier.

1796 **Combat d'Uckerath** (19 juin). — Le 19, avant le jour, un de nos avant-postes est surpris et massacré par l'avant-garde ennemie que commande le général Kray. Mais l'alarme est donnée et nos troupes sont rapidement sur pied. Les Autrichiens qui sont en nombre, cherchent à nous déloger de nos positions et prononcent plusieurs attaques sur des points différents.

Kléber décide alors de prendre lui-même l'offensive et de tomber sur les têtes des colonnes impériales ; il forme à la hâte trois colonnes et dirige celle du centre, qui se compose d'un bataillon de grenadiers et des 83ᵉ et 96ᵉ Demi-Brigades.

Le combat commence vers 9 heures par la cavalerie de Ney et de Richepanse ; derrière elle la colonne du centre s'avance au pas de charge, chasse les ennemis de Kircheip et s'empare de ce village. Mais le terrain coupé de ravins arrête les élans de nos escadrons, et l'archiduc Charles envoie de nombreux bataillons de renfort. Bientôt Kléber reconnait qu'il a presque toute l'armée autrichienne sur les bras : il ordonne la retraite qui s'effectue dans le plus grand ordre, et le soir il réoccupe ses positions du matin.

Le combat d'Uckerath fut une affaire brillante, mais inutile : les troupes françaises combattirent avec une rare bravoure contre des forces bien supérieures ; nos bataillons et des bataillons de grenadiers hongrois y firent de pied ferme des feux de file les uns sur les autres ; Kléber y consomma toute sa mitraille.

Cette journée resta indécise et chaque parti s'attribua la victoire ; nos pertes s'élevèrent à 1.400 hommes et celles de l'ennemi furent un peu plus considérables.

La 96ᵉ y eut 20 hommes tués et une soixantaine de blessés ; le chef de brigade **Patel** fut cité parmi ceux qui se distinguèrent dans cette journée.

Après s'être replié jusque sous le canon de Dusseldorf, Jourdan avait, sur l'ordre du Directoire, repris l'offensive de concert avec Moreau, vers la fin de juin.

Combat de Wilnsdorf (4 juillet). — Le 4 juillet, Lefebvre marchait sur [illegible] colonnes de Siegen à Dillenburg, sachant que [illegible] avant-garde autrichienne, lui barrait la route à [illegible] Wilnsdorf, et qu'il couronnait les collines de Kalten-[illegible] d'un accès difficile et qui en outre avaient été cou-[illegible]. L'attaque, commencée à 3 heures du soir, fut [illegible] les abatis, défendus avec opiniâtreté, furent emportés à la baïonnette par les grenadiers, et partout l'ennemi fut mis en déroute; un retour offensif de Kray, appuyé par une nombreuse artillerie, fut repoussé par notre cavalerie, et les Autrichiens se retirèrent dans le plus grand désordre nous abandonnant leurs blessés, leurs équipages et 600 prisonniers.

Nos pertes dans cette journée furent presque insignifiantes.

L'armée de Sambre-et-Meuse continua son mouvement en avant et franchit la Lahn.

Bataille de Friedberg (10 juillet). — Le 10, le corps de Kléber, composé des divisions Lefebvre, Coland et Bonnard, marcha contre Friedberg, où le corps de Kray était en position. Dans cette journée, la division Lefebvre eut pour mission de tourner la droite de l'ennemi ; ce mouvement réussit pleinement et força les Autrichiens à abandonner leurs positions, après une lutte acharnée à l'arme blanche autour du village de Fauerbach. Cette journée coûtait aux Autrichiens 2000 hommes tués ou blessés, 500 prisonniers et 3 pièces de canon, et aux Français 500 hommes seulement hors de combat.

Prise de Francfort (16 juillet). — Jourdan s'acheminait vers le Mayn ; le 12, le corps de Kléber était devant Francfort défendu par une garnison de 3000 hommes. Après une nuit d'un bombardement qui alluma l'incendie sur plusieurs points de la ville, le 14 au matin le commandant de la place fit demander une

1796 suspension d'armes de 48 heures ; si au bout de ce temps il n'était pas secouru, il rendrait la place. Le 16, dans la matinée, les troupes de Kléber entrèrent dans Francfort.

Jourdan se mit alors à la poursuite de Wartensleben à travers la Franconie, et le corps de Kléber s'empara de Gemünden et de Schweinfurt ; Wurtzbourg, avec ses riches approvisionnements, tomba également en notre pouvoir, ainsi que Kœnigshofen, Zell et nombre d'autres villes. Wartensleben se retirait sur Nuremberg, cédant le terrain pas à pas et décidé à éviter une affaire sérieuse.

Combat de Sulzbach (17 août). — Lefebvre, pendant cette poursuite, se trouva le 17 août aux prises avec l'arriere-garde ennemie qui avait pris position à Neukirchen ; il la délogea de cette petite ville et la poussa sur Sulzbach. Mais là, il fut arrêté par un fort parti de cavalerie et d'artillerie. Agissant de concert avec les divisions Colaud et Grenier, qui étaient à sa droite, il contraignit les Autrichiens à se replier sur Amberg, après un combat acharné qui coûta à l'ennemi 1200 hommes hors de combat et 600 prisonniers.

Retraite sur le Rhin. — C'est à ce moment que l'archiduc Charles résolut de frapper un grand coup sur l'armée de Sambre-et-Meuse, déjà fort affaiblie par les nombreux détachements qu'elle avait été obligée de laisser sur sa route pour garder ses communications. Ne laissant que quelques troupes pour amuser l'armée de Rhin-et-Moselle, il était venu avec 28.000 hommes renforcer le corps de son lieutenant Wartensleben, qui s'était retiré derrière la Naab. En apprenant que l'archiduc se dirigeait à marches forcées sur Ingolstadt, Jourdan prit le parti de battre en retraite.

La division Lefebvre, qui s'était avancée jusqu'à Nabburg, quitta cette ville le 23 août, couvrant la retraite de l'armée de Sambre-

1796 et-Meuse, qui s'effectua le plus souvent par des marches de nuit, et au milieu de populations hostiles; les troupes eurent en outre à souffrir beaucoup du manque de vivres.

Lefebvre ne prit pas part à la bataille de Würtzbourg, que Jourdan livra le 3 septembre à l'archiduc, et dans laquelle il ne put résister à des forces disproportionnées.

Le 9, l'armée de Sambre-et-Meuse traversa la Lahn à Wetzlar et prit position sur la rive droite de cette rivière.

Combat de Giessen (16 septembre). — Le 16, une forte colonne d'infanterie hongroise déboucha de Giessen et fit replier les troupes françaises qui étaient postées dans les environs ; déjà elle commençait à prendre position en avant de la ville, lorsque les généraux Olivier et Leval, à la tête de leurs brigades, la chassèrent par une charge vigoureuse dans laquelle se signala la 96e Demi-Brigade.

Le lendemain, Jourdan continua son mouvement de retraite sur le Rhin, soutenu par Marceau, qui forma l'arrière-garde avec sa division et qui devait trouver la mort à Altenkirchen deux jours plus tard. Le 20, il prenait position autour d'Uckerath.

L'archiduc Charles avait atteint son but en séparant l'armée de Sambre-et-Meuse de celle de Rhin-et-Moselle ; il partit peu de jours après avec 17.000 hommes pour rejoindre son armée dans le haut Rhin. Là, se terminent les opérations importantes de l'armée de Sambre-et-Meuse qui passa alors sous le commandement du général Beurnonville.

Le nouveau commandant en chef resta sur la défensive et se contenta de garder le Rhin entre Dusseldorff et Mayence ; il laissa ses troupes goûter un repos dont elles avaient le plus grand besoin, après une retraite de plus de cent lieues en pays ennemi. Il partagea son armée en trois corps.

La 96e comptait toujours à la division Lefebvre qui faisait

1796 partie de l'aile gauche placée sous le commandement de Macdonald et chargée de garder les abords de Dusseldorf.

Le 15 novembre, la division Lefebvre est retirée de l'aile gauche et envoyée dans le Hundsrück pour renforcer le centre que commande Kléber; à la fin du mois, elle prend des cantonnements à Neuwied et aux environs.

La 96e, qui avait en nombre rond 2300 hommes sous les armes, formait avec la 105e la brigade Soult, dans la division Lefebvre.

1797 Rien d'anormal ne se passa pendant l'hiver, et des deux côtés adverses le plus grand calme ne cessa de régner. Hoche, nommé général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, vint en prendre le commandement dans le courant de février et s'occupa aussitôt de la réorganiser et d'y rétablir la discipline. Décidé à reprendre l'offensive, il dénonça l'armistice le 16 avril et fit marcher son aile gauche sur la Sieg. Le général autrichien Werneck, qui gardait la rive droite du Rhin en face de Neuwied, appela à lui la plus grande partie de ses forces pour se porter à Altenkirchen.

Bataille de Neuwied (18 avril). — Hoche, qui avait réuni à proximité de Neuwied le centre et l'aile droite de son armée, voyant la rive droite en partie dégarnie par les ennemis, tenta aussitôt le passage du Rhin sur les ponts jetés en face de la ville. La division Lefebvre passa la première le 18, à 3 heures du matin, et alla se ranger en bataille sur la rive opposée, où elle fut bientôt rejointe par les autres divisions du centre. Werneck, devinant alors le plan de Hoche, s'était empressé de renvoyer sur les bords du Rhin le général Kray avec son corps d'armée. Celui-ci, après avoir marché une partie de la nuit, était arrivé vers 6 heures du matin dans les six redoutes que les Autrichiens avaient construites vis-à-vis de notre tête-de-pont.

A 8 heures, l'artillerie de ces redoutes ouvre sur nos lignes un

1797 feu épouvantable; Hoche donne aussitôt le signal de l'attaque. L'infanterie de Lefebvre, appuyée par l'artillerie légère et par les chasseurs, emporte promptement trois redoutes qu'elle a devant elle, et les Autrichiens ne tardent pas à battre en retraite, poursuivis par notre cavalerie. Lefebvre mène tambour battant devant lui l'aile gauche de Kray à Bendorf d'abord et la rejette ensuite jusque sur Montabaur où il s'installe après l'en avoir délogée.

Dans cette journée, qui coûtait aux Autrichiens 2.000 hommes tués ou blessés, la 96e, sous les ordres du chef de brigade Callier nouvellement promu, concourut pour une large part à la prise des 3.000 hommes, des 30 pièces de canon et des 7 drapeaux que l'on fit à l'ennemi.

Fin des hostilités. — Le lendemain, toute l'armée de Sambre-et-Meuse réunie se mettait à la poursuite de Werneck. Le 22, Lefebvre allait franchir la Nidda et marcher sur Francfort lorsqu'il reçut l'ordre de suspendre les hostilités : Bonaparte venait de signer à Léoben les préliminaires de la paix, et un armistice fut aussitôt conclu entre les généraux en chef des deux armées opposées. L'armée fut distribuée dans des cantonnements : la division Lefebvre fut échelonnée le long de la rive droite de la Nidda, et la 96e s'installa au camp sous Hochst, où elle séjourna jusqu'en octobre.

Son dépôt avait été transporté, dans les premiers jours de mars, de Maëstricht à Aix-la-Chapelle.

La 96e à l'Armée d'Allemagne (20 octobre-8 décembre 1797). — Hoche était mort à Wetzlar le 18 septembre; le Directoire lui donna comme successeur le général Augereau, qui réunit sous son commandement, à dater du 20 octobre, les deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, sous le nom d'**Armée d'Allemagne.** Cette armée, forte de 120.000 hommes, continua, même

1797 [illegible]

[illegible]

LA 96e [illegible] 1797-25 [illegible] 1798). — [illegible]

[illegible] Armée de Mayence, [illegible] en fut confié au général Hatry.

1798 Ce général, après l'évacuation de Mayence par les Autrichiens, se présenta devant la ville qui lui ouvrit ses portes, il y installa une forte garnison et la division Lefebvre fut échelonnée aux environs. La 96e fut installée dans un camp sous la place, et y stationna jusque dans les derniers jours de février.

LA 96e A L'ARMÉE D'ANGLETERRE (26 février-31 août 1798). — Le Directoire avait décidé la réunion, sur les côtes de la Manche, d'une armée destinée à être transportée en Angleterre ; le commandement en fut confié à Bonaparte, et elle prit le nom d'**Armée d'Angleterre**.

La 96e fut désignée pour en faire partie ; elle quitta Mayence le 26 février, et arriva à Abbeville le 12 mars. Placée dans la

1798 division Grenier, qui, avec la division Championnet, formait l'aile droite de l'armée d'Angleterre, elle fut répartie dans diverses localités des côtes de la Manche, entre Dunkerque et le Hâvre, qu'elle occupa successivement depuis le mois de mars jusqu'à la fin du mois d'août.

Le dépôt de la demi-brigade, qui était resté à Aix-la-Chapelle jusqu'au 26 avril, fut transféré à Amiens, de là à Doullens et enfin à Aire au commencement de juin.

Bonaparte ayant reconnu qu'un débarquement en Angleterre était impossible, et fait adopter son projet d'expédition en Égypte, l'armée d'Angleterre fut dissoute à la fin du mois d'août; la 96e reçut alors l'ordre d'aller tenir garnison à Paris,

La 96e a l'intérieur (1er septembre 1798 - 16 mars 1800). — La 96e arriva par bataillon dans la capitale vers le 10 septembre: elle occupa les casernes de Lourcine, de Babylone, de Mouffetard et de Popincourt; elle comptait environ 2800 hommes à l'effectif.

1799 Son dépôt avait quitté Aire en septembre; il fut transféré successivement à Saint-Omer, à Senlis, à Paris et enfin à Versailles, où il arriva le 23 février; son effectif moyen était de 750 hommes

18 Brumaire. — Le 9 novembre (18 brumaire an VIII), la 96e, sous les ordres du général Lefebvre, appuya dans la capitale le renversement du Directoire; dans la matinée, elle fut passée en revue par Bonaparte dans le jardin des Tuileries, comme toutes les troupes de Paris, du reste.

Dans la soirée, les grenadiers de la demi-brigade partirent sous les ordres de Murat pour Saint-Cloud, et le lendemain un certain nombre d'entre eux accompagnaient Bonaparte lorsqu'il vint haranguer dans l'Orangerie le Conseil des Cinq Cents.

1799 L'un deux, le grenadier **Thomé**, Thomas, eut ses vêtements déchirés dans la bagarre. Le fait que des représentants étaient armés de poignards ayant été contesté, nous donnons sans commentaires un extrait des états de services de Thomé, relevé sur le registre matricule des officiers de la 96e Demi-Brigade.

« Le 19 brumaire an VIII, à l'affaire de Saint-Cloud, le
« grenadier Thomé a couvert de son corps et de ses armes le
« général Bonaparte et l'a préservé du poignard de ses assassins,
« en recevant au bras le coup qui était dirigé sur lui. »

Promu sous-lieutenant au corps, un mois après, il y prit sa retraite comme capitaine en 1812.

Les grenadiers de la 96e concoururent à l'expulsion des députés de l'Orangerie, et, dans la soirée, les deux Conseils réunis, après l'élimination d'une partie de leurs membres, décrétèrent que les généraux et la 96e Demi-Brigade avaient bien mérité de la patrie.

Le chef de brigade Lepreux fut nommé le 7 décembre au commandement de la 96e. Celle-ci reçut en incorporation, le 12 du même mois, le bataillon auxiliaire de Seine-et-Marne formé à Fontainebleau avec des conscrits, trois mois auparavant.

1800 **Répression de la guerre civile en Normandie.** — La Vendée et la Bretagne s'étaient soumises au nouveau régime dans le courant de janvier; seule encore la Normandie résistait, sous la direction de M. de Frotté. Le Premier Consul envoya de Paris quelques bataillons avec les généraux de Gardanne et Chambarlhac pour réduire l'insurrection.

Le 3me bataillon de la 96e quitta Paris le 23 janvier pour se rendre à Evreux; le 2me bataillon partit à son tour le 30 du même mois pour Verneuil.

Après plusieurs engagements assez vifs livrés aux chouans par nos troupes à la fin de janvier et au commencement de février, les

1800 rebelles mirent bas les armes, et leur chef fut exécuté à Verneuil. Le pays étant pacifié, les bataillons rentrèrent dans Paris ; ceux de la 96e étaient de retour le 20 février.

La 96e a l'armée de réserve d'Italie (17 mars - 23 juin 1800). — Le Premier Consul venait de décider la formation d'une Armée de Réserve, destinée à agir en Italie sur les derrières de l'armée autrichienne de Mélas.

La 96e, désignée pour en faire partie, forma avec la 24e Légère et la 43e de Ligne, la division Chambarlhac; elle quitta Paris le 17 mars se rendant à Dijon, à l'effectif de 93 officiers et 2775 hommes présents.

Elle passa tout le mois d'avril à Dijon ou aux environs et se dirigea sur Genève au commencement de mai.

Passage du Grand Saint-Bernard. — Dans ce mémorable passage, la 96e déploya beaucoup de zèle pour le transbordement, sur des traineaux et des troncs d'arbre, des pièces du parc d'artillerie ; à elle seule elle fit passer deux pièces de huit avec leurs affûts et leurs caissons. Aucun homme ne voulut accepter l'argent qui devait être le prix de ces pénibles travaux, ainsi que le témoigne la lettre ci-dessous :

DIVISION CHAMBARLHAC — ARMÉE DE RÉSERVE

A. F. Lepreux, chef de la 96e Demi-Brigade d'Infanterie de Ligne,

Au Premier Consul de la République Française

Général Consul,

« La 96e Demi-Brigade d'Infanterie de Ligne, glorieuse d'avoir,
« conjointement avec les autres corps de sa division, contribué

1800 « au transport de son artillerie, refuse l'indemnité accordée à « cet effet par le général en chef de l'armée. Officiers, soldats, « aucun d'eux ne voudrait diminuer l'étonnant de l'opération « qu'ils ont entreprise, qu'ils ont consommée, en en recevant « le prix. Agréez, Général Consul, cette somme que vous nous « destiniez ; qu'elle soit conservée pour des besoins plus urgents. « Le seul regret qui puisse rester à la demi-brigade, c'est de « n'avoir pu que suivre l'exemple des corps de la division ; son « ordre de bataille a empêché qu'elle ne le donnât. »

« Recevez, Général Consul, de la part de tous les militaires « de la 96e, l'assurance de leur dévouement à obéir à vos ordres. « Ils y joignent les tributs de l'admiration générale qui vous « sont dus.

Salut respectueux,
LEPREUX.

Par une lettre écrite au général Brune le 22 octobre suivant, le Premier Consul chargeait le général en chef de l'armée d'Italie de faire connaître à la 96e Demi-Brigade et à la 24e Légère, qu'en témoignage de la conduite qu'elles avaient tenue au passage du Grand Saint-Bernard, il faisait présent de bonnets à poils aux grenadiers de ces deux corps.

La division Chambarlhac, qui marchait en queue, ne finit de passer le col que le 22 mai.

Sous le fort de Bard, les trois canons de la 96e ainsi que les caissons furent traînés pendant la nuit sur la route recouverte de paille, par les grenadiers de la demi-brigade.

Bataille de Montebello (9 juin). — La division Chambarlhac forme avec la divison Gardanne un corps sous les ordres de Victor. Ce dernier, le 9 juin, est placé derrière le corps de Lannes qu'il doit soutenir dans l'attaque de la position de

1800 Casteggio occupée par 17.000 Autrichiens, sous le général Ott. A onze heures du matin la division Watrin, du corps de Lannes, aborde les hauteurs; à midi, elle va succomber sous le nombre, lorsqu'arrive la division Chambarlhac. La 96e, flanquée à droite par la 24e Légère et à gauche par la 43e de Ligne, marche droit au centre de l'ennemi, le rejette dans Casteggio, et décide la victoire.

Les Autrichiens se replient sur Montebello où ils essaient vainement de résister ; ils en sont chassés à la baïonnette dans la soirée.

L'ennemi perdit dans cette journée 2.000 hommes tués ou blessés, 3.000 prisonniers et 6 pièces de canon ; de notre côté, nous n'avions que 500 hommes mis hors de combat, et sur ce nombre la 96e comptait 10 tués et une soixantaine de blessés.

Une pièce de canon fut enlevée aux Autrichiens pendant l'action par le grenadier Jean-Roch **Coignet**, du 1er bataillon, qui massacra à lui tout seul les servants qui restaient. Coignet mérita pour ce beau fait d'armes les éloges du général Berthier et du Premier Consul qui étaient arrivés dans la soirée sur le champ de bataille, juste à temps pour assister à la défaite des Autrichiens. En récompense de sa belle conduite, il passa quelque temps après dans la Garde Consulaire. C'est lui qui, en 1850, a écrit ses « Souvenirs ».

Le chef de brigade **Lepreux** fut cité pour sa belle conduite et les bonnes dispositions qu'il sut prendre.

Le chef de bataillon **Leriget** s'y distingua dans une charge par l'ardeur et le courage qu'il sut imprimer au 1er bataillon qu'il commandait.

Le capitaine **Merle**, des grenadiers du 1er bataillon, y déploya beaucoup de courage et fut blessé grièvement ; il fut nommé chef de bataillon au corps le 24 août suivant.

Bataille de Marengo (14 juin). — Le 13, le corps de Victor, renforcé par la cavalerie de Kellermann, forme l'avant-

1800 garde de l'armée et reçoit l'ordre de marcher sur Marengo, de culbuter les postes ennemis qui s'y trouveraient, et de s'emparer du pont de la Bormida. La division Gardanne, appuyée par la brigade Rivaud (43e et 96e), refoule dans la journée les Autrichiens jusqu'à la Bormida ; le soir, le corps de Victor campe en avant du village de Marengo, d'où les postes ennemis ont été chassés, et les troupes passent la plus grande partie de la nuit sous les armes.

Le 14 au matin Mélas, à la tête de 35.000 hommes, débouche par la tête-de-pont de la Bormida et se range en bataille dans la plaine. Les deux corps de Victor et de Lannes ne représentent pas plus de 15.000 combattants. Victor, qui est en première ligne, dispose ses deux divisions pour défendre Marengo : la division Chambarlhac est placée à gauche du village. Les 1er et 2e bataillons de la 96e, sous les ordres du chef de brigade Lepreux, forment l'extrême gauche de notre ligne, et, appuyés à droite par les trois bataillons de la 24e Légère, ils marchent sous la direction du général Victor. Avec l'aide de la cavalerie de Kellermann, ils réussissent à faire plier la première ligne ennemie, mais ne peuvent entamer la deuxième ; un feu nourri de la 96e arrête net une charge de la cavalerie du général autrichien Pilatti.

Le troisième bataillon, sous les ordres du général Rivaud, est allé avec la 43e soutenir la division Gardanne qui a la plus grande peine à se maintenir à Marengo.

Malgré les prodiges de valeur que font les troupes de Victor et celles de Lannes, qui sont elles aussi entrées en ligne, la position n'est pas tenable ; la retraite devient nécessaire ; elle se fait par échelons, sous le feu de 80 pièces d'artillerie qui précèdent la marche des bataillons autrichiens et vomissent dans nos rangs une grêle de boulets et d'obus. Ce mouvement rétrograde ne cesse que dans la plaine de San-Giuliano, où vient d'arriver la réserve aux ordres de Desaix. L'armée reprend alors l'offensive, s'avance au pas de charge sur deux rangs et fait plier

1800 l'artillerie et l'infanterie autrichiennes; la nuit, en mettant un terme à la lutte, sauve l'armée ennemie d'un désastre complet. Les Autrichiens perdirent environ 1000 tués, 5500 blessés, 3000 prisonniers, 26 canons et 12 drapeaux. De notre côté nous avions 1000 tués et 4000 blessés.

La 96e, qui avait eu en ligne 1586 combattants au début de l'action, comptait 2 officiers tués et 35 blessés; 54 soldats tués ou morts de leurs blessures, 330 blessés et une vingtaine de prisonniers; ces derniers furent échangés le surlendemain.

Les deux premiers bataillons de la Demi-Brigade avaient soutenu à eux seuls, pendant près de treize heures, tous les efforts de l'aile droite ennemie; tous, officiers et soldats, y firent leur devoir et méritèrent des éloges. Furent cités pour s'être particulièrement distingués :

Le chef de brigade **Lepreux**, pour sa belle conduite et son énergie.

Le sergent-major **Durand**, Louis, le fourrier **Pluchard**, Augustin, et le caporal **Oudard**, Michel, se firent remarquer dans une attaque à la baïonnette où ils firent plusieurs prisonniers.

Le fourrier **Leroy**, Charles, étant porteur du drapeau de son bataillon, se trouva à un moment donné seul avec le sergent **Biche**, le caporal **Robert**, Claude et le fusilier **Duchoisy**, Joseph, au milieu d'un groupe d'Autrichiens; malgré ses blessures, Leroy défendit son drapeau avec intrépidité et parvint à le sauver avec l'aide de ses camarades.

Le sergent **Boisson**, Claude, se distingua par sa bravoure et son intelligence : les officiers de sa compagnie ayant été tous mis hors de combat au commencement de l'action, il prit le commandement de sa compagnie qui opérait un mouvement de retraite, la ramena à l'ennemi, électrisa sa troupe par son exemple, et fondit sur ses adversaires avec la plus rare intrépidité.

Le caporal **Daroz**, Claude, fit preuve de la plus grande valeur :

1800 chargeant l'ennemi sans relâche, il contribua par son intrépidité à le débusquer d'une position avantageuse qu'il occupait.

Le caporal **Voillemin** se signala particulièrement dans une charge à la baïonnette où il captura une pièce de huit et un officier autrichien.

Le caporal **Lodin**, Pierre, et le fusilier **Maréchal**, Jean-François, quoique atteints chacun d'une blessure grave, continuèrent à combattre jusqu'à ce qu'une blessure plus grave encore les forçât de quitter le champ de bataille.

Le grenadier **Buisson**, Jean-Louis, s'aperçut que son capitaine venait de tomber au pouvoir de l'ennemi ; aussitôt il se débarrassa de son sac et se précipita avec deux de ses camarades, les grenadiers **Dotaché**, André, et **Gadant**, Nicolas, dans les rangs autrichiens, et tous trois parvinrent à délivrer leur officier.

Le grenadier **Courcel**, Zacharie, aperçut un officier autrichien qui s'avançait à la tête de quelques hommes ; il se porta à sa rencontre, le somma audacieusement de mettre bas les armes, et le fit prisonnier avec son escorte.

Ces seize braves reçurent quelque temps après chacun une arme d'honneur.

LA 96e A L'ARMÉE D'ITALIE (24 juin 1800-20 février 1801). — La victoire de Marengo avait amené la signature de la convention d'Alexandrie, d'après laquelle les Autrichiens devaient se retirer derrière le Mincio. A dater du 24 juin, l'armée de Réserve cessa d'exister et fut fondue avec l'**Armée d'Italie**, sous le commandement de Masséna.

La 96e, qui comptait au commencement de juillet 60 officiers et 1380 hommes présents sous les armes, fut affectée à la division Miollis, dans le corps de réserve, que commandait le général Duhesme ; son dépôt, fort de 200 hommes, fut appelé de Versailles à Pignerol. Elle-même alla tenir garnison à Crémone.

1800 L'armée d'Italie se refit de ses fatigues dans les riches plaines de la Lombardie. Brune, qui en avait pris en août le commandement, modifia sa composition. La 96e forma, avec la 8e Légère, la brigade Clausel dans la 8e division que commandait le général Gazan; cette division faisait partie du centre, sous les ordres de Suchet.

Affaire de Castiglione (17 décembre). — L'armistice avec les Autrichiens venait d'être rompu; la reprise des hostilités fut fixée au 5 décembre, et l'armée d'Italie se concentra sur le Mincio.

Le 17, pour appuyer un fourrage, le général Gazan, à la tête de bataillons pris dans la 8e Légère et dans la 96e, se trouva aux prises avec des détachements autrichiens qu'il refoula jusque sur les hauteurs de Castiglione.

Affaire de Guidizzolo (19 et 20 décembre). — Le 19, dans une reconnaissance, la brigade Clausel chassa un poste d'un millier d'Autrichiens qui occupaient Guidizzolo, et rentra au camp.

Le lendemain, le général en chef prescrivit de réoccuper les points qu'on avait reconnus la veille : la brigade Clausel délogea, comme le 18, l'ennemi de Guidizzolo et alla prendre position en avant du village.

Vers dix heures du soir, les Autrichiens, croyant que le village n'était occupé que par des grand'gardes, exécutèrent sur quatre points différents une charge qu'ils cherchaient à rendre plus effrayante par des cris de « hurrah! »

Mais la 8e Légère et les grenadiers de la 96e ne se laissèrent pas intimider par leurs bravades et les firent amèrement repentir de leur audace; après leur avoir tué un grand nombre d'hommes,

1800 ils forcèrent le reste à se sauver dans le plus grand désordre; la brigade ne perdit qu'un carabinier.

Le lieutenant **Callier**, Jean-Louis, de la 96e, fut cité dans cette affaire :

« Commandant un peloton d'éclaireurs, a, par sa bravoure et « son intelligence, empêché l'ennemi, qui avait déjà traversé une « demi-brigade d'avant-garde, de pénétrer derrière l'armée, et l'a « forcé à la retraite. »

Combat de la Volta (21 décembre). — Le 21, un engagement général eut lieu sur toute la ligne : le centre avait pour mission d'enlever les hauteurs de la Volta. La division Gazan gravit avec ardeur les pentes, et la marche imposante de nos colonnes, autant que la vivacité du premier choc, décidèrent l'ennemi à la retraite; les Autrichiens abandonnèrent les quatre redoutes qu'ils occupaient et se replièrent en toute hâte jusqu'au Mincio, en laissant entre nos mains 300 prisonniers.

Passage du Mincio et bataille de Pozzolo (25 décembre). — Dans la matinée du 25, Suchet envoya la brigade Clausel au secours de Dupont qui avait franchi le Mincio près de la Volta. Cette brigade enleva à la baïonnette le village de Pozzolo, où elle fit 1000 prisonniers et où elle prit un drapeau et cinq pièces de canon; le 2e bataillon de la 96e, qui marchait dans la plaine sur la gauche du village, ramena pour son compte 300 prisonniers.

L'ennemi, renforcé par de nouveaux bataillons, reprend Pozzolo. La brigade Clausel, appuyée par le reste de la division Gazan, prononce une nouvelle attaque et enlève une seconde fois le village, où elle s'établit solidement et où elle résiste à un nouveau retour offensif de M. de Bellegarde, tenté le soir à six heures malgré la nuit.

1800 Cette sanglante journée fut glorieuse pour nos armes : on y vit 14.000 Français lutter contre 40.000 Autrichiens, forcer devant eux le passage du Mincio, et se maintenir dans cette position difficile.

Plusieurs militaires de la 96e se distinguèrent ce jour-là :

Le capitaine **Léouffre**, Etienne, qui commandait provisoirement le 3e bataillon, reprit avec son bataillon deux pièces de canon que la 6e Légère avait été forcée précédemment de laisser au pouvoir de l'ennemi.

Le lieutenant **Langlois**, René, ramena au combat près de 200 fuyards de différents corps, et, à leur tête, repoussa l'ennemi. Quoique blessé, il resta jusqu'à la fin de l'action, malgré les pressantes sollicitations qui lui étaient faites de se retirer à l'ambulance.

Le sous-lieutenant **Thomé**, Thomas, désarma 3 officiers et fit 300 prisonniers.

Le sergent-major **Thévenin** tua un Autrichien qui mettait en joue le capitaine Juliard, commandant provisoirement le 2e bataillon, se précipita ensuite dans les rangs ennemis, sabra tout ce qui se présentait devant lui et s'élança sur un drapeau autrichien : il allait le saisir lorsqu'un hussard du 10e Régiment, plus prompt que lui grâce à son cheval, l'emporta. En retournant à son poste, il rencontra un peloton d'une cinquantaine d'Autrichiens ; mettant son sabre sous la gorge de l'officier qui les commandait, il le força à faire mettre bas les armes à ses hommes.

Le sergent **Mougey**, porteur du drapeau du 3e bataillon, se distingua tout particulièrement en excitant le bataillon à marcher en avant au moment de la reprise des deux canons de la 6e Légère.

1801 L'armée d'Italie franchit l'Adige le 1er janvier, et la division Gazan fut engagée le lendemain avec un fort détachement ennemi

[illegible]

Combats de Montebello et de Montecchio [illegible]. — [illegible]

[illegible]

Fin de la campagne. — [illegible]

[illegible]

1801 de demi-brigades furent désignées pour rentrer en France : la 96e fut de ce nombre. Elle quitta Padoue le 21 février se rendant à Paris par Turin, Grenoble et Lyon, et fut rejointe en route par son dépôt rappelé de Fenestrelles ; elle ne comptait guère plus de 1500 hommes sous les armes.

La 96e au corps d'observation de la Gironde (12 mai-26 décembre 1801). — A son arrivée à Lyon vers le milieu d'avril, la 96e reçut contre-ordre et fut dirigée sur Bordeaux, où elle rentra le 12 mai. Elle fit dès ce jour partie de l'**Armée de la Gironde**, que le Premier Consul faisait organiser à Bordeaux. Cette armée, placée sous les ordres du général Leclerc, devait appuyer une armée espagnole qui agirait pour forcer le Portugal à se détacher de l'Angleterre.

Les 1er et 2e bataillons de la 96e, comptant ensemble 1.089 combattants sous les ordres du chef de brigade Lepreux, furent placés à l'avant-garde que commandait le général Monnet. Le 3e bataillon et le dépôt, comprenant seulement 169 hommes en tout, restèrent à Bordeaux.

Le corps de la Gironde entra en Espagne dans les derniers jours de mai ; il n'eut pas l'occasion d'y combattre et sa présence seule suffit pour qu'on obtînt du Portugal le traité de Madrid.

La 96e séjourna principalement à Salamanque et à Valladolid, et rentra en France à la fin de l'année. Le 26 décembre, elle arrivait à Bayonne.

1802 Après avoir rallié au passage son 3e bataillon et son dépôt, elle se dirigea sur le Mans, sa nouvelle garnison, où elle s'installa à la fin de janvier, détachant son 3e bataillon à la Flèche.

1803 Vers le milieu de mars, la demi-brigade fut envoyée en garnison à Meaux qu'elle quitta vers le milieu de septembre pour aller à Paris.

C'est à ce moment que les corps de troupe cessèrent de s'appeler demi-brigades, pour reprendre le nom de régiment.

IIe — LE DEUXIÈME 96e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(PORTION PRINCIPALE)

24 septembre 1803 — Septembre 1815

1803 **Enrégimentement de l'an XII.** — Un arrêté des consuls du 24 septembre (1er vendémiaire an XII) supprima la dénomination de demi-brigade et rétablit celle de régiment. La 96e Demi-Brigade devint ainsi le 96e Régiment d'Infanterie et son chef prit le nom de colonel.

Un décret du 2 mai supprima les pièces de canon dans l'infanterie.

Le 6 octobre, le brave colonel Lepreux fut remplacé à la tête du régiment par le colonel Barrois.

1804 Le 96e à l'Armée des Côtes de l'Océan (1er février 1804 — 28 août 1805). — La guerre avait été de nouveau déclarée à l'Angleterre le 22 mai 1803, et Bonaparte, décidé à opérer un débarquement dans l'île, rassembla dans la seconde moitié de l'année 1803, sur les côtes de la Manche et de la mer du Nord, une armée qui fut désignée sous le nom d'**Armée des Côtes de l'Océan.**

Le 96e, désigné pour en faire partie, ne s'y rendit que plus tard. Le 1er bataillon, complété à 800 hommes, ne quitta la capitale que le 1er février à destination du Hâvre. Le 2e bataillon, après avoir dégrossi les recrues que l'on venait de recevoir, et complété à 850 hommes, partit à son tour de Paris le 10 avril pour la même destination.

Les régiments n'eurent à l'armée que leurs deux premiers bataillons ; le 3e resta au dépôt.

1804 Les hommes furent exercés à l'embarquement et au débarquement sur les chaloupes ou bateaux, et les régiments fournirent des détachements à bord des embarcations. Vers le milieu du mois d'août, le 96e conduisit du Hâvre à Boulogne les bateaux qui lui étaient affectés et eut à échanger, avant d'entrer dans le port de Boulogne, une vive canonnade avec les bâtiments anglais qui faisaient la croisière. Cette affaire se passa sous les yeux de l'Empereur qui, dans une grande fête militaire, était venu au camp distribuer les croix de la Légion d'Honneur.

Les deux bataillons du 96e, complétés à 900 hommes, s'installèrent au camp de Camiers, et leurs bateaux comptèrent à la 1re escadrille.

Le régiment envoya une députation pour assister, le 2 décembre, au sacre de l'Empereur, et pour recevoir, trois jours après, l'aigle impériale qu'on distribua en grande pompe au Champ-de-Mars.

1805 Le régiment passa l'hiver et la première moitié de l'année 1805 au camp de Montreuil; il formait avec le 32e de Ligne la brigade Marchand qui, avec le 9e Léger, composait la 1re division (général Dupont) de l'aile gauche (maréchal Ney).

Le 96e a la grande armée (28 août 1805-21 juin 1807). — Napoléon, voyant les difficultés d'un débarquement dans la Grande-Bretagne, et en présence des complications survenues en Europe, avait dû abandonner son projet de descente en Angleterre. Dès le 28 août il dirigea rapidement sur la Bavière l'armée des Côtes de l'Océan, qui prit à partir de ce moment le nom de **Grande Armée**, et qui ne comptait pas moins de 180.000 hommes partagés en sept corps d'armée.

Le 96e fit partie du 6e corps (Ney), et formait toujours, avec le 32e de Ligne, la 2e brigade (Marchand) de la 1re division (Dupont).

1805 La division de Dupont, partie de Montreuil le 29 août, franchissait le Rhin le 26 septembre.

Le 10 octobre, la Grande Armée avait tourné la position que l'armée autrichienne, sous les ordres de Mack, occupait autour d'Ulm.

Combat d'Albeck (11 octobre). — La division Dupont, réduite par les fatigues des marches précédentes à 6.000 combattants environ, était seule pour garder la rive gauche du Danube. Mack, ayant eu connaissance de ce point faible de notre ligne, avait pris le parti de percer de ce côté. 25.000 Autrichiens, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand, s'avancèrent le 11 octobre contre la division de Dupont. Ce général, bien que sachant qu'il ne pourrait pas être soutenu, et prévoyant qu'il serait sabré par la nombreuse cavalerie ennemie s'il battait en retraite, prit l'héroïque parti de résister à un adversaire quatre fois supérieur en nombre. A cet effet il disposa ses cinq régiments en ligne : à droite et adossés à un bois, le 96e de Ligne, le 9e Léger et le 17e Dragons ; à gauche, le 32e de Ligne et le 1er Hussards.

Redoublant d'audace et dans le but d'intimider l'ennemi, Dupont ordonna à ses deux régiments de droite de charger à la baïonnette. Le 96e, enlevé par le colonel Barrois, et le 9e Léger, marchent bravement la baïonnette en avant, culbutent la première ligne autrichienne, la mettent en désordre et ramènent 1.500 prisonniers.

Les Autrichiens, ne pouvant se tenir pour battus, s'avancent une seconde fois contre notre ligne. Les deux régiments chargent de nouveau à la baïonnette et font encore de nombreux prisonniers.

Le prince Ferdinand, désespérant de réussir par une attaque de front, essaye de tourner nos ailes : sur notre droite, il s'empare du village de Juningen, d'où il dirige un feu meurtrier sur

1805 nos lignes. Le 96ᵉ reçoit l'ordre de le reprendre et s'en empare en peu de temps à la baïonnette. Mais les Autrichiens, recevant des renforts, s'en rendent maîtres de nouveau ; cinq fois le village est emporté de vive force par le régiment, et, dans la confusion de ces attaques, nos soldats font chaque fois des prisonniers.

Les Autrichiens prennent enfin le parti de se replier derrière leurs retranchements du Spitzberg ; Dupont regagne alors la petite ville d'Albeck, emmenant 4.000 prisonniers.

Dans ce combat à jamais mémorable, l'on vit 6.000 Français tenir tête pendant cinq heures à près de 25.000 Autrichiens, les battre complètement, leur mettre hors de combat par le feu environ 2.000 hommes, leur faire 4.000 prisonniers, et leur prendre trois canons et un drapeau.

Le 96ᵉ subit ce jour-là des pertes sensibles, mais il se couvrit de gloire.

Combat de Haslach (14 octobre). — Le 14, l'armée française marchait concentriquement sur Ulm pour y enserrer les Autrichiens. La division Dupont, qui était restée sur la rive gauche du Danube, s'avança par la route d'Albeck ; à peine avait-elle dépassé cette ville, qu'elle se heurta, près du village de Haslach, au corps de Werneck, que Mack avait envoyé en reconnaissance de ce côté. Pendant que le 32ᵉ de Ligne et le 9ᵉ Léger se précipitaient en colonnes serrées sur l'infanterie des Autrichiens, le 96ᵉ, formé en carré, recevait les charges de leur cavalerie. Werneck, après plusieurs tentatives infructueuses, et coupé d'Ulm, se retira sur Albeck nous abandonnant bon nombre de prisonniers. La division Dupont n'éprouva ce jour-là que des pertes insignifiantes.

Le 96ᵉ avec le prince Murat. — Le prince Ferdinand, prévoyant la prochaine capitulation de l'armée autrichienne, était parvenu à sortir d'Ulm avec une vingtaine de mille hommes

1805 et à rejoindre Werneck du côté d'Albeck, et tous deux cherchaient à s'enfuir vers la Bohême par le haut Palatinat. Napoléon lança à leur poursuite Murat avec sa cavalerie, et le fit appuyer par les grenadiers d'Oudinot et par la division Dupont.

Murat marcha dans les traces des fugitifs avec une rapidité vraiment prodigieuse, leur livrant chaque jour des combats qui se traduisaient toujours par la capture de nombreux prisonniers et de voitures du convoi. Parti le 16 au matin, il forçait Werneck à capituler le 18 à Nordlingen avec 8.000 hommes, et le 20, le corps du prince Ferdinand se rendait à nous à Nuremberg, sauf 3.000 cavaliers qui purent s'échapper avec le prince.

Les troupes placées sous les ordres de Murat avaient fait environ 50 lieues en cinq jours; elles étaient à bout de forces : 13.000 prisonniers, 120 pièces de canon, 11 drapeaux, plus de 500 voitures et le trésor du prince Ferdinand étaient les glorieux trophées qui les dédommageaient de leurs fatigues.

Pendant ce temps, Mack avait capitulé dans Ulm et Napoléon se disposait à marcher sur Vienne pour tomber sur les Russes qui occupaient la basse Autriche.

Après quelques jours de repos pris à Nuremberg, la division Dupont, qui ne comptait plus que 4.000 combattants, se porta à Passau, sur le Danube, où elle arriva le 2 novembre ; elle se trouvait ainsi isolée à l'extrême gauche de notre ligne.

Création des Voltigeurs. — C'est à cette époque qu'on créa par bataillon une compagnie de voltigeurs pris parmi les hommes les plus petits et les plus agiles : chaque bataillon compta dès lors sept compagnies de fusiliers encadrées entre une compagnie de grenadiers à droite, et une de voltigeurs à gauche.

Le 96e avec le maréchal Mortier. — La division Dupont quitta Passau le 5 novembre, descendit par la rive gauche du Danube et arriva le 7 à Linz. Là, elle fut réunie aux divisions

1805 Gazan et Dumonceau pour former un corps d'armée provisoire qui fut placé sous les ordres du maréchal Mortier et qui forma l'aile gauche de la Grande Armée.

Combat de Diernstein (11 novembre). — Ce corps descendit sur Vienne par la rive gauche du Danube. Le 11, Mortier s'était avancé avec la division Gazan jusqu'à Dieruslein, laissant ses deux autres divisions à une étape en arrière. Il s'y trouva bientôt cerné par toute l'armée russe de Kutusoff qui comptait près de 40.000 hommes; la nuit approchait et il allait succomber sous le nombre, lorsqu'arriva à la rescousse la division Dupont qui avait marché toute la journée. Pendant que le 9e Léger pénètre dans Diernstein, les 32e et 96e de Ligne gagnent de chaque côté les hauteurs, en chassent les Russes et sauvent d'un désastre complet leurs vaillants frères d'armes de la division Gazan, qui embrassent leurs sauveurs au milieu d'une explosion de joie et de reconnaissance.

Napoléon adressa le lendemain ses compliments à ces deux braves divisions et leur accorda de nombreuses récompenses. Entré dans Vienne le 13, il appela pour garder la capitale de l'Autriche les deux divisions Dupont et Gazan, pendant que le reste de l'armée poursuivrait les Russes.

Le 96e à Vienne. — Ces deux divisions arrivèrent à Vienne le 21 novembre et y restèrent jusqu'au 29 décembre. Le 96e ne prit donc pas part à la bataille d'Austerlitz qui clôtura si brillamment cette campagne, et qui amena, le 26 décembre, la signature du traité de Presbourg.

1806 La division Dupont, partie le 29 décembre de Vienne, fut envoyée successivement à Munich, à Fribourg-en-Brisgau, à Francfort-sur-le-Mayn, et enfin le 13 mars à Dusseldorf où elle stationna jusqu'à la fin de juillet. Dans les premiers jours du mois

1806 d'août, elle se réunit à Cologne, prête à entrer en campagne ; elle comptait toujours au 6e corps sous les ordres de Ney.

La guerre venait d'être déclarée à la Prusse et les différents corps de la Grande Armée avaient reçu l'ordre de se porter en Franconie. La division Dupont, partie de Cologne le 21 septembre, était à Wurtzbourg le 2 octobre et à Bamberg quatre jours après.

Le 96e au 1er Corps d'armée. — En arrivant dans cette ville, la division Dupont fut placée dans le 1er corps d'armée que commandait le maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, et devint la 1re division de ce corps. Les deux premiers bataillons du 96e, forts au total de 57 officiers et de 2.050 hommes, continuaient à former, avec le 32e de Ligne, la 2e brigade (général Legendre) de cette division.

La Grande Armée franchit la frontière de la Saxe le 8 octobre. Le 11, Bernadotte reçoit l'ordre de se porter à Naumburg pour appuyer le corps de Davout ; il y arrive le 13 et prend position. Le soir il se met en marche sur Dornburg ; mais, retardé dans sa marche par les obstacles d'un long défilé, il arrive trop tard à Apolda, le 14 au soir, pour pouvoir prendre part à la bataille d'Awerstædt, où le prince de Hohenlohe fut complètement battu par Davout.

Le 1er corps, qui n'avait pas souffert, fut dès le 15 envoyé à la poursuite de l'armée prussienne qui était en pleine déroute.

Combat de Halle (17 octobre). — Le prince de Wurtemberg, à la tête d'un corps de 20.000 hommes qui formait la dernière réserve de l'armée prussienne, et qui n'avait pas pris part aux batailles du 14, avait pris position à Halle afin d'arrêter la poursuite, et s'était fortifié dans la ville en occupant solidement avec de l'artillerie le pont qui y donne accès. Bernadotte, voulant

1806 essayer d'enlever la ville par surprise, envoya dans la plaine qui s'étend en avant du pont, deux régiments de cavalerie et des tirailleurs, et disposa en arrière de ce premier rideau la division de Dupont, auquel il donna l'ordre d'attaquer.

Dupont place en première ligne le 9e Léger et le 32e de Ligne et les fait appuyer en arrière par le 96e. Sans calculer le danger, il s'élance avec ses deux premiers régiments sur la tête-de-pont, en chasse les bataillons prussiens qui la défendent, franchit le pont derrière eux et entre pêle-mêle avec eux dans la ville. Le 96e arrive au pas de course et les trois régiments se déploient rapidement dans les rues et chargent à la baïonnette; les Prussiens ne tiennent pas longtemps devant l'ardeur des Français et sont bientôt expulsés de la ville. De l'autre côté, en dehors des portes et des remparts, le duc de Wurtemberg a disposé ses principales forces; la division Dupont débouche de l'enceinte par toutes les issues, se forme en colonnes d'attaque, et se précipite à la baïonnette, par un mouvement simultané, sur la position ennemie. Les lignes prussiennes rompues se replient en désordre nous abandonnant leurs canons encore en batterie. Dupont mène vivement la poursuite et force à la retraite le duc de Wurtemberg qui essaye encore de résister à une demi-lieue de la ville, et un peu plus loin au village de Mötzlich. Les Prussiens sont poursuivis l'épée dans les reins jusqu'au-delà de Landsberg, à quatre lieues de Halle. Les 2e et 4e Hussards, soutenus par le 1er bataillon du 96e sous les ordres du commandant Loyard, atteignent leur arrière-garde au village de Swendorf et font de nombreux prisonniers.

Les Prussiens perdirent ce jour-là 1.500 hommes tués ou blessés, 4.000 prisonniers, 4 drapeaux et 30 canons, sans compter les riches magasins de Halle. Les Français n'eurent que 600 hommes hors de combat.

Ce combat, dont tout l'honneur revient à la division Dupont,

1806 n'avait duré que quatre heures, avant le commencement de la poursuite. En entrant dans Halle deux jours après l'action, Napoléon, étonné de tant de hardiesse couronnée par un si prompt succès, s'écria : « Quoi! c'est sur ce pont qu'on a passé pour emporter la « ville! J'aurais hésité à l'attaquer avec 50.000 hommes! »

Au milieu de tant de braves qui se distinguèrent dans tous les rangs par leur impétueuse ardeur, Dupont cita le colonel **Barrois**, du 96°, qui sut montrer ce que peuvent, dans un chef de corps, donner la valeur et l'habileté.

Le 25 octobre, le corps de Davout entrait à Berlin. Napoléon lança alors trois corps d'armée à la poursuite des débris de l'armée prussienne. Le 1er corps suivit les traces du corps de Blücher, qui, après sa jonction avec le corps du duc de Weimar, comptait encore 25.000 combattants.

Affaires de Waren et de Nossentin (1er novembre). — Le 1er novembre, la division Dupont, qui marchait ce jour-là en tête du corps d'armée, atteignit les Prussiens au village de Waren. L'ennemi dispute le terrain pied à pied pour retarder notre marche, mais il est obligé de nous abandonner le bois qui s'étend entre Waren et Nossentin.

En débouchant du bois, nos colonnes aperçoivent les Prussiens au nombre de 10.000 environ solidement établis sur un plateau, leur droite appuyée au lac de Flessen, leur centre dans le village de Nossentin qu'ils ont garni de pièces d'artillerie. Une attaque de front dans des prairies marécageuses était presque impossible; Dupont envoie sur notre gauche de nombreux tirailleurs pour tourner l'ennemi : cette manœuvre réussit, et en moins d'une demi-heure les 9e Léger et 96e de Ligne chassent les Prussiens du village de Nossentin et y prennent deux pièces de canon. Les Français avaient encore réussi à faire un millier de prisonniers dans cette journée.

1806 **Prise de Lübeck** (6 novembre). — Blücher avait battu en retraite jusqu'à Lübeck, où il était entré avec ses 25.000 hommes en violant la neutralité de cette ville libre. Le 1er corps l'y avait suivi, ainsi que les corps de Soult et de Murat, et concourut à la prise de cette ville le 6 novembre. La division Dupont resta en seconde ligne et ne prit qu'une part secondaire à cette journée. Le lendemain Blücher capitulait à Radkow avec les débris de son armée.

En moins d'un mois cette belle armée prussienne de près de 200.000 hommes était anéantie, et la Prusse était conquise.

Le 1er corps resta deux semaines à Lübeck et se dirigea ensuite vers le Niémen, où une armée de 120.000 Russes se réunissait; passant par Berlin et Posen, il se porta à Thorn où il arriva au milieu de décembre.

Joint au 6e corps (Ney) et à la cavalerie de Bessières, il formait l'aile gauche de l'armée qui fut placée sous les ordres de Bernadotte, et qui avait pour mission de séparer les Prussiens, établis à Dantzig et à Kœnigsberg, des Russes en position sur les bords de la Narew.

La division Dupont n'eut pas d'engagement important dans cette première partie de la campagne qui fut signalée par des avantages remportés sur d'autres points; les troupes prirent leurs quartiers d'hiver.

1807 Le 1er corps s'établit sur la basse Vistule.

Combat de Mohrungen (25 janvier). — Benningsen voulut essayer de tourner notre aile gauche et de tomber sur nos derrières en passant par la basse Vistule; Bernadotte, devinant ce plan, manœuvra pour arrêter le mouvement des Russes. Le 25 janvier, il se trouva aux prises, près de Morhungen, avec l'avant-garde de Markof, forte de 16.000 hommes, et, après un combat qui dura plusieurs heures, il força l'ennemi à la retraite. Le 96e ne fut engagé qu'au dernier moment dans cette journée.

1807 Après la bataille d'Eylau, Bernadotte reçut l'ordre de se mettre à la poursuite du corps prussien de Lestocq, et alla rejoindre l'Empereur autour d'Eylau ; puis l'armée française regagna ses cantonnements.

Le colonel Barrois, nommé par décret du 14 février, général de brigade, remplaça le général Legendre à la tête de sa brigade (32[e] et 96[e]) et eut pour successeur le colonel Calès.

Combat de Braunsberg (26 février). — Pendant que le 1[er] corps se dirigeait sur ses cantonnements, un corps de 7.000 Prussiens et de 5.000 Russes sous les ordres du général Lestocq, avait franchi la Passarge sur le pont de Braunsberg et avait pris position en avant de cette ville ; Bernadotte enjoignit à Dupont de le déloger avec sa division qu'il fit soutenir par le 54[e] de Ligne et par cinq régiments de cavalerie.

Dupont forme deux colonnes : le 96[e] fait partie de celle de gauche, contribue à chasser les Alliés du village de Stangendorf et des hauteurs qu'ils occupent en arrière, et les pousse jusqu'à Braunsberg, où Lestocq essaye vainement de se défendre. La ville est emportée après un combat opiniâtre livré dans les rues, et les Alliés sont poursuivis jusqu'au village de Rasiedelkrug.

Ils laissaient entre nos mains tous leurs blessés, 1.500 prisonniers, 1 drapeau et 9 pièces de canon.

Le lendemain Dupont repassait la Passarge, brûlait le pont derrière lui et s'établissait en cantonnements à Braunsberg. Le 96[e] resta dans cette ville pendant les mois de mars et d'avril et fournit des corvées pour la construction d'un camp retranché.

Le 10 mai, la division Dupont était concentrée dans un camp sous Bansberg, prête à entrer en campagne. Les Russes reprirent eux-mêmes l'offensive le 3 juin et firent du côté de la basse Passarge plusieurs démonstrations qui amenèrent des affaires d'avant-postes ; dans l'une d'elles Bernadotte fût assez grièvement

1807 blessé au cou, et l'Empereur le fit remplacer à la tête du 1er corps par le général Victor.

Ce dernier ne quitta Braunsberg que le 11 pour rejoindre le reste de l'armée; le 13 au soir, tout le 1er corps campait autour de Preuss-Eylau.

Bataille de Friedland (14 juin). — Benningsen, devant l'insuccès de ses attaques, s'était décidé à battre en retraite; défait, le 10, à la bataille de Heilsberg, il s'arrêta au village de Friedland, et y prit position avec une armée de 80.000 Russes. Napoléon lança contre lui d'abord le corps de Lannes, puis celui de Mortier et enfin celui de Victor. L'action, engagée depuis deux heures du matin, traînait en longueur; le 1er corps arriva sur le champ de bataille à deux heures de l'après-midi et se déploya en avant du village de Posthenen, prêt à soutenir les corps de première ligne. Vers six heures, la division Dupont, qui occupait la droite, fut envoyée pour renforcer la division Bisson qu'une canonnade meurtrière des Russes avait fait fléchir un instant.

La division Dupont s'avance avec la plus belle attitude sous les coups de cette effroyable artillerie russe; tant d'audace ranime le courage des troupes du général Bisson; les bataillons débandés se reforment, et toute notre ligne raffermie se reporte en avant; tout le plateau qui s'étend en avant du bois de Sortlack est déblayé; notre artillerie ouvre sur les Russes un feu de mitraille qui décime leurs rangs, et notre infanterie, poussant alors de l'avant, refoule l'ennemi vers Friedland, en le resserrant de plus en plus entre l'Alle et le ruisseau du Moulin.

Pour regagner le terrain perdu, Benningsen lance brusquement sur nos lignes sa garde impériale; celle-ci sortant du ravin du Moulin où elle s'est tenue jusque-là à l'abri, tombe baïonnette baissée sur la division Dupont qui se trouve à proximité. Mais les

1807 braves régiments de cette division n'attendent pas la garde russe; ils vont droit à elle, la baïonnette au canon, la repoussent et l'acculent au ravin, où elle se précipite en désordre; franchissant le ravin à leur tour, ils arrivent dans les faubourgs de Friedland, et poursuivent les Russes dans les rues de la petite ville. Une affreuse mêlée s'engage au milieu des maisons qui sont bientôt tout en flammes, et les Russes se précipitent sur les ponts de l'Alle où ils sont mitraillés par notre artillerie.

La victoire est complète; les Russes, qui ont eu 25.000 hommes tués, blessés ou noyés, laissent entre nos mains 80 pièces d'artillerie et plusieurs drapeaux. De notre côté, nous n'avons pas moins de 8.000 hommes hors de combat.

La division Dupont s'était couverte de gloire dans cette journée, et avait fait éprouver des pertes considérables à la garde russe, qui laissa le champ de bataille couvert de ses morts.

Fin de la campagne. — L'armée française se mit à la poursuite des Russes et arriva le 19 sur les bords du Niémen derrière lequel ils s'étaient retirés. C'est alors que Benningsen fit demander à Napoléon un armistice qui aboutit quelque temps après à la paix de Tilsit.

Là se terminait la marche victorieuse de cette Grande Armée qui, partie de Boulogne en septembre 1805, avait parcouru en vingt mois la plus grande partie de l'Europe et vaincu successivement les armées de trois grandes puissances.

LE 96ᵉ AU CORPS D'OCCUPATION DE LA PRUSSE (22 juin 1807-4 septembre 1808). — Après la signature du traité de paix de Tilsit (8 juillet), Napoléon avait partagé la Prusse en quatre grands commandements militaires : la garde impériale et le 1ᵉʳ corps furent chargés de garder Berlin et le Brandebourg. Le 96ᵉ fut éparpillé entre une vingtaine de petites localités dans le pays marécageux qui s'étend autour de Laudin, à l'ouest de Berlin.

1808 A la fin de janvier, le régiment alla tenir garnison à Berlin.

Le régiment porté à 5 bataillons. — Un décret du 18 février réorganisa les corps d'infanterie : tous les régiments, de ligne ou légers, furent portés à 5 bataillons. Les quatre premiers bataillons, formés à six compagnies (une de grenadiers, quatre de fusiliers et une de voltigeurs), furent désignés sous le nom de bataillons de guerre ; le 5e bataillon, qui ne comprenait que quatre compagnies de fusiliers, fut placé sous le commandement du major, et forma le dépôt du régiment.

Le régiment compta dès lors à l'effectif 108 officiers, dont 10 chirurgiens ou aides-majors, et 3.862 sous-officiers ou soldats.

Le remaniement prescrit par le décret du 18 février, reçut son exécution dans le commencement de juin. Les 1er et 2e bataillons du 96e, qui étaient alors cantonnés aux environs de Berlin, perdirent leurs 5e, 6e et 7e compagnies de fusiliers qui formèrent le nouveau 3e bataillon. L'ancien 3e bataillon, qui était au dépôt du corps, passa de même trois compagnies de fusiliers au 5e bataillon et prit le numéro 4.

Le 96e a l'armée d'Espagne (5 septembre 1808 fin février 1812). — Pour relever nos affaires d'Espagne qui n'étaient rien moins que prospères, Napoléon rappela d'Allemagne trois corps d'armée pour les diriger sur la Péninsule.

Le 1er corps, qui comptait 28.000 fantassins et 5.000 cavaliers, et qui était toujours sous les ordres de Victor, récemment élevé à la dignité de maréchal et fait duc de Bellune, quitta Berlin le 16 août à destination de Mayence, où il arriva le 3 septembre. C'est dans cette ville qu'il fut averti officiellement qu'il était désigné pour faire partie de l'**Armée d'Espagne**, et qu'il reçut l'ordre de se mettre en route le surlendemain pour Bayonne.

1808 Après une marche triomphale à travers la France où les municipalités acclamèrent au passage ces soldats incomparables de la Grande Armée, le corps de Victor arriva à Bayonne le 22 octobre; il devint le 1er corps de l'armée d'Espagne et conserva ses trois divisions d'infanterie et une de cavalerie.

Le 96e continua à compter à la 1re division sous les ordres du général Ruffin ; ses trois bataillons représentaient un total de 62 officiers et 1880 hommes sous les armes; un petit dépôt fut constitué à Bayonne.

Le 1er corps quitta Bayonne dans les derniers jours d'octobre et se rendit à Vittoria, où était le quartier-général du roi Joseph.

Bataille d'Espinosa (10 et 11 novembre). — Le maréchal Victor, après avoir poursuivi pendant plusieurs jours l'armée espagnole de Blake, avait trouvé ce général solidement établi sur les hauteurs qui avoisinent Espinosa, nœud de routes important sur le versant méridional de la chaine de montagnes; l'ennemi avait 32.000 hommes en ligne et 6 pièces d'artillerie.

Le duc de Bellune, qui, à cause du mauvais état des chemins, n'avait pas pu emmener une seule pièce d'artillerie, fit attaquer le 10 l'armée espagnole par la division Villatte et fit soutenir cette dernière par les divisions Ruffin et Lapisse; mais un brouillard épais le força à remettre au lendemain le dénouement de cette attaque.

Le 11, à la pointe du jour, la bataille recommence : les divisions Ruffin et Lapisse sont déployées en première ligne, et la division Villatte, qui s'est battue la veille toute l'après-midi, forme la réserve. Le général Ruffin est chargé de l'attaque de gauche; il dispose en avant la brigade Labruyère (9e Léger et 24e de Ligne), et la fait soutenir en arrière par le 96e de Ligne, qui marche sous la direction du général Barrois. Nos deux attaques réussissent et

1808 l'armée espagnole ne tarde pas à être rejetée en désordre sur le ruisseau de la Trueba qu'elle traverse à gué, laissant sur le champ de bataille 3.000 hommes tués ou blessés, ses 6 pièces d'artillerie, et plusieurs centaines de prisonniers. Le 1er corps, qui n'avait eu en ligne que 17.000 combattants, comptait 1.100 hommes hors de combat. Le 96e était resté en seconde ligne pendant l'action et eut peu à souffrir dans cette journée.

Le 1er corps rejoignit ensuite à Burgos Napoléon qui n'attendait que son retour pour marcher sur Madrid.

Bataille de Somo-Sierra (30 novembre). — Napoléon prit alors la route de Madrid par la sierra Guadarrama, à la tête du 1er corps, de la Garde Impériale et de la réserve de cavalerie, formant un tout de 35.000 hommes. La junte suprême avait chargé le général Benito Sn-Juan de barrer la route au défilé de Somo-Sierra; ce général, qui disposait de 12.000 hommes et de 16 pièces d'artillerie, plaça 9.000 à droite et à gauche du col même et envoya son avant-garde forte de 3.000 hommes au village de Sepulveda.

Après avoir fait faire la veille une reconnaissance de la position, l'Empereur la fait attaquer le 30 novembre. Tandis que la division Lapisse enlèvera le village de Sepulveda, la division Ruffin marchera par la route et attaquera le col.

Le général Ruffin envoie sur la droite de la route le 9e Léger, et sur la gauche le 24e de Ligne; pendant que ces deux régiments s'avancent de hauteur en hauteur, le 96e de Ligne marche en colonne sur la route même, suivi de près par la cavalerie, par l'état-major de Napoléon et par les fusiliers de la Garde; un épais brouillard cache ces mouvements aux yeux de l'ennemi. La division Ruffin arrive dans cet ordre vers neuf heures du matin tout près des positions des Espagnols; tout à coup le brouillard se dissipe et l'ennemi aperçoit avec surprise les hauteurs couronnées

1808 par le 9e Léger et le 24e de Ligne ; ces deux régiments n'ont pas de peine à déloger ses avant-postes.

Mais le général Sn-Juan a disposé le gros de ses forces et ses 16 pièces d'artillerie à cheval sur la route même ; aussi, quand la tête de colonne du 96e se présente, elle est reçue par une grêle de boulets et de mitraille. Napoléon lance alors sur les batteries espagnoles le général Montbrun avec ses chevau-légers polonais, et nos cavaliers sabrent les artilleurs sur leurs pièces et s'emparent des 16 canons ; le reste de la cavalerie franchit le col derrière les Polonais et poursuit l'infanterie qui s'enfuit en désordre sur les pentes méridionales de la montagne.

Le 96e fut un des corps les plus éprouvés dans cette journée ; il avait eu 3 officiers blessés, parmi lesquels le colonel Calès, une dizaine de soldats tués et une quarantaine de blessés.

Cette victoire nous ouvrait la route de Madrid. La capitale de l'Espagne, après une légère résistance, ouvrit ses portes à l'armée française qui y entra le 4 au matin.

Trois jours après, la division Ruffin s'emparait d'Aranjuez, puis de Tolède où elle passa deux semaines, et rentra le 22 au soir à Madrid ; elle s'installa au Buen-Retiro, et travailla à fortifier ce palais qui devait former le réduit de la défense de la capitale.

1809 Le 9 janvier, la division Ruffin quitta Madrid et rejoignit à Aranjuez le lendemain les divisions Villatte et Latour-Maubourg. Victor, à la tête de ces trois divisions représentant 12.000 combattants environ, partit le 12 dans la direction de Cuenca, à la rencontre du duc de l'Infantado, qui était parvenu à réunir une vingtaine de mille hommes.

Bataille d'Uclès (13 janvier). — Sur ce nombre, 15.000 hommes sous le général Vénégas avaient pris position sur les collines qui s'étendent en avant d'Uclès ; ils avaient avec eux 5 pièces de canon. Le duc de Bellune les fait attaquer le 13 au

1809 matin : tandis que le général Villatte, soutenu par les dragons de Latour-Maubourg, attaque de front la position, lui-même, à la tête de la division Ruffin, fait un détour à travers les montagnes d'Alcazar pour couper en arrière d'Uclès la retraite aux Espagnols. Aussi, lorsque ceux-ci sont rejetés hors de l'enceinte d'Uclès, où la division Villatte en a déjà fait un horrible carnage, et cherchent à fuir, ils tombent sur les trois régiments de la division Ruffin qui se sont déployés près du village de Carrascosa ; ils essayent d'abord de résister en prenant position ; mais, attaqués de front à la baïonnette par le 9e Léger et le 96e, et tournés par le 24e, ils sont contraints de mettre bas les armes.

Le capitaine **Hugay**, Martin, du 96e, se distingua dans cette bataille, et fut cité pour sa belle conduite : « A la tête de deux « compagnies de voltigeurs, il repoussa 600 Espagnols sur le « plateau d'Uclès, et les poursuivit jusque dans un couvent où il « leur fit mettre bas les armes ».

Le corps de Vénégas fut à peu près totalement détruit dans cette journée, et c'est à peine s'il s'échappa quelques centaines d'hommes ; 2.000 tués, 2.000 blessés, 10.000 prisonniers, 20 drapeaux et les 5 pièces de canon, telles étaient les pertes subies par les Espagnols.

Le duc de Bellune fut ensuite chargé de purger des nombreuses bandes de guérillas qui l'infestaient, le pays compris entre Cuenca, Ciudad-Réal et Talaveyra : les deux divisions Ruffin et Villatte parcoururent, pendant la deuxième quinzaine de janvier, les plaines de la Manche et passèrent ensuite dans la vallée du Tage où elles rayonnèrent autour de Talaveyra.

Dans les premiers jours de mars, Victor reçut l'ordre de marcher contre une armée qui s'était reformée sous le général Grégorio de la Cuesta, et qui avait pris position sur la rive gauche du Tage, vis-à-vis du pont d'Almaraz qu'elle avait fait sauter. Pour la tourner dans ses positions, le duc de Bellune, qui disposait

1809 de 3 divisions d'infanterie (Ruffin, Villatte et Leval), de 6.000 cavaliers et de 2.000 canonniers, fit franchir le Tage à la division Leval au pont de Talaveyra, et aux divisions Villatte et Ruffin au pont de l'Arzobispo; les Espagnols furent délogés de leurs positions à la suite d'une série de combats auxquels ne prit presque pas part la division Ruffin qui resta en seconde ligne.

Victor fit alors rétablir le pont d'Almaraz, réunit tout son corps sur la rive gauche du Tage, le 22 au soir, et se mit aussitôt à la poursuite des Espagnols qui s'enfuyaient du côté de Truxillo.

Bataille de Medellin (28 mars). — Le 28 au matin, le corps de Victor franchit la Guadiana sur le pont de Medellin, et occupa cette petite ville. Un peu en avant, de l'autre côté du torrent de l'Ortigosa, on découvrit tout à coup l'armée de la Cuesta rangée en bataille; cette armée, qui avait été grossie de la division d'Albuquerque, ne comptait pas moins de 36.000 combattants, formant les troupes les plus aguerries de l'insurrection. Victor l'attaqua avec les deux divisions Leval et Villatte, et laissa en arrière du torrent de l'Ortigosa la division Ruffin, pour faire face à un détachement qui se montrait de ce côté. Le 96e ne prit donc qu'une part tout à fait secondaire à cette mémorable bataille où 12.000 Français taillèrent en pièces une armée trois fois plus nombreuse, lui tuèrent ou blessèrent 10.000 hommes, lui firent 4.000 prisonniers et lui prirent 20 canons et 6 drapeaux; ils n'eurent eux-mêmes que 340 hommes hors de combat.

Après ce brillant succès, le duc de Bellune laissa ses troupes au repos pendant un mois sur les bords de la Guadiana; dans les derniers jours d'avril il se reporta dans la vallée du Tage autour d'Alcantara qu'il reprit aux insurgés et revint vers le 20 mai prendre position à Torremocha, où il resta en observation jusqu'au 10 juin.

La nouvelle de l'échec du maréchal Soult en Portugal, et de

1809 l'arrivée à Abrantès d'une armée anglaise sous les ordres de sir Wellesley le força à repasser sur la rive droite du Tage, et à aller prendre position vers le milieu de juin sur les bords de l'Alberche ; la division Ruffin s'installa à Casalegas.

Le 20 juillet, sir Wellesley, remontant le Tage, opérait, par un pont jeté à Almaraz, sa jonction avec de la Cuesta qui avait sous ses ordres 38.000 Espagnols, dont 7.000 cavaliers; lui-même amenait par la rive droite 22.000 Anglais et 5.000 Portugais; c'était donc une force d'environ 65.000 hommes qui se trouvait réunie, sans compter les 20.000 hommes de Venégas qui occupaient la Manche et menaçaient Aranjuez.

Le 1er corps comptait au plus 22.000 combattants; le roi Joseph le fit renforcer par le 4e corps (Sébastiani), fort de 18.000 hommes et vint lui-même avec une brigade et sa garde formant un tout de 5.000 hommes. C'était donc une masse de 45.000 Français d'excellentes troupes; le roi Joseph en prit le commandement.

Bataille de Talaveyra de la Reyna (27 et 28 juillet). — Le 22 juillet, sir Wellesley était entré dans Talaveyra de la Reyna, d'où il avait chassé nos avant-postes, et avait pris position sur les hauteurs qui s'étendent en avant de la ville.

Le roi Joseph, après la réunion de toutes ses troupes, résolut de prendre l'offensive et de rejeter les alliés sur Plasencia. Le 26, l'armée française s'avança jusqu'à S^a-Ollala, d'où elle chassa l'armée espagnole qui se replia sur Talaveyra.

Le 27, elle se met en marche à deux heures du matin dans cette direction ; le 1er corps ouvre la marche, précédé par la cavalerie Latour-Maubourg. A une heure et demie, le 1er corps est en entier réuni sur le plateau qui domine l'Alberche, sur la rive gauche de cette rivière. De l'autre côté de ce ruisseau, on distingue au loin à travers les oliviers l'armée anglo-espagnole

1809 en position : à notre droite les Anglais, à notre gauche les Espagnols.

Le roi ordonne à Victor de franchir l'Alberche avec son corps d'armée : les deux divisions Ruffin et Lapisse passent à gué la rivière en colonne serrée, avec de l'eau jusqu'à mi-corps, et sont suivies par l'artillerie, la cavalerie et la division Villatte ; elles gravissent le plateau de la rive opposée et prennent leur ordre de bataille pendant que notre artillerie canonne l'arrière-garde anglaise. La nuit est tombée, et Victor veut profiter de l'obscurité pour tenter une attaque vive et rapide de la gauche ennemie formée par les Anglais ; il charge la division Ruffin d'enlever sur notre droite un mamelon à pentes difficiles de notre côté, qui paraît être la clef de la position ennemie, pendant que la division Lapisse attaquera le centre des Anglais.

Le général Ruffin dispose de suite ses trois régiments en colonnes d'attaque et les met en marche à neuf heures du soir. Avant d'arriver au pied du mamelon, ils ont à franchir le lit escarpé du ruisseau de Portina. Le 9e Léger s'élance trop tôt sur la position ; le 96e, qui a rencontré dans le ravin des obstacles imprévus, ne peut pas le soutenir d'une façon assez efficace, et le 24e, qui a pris une fausse direction dans l'obscurité, ne peut pas appuyer l'attaque qui échoue.

Les troupes qui marchent depuis deux heures du matin sont harassées de fatigue, il est dix heures et Victor ne veut pas tenter une nouvelle attaque de nuit ; les divisions bivouaquent sur les emplacements qu'elles occupent.

Le lendemain, à la pointe du jour, la bataille recommence ; la division Ruffin attaque le mamelon contre lequel elle a échoué et brûle d'envie de réparer cet échec : le 9e Léger l'aborde à droite, le 24e au centre, et le 96e à gauche. Ces trois régiments, après avoir franchi le ravin sous le feu de toute la division Hill, gravissent les pentes en colonnes serrées par divisions et avec un sang-

1809 froid incomparable. Le 96e, conduit par le colonel Calès, a en ligne ses trois bataillons commandés respectivement par le commandant Loyard, le capitaine Gourdon, et le commandant Godefroy.

Sir Wellesley, jugeant que l'attaque principale des Français a pour objectif le mamelon, a dégarni une partie de son centre pour renforcer la division Hill, et les trois régiments de la division Ruffin ont bientôt affaire à des forces trois fois supérieures en nombre et qui les prennent de front et de flanc ; en peu de temps ils ont un tiers de leur monde hors de combat ; quelques compagnies parviennent jusqu'à la crête, mais ne peuvent s'y maintenir et le général Ruffin ordonne la retraite. Il est neuf heures du matin, et cette attaque a coûté 1.500 hommes aux trois régiments de sa division.

Le 96e avait été cruellement éprouvé dans cet assaut meurtrier : le colonel Calès, fortement blessé à la jambe ; le commandant Godefroy, tué ; le commandant Loyard, blessé ; 4 capitaines et 1 lieutenant tués ou mortellement frappés ; 3 capitaines, 6 lieutenants et 6 sous-lieutenants blessés ; 42 sous-officiers ou soldats tués et près de 400 blessés ; telles étaient les pertes qu'il avait subies.

Le capitaine Theurel, J.-B., en qualité de plus ancien, prit le commandement du régiment qui n'avait plus un seul officier supérieur sur pied, et il le garda jusqu'au 2 octobre suivant.

Le chef de bataillon **Loyard**, quoique blessé assez grièvement, fit dans cette attaque des prodiges de valeur, et mérita les éloges du maréchal Victor.

Après cette infructueuse tentative, le roi Joseph décida qu'une deuxième attaque aurait lieu dans l'après-midi : la division Ruffin reçut l'ordre de tourner par la montagne la gauche de la position ennemie. Partie à deux heures de son emplacement, elle arrivait vers cinq heures dans le haut d'un vallon par où elle prenait à

1809 revers le fameux mamelon, repoussait par ses feux une charge de la cavalerie portugaise et du 13e Dragons anglais, et détruisait presque en entier ce dernier régiment.

A ce moment le roi Joseph faisait donner l'ordre de battre en retraite, et chaque division, se repliant en bon ordre, s'arrêta sur un bon emplacement prête à recommencer la lutte le lendemain. Mais le 29, le 4e corps s'étant retiré sur l'Alberche, Victor dut se conformer à ce mouvement et faire prendre position au 1er corps sur la rive gauche de cette rivière. Les Anglo-Espagnols, aussi maltraités que nous par le feu, ne nous poursuivirent pas.

Ainsi se termina cette bataille restée indécise, une des plus meurtrières de la guerre d'Espagne; elle coûtait environ 7.000 hommes à chacun des deux partis.

A la date du 1er août, le 96e n'avait plus sous les armes que 40 officiers et 1.330 hommes; il comptait 17 officiers et 1.060 hommes aux hôpitaux.

Victor se replia dans les premiers jours d'août à Sa-Cruz ; mais à ce moment sir Wellesley, menacé sur ses derrières par l'armée de Soult, franchit précipitamment le Tage en abandonnant à Talaveyra, à la générosité des Français, plus de 5.000 blessés, et l'armée anglo-espagnole prit le chemin de Badajoz.

Pendant plusieurs semaines les divers régiments du 1er corps rayonnèrent dans la Manche pour détruire les nombreuses bandes de guérillas qui sillonnaient le pays dans tous les sens; le 96e alla ensuite à Tolède, et la fin de l'année 1809 se passa sans incident notable.

1810 Après l'arrivée en Espagne de 120.000 hommes de renfort, le roi Joseph obtint de l'Empereur la direction d'une expédition en Andalousie. Pour conquérir cette province, il réunit sous son commandement les 1er, 4e et 5e corps, et les mit en mouvement vers le milieu de janvier.

1810 **Passage de la Sierra Morena** (20 janvier). — Pendant que les 4e et 5e corps prenaient par les défilés de Villa-Maurique et de Despeña-Perros, le 1er corps tournait par la droite le massif de la Sierra Morena pour déboucher sur le Guadalquivir aux environs de Cordoue. Le 20, il franchissait la montagne par un chemin presque impraticable aux convois, mettait en fuite les divisions espagnoles de Zérain et de Copons qui cherchaient à lui barrer le passage, et débouchait à Villanueva.

Victor entra sans coup férir le 21 à Cordoue et le 1er février à Séville, et se dirigea sans perdre de temps sur Cadix, où s'étaient retirés les membres du gouvernement insurrectionnel et les différents corps de troupe qui, les jours précédents, s'étaient enfuis à notre approche.

BLOCUS DE CADIX (5 février 1810 - 25 août 1812).

Lorsque Victor arriva devant Cadix, le 5 février, la ville renfermait une garnison de 15.000 hommes, sans compter les habitants très exaltés contre les Français; il reçut en partage le rôle ingrat de réduire une place qui n'est accessible par terre que par une longue et étroite bande de sable, et qui pouvait recevoir par mer des approvisionnements et des renforts. Le 1er corps, fort de 20.000 hommes au plus, allait rester immobilisé pendant deux ans et demi autour d'une ville renfermant un nombre de combattants supérieur au sien, et ce long blocus ne devait pas être couronné de succès.

Peu de temps après notre arrivée, la garnison fut renforcée par un corps de 8.000 Anglais; en outre une vingtaine de vaisseaux de guerre croisaient dans la baie et menaçaient les côtes de leur puissante artillerie. Pour réduire une telle place il

1810 aurait fallu disposer de puissants moyens, et Victor ne les avait pas ; néanmoins il s'ingénia de son mieux. Il fit travailler à la construction de redoutes, de chemins et d'ouvrages de toutes sortes. Déjà, à la fin de mars, il se rendait maître du fort de Santa-Cathalina, et le 22 avril celui de Matagorda tombait en notre pouvoir.

Incident du ponton la Vieille-Castille. — Le 15 mai, par un vent favorable de N.-O., une audacieuse entreprise fut tentée pour délivrer des prisonniers français retenus sur les pontons la Vieille-Castille et l'Argonaute, qui étaient mouillés dans la rade de Cadix : des hommes de bonne volonté, montés sur des barques, allèrent, malgré un temps affreux et en bravant la mitraille des forts ennemis, jusqu'à ces deux bâtiments qui étaient insuffisamment gardés, et coupèrent les câbles qui les amarraient; les deux pontons, poussés par le vent, vinrent s'échouer à la côte, poursuivis par le feu des Anglais et des Espagnols; chacun d'eux contenait sept à huit cents prisonniers français qui furent ainsi délivrés grâce à l'intrépidité de quelques braves.

Au nombre de ces courageux militaires étaient le sous-lieutenant **Sudreau**, François, et les sergents **Bertin**, Charles, et **Piot**, Gabriel, tous trois appartenant au 96e ; ils dirigeaient l'expédition qui coupa les câbles de la Vieille-Castille, et la plupart de ceux qui en faisaient partie furent obligés de se sauver à la nage.

Ces trois gradés furent mis, pour cette affaire, à l'ordre du jour de l'armée, et les deux sergents furent nommés, en 1813, sous-lieutenants au corps.

Le 96e stationna autour de Puerto-Réal ; le colonel Maingarnaud avait remplacé le colonel Calès admis à la retraite.

Les hommes furent employés aux travaux de construction et d'armement des batteries, et il n'y eut, jusqu'à la fin de l'année, que quelques escarmouches de peu d'importance avec les postes de la garnison.

1811 **Bataille de Chiclana** (5 mars). — 12 000 Espagnols, sortis de Cadix avec le général de la Pena, et 8.000 Anglais sous le général Graham, venus soit de Sicile, soit de Gibraltar, s'étaient réunis du côté de Tarifa et marchaient sur Cadix pour prendre à revers le maréchal Victor. Ce dernier, à cette nouvelle, réunit tout ce qu'il put trouver de troupes disponibles sans trop dégarnir ses postes, et, à la tête de 5.000 fantassins pris dans les divisions Leval et Ruffin, et de 500 cavaliers, il marcha à la rencontre du corps anglo-espagnol dont il ignorait la force, et qui cheminait sur la plage vers le fort de Santi-Piétri, par Conil et la tour de Barrossa.

Le 5 au matin, le duc de Bellune n'hésite pas à faire attaquer les alliés qui ont pris position sur des hauteurs sablonneuses; deux colonnes d'infanterie sont formées sous les généraux Ruffin et Leval : malheureusement notre artillerie peut à peine se mouvoir dans les sables et ne leur est d'aucun secours. Les deux colonnes attaquent vigoureusement les Anglais qui se trouvaient en queue dans la marche, et rejettent leur première ligne sur la deuxième; mais pendant ce temps les Espagnols, qui ont rétrogradé au bruit de la fusillade, sont venus se placer en arrière sur deux lignes parallèles aux deux lignes anglaises. Nos colonnes, voyant qu'elles ont encore trois lignes à enfoncer, s'arrêtent : le combat était trop inégal.

Les Anglais avaient essuyé des pertes considérables, environ 2.000 hommes; mais de notre côté, nous avions, après une lutte qui avait duré deux heures et demie à peine, environ 1.200 hommes hors de combat; c'était plus du cinquième de notre effectif. Victor ordonna la retraite et se replia jusqu'à Chiclana. Le général Ruffin, blessé grièvement, fut laissé pour mort sur le champ de bataille, et fait prisonnier de guerre.

Le 96[e] avait largement payé son tribut dans cette journée : son chef, le colonel Maingarnaud, ainsi qu'un capitaine et une qua-

1811 taintaine de sous-officiers ou soldats y avaient trouvé la mort : 5 officiers et environ 200 hommes étaient blessés.

Cette bataille resta indécise : les Anglais gardèrent la défensive pendant deux jours, n'osant pas nous poursuivre, et, à l'approche du maréchal Soult, rentrèrent à Gibraltar : les Espagnols regagnèrent Cadix.

Le 1er corps réduit à 11.000 combattants, ne pouvait pas songer à une attaque de vive force sur l'île de Léon ; il dut se contenter de rester en observation dans ses lignes. Les troupes eurent beaucoup à souffrir du manque d'argent, de vivres, et d'effets de toute sorte.

La 1re division, où comptait toujours le 96e, passa sous les ordres du général Couroux, et le régiment fut commandé par le colonel Clavel, venu du 115e.

Vers la fin de juillet, les trois premiers bataillons furent grossis des hommes du 4e bataillon venus de l'armée de Portugal, et le nombre des présents s'éleva alors à 62 officiers et 1.900 hommes.

1812 Dans le courant de janvier, la division Couroux fit une expédition dans le pays de Ronda et eut plusieurs engagements avec les bandes de Ballesteros.

Affaire de la Publacion (2 février). — Le 2 février, le régiment fit une reconnaissance sur la Publacion, et perdit ce jour-là une douzaine d'hommes ; il alla ensuite s'installer à Villamartin.

Le 96e à l'armée du midi en Espagne (fin février 1812 - mi-juillet 1813). — Victor venait de rentrer en France ; le maréchal Soult, duc de Dalmatie, réunit, à la fin de février, toutes les troupes formant les 1er, 4e, 5e et 9e corps, qui cessèrent alors d'être groupées en corps d'armée ; il les partagea en six divisions d'infanterie et trois de cavalerie, et ce rassemblement, qui com-

1812 prenait 50.000 fantassins, 7.000 cavaliers et 72 pièces de canon, prit le nom d'**Armée Impériale du Midi d'Espagne**.

Le 96e fut affecté à la 1re division qui resta sous les ordres du général Conroux; cette division séjourna à Arcos jusqu'à la fin d'avril et occupa ensuite le pays autour de Moron.

Combat de Bornos (1er juin). — Ballesteros, qui faisait de fréquentes sorties de Cadix, essaya à la fin de mai de venir surprendre nos lignes du Guadalète. Le 1er juin, il traversa cette rivière à Bornos; mais il fut reçu par le 96e et par une partie de la division Conroux et fut complètement défait dans cette journée qui coûta au régiment 1 officier et 23 hommes tués, et un assez grand nombre de blessés, parmi lesquels le colonel Clavel.

Le sergent **Piot**, Gabriel, déjà cité, se fit remarquer dans ce combat par le général Conroux, pour avoir contribué à sauver une pièce de canon.

Levée du blocus de Cadix (25 août). — La défaite de l'armée de Portugal aux Arapiles (22 juillet) avait forcé le roi Joseph à se replier de Madrid sur Valence et à rappeler à lui l'armée du Midi. Le maréchal Soult leva le blocus de Cadix le 25 août et se dirigea avec son armée sur Valence par Grenade et Murcie.

Marche sur Madrid. — A l'arrivée de Soult dans le pays de Valence, à la fin de septembre, le roi Joseph résolut de reprendre l'offensive et de marcher sur Madrid, que lord Wellington avait occupée le lendemain du départ des Français. L'armée du Midi, formant la colonne de gauche, s'avança sur la capitale de l'Espagne par Chinchilla, San-Clemente et Aranjuez, où elle arriva le 28 octobre. A notre approche, le général Hill avait évacué Madrid pour rejoindre lord Wellington qui s'était

1812 lancé à la poursuite de l'armée de Portugal. Après un court séjour dans sa capitale, le roi Joseph, à la tête des deux armées du Midi et du Centre représentant un total de 70.000 combattants, marcha sur Valladolid pour secourir l'armée de Portugal et opéra sa jonction avec elle sur la Tormès le 10 novembre.

Combat de San-Munoz (17 novembre). — Lord Wellington se retirait sur l'Agueda ; Soult le poursuivit un jour ou deux, et notre avant-garde lui livra le 17, à San-Muñoz, un combat dans lequel nos troupes ramassèrent quelques bagages et 3.500 prisonniers. Le 96e, qui fut engagé dans cette journée, eut un officier blessé et une douzaine d'hommes tués.

L'armée française prit alors des cantonnements.

1813 Le 96e se reposa jusqu'au 10 janvier à Arevalo et fut ensuite envoyé à Tolède.

Départ des cadres des 3e et 2e bataillons. — Après la fatale expédition de Russie, Napoléon reforma une armée en Allemagne et rappela d'Espagne dans ce but d'abord les cadres des 3es bataillons et un peu plus tard ceux des 2es bataillons des divers régiments d'infanterie. Le cadre du 3e bataillon du 96e, comprenant 15 officiers et 174 sous-officiers, caporaux ou hommes d'élite, quitta Tolède dans la seconde quinzaine de février, et rejoignit à Thionville le dépôt du corps. Vers la fin d'avril, le cadre du 2e bataillon, fort de 14 officiers et de 105 hommes de troupe, fut rappelé en France dans les mêmes conditions. Le colonel Clavel ne garda donc sous ses ordres que le 1er bataillon grossi de tous les hommes laissés par les deux autres, soit au total 22 officiers et 1.160 hommes ; le 20 mars, le 1er bataillon avait été appelé à Madrid ; il y resta jusqu'à la fin de mai.

Lord Wellington, institué généralissime de toutes les armées espagnoles, reprit la campagne vers le milieu de mai, à la tête de

1813 48.000 Anglais, de 20.000 Portugais et de 24.000 Espagnols, et se porta sur le Douro. Le roi Joseph évacua Madrid, réunit autour de Valladolid toutes ses forces disponibles, 52.000 hommes au plus, et se replia sur Burgos où il arriva le 9 juin, suivi pas à pas par les Alliés qui cherchaient à nous déborder vers l'ouest par les montagnes. Ne se sentant pas en sécurité à Burgos, il prit le parti de battre en retraite sur l'Ebre par la route de Bayonne, et atteignit Vittoria le 19 au soir.

Bataille de Vittoria (21 juin). — Le 20, l'armée française prit position sur trois lignes parallèles disposées en échelons en avant de Vittoria, afin d'arrêter la poursuite des Alliés ; l'armée du Midi fut placée en première ligne, la droite appuyée au cours de la Zadorra et faisant face au défilé de Puebla. Le total des forces françaises ne dépassait pas 55.000 combattants, dont 10.000 cavaliers qui ne pouvaient être que d'une mince utilité dans un pays aussi coupé.

Le 21 au matin, l'armée alliée assaillit nos lignes sur tous les points à la fois. Le général Gazan, qui commandait l'armée du Midi depuis le départ de Soult, envoya sa 1re division (général Leval) sur sa droite pour arrêter les troupes de Beresford qui cherchaient à déboucher dans la plaine par le pont de Tras-Puentès sur la Zadorra. Le 96e formait avec le 88e, la 2me brigade (général Morgan) de cette division. Le général Leval eut beaucoup de peine à défendre le passage de la rivière en attendant l'arrivée de deux divisions envoyées par le général Drouet qui commandait notre deuxième ligne; néanmoins le centre de l'ennemi, qui portait tous ses efforts sur Tras-Puentès, fût tenu en échec et ne fit aucun progrès sensible. Mais les deux ailes de l'ennemi nous avaient débordés et Joseph ordonna à la première ligne de se replier sur les hauteurs de Zuazo qu'il avait fait garnir d'artillerie ; cette retraite s'exécuta en bon ordre. Après une longue résistance

1813 sur cette nouvelle position, et se voyant de nouveau débordé par les troupes du général Hill, le roi donna l'ordre de la retraite.

La panique, semée par quelques cavaliers anglais chez nos convoyeurs et dans la population civile qui suivait l'armée, se transmit bientôt dans plusieurs corps de troupe, et les bataillons se replièrent en désordre par la route de Pampelune, abandonnant artillerie et convois.

La bataille de Vittoria, dans laquelle venait de se décider le sort de l'Espagne, coûtait aux Français 5.000 hommes tués ou blessés, 1.000 prisonniers, 200 bouches à feu, 400 caissons et 1.500 voitures à bagages.

Le 96e avait eu pour sa part une trentaine de tués, dont deux officiers, et un nombre considérable de blessés, parmi lesquels le colonel Clavel.

A la suite de cette défaite, les Alliés, marchant sur nos traces, allaient se présenter aux portes de la France. L'armée se replia jusque sur le territoire français et garda les principaux passages des Pyrénées : l'armée du Midi fut envoyée dans la vallée de Saint-Jean-Pied-de-Port, pour barrer la route du col de Roncevaux.

LE 96e A L'ARMÉE D'ESPAGNE (mi-juillet 1813 - 1er mai 1814. — A la nouvelle de ce désastre, Napoléon exila son frère à Morfontaine, et envoya en toute hâte le maréchal Soult prendre le commandement de nos forces sur la frontière d'Espagne. A son arrivée à Bayonne, le 12 juillet, le duc de Dalmatie s'occupa aussitôt de réorganiser l'armée ; il en forma 10 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie qui prirent le nom d'**Armée d'Espagne**, et qui comprenaient encore en tout 70.000 combattants.

Le 96e forma avec les 1ers bataillons des 21e Léger et 24e de Ligne, la 1re brigade (général Baille, baron de Saint-Pol de la 6me division, commandée provisoirement par le général

1813 Maransin et placée au corps du centre, que commandait le général Drouet, comte d'Erlon. Le 1er bataillon, sous les ordres du colonel Clavel, ne comptait plus que 19 officiers et 750 hommes présents sous les armes.

Combat du col de Maya (25 juillet). — Le maréchal Soult reprit l'offensive le 24 juillet, dans l'intention de secourir les garnisons de Pampelune et de Saint-Sébastien. Le lendemain, le général Drouet fit attaquer avec ses trois divisions le col de Maya défendu par trois divisions anglaises sous les ordres du général Hill. Nos bataillons rivalisèrent d'ardeur et, après avoir surmonté des difficultés sans nombre, ils parvinrent à chasser les Anglais des hauteurs et à les rejeter au fond de la vallée de Bastan.

Le combat avait été long et surtout très vif; le corps du comte d'Erlon y eut 2.000 hommes hors de combat, et sur ce nombre le 96e comptait: 1 officier tué et 3 blessés; environ 20 hommes tués et près de 100 blessés. Les Anglais y perdirent 3.000 hommes.

Combats de Lanz et d'Ostix (28 et 29 juillet). — Dans l'attaque générale que Soult fit prononcer les 28 et 29 contre l'armée anglaise en position autour d'Oricain, le comte d'Erlon fut chargé d'assaillir le général Hill qui formait la gauche ennemie et qui défendait le débouché du val de Lanz; il le força à rétrograder jusqu'à hauteur d'Ostix. Mais Soult ayant échoué contre la position de Zubiry, l'armée française rentra dans ses anciennes positions par le col d'Echalar.

Affaire de Saint-Estevan (30 et 31 juillet). — En passant à Saint-Estevan, le 30, la division Maransin eut un engagement avec les troupes du général Hill qui gardaient la haute vallée de la Bidassoa; le 96e y eut plusieurs hommes hors de combat.

Cette campagne de huit jours avait coûté à l'armée d'Espagne

1813 2.000 morts, 8.000 blessés et 3.000 prisonniers. Réduite par les désertions à 50.000 combattants, l'armée se tint dès lors sur la défensive.

Combat d'Urdax (31 août). — Cependant, voulant essayer une diversion en faveur de l'admirable garnison de St-Sébastien, Soult reprit l'offensive à la fin d'août : le 31, le centre prononça du côté d'Urdax un mouvement qui ne fut pas plus couronné de succès que ceux tentés par les deux autres corps de l'armée, et l'on dut se retirer encore une fois dans ses positions en arrière de la Bidassoa, après avoir perdu par le feu, dans cette journée, environ 3.600 hommes.

Pendant le mois de septembre, l'armée alliée reçut des renforts qui la portèrent à 130.000 hommes. Lord Wellington en profita pour prendre à son tour l'offensive.

Combat du mont de la Rhune (7 octobre). — Le 7 octobre, il fit attaquer nos positions sur toute la ligne. Le 1er bataillon du 96e, commandé par le chef de bataillon Doat, venu de l'état-major, était au nombre des troupes chargées de la défense des plateaux du mont de la Rhune. Là, comme partout ailleurs, les Français bien inférieurs en nombre furent obligés de céder le terrain et de se replier sur la Nivelle. Le général Darricau, avec la 6e division dont il avait repris le commandement, occupa les camps de Sare et d'Ascaïn.

Combat d'Ascaïn (10 novembre). — Les Alliés avaient mis le pied sur notre territoire; après la reddition de Pampelune (31 octobre), lord Wellington reprit l'offensive. Le 10 novembre, il attaqua dès le point du jour toutes nos positions : son attaque principale fut dirigée contre les hauteurs entre Sare et Ascaïn, qui étaient défendues par la division Darricau. Le combat fut

1813 opiniâtre et dura toute la journée; les troupes de cette division, malgré la supériorité numérique de l'ennemi, se maintinrent jusqu'au soir dans leurs positions. Mais notre aile gauche ayant été repoussée, le comte d'Erlon dut se replier pendant la nuit.

Ce combat avait coûté à toute l'armée d'Espagne 4.000 hommes hors de combat; le 96e y eut 1 officier et 13 hommes tués; 1 officier et environ 50 hommes blessés. Le général St-Pol, qui commandait la brigade, y fut aussi blessé, et on dut l'évacuer sur Dax.

Le 12, l'armée française se retirait sous Bayonne, où elle prenait une bonne position défensive, couverte par des ouvrages de fortification.

Lord Wellington s'établit de son côté derrière une ligne de défense appuyée à gauche à Biarritz, et les deux armées belligérantes restèrent ainsi à s'observer, à deux lieues de distance, pendant près d'un mois sans rien tenter de part ni d'autre.

Combat d'Arcangues (11 décembre). — Lord Wellington fit prononcer le 9 décembre un mouvement en avant; ce jour-là une partie de son armée franchit à gué la Nive au-dessus de Cambo et refoula nos avant-postes jusqu'à hauteur d'Ustaritz. L'armée française se replia sur Bayonne; mais le 11, Soult, voyant l'armée alliée coupée en deux par le cours de la Nive, fit franchir cette rivière à toute son armée et attaqua vigoureusement la portion de l'armée anglo-portugaise restée dans ses camps retranchés de Bidart, d'Arcangues et d'Arrauns. Une pluie diluvienne et l'arrivée de 15.000 hommes de renfort, envoyés de la rive droite à l'ennemi, firent échouer cette attaque qui nous valait une perte de près de 2.500 hommes; de leur côté les Alliés avaient eu 6.000 hommes hors de combat, dont 1.000 prisonniers.

Bataille de Saint-Pierre d'Irube (13 décembre). — Le 13, le maréchal Soult envoya le comte d'Erlon avec cinq divisions

1813 pour attaquer le corps de 20.000 hommes laissés par lord Wellington sur la rive droite de la Nive. Nos bataillons, composés en majeure partie de conscrits récemment incorporés, attaquèrent de front, à la pointe du jour, la position de Saint-Pierre-d'Irube par la grande route de Saint-Jean-Pied-de-Port, et firent des prodiges de valeur. Leurs efforts allaient être couronnés de succès, lorsque Wellington apparut amenant 30.000 hommes de la rive gauche. Ce renfort changea les conditions de la lutte et, Soult, qui avait pris la direction des opérations, dut faire des efforts inouïs pour contenir l'armée anglo-portugaise. La bataille dura la plus grande partie du jour et fut excessivement meurtrière : elle coûta à l'ennemi, de son propre aveu, environ 8.000 hommes; de notre côté, les pertes ne s'élevaient pas à moins de 5.900 hommes.

Le régiment figurait dans ce nombre pour une large part : 2 officiers tués et 10 blessés; 15 soldats tués et près de 100 blessés, sur un effectif de 23 officiers et de 850 hommes, que comptait le 1er bataillon au début de l'action.

Dans les derniers jours de l'année, l'armée d'Espagne abandonna les bords de la Nive pour se replier sur la rive droite de l'Adour.

1814 **Affaire de Labastide-Clairence** (3 janvier). — Le 3 janvier, lord Wellington fit une tentative pour forcer à Urt le passage de cette rivière; mais une forte reconnaissance, composée de troupes du centre et dirigée par Soult du côté de Labastide-Clairence, le fit renoncer à cette entreprise ; il y eut ce jour-là quelques escarmouches entre cette reconnaissance et les avant-postes ennemis, et le 96e y eut quelques hommes mis hors de combat.

Création du 6e bataillon. — Un ordre du 8 janvier prescrivit de prélever dans le 1er bataillon des éléments pour former

1814 le cadre d'un 6ᵉ bataillon, qui devait être composé de recrues et qui était destiné à la garnison de la petite place de Navarrenx; ce prélèvement diminua l'effectif du 1ᵉʳ bataillon d'une soixantaine d'hommes.

Vers le 20 janvier, l'armée d'Espagne, affaiblie par l'envoi d'un corps de 15.000 hommes à Napoléon, ne comptait plus que 40.000 combattants. Soult la partagea en 6 divisions. Le 1ᵉʳ bataillon du 96ᵉ continua à compter à la 1ʳᵉ brigade (baron de Saint-Pol) de la 6ᵉ division, que commandait maintenant le général Villatte et qui fut affectée à l'aile gauche sous les ordres du général Clausel.

Lord Wellington, au contraire, renforcé par 8.000 hommes venus d'Angleterre et par l'armée espagnole qu'il venait d'appeler à lui, laissa quatre divisions pour bloquer Bayonne et s'avança contre Soult à la tête de 60.000 Alliés.

Combat de Sauveterre (20 février). — Le 20 février, son aile droite, forte de 20.000 hommes sous le général Hill, tenta de forcer à Sauveterre le passage du gave d'Oloron. Mais le général Clausel, avec notre aile gauche que Soult renforça à propos, fit échouer cette tentative par sa résistance opiniâtre et infligea des pertes sensibles à l'ennemi qui demeura pendant quelques jours sur la défensive. Le 96ᵉ eut dans cette journée 2 officiers blessés, et un certain nombre d'hommes hors de combat.

Bataille d'Orthez (27 février). — Soult s'était replié le 22 derrière le gave de Pau, et, le 26, il était venu prendre position autour d'Orthez. Le 27 au matin, il y fut attaqué par toute l'armée alliée. Dans cette journée, où l'armée française lutta contre des forces doubles, le général Clausel, avec l'aile gauche, soutint dignement l'honneur de nos armes, et tint en échec, pendant la

1814 plus grande partie du jour, le corps de Hill qui ne parvint pas à franchir le gave sur ce point.

Mais vers le soir, notre aile droite avait dû céder le terrain, et une division anglaise avait réussi à traverser le gave de Pau en amont d'Orthez; Soult dut donc battre en retraite, laissant sur le champ de bataille 3.900 tués ou blessés. Les Alliés, de leur côté, accusèrent une perte de 6.000 hommes.

Combats de Cazères et d'Aire (2 mars). — L'armée d'Espagne se repliait par la route de Tarbes, en remontant l'Adour; le 2 mars, elle eut deux engagements à Cazères et à Aire, avec les troupes du général Hill qui cherchaient à lui couper la retraite.

Soult, parvenu à Tarbes le 4, y tint jusqu'au 20, et se rabattit par Saint-Gaudens sur Toulouse, où il arriva le 24, après une marche pénible dans un pays montagneux. Il s'occupa aussitôt de se fortifier dans cette ville.

Bataille de Toulouse (10 avril). — Lord Wellington, retardé par les pluies et les mauvais chemins, se présenta devant Toulouse le 9 avril à la tête de 50.000 hommes; le général Hill, resté avec un corps sur la rive gauche de la Garonne, garda pour objectif le faubourg Saint-Cyprien.

Le lendemain, à six heures du matin, l'armée alliée prononce son attaque sur les deux rives. Du côté de la ville, son objectif principal est le plateau du Calvinet; dans le but de le tourner par la gauche, deux divisions espagnoles, sous les ordres du général Freyre, débouchent de la Croix-Daurade, et, soutenues par une brigade de cavalerie anglaise et par l'artillerie portugaise, elles se portent par la route d'Alby sur les retranchements de la Pujade défendus par la brigade du baron de Saint-Pol.

Celle-ci, dans laquelle se trouve toujours le 1er bataillon du 96e, résiste vaillamment à des forces à peu près quintuples. Les

1814 Espagnols montrent une vigueur inconnue jusque-là dans l'attaque et s'avancent jusqu'au pied de nos retranchements; mais, attaqués sur leur flanc par un ou deux bataillons de la division Darmagnac, ils sont repoussés avec une perte de 2.000 hommes.

Vers midi, toutes les attaques des Alliés sont marquées d'un complet insuccès; mais à trois heures le maréchal Beresford parvient à tourner notre droite et nos troupes sont obligées de se replier derrière le canal du Languedoc, qui forme notre deuxième ligne de défense. La nuit met fin à la lutte.

Les Alliés souffrirent beaucoup dans cette journée, et leurs pertes ne furent pas inférieures à 4.500 hommes. Dé notre côté, nous avions 600 tués et 2.600 blessés.

Le capitaine **Hugay**. Martin, récemment promu chef de bataillon et placé à la suite du 1er bataillon en attendant qu'il put rejoindre son nouveau poste, se fit de nouveau remarquer par sa belle conduite dans cette bataille, et fut l'objet d'une citation.

Soult resta derrière le canal du Languedoc toute la journée du 11, sans que les Alliés osassent l'attaquer.

Cessation des hostilités. — La nuit suivante l'armée d'Espagne se replia sur Villefranche, où elle occupa une position inexpugnable. C'est là qu'elle apprit l'abdication de l'Empereur, et que fut conclu un armistice.

LE RÉGIMENT SOUS LA PREMIÈRE RESTAURATION

Après le départ de l'armée anglaise, le 96e alla, dans les premiers jours de mai, tenir garnison à Toulouse; de nombreux congés furent accordés aux anciens soldats : l'on réforma un grand nombre d'hommes pour blessures ou infirmités, et on renvoya dans leurs foyers les jeunes soldats de la classe de 1815 appelés par anticipation; l'effectif du bataillon se trouva, à la suite de ces mesures, notablement réduit.

1814 **Il devient le 80e Régiment d'Infanterie.** — Par application d'une ordonnance du 12 mai, qui réduisait à 90 le nombre des régiments d'infanterie de ligne, tous les régiments portant un numéro supérieur à 111 furent supprimés; sur les 111 premiers numéros, 21 étaient vacants; les régiments existants prirent alors, suivant leur rang, les numéros de la série naturelle de 1 à 90. Par suite de cette combinaison, le 96e prit le numéro 80.

Les nouveaux régiments devaient avoir 3 bataillons de 6 compagnies chacun.

La même ordonnance donnait aux corps le drapeau blanc et la cocarde blanche.

Organisation du 80e à Thionville. — Le 1er bataillon quitta Toulouse le 14 juin pour se rendre à Thionville, où était le dépôt du corps. A la date du 7 août, le colonel Delalande organisa le 80e Régiment avec les éléments suivants :

1er et 2e bataillons du 96e.

3e, 4e et 5e bataillons du 115e, venus de Bergerac à l'effectif total de 39 officiers et de 346 hommes.

3e bataillon du 15e Régiment de Tirailleurs de la Garde, 1 officier et 13 hommes seulement.

Les militaires des autres bataillons du 96e, prisonniers de guerre pour la plupart, rejoignirent par la suite le corps à Thionville. Il y eut dans le régiment, comme dans tous les autres, un excédent de cadres, et l'on fut obligé de mettre à la suite et à la demi-solde près de la moitié des officiers.

Le 80e tint garnison à Thionville pendant les derniers mois de 1814 et le commencement de 1815; il faisait partie de la 3e division militaire, et passa sous les ordres du marquis de Marguerie, qui remplaça le colonel Delalande.

LE RÉGIMENT PENDANT LES CENT JOURS

1815 Napoléon, débarqué de l'île d'Elbe, avait traversé triomphalement la France, était entré à Paris le 20 mars et avait rétabli l'Empire. Un de ses premiers actes avait été de rendre à l'armée, par décrets datés des 9 et 13 mars, le drapeau et la cocarde tricolores.

A la fin du mois, il forma 8 corps d'observation pour garder nos frontières de nouveau menacées par l'étranger. Le 80e fit partie du 4e corps placé sous les ordres du lieutenant-général comte Gérard; il forma, avec le 30e de Ligne, la 1re brigade (général Rome) de la 12e division d'infanterie que commanda le général baron Pécheux. Le rappel sous les drapeaux de tous les anciens soldats congédiés à un titre quelconque augmenta les effectifs des corps de troupes dans de notables proportions.

Il reprend le N° 96. — Un décret du 25 avril rendit leurs anciens numéros aux régiments que la Restauration avait débaptisés, et le 80e redevint alors le 96e.

Le marquis de Marguerie, dont la fidélité à l'Empereur était suspectée, avait été renvoyé en traitement de réforme et remplacé à la tête du régiment par le colonel Gougeon, rappelé de la non-activité.

Les mois d'avril et de mai furent employés à l'instruction des recrues qui fut activée le plus possible.

LE 96e A L'ARMÉE DE LA MOSELLE (30 avril - 14 juillet 1815). — Pendant ce temps les principales puissances de l'Europe armaient contre nous, et près d'un million d'hommes se préparaient à se ruer sur la France. Napoléon pour résister à cette

1815 formidable coalition, forma le 30 avril quatre armées, trois corps d'observation et quatre armées de réserve. Le 4e corps d'armée prit le nom d'**Armée de la Moselle**, et resta sous les ordres de Gérard; elle comprenait trois divisions d'infanterie et une de cavalerie, soit en tout 16.000 hommes et 38 bouches à feu.

L'armée de la Moselle quitta Metz et Thionville le 7 juin pour se joindre à l'armée du Nord; le 14, elle était à Philipeville, et le même jour l'Empereur prenait le commandement de l'armée réunie comprenant 128.000 combattants.

A ce moment 100.000 Anglo-Hollandais sous lord Wellington occupaient le pays au sud de Bruxelles, et 120.000 Prussiens sous Blücher étaient cantonnés entre Charleroi, Namur, Dinant et Liège.

Bataille de Ligny (16 juin). — Napoléon résolut de tomber d'abord sur les Prussiens : pendant que Ney avec l'aile gauche se portait aux Quatre-Bras pour arrêter les divisions anglaises qui tenteraient de venir donner la main aux Prussiens, il marcha le 16 contre ces derniers avec le reste de son armée, et les trouva en position autour de Ligny au nombre de 90.000. Il forma aussitôt son armée en bataille : le corps de Gérard à droite devait enlever Ligny, occupé par 9.000 ennemis. Le village avait été mis en parfait état de défense et était soutenu par 32 bouches à feu.

A deux heures de l'après-midi, le signal de l'attaque est donné par l'Empereur : Gérard fait ouvrir sur le village une vive canonnade par les 24 pièces dont il dispose et lance au bout d'une demi-heure les trois colonnes d'attaque qu'il a formées avec les régiments des divisions Pécheux et Vichery. Trois fois ces colonnes, bravant la mitraille et la fusillade, arrivent jusqu'aux clôtures des jardins que l'ennemi à crénelées et qu'il défend avec une rare énergie, et trois fois elles sont obligées de rétrograder.

1815 Gérard fait renforcer ses têtes de colonnes et un quatrième assaut nous met en possession des abords de Ligny; nos tirailleurs pénètrent dans le village et il s'engage alors dans les rues, de maison à maison, une lutte acharnée présentant toute la fureur des guerres civiles : la haine des Prussiens n'a d'égale que la rage des Français; on se tue à bout portant; on s'éventre à la baïonnette; on s'assomme à coups de crosses de fusil au milieu des ruines fumantes et des monceaux de cadavres; on ne fait de quartier ni d'un côté ni de l'autre. Cette lutte implacable dure ainsi jusqu'à sept heures du soir avec des alternatives de succès et de revers, et déjà 4.000 morts ou mourants encombrent les rues du village.

Les Prussiens, constamment renforcés par des troupes fraiches, sont sur le point de nous chasser de Ligny, lorsqu'arrivent les Grenadiers de la Garde Impériale envoyés par l'Empereur. On bat la charge, les musiques jouent des airs nationaux, et toute la ligne s'élance avec une nouvelle ardeur; nos colonnes balayent le village, se reforment à la sortie sous une grêle de projectiles, repoussent plusieurs charges de cavalerie et refoulent les Prussiens jusque sur le plateau de Bussy. L'ennemi en pleine déroute profite de la nuit pour battre en retraite par la chaussée de Nivelle; il a perdu par le feu dans cette journée environ 18.000 hommes. De notre côté nous n'avions pas moins de 11.500 hommes hors de combat; le 96e avait largement payé son tribut dans cette sanglante bataille.

Vainqueur des Prussiens, Napoléon se porta avec la majeure partie de ses forces contre les Anglais et confia à Grouchy le soin de poursuivre Blücher avec les 3e et 4e corps, et deux corps de cavalerie, dont l'ensemble s'élevait à 33.000 combattants et 96 bouches à feu.

Combat de Wavre (18 juin). — Dans ce combat, que Grouchy livra au 3e corps prussien, pendant que les trois autres

1815 corps de Blücher filaient sur Waterloo pour appuyer lord Wellington, la division Pécheux resta en réserve et ne fut pas engagée.

Combat de Bierges (19 juin). — Le 19 à l'aube, Grouchy fait attaquer le corps de Thielmann (3e corps) qui a pris position entre Wavre et Bierges; la division Pécheux, placée entre les divisions Teste à droite et Hulot à gauche, doit marcher sur le centre de l'ennemi. Après quatre heures d'une lutte acharnée, le général Pécheux ouvre une trouée dans le centre des Prussiens. Vers onze heures, le général Thielmann, accablé sur tout son front, opère sa retraite dans la direction de Louvain.

La bataille était gagnée pour nous, après une perte de 1.500 hommes environ de chaque côté, et Grouchy se disposait à poursuivre les Prussiens, lorsqu'un officier d'ordonnance de l'Empereur vint lui annoncer la nouvelle du désastre de Waterloo; il n'y avait pas un moment à perdre pour gagner la frontière française avant que les routes fussent occupées par les Alliés victorieux, et Grouchy se replia de suite dans la direction de Namur.

Combat du Boquet (20 juin). — Le 2e corps prussien, sous les ordres de Pirch Ier, avait été envoyé dès le 19 au matin par Blücher dans la direction de Namur pour couper la retraite à l'aile droite française; son avant-garde arriva au Boquet le 20, vers trois heures de l'après-midi, juste au moment où notre arrière-garde, formée par la division Pécheux, venait de se mettre en route, couvrant la marche du 4e corps qui avait été retardée par l'évacuation sur Namur d'un convoi considérable.

L'avant-garde prussienne, composée de huit escadrons de hussards et de trois bataillons d'infanterie, engagea de suite le combat; mais les troupes de la division Pécheux firent bonne contenance, défendirent le terrain pied à pied et repoussèrent

1815 même l'ennemi ; l'écoulement de la colonne française n'en fut pas retardé.

Le 96ᵉ fut un des régiments les plus éprouvés dans cette journée : il eut 2 officiers tués et plusieurs blessés, et une cinquantaine d'hommes mis hors de combat.

Grouchy traversa Namur, Dinant et vint se mettre à l'abri sous le canon de Givet le 21 juin.

Les Alliés venaient d'envahir de nouveau notre territoire et marchaient sur Paris. L'aile droite de l'armée, qui comptait encore 30.000 combattants et qui avait tout son matériel, reçut l'ordre de se porter sur Soissons pour couvrir la capitale. Parti de Givet le 22, jour de la seconde abdication de l'Empereur, Grouchy était à Soissons le 26, et prenait le commandement de l'armée du Nord forte de 60.000 hommes et comprenant l'ancienne aile droite, qui passa sous les ordres de Vandamme, et les débris de l'armée battue à Waterloo.

Combat de Villers-Cotterets. (28 juin). — Ce même jour 26, les Prussiens occupaient Compiègne. Grouchy ordonna à Vandamme de se porter avec les 3ᵉ et 4ᵉ corps au-delà de Soissons pour arrêter leur marche. Le 28, la cavalerie de Pajol rencontra une division du 1ᵉʳ corps prussien en position près du château de Villers-Cotterets ; après une vive canonnade de part et d'autre, l'ennemi prit l'offensive contre notre cavalerie soutenue par quelques compagnies d'infanterie ; mais l'arrivée de Vandamme avec tout son corps força les Prussiens à abandonner, après un combat de quelques instants, les positions qu'ils occupaient, et à se retirer en désordre sur Bonneuil, où notre cavalerie les poursuivit vigoureusement.

Le 29 au soir, le corps de Vandamme arrivait dans la capitale et allait s'établir sur les hauteurs de Montrouge et de Vangirard.

1815 **Combat d'Issy** (3 juillet). — Les Prussiens avaient choisi, pour attaquer Paris, la rive gauche de la Seine moins bien défendue que la rive droite ; le 2 juillet, après avoir contourné la capitale, ils étaient venus couronner les hauteurs de Saint-Cloud, de Meudon, de Clamart et de Sceaux, et avaient délogé d'Issy, à la tombée de la nuit, les troupes de Vandamme qui occupaient ce village.

Le lendemain, Vandamme fit prononcer une attaque pour reprendre Issy ; mais les Prussiens renforcés tinrent bon, et deux attaques successives n'eurent aucun succès.

Déjà des pourparlers étaient entamés pour la conclusion d'un armistice et le soir on signait un protocole décidant la reddition de Paris et la retraite de l'armée française derrière la Loire.

L'armée, sous les ordres du maréchal Davout, s'achemina de suite sur les bords de la Loire, en emmenant tout son matériel, et fut disséminée entre Orléans, Gien et Romorantin.

Licenciement du Régiment. — C'est là qu'on procéda au licenciement des régiments, conformément aux instructions du nouveau gouvernement. La plupart des simples soldats qui n'avaient pas déserté pour se rendre dans leurs foyers furent envoyés d'office en congé ou licenciés le 16 septembre au plus tard.

Le cadre, ainsi que quelques vieux serviteurs qui n'avaient pas d'autre famille que le régiment, furent dirigés sur le dépôt du corps qui était resté à Metz, et concoururent à la formation de la Légion de la Moselle, qui devait devenir en 1820 le 27e Régiment d'Infanterie.

Ainsi disparut de la série des régiments le N° 96 qui ne devait revoir le jour que quarante ans plus tard, pour briller d'un nouvel éclat au lendemain de sa réapparition.

7

CHAPITRE TROISIÈME

—

BATAILLONS DÉTACHÉS

1° Le 2me BATAILLON

1813-1814

1813 Le 2e bataillon du 96e fit toujours partie de la portion principale du corps et marcha avec le colonel jusqu'au moment où son cadre fut rappelé d'Espagne, pour aller concourir au renforcement de l'armée reconstituée en Allemagne au commencement de l'année, après la désastreuse campagne de Russie.

Parti d'Illescas vers le milieu d'avril, le commandant Revel versa à son passage à Madrid ses hommes au 1er bataillon et rentra en France par Bayonne avec son cadre composé de 14 officiers et de 105 sous-officiers, caporaux ou hommes d'élite.

Combat d'Arminon (3 mai). — A son arrivée à Burgos, le 27 avril, le cadre du 2e bataillon entra dans la composition d'une colonne de 1.200 hommes placée sous les ordres du général Rouyer et composée de cadres d'infanterie et de cavalerie que l'on rapatriait. Le 3 mai, à son arrivée à Arminon, cette petite colonne, qui escortait un convoi de malades et de prisonniers, trouva la route barrée par les bandes de Longa; le général Rouyer fit attaquer : le cadre du 2e bataillon faisait partie de la colonne du centre. Après une lutte qui dura près de deux heures, Longa se retira laissant 1.200 des siens sur le champ de bataille,

1813 sur 6.000 hommes environ qu'il avait avec lui. Le 2e bataillon eut un tambour tué et une dizaine d'hommes blessés. Le sous-lieutenant **Démétivier**, du 96e, se distingua dans cette affaire : « Apercevant une bande de guérilleros qui était parvenue à « s'approcher de notre convoi de blessés, il s'élança sur elle à la « tête de quelques hommes et parvint à la refouler juste au moment « où elle s'apprêtait à égorger des malheureux sans défense. »

A son arrivée à Bayonne, le cadre fut expédié en poste à Thionville, ce qui lui permit d'y arriver dans les derniers jours de mai ; là, il reçut du dépôt des conscrits de la classe de 1814, que l'on avait rapidement dégrossis. Placé sous les ordres du commandant Baltié et organisé à 6 compagnies, il fut envoyé à Mayence où il rejoignit le 3e bataillon du 96e qui avait été réorganisé de même un mois auparavant ; il forma avec lui la 16e Demi-Brigade provisoire, qui compta à la 1re brigade de la 42e division commandée par le général Mouton-Duvernet.

Les 2e et 3e bataillons au 14e corps de la grande armée. — Un décret de l'Empereur, daté du 4 août, prescrivit la création du 14e corps dont le commandement fut confié au maréchal Gouvion-Saint-Cyr ; la division Mouton-Duvernet fut désignée pour en faire partie.

La 42e division, au début des opérations contre l'armée de Bohême, fut chargée de garder les défilés de l'Erz-Gebirge et de couvrir Dresde. Le 21 août, le prince de Schwarzenberg franchit les frontières de Bohême pour marcher sur cette ville : la division Mouton-Duvernet passa alors provisoirement au 1er corps d'armée que commandait Vandamme.

Combat de Kœnigstein (26 août). — Pendant que la formidable armée des Alliés se faisait battre sous les murs de Dresde dans les journées du 26 et du 27, Vandamme franchissait l'Elbe

1813 au pont de Kœnigstein, dans la nuit du 25 au 26, et refoulait les Russes jusque sur le plateau de Pirna, où il prenait position dans la matinée du 26. La division Mouton-Duvernet, qui formait tête de colonne, eut tous les honneurs de cette opération qu'elle mena à elle seule.

Combat de Gieshübel (28 août). — L'armée ennemie, après la défaite qu'elle avait essuyée à Dresde, se retirait en Bohême sur trois colonnes. Vandamme suivit le corps russe du prince de Wurtemberg et lui livra, le 28, à Gieshübel un combat d'arrière-garde qui coûta un millier d'hommes à l'ennemi. La 42e division ne fit qu'appuyer le mouvement.

Combats de Kulm (29 et 30 août). — La division Mouton-Duvernet assista aux fatales journées de Kulm, où les troupes sous les ordres de Vandamme furent à moitié détruites ou faites prisonnières. Les deux bataillons du 96e, qui comptaient à peu près 600 hommes chacun avant l'action, y éprouvèrent des pertes importantes : outre 200 hommes environ mis hors de combat par le feu, ils eurent plus de 200 prisonniers.

A la suite de ce désastre, la 42e division reprit sa place dans le 14e corps dont elle était détachée depuis une semaine, et se reconstitua peu à peu dans les camps de Lilienstein, de Kœnigstein et de Pirna.

Combat de Peterswalde (15 septembre). — Le 15 septembre, le général Mouton appuya sur la gauche le 1er corps d'armée qui livra aux Alliés, près de Peterswalde, un combat qui fut tout à notre avantage. Ce jour-là, les deux bataillons du 96e furent sérieusement engagés et eurent 2 officiers et une trentaine d'hommes tués ou mortellement atteints.

Le capitaine **Cornet**, Denis, du 96e, commandant une compagnie de voltigeurs, se distingua dans cette affaire : « Attaqué

1813 « par un parti nombreux de cavalerie, sur un point important « qu'il était chargé de défendre avec sa compagnie, il résista « vigoureusement, fit essuyer à l'ennemi des pertes sensibles, et « l'obligea à battre en retraite. »

Combat d'Arbesau (17 septembre). — La 42e division appuya encore le 1er corps dans une reconnaissance que fit faire Napoléon dans la vallée de Kulm le 17 septembre; ce jour-là, elle s'empara du village d'Arbesau et dut l'évacuer ensuite à l'arrivée de forces bien supérieures. Elle alla occuper Kœnigstein quelques jours après.

Le 2e bataillon au 4e corps de la grande armée. — Par ordre de l'Empereur du 2 octobre, 14 bataillons furent retirés au corps de Saint-Cyr pour être affectés à d'autres corps d'armée; de ce nombre se trouva le 2e bataillon du 96e, qui passa à la 12e division d'infanterie, commandée par le général Morand et dépendant du 4e corps d'armée sous les ordres du général Bertrand.

Ce bataillon ne comptait à cette époque guère plus de 350 hommes sous les armes; parti de Dresde le 5 octobre, il rejoignit sa nouvelle division quatre jours plus tard.

Bataille de Leipsig (16 et 18 octobre). — Le 16, dans la première journée de la bataille de Leipsig, le 4e corps, fort de 10.000 combattants environ, soutint la division Margaron chargée de la défense des ponts de Lindenau, sur la Pleisse et sur l'Elster, contre un corps de 25.000 Autrichiens sous les ordres de Giulay; de ce côté du champ de bataille, 12.000 Français réussirent à arrêter un nombre double d'Autrichiens et à mettre plus de 2.000 hommes hors de combat. Le 2e bataillon du 96e eut dans cette sanglante journée une trentaine d'hommes tués et un assez grand nombre de blessés, parmi lesquels 7 officiers.

Le 18 au matin, le 4e corps ouvrit la route de Lutzen en chassant devant lui les Autrichiens de Giulay, et prépara ainsi la

1813 retraite de l'armée française. Parmi les blessés et les malades, qui ne purent franchir l'Elster après la rupture du pont le 19 dans la matinée, se trouvaient 4 officiers et près de 150 hommes appartenant au 2e bataillon du 96e.

Ce bataillon, réduit alors à 150 combattants, perdit encore 50 trainards pendant la retraite de l'armée sur le Rhin.

Combats de Hanau (31 octobre et 1er novembre). — Le 4e corps, qui marchait presque en queue, n'arriva à Hanau que le 31 octobre vers le milieu du jour ; il remplaça dans ce poste le maréchal Marmont, avec ordre de contenir les Bavarois. Dans l'après-midi, le général de Wrède fit contre la ville une tentative qui échoua piteusement ; la division Morand fit bonne contenance, et l'ennemi fut partout repoussé.

Le 2e bataillon eut ce jour-là 9 hommes tués et une trentaine de blessés.

Une attaque tentée par les Bavarois le 1er novembre ne réussit pas mieux que celle de la veille, et l'ennemi fut partout refoulé laissant 1.500 hommes sur le carreau.

Réorganisation du bataillon. — Le 3 novembre, les débris de notre armée entraient dans Mayence. Réorganisé à 4 divisions quelques jours plus tard, le 4e corps demeura dans cette place ; ses bataillons se grossirent peu à peu d'hommes débandés, et celui du 96e vit son effectif de présents s'élever en quelques jours à 300 hommes. Sur ce nombre beaucoup périrent, à la fin de 1813 et au commencement de 1814, du typhus, cette terrible maladie qui fit en quelques mois 14.000 victimes dans les troupes de la garnison. Le fléau fit surtout des ravages parmi les 11.500 conscrits envoyés par les dépôts des corps dans la première quinzaine de décembre pour renforcer les effectifs des bataillons de la garnison de Mayence.

1814 **Défense de Mayence** (5 janvier - 7 avril). — Après que les Alliés eurent franchi le Rhin au commencement de janvier, le général Langeron investit Mayence avec un corps d'une vingtaine de mille hommes. L'ennemi ne chercha pas à faire un siège en règle de cette place de premier ordre, qui était abondamment pourvue de vivres et de munitions, et se contenta de la bloquer.

Ce blocus, signalé par quelques sorties des défenseurs, prit fin le 7 avril; la garnison n'évacua la place qu'à la fin du mois, avec armes et bagages, et les bataillons regagnèrent leurs dépôts. Celui du 96ᵉ ne présentait alors, comme tous les autres du reste, que quelques cadres et très peu d'hommes valides.

IIᵉ LE 3ᵉ BATAILLON

1801-1814

1801 Pendant toutes les guerres de la Première République, le 3ᵉ bataillon de la 96ᵉ Demi-Brigade avait figuré aux armées avec les deux premiers. Lors du départ pour l'Espagne du corps d'Observation de la Gironde, il fut maintenu à Bordeaux, pour former le dépôt du corps. Envoyé en juin à Bayonne et en septembre à Ciboure, il rejoignit la portion principale à sa rentrée en France, fin décembre, et demeura avec elle pendant toute la période de paix.

1804 De 1804 à 1808, il resta de nouveau au dépôt, et son rôle consista à instruire des recrues pour les expédier à la portion active. Le 17 novembre, il fut transféré de Paris à Trèves.

1805 Le 24 septembre, il se transporta à Landau, d'où il dirigea à la grande Armée plusieurs détachements de renforts destinés à combler les vides produits dans les deux premiers bataillons.

1806 Au commencement de décembre, le 3e bataillon reçut l'ordre d'envoyer à la grande Armée sa compagnie de grenadiers et celle de voltigeurs.

1807 **Les compagnies d'élite au corps d'Oudinot.** — Les deux compagnies d'élite formèrent, avec celles des 9e Léger et 32e de Ligne, le 3e bataillon des grenadiers et voltigeurs de la réserve, dans la division Oudinot qui se forma à Berlin en janvier. Elles marchèrent avec la division dans la campagne de Pologne, prirent part au **Combat d'Ostrolenka** (16 février), assistèrent, du 14 au 26 mai, aux dernières opérations du **Siège de Dantzig**, sous le maréchal Lefebvre, et figurèrent à la **Bataille de Heilsberg** (10 juin) et à celle de **Friedland** (14 juin). Après la conclusion du traité de paix de Tilsit, la division Oudinot alla, à la fin de juillet, tenir garnison à Dantzig où elle séjourna durant le reste de l'année et les premiers mois de l'année suivante. —

Quatre compagnies de fusiliers au corps d'Observation des Côtes de l'Océan. — Dans le courant de novembre, quatre compagnies de fusiliers du 3e bataillon se rendirent à Metz, où se formait une division destinée à entrer dans le corps d'Observation des Côtes de l'Océan. Ce corps, placé sous les ordres du maréchal Moncey, se forma rapidement à Bordeaux dans les derniers jours de l'année ; les troupes furent transportées en voitures des bords de la Moselle à ceux de la Gironde.

Les 4 compagnies du 96e formèrent le 1er bataillon (commandant Mouttet) du 4e Régiment provisoire, qui comptait à la 2e brigade de la 1re division (général Musnier de la Converserie).

1808 Le corps d'Observation commença à entrer en Espagne le 9 janvier, et s'étendit autour de Burgos dans les trois provinces de Biscaye.

1808 **Le 3e bataillon prend le N° 4.** — Au moment où parut le décret du 18 février, portant création des 4e et 5e bataillons, le 3e bataillon se trouvait fractionné en trois parties: les deux compagnies d'élite au corps d'Oudinot, les quatre premières compagnies de fusiliers en Espagne et les 5e, 6e et 7e compagnies à Landau. Les deux premiers groupes formèrent le 4e bataillon, et le troisième groupe devint le 5e bataillon.

Création d'un nouveau 3e bataillon. — Nous avons vu comment fut constitué au commencement de juin, dans les cantonnements autour de Berlin, un nouveau 3e bataillon avec des compagnies tirées des deux premiers. Ce bataillon fit dès lors partie de la portion principale du corps et suivit le colonel en Espagne.

1813 Ce n'est que vers la fin de février, comme il a été dit précédemment, que le cadre du 3e bataillon fut rappelé en France. Placé sous les ordres du commandant Charrier et complété à 800 hommes, il fut accolé au 2e bataillon du 96e pour former la 16e Demi-Brigade provisoire, dont nous avons déjà décrit les succès et les tribulations pendant la campagne de Saxe.

Défense de Dresde. (10 octobre-11 novembre). — Après le départ du 2e bataillon (5 octobre) pour le 4e corps, le 3e bataillon resta dans la 42e division, au 14e corps de la Grande Armée.

Dès le 9, la division évacua le camp de Lilienstein et se replia par Pirna sur Dresde, poursuivie par les Russes de Benningsen; elle prit position sur les hauteurs de Strehlen, en avant de la ville, et enleva brillamment les villages de Plauen et de Racknitz dans la sortie que fit exécuter le maréchal Saint-Cyr, dans la journée du 17. Le 3e bataillon eut dans cette affaire un capitaine tué et une vingtaine d'hommes mis hors de combat.

Après la bataille de Leipsig, les Alliés envoyèrent deux corps

1813 d'armée pour renforcer le corps de blocus, et, dès le 27, un cordon solide d'investissement était formé.

La 42e division faisait partie des troupes qui, sous le comte de Lobau, tentèrent vainement le 6 novembre de s'échapper de la ville en forçant la ligne d'investissement pour gagner Torgau.

Le 11, Saint-Cyr signait une capitulation aux termes de laquelle la garnison rentrerait en France après avoir mis bas les armes, et sous la condition de ne pas servir avant d'être échangée. Mais, au mépris de la parole donnée et de la foi des traités, le prince de Schwarzenberg refusa de ratifier la clause autorisant le rapatriement des troupes, et nos malheureux bataillons, qui déjà avaient pris le chemin de la France, furent emmenés en captivité en Autriche: les officiers en Hongrie et la troupe en Bohême.

1814 La plupart de ces prisonniers de guerre périrent sur le sol étranger du typhus ou d'autres maladies dont ils avaient emporté les germes à leur départ de Dresde. Les rares militaires du bataillon, qui échappèrent au fléau, rejoignirent le dépôt du corps à Thionville dans le courant de juin, après la conclusion de la paix entre la France et l'Europe coalisée.

IIe LE 4e BATAILLON

1808-1814

1808 **Les compagnies de fusiliers passent au 115e.** — Les quatre compagnies de fusiliers, que nous avons laissées en Espagne au Corps d'Observation des Côtes de l'Océan, quittèrent Burgos le 15 mars, et entrèrent huit jours après à Madrid; elles suivirent le maréchal Moncey dans son expédition contre Valence, assistèrent le 28 juin à l'attaque infructueuse de cette ville, et se

1808 replièrent sur Vittoria, ainsi que toute l'armée française, dans les premiers jours d'août.

C'est à ce moment que, par application d'un décret du 7 juillet précédent qui transformait les régiments provisoires en régiments définitifs, les quatre compagnies de fusiliers du 4e bataillon, réduites à cette époque à 250 hommes environ, passèrent au 115e de Ligne.

Il fut formé, quelques temps après, quatre nouvelles compagnies de fusiliers avec les ressources du dépôt, et avec des cadres tirés d'autres régiments.

Les compagnies d'élite au corps de réserve de l'armée du Rhin. — Les deux compagnies d'élite étaient à Dantzig au moment où elles passèrent au 4e bataillon. Par décret du 12 octobre, la Grande Armée était dissoute, et toutes les troupes restées en Allemagne prenaient le nom d'Armée du Rhin; le corps d'Oudinot forma la réserve de cette armée; il quitta Dantzig pour se rendre à Baireuth, et fut envoyé en novembre en garnison à Hanau.

1809 En février, le corps d'Oudinot alla prendre des cantonnements autour d'Augsburg. Les compagnies de fusiliers avaient reçu l'ordre de rejoindre, aussitôt qu'elles seraient complétées à 140 hommes chacune, leurs compagnies d'élite. Les 1re et 2e compagnies du 4e bataillon du 96e, sous les ordres du commandant Jouan, arrivèrent à Augsburg le 28 mars; les 3e et 4e compagnies, que l'on n'avait pu compléter de suite, ne purent rejoindre le bataillon que dans le courant de juin.

Le 4e bataillon resta pendant près de trois mois à quatre compagnies seulement.

Le 4e bataillon au 2e corps de l'armée d'Allemagne (1er avril 1809-14 février 1810). — L'Autriche venait d'armer encore une

1809 fois contre nous: Napoléon prit aussitôt ses dispositions pour envahir son territoire. L'armée du Rhin renforcée prit à la date du 1er avril le nom d'**Armée d'Allemagne** et fut partagée en 7 corps d'armée.

Le 4e bataillon du 96e forma avec ceux des 94e et 95e de Ligne, la 2e Demi-Brigade de Ligne (major Coquereau) qui comptait à la 2e brigade (général Albert) de la 1re division (général Tharreau) du 2e corps d'armée dont le commandement devait être confié au maréchal Lannes.

Combat de Pfaffenhofen (19 avril). — Dans ce combat livré par le général Oudinot à la division Jellachich du 6e corps autrichien, la division Tharreau n'arriva, après une marche forcée de 75 kilomètres, que pour prendre part à la fin de l'action et pour assister à la défaite de l'ennemi.

La 1re division, envoyée de droite et de gauche, n'assista à aucune des grandes batailles qui marquèrent le début de cette campagne; dans la marche sur Vienne, elle n'eut aucun engagement important avec l'ennemi.

Entrée dans Vienne (13 mai). — Le 10 mai, Lannes, formant avec le 2e corps l'avant-garde de l'armée française, arrive devant Vienne; à 9 heures du matin, la division Tharreau, qui est tête d'avant-garde, se présente sous les murs de la ville, défendue par 18.000 hommes de landwehr sous les ordres de l'archiduc Maximilien. Le général Tharreau s'empare aussitôt des faubourgs; mais lorsqu'il se montre sur les glacis de l'enceinte intérieure, il est reçu à coups de canon; il est blessé lui-même ainsi que plusieurs hommes. Le lendemain une batterie de 20 obusiers lance en quelques heures sur la ville 1.800 obus qui mettent le feu dans différents quartiers, et Vienne se rend dans la journée du 12. Le 13 au matin l'armée française, la divison Tharreau en tête, fait son entrée dans la capitale de l'Autriche.

1809 **Bataille d'Essling** (22 mai). — Le 4e bataillon prit part à cette fameuse bataille avec tout le 2e corps, qui, par suite de la rupture des ponts, ne put passer le Danube que dans la nuit du 21 au 22.

Le 22, à quatre heures du matin, la lutte engagée et soutenue la veille par Masséna, recommence avec une nouvelle vigueur; les trois divisions de Lannes sont en ligne, la division Tharreau au centre. Vers 9 heures, les Français, qui jusque-là ont gagné du terrain, reçoivent de Napoléon l'ordre de se replier, en raison d'une nouvelle rupture du pont. A midi, tout le 2e corps est en position derrière un large fossé entre Aspern et Essling; il y résiste jusqu'à la nuit à tous les efforts des Autrichiens et va ensuite se mettre à l'abri dans l'île de Lobau.

Cette bataille de deux jours avait coûté aux Autrichiens 25.000 hommes tant tués que blessés et aux Français près de 16.000. Le 4e bataillon du 96e, qui comptait à peine 500 combattants pour l'ensemble de ses quatre compagnies, eut dans la journée du 22 le tiers de son effectif hors de combat : 2 officiers et environ 40 hommes tués; plus de 100 blessés, parmi lesquels 5 officiers.

Le général Oudinot remplaça, à la tête du 2e corps, le maréchal Lannes qui avait trouvé la mort dans cette bataille.

Le 4e bataillon, ainsi que tout le corps d'Oudinot, fut dès le 27 cantonné dans les faubourgs de Vienne et y resta tout le mois de juin; c'est au commencement de ce mois qu'il reçut ses 3e et 4e compagnies de fusiliers.

Passage du Danube (4 juillet). — Dans le passage du Danube exécuté le 4 juillet par l'armée française devant les Autrichiens, la division Tharreau marcha en tête du 2e corps; la brigade Albert fut en grande partie transportée en bateaux et, après avoir pris position dans l'île de Hansel-Grund, protégea par ses feux la construction du pont destiné au passage du 2e corps.

1809 **Bataille de Wagram** (5 et 6 juillet). — Le 5, dans la matinée, la division Tharreau enlève le château de Sachsensang. Vers onze heures, l'armée française prend son ordre de bataille : le 2e corps est placé en première ligne, au centre, entre les corps de Davout et de Masséna. A 6 heures du soir, on arrive à portée de canon de l'ennemi : deux masses de 150.000 hommes, déployées sur un front de près de trois lieues d'étendue, sont prêtes à se ruer l'une sur l'autre. Malgré l'heure avancée, Napoléon tente une attaque générale des positions ennemies : le 2e corps s'avance sur trois lignes, ayant la division Tharreau en queue, mais, par suite du manque d'entente dans les attaques, l'opération n'est pas couronnée de succès.

Le lendemain les Autrichiens prennent à leur tour l'offensive de grand matin, en avançant fortement sur leur droite. Vers midi Napoléon prend la résolution de faire la manœuvre inverse et de chercher à enserrer l'ennemi entre le Danube et lui. A cet effet, il ordonne à Oudinot de s'avancer avec son corps d'armée qui est resté jusque-là en réserve. Les trois divisions du 2e corps franchissent le ruisseau de Russbach près de Baumersdorf, chassent les Autrichiens de ce village, s'emparent des hauteurs en arrière, et forcent le corps de Hohenzollern à se replier sur Wagram ; la division Tharreau l'y poursuit, chargeant à la baïonnette, et enlève deux bataillons ennemis dans cette petite ville qui reste en notre pouvoir.

A 3 heures, les Autrichiens cèdent le terrain sur toute l'étendue de leur ligne et la bataille est gagnée pour nous. L'ennemi a 24.000 hommes tués ou blessés et laisse en notre pouvoir 9.000 prisonniers, 20 pièces de canon et plusieurs drapeaux. De notre côté, nous avons 17.000 hommes hors de combat. Le 4e bataillon, qui n'a pas donné la veille, a sur ce nombre, dans la seconde journée, près de 100 hommes atteints par le feu : 2 offi-

1809 ciers tués et 6 blessés, parmi lesquels le commandant Jouan ; une vingtaine d'hommes tués et plus de 60 blessés.

Rapatriement du bataillon. — Après une poursuite de quelques jours un armistice mit fin à cette glorieuse campagne et l'armée française prit des cantonnements. Le 2e corps s'établit autour d'Am-Spitz, près de Vienne, et y séjourna jusque vers le milieu d'octobre. Après la signature de la paix de Vienne, le corps d'Oudinot se transporta à Saint-Pœlten, et rentra en France l'un des derniers, à la fin de l'année.

1810 La division Tharreau, après avoir stationné dans plusieurs villes des bords du Rhin, fut envoyée à Nantes, où elle arriva le 5 juin. Le 4e bataillon occupa successivement Brest et Lorient.

Le 4e bataillon au 9e corps de l'armée d'Espagne (octobre 1810-août 1811). — L'Empereur avait décidé la formation d'un 9e corps pour l'armée d'Espagne, et en confia le commandement au général Drouet, comte d'Erlon. Le 4e bataillon, qui était toujours à la 2e Demi-Brigade, fut désigné pour en faire partie ; il compta à la 2e brigade de la division Conroux. Parti de Lorient le 8 septembre, il était à Bayonne le 14 octobre.

Le comte d'Erlon entra en Espagne quelques jours après avec la division Conroux et rejoignit l'armée de Portugal que commandait Masséna.

1811 Dans le courant de mars, la division Conroux couvrit la retraite de l'armée de Portugal sur Almeida et Ciudad-Rodrigo.

Bataille de Fuentès-de-Oñoro (3 et 5 mai). — Le 4e bataillon, placé depuis peu de temps sous les ordres du commandant Juge, et comprenant 15 officiers et 439 hommes sous les armes, assista avec la division Conroux à cette bataille qui dura deux jours et qui demeura indécise ; mais la division étant restée en réserve, il n'y fut pas engagé.

1811 Quelque temps après, le 9e corps fut envoyé à l'armée du Midi d'Espagne ; le 4e bataillon rejoignit la portion principale du régiment autour de Cadix et lui versa ses hommes ; le cadre fut dirigé à la fin d'octobre sur Bayonne, et de là sur Thionville où il fut complété par des recrues instruites par le dépôt.

1812 Dans les premiers jours de l'année, le bataillon alla tenir garnison à Saarlouis et fut placé sous les ordres du commandant Benneteau.

Le 4e bataillon au 11e corps de la grande armée. — Un ordre du 11 avril prescrivit la formation de quatre divisions d'infanterie destinées à constituer la réserve de la Grande Armée; elles devaient comprendre chacune 4 demi-brigades provisoires formées avec des bataillons détachés.

Le 4e bataillon du 96e entra dans la 10e Demi-Brigade que commanda le major **Suaux**, et fit partie de la 31e division. A la fin de juin les quatre divisions nouvellement formées furent réunies en un corps d'armée qui prit le numéro 11, et dont le commandement fut confié au maréchal Augereau.

Pendant toute la fin de l'année 1812, le rôle de la 31e division se borna à la garde des provinces prussiennes.

1813 **Défense de Stettin.** — Lorsque le prince Eugène ramena en arrière de l'Elbe les débris de l'armée française échappés à la désastreuse campagne de Russie, la place de Stettin ne tarda pas à être investie. La 10e Demi-Brigade faisait alors partie de la garnison de cette ville, qui comprenait 12.000 hommes, dont 3.000 éclopés rentrés de Russie. Le général Grandeau, nommé gouverneur de Stettin, prit toutes ses dispositions pour défendre cette place jusqu'à la dernière extrémité. Investie dès le 15 mars par le corps prussien de Bulow, la ville soutint un long siège et la garnison sut garder jusqu'au dernier moment l'ardeur du premier jour.

1813 Dans les nombreuses sorties qu'elle tenta, plusieurs militaires du 96e trouvèrent l'occasion de se distinguer :

Carly, Simon, capitaine : « A l'affaire de Finkenwalde, le 7 avril, « s'est précipité, d'après l'ordre qu'il avait reçu de son chef, sur « une pièce de canon avec sa compagnie et a réussi à la « ramener. »

Laurent, André, lieutenant, le même jour : « S'est élancé le « premier dans une redoute ennemie, a tué les canonniers sur « leurs pièces, sabré leur officier, et ramené les canons dans la « place. »

Venet, Jean-Denis, lieutenant adjudant-major, dans cette même affaire « A contribué pour beaucoup à l'avantage remporté sur « les Prussiens par le 4e bataillon du 96e. »

Vistoé, sous-lieutenant, dans une sortie faite en juin : « A par« ticipé à la prise d'un canon qui fut enlevé de vive force à « l'ennemi. »

A la capitulation de Stettin, la garnison fut faite prisonnière de guerre, et les hommes du 96e ne rejoignirent le dépôt du corps qu'à la fin de l'été de 1814 ; bon nombre d'entre eux, originaires du département de la Roër, avaient déserté à la nouvelle de l'échec des armées françaises à Leipsig.

IVe LE 5e BATAILLON

1808-1814

1808 Créé, comme il a été dit, avec les 5e, 6e et 7e compagnies de fusiliers de l'ancien 3e bataillon, conformément aux instructions du décret du 18 février 1808, ce bataillon ne comprit jamais que quatre compagnies de fusiliers et n'eut pas de compagnie d'élite. Placé sous le commandement du major du régiment, il resta à Thionville jusqu'en 1814, et constitua le dépôt du corps.

Si son rôle fut moins glorieux que celui des autres bataillons, sa tâche n'en fut pas moins pénible. Condamné à dégrossir et à instruire les recrues pour la portion active, il fournissait encore les cadres pour les conduire aux quatre bataillons de guerre. Souvent aussi il eut à donner une ou plusieurs compagnies toutes constituées pour former des demi-brigades provisoires destinées à des corps de réserve.

1814 **Défense de Thionville** (15 janvier-fin mars). — Au moment de l'invasion du territoire français par les Alliés, Thionville fut une des premières places bloquées après la retraite du maréchal Marmont. Le corps de Kleist était déjà sous les murs de la ville le 15 janvier.

Le 5e bataillon du 96e concourut à la défense de Thionville. Dans une sortie exécutée le 22 mars, le capitaine **Démétivier**, déjà cité comme sous-lieutenant l'année précédente au combat d'Arminon : « Part au milieu de la nuit avec 40 hommes, tra« verse les lignes ennemies, et va enlever du milieu de son « bivouac l'officier supérieur qui commandait cette partie du « cordon du blocus. »

1814 A la chute de l'Empire, les restes du 5ᵉ bataillon demeurèrent à Thionville et constituèrent le noyau du régiment qui fut formé le 7 août suivant sous le numéro 80.

Vᵉ LE 6ᵉ BATAILLON

1814

1814 Le 6ᵉ bataillon formé, comme nous l'avons vu, à la fin de janvier avec des cadres tirés du 1ᵉʳ bataillon et avec des recrues de la classe de 1814, comptait, à la date du 1ᵉʳ mars, 13 officiers et 386 hommes.

Défense de Navarreux (février-avril). — Il forma, avec un ou deux autres bataillons composés comme lui exclusivement de recrues, la garnison de Navarreux. Lorsque le maréchal Soult abandonna la ligne du gave de Pau pour se replier sur l'Adour, la petite place fut investie par l'armée anglo-portugaise, et eut à soutenir un siège.

Le 6ᵉ bataillon, après la cessation des hostilités, rejoignit le 10 août le dépôt du corps à Thionville.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

—

L'ANCIEN 21e LÉGER

(1792-1814)

CHAPITRE PREMIER

—

LES 21es DEMI-BRIGADES LÉGÈRES DE PREMIÈRE FORMATION

(1792-1796)

1° LE 21e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED

(21 Août 1792 — 31 Mars 1794)

1792 **1er Bataillon Franc, dit de Müller (21 août 1792-13 mai 1793).** — L'origine des troupes légères ne remonte pas en France au-delà de la guerre de la Succession d'Autriche. Des corps francs, composés le plus souvent d'infanterie et de cavalerie, furent créés vers cette époque, et leur composition reçut de nombreuses modifications jusqu'à la fin du règne de Louis XVI.

Au moment où éclata la Révolution, il existait 12 bataillons de chasseurs à 4 compagnies chacun ; le 1er avril 1791, on porta ce nombre à 14, et on les organisa à 8 compagnies.

Parmi les nombreux bataillons de volontaires qui furent levés dans le courant des années 1791 et 1792, beaucoup avaient pris le nom de bataillons francs et de légions légères ; ces corps furent

1792 successivement transformés en bataillons de chasseurs dont le nombre s'éleva jusqu'à 32, et qui constituèrent, au premier embrigadement, les noyaux des 32 demi-brigades légères. Le 21e Bataillon de Chasseurs fut de la sorte formé le 13 mai 1793 avec le 1er Bataillon Franc, dit Bataillon de Müller.

Créé le 21 août 1792, sous le nom de **Compagnie Franche de Müller**, avec des volontaires sortant pour la plupart de quatre régiments suisses qui venaient d'être licenciés, ce corps fut organisé dans le département du Nord et placé sous le commandement du lieutenant-colonel Müller. La compagnie franche eut bientôt son effectif porté à 500 hommes ; elle fut alors transformée en un bataillon qui prit le nom de 1er Bataillon Franc du Nord, mais qu'on désigna plus communément sous le nom de **Bataillon de Müller**.

Aussitôt qu'il fut constitué, le bataillon fit partie de l'armée du Nord et marcha à peu près constamment à l'avant-garde.

Combat du Boussu (3 novembre). — Ce jour-là, l'avant-garde, sous les ordres du général Beurnonville, avait pour mission d'enlever les positions du Boussu, en avant de Mons ; cette attaque, menée avec beaucoup d'entrain, réussit d'abord, et les Autrichiens durent abandonner leurs positions avancées.

Le capitaine **Schramm**, Joannès, commandant la 6e compagnie du bataillon, le même qui devint chef de la 2e Demi-Brigade Légère en Egypte et général de brigade en 1805, se signala dans cette journée par sa belle conduite. A la tête de 200 hommes seulement, il culbuta les Autrichiens, s'empara de leurs positions, prit 3 pièces de canon et fit plus de prisonniers qu'il n'avait de combattants; mais une colonne ennemie de 3.000 fantassins, avec 3 bouches à feu et 400 hussards, sortie du camp sous Mons, vint arrêter ses progrès. Tandis que l'infanterie attaquait la petite troupe du capitaine Schramm, la cavalerie lui coupait la retraite et les prisonniers, revenus de leur surprise, se jetaient sur nos

1792 soldats pour les désarmer ; ceux-ci succombèrent sous le nombre : sur 200 hommes, il ne s'en échappa que 17 couverts de blessures. Le lieutenant Visen fut tué, et le capitaine Schramm y reçut une balle à l'épaule droite et trois coups de sabre ; il resta deux heures parmi les morts.

Le bataillon de Müller assista ensuite à la bataille de **Jemmapes** (6 novembre), aux combats d'**Anderlecht** (13 novembre), de **Tirlemont** (22 novembre) et de **Varoux** (27 novembre).

1793 Dans la campagne de 1793, il prit part au combat de **Gosseland**, près de Juliers (1ᵉʳ mars), et y fit preuve d'une grande solidité ; pendant la retraite qui suivit, il soutint, sous le général Myaczinski, un combat meurtrier dans les rues d'Aix-la-Chapelle.

Il assista encore à l'affaire de **Tirlemont** (15 mars), et à la bataille très meurtrière de **Neerwinden** (18 et 19 mars), à la suite de laquelle l'armée française fut obligée d'évacuer la Belgique et de se replier sous Condé.

Il devient le 21ᵉ Bataillon de Chasseurs (13 mai). — C'est au milieu de ces revers que le Bataillon de Müller devint le **21ᵉ Bataillon de Chasseurs à pied**. Le lieutenant-colonel Müller avait été promu, le 14 janvier, colonel du 77ᵉ Régiment d'Infanterie et remplacé à la tête de son bataillon par le citoyen **Le Beufve**, qui y était lieutenant-colonel en second, et qui passa à la première classe par le même décret.

Le feu, les maladies, les désertions avaient considérablement réduit le bataillon ; on le compléta avec un bataillon de réquisitionnaires de la Somme, et son effectif fut porté à 700 hommes répartis entre 9 compagnies, dont une de carabiniers et huit de chasseurs ; il eut son dépôt à Cambrai.

Le 21ᵉ bataillon a l'armée du Nord (13 mai 1793-31 mars 1794). — Le bataillon resta à l'armée du Nord, dont Custine

1793 venait de prendre le commandement, et qui fut forcée de se replier d'abord sur le camp de César, près de Bouchain, et ensuite sur celui de Gavrelles derrière la Scarpe.

Bataille de Hondschoote (8 septembre). — Houchard prit, dans le courant du mois d'août, le commandement de l'armée du Nord que le comité de Salut Public avait renforcée de 15.000 hommes ; à la fin du mois, il reprit l'offensive et marcha sur l'Yser. Le 8 septembre, il gagna sur les Alliés la célèbre bataille de Hondschoote.

Bataille de Watignies (15 et 16 octobre). — Houchard, destitué à la suite de l'inexplicable retraite de l'armée sur Lille, avait été remplacé par Jourdan. Ce dernier, à la tête d'un corps de 45.000 hommes dans lequel se trouvait le 21e Bataillon, gagna sur le prince de Cobourg la bataille de Wattignies qui dura deux jours (15 et 16 octobre), et qui entraîna le déblocus de Maubeuge.

L'armée, après cette victoire qui termina glorieusement la campagne, prit ses quartiers d'hiver. Le 21e Bataillon occupa Dorant et ensuite Becquigny, où nous le trouvons le 5 mars à l'effectif de 772 combattants.

Licenciement du Bataillon (31 mars). — C'est le 31 du même mois que le 21e Bataillon de Chasseurs fut amalgamé avec deux bataillons de Fédérés pour former la 21e Demi-Brigade Légère.

IIe LA 21e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE DE PREMIÈRE FORMATION

(31 mars 1794-5 mai 1796)

1794 **Formation.** — La 21e **Demi-Brigade d'Infanterie Légère** de première formation fut créée à l'armée du Nord, le 31 mars 1794, par l'amalgame du **21e Bataillon de Chasseurs à pied** et des **10e et 17e Bataillons de Fédérés Nationaux**.

Le 10e Bataillon de Fédérés, créé à Paris le 2 août 1792, et placé sous les ordres du citoyen Dénoyer, qui prit plus tard le commandement de la demi-brigade, avait pris part à la bataille de Valmy, et avait ensuite été envoyé, avec le général Beurnonville, à l'armée du Nord, où il assista à toutes les affaires importantes.

Le 17e et dernier des bataillons de Fédérés, avait été créé également à Paris le 4 septembre 1792. Envoyé presque aussitôt à l'armée du Nord, il fit d'abord partie de la garnison de Lille, puis de celles de Furnes et de Bergues, et enfin de celle de Dunkerque qui fut débloquée après la bataille de Hondschoote.

La 21e Demi-Brigade Légère fut, comme toutes les autres, organisée à 3 bataillons de 9 compagnies chacun (une de carabiniers et huit de chasseurs), et, pour mieux marquer la fusion entre les anciennes troupes et les volontaires, il fut opéré un tiercement qui plaça dans chaque bataillon 3 compagnies de l'ancien bataillon de chasseurs et 6 compagnies de fédérés.

La composition du cadre était la même que celle des régiments de ligne, et chaque compagnie comptait 104 chasseurs ou 64 carabiniers. Les demi-brigades légères n'avaient pas de canons.

1794 Le commandement de la 21e Légère fut confié au citoyen **Le Bédesque.**

La 21e légère a l'armée du nord (31 mars-4 septembre 1794). — La 21e Demi-Brigade Légère continua à faire partie de l'armée du Nord, que commandait depuis peu Pichegru, et qui comptait alors 150.000 combattants. Elle assista à l'affaire de **Mennevret** (17 avril), au combat du **Nouvion** (21 avril) et au combat d'**Ors** (26 avril), trois défaites partielles qui entraînèrent la prise de Landrecies par les Alliés, et dans chacune desquelles la demi-brigade éprouva des pertes assez importantes. La 21e fut alors placée dans un corps de 20.000 hommes aux ordres du général Ferrand, que Pichegru laissa autour de Guise pour observer Landrecies; elle compta à la division Montaigu et fut placée aux avant-postes entre Tupigny et Mennevret. Le 25 mai, le commandant Dénoyer, promu chef de brigade, remplaça le citoyen Le Bédesque à la tête de la demi-brigade qui avait à ce moment-là 3.160 hommes présents sous les armes.

La 21e fit partie d'une colonne qui fut envoyée, dans les derniers jours de mai, pour secourir la garnison de **Maubeuge** ; elle eut sous cette place, le 29 mai, un engagement sérieux où elle perdit une vingtaine d'hommes tués, une cinquantaine de blessés, et environ 15 prisonniers.

A la suite des succès remportés à Courtrai par l'armée du Nord et à Fleurus par l'armée de la Moselle, Pichegru reprit l'offensive et s'avança en Belgique. La 21e fit partie du corps expédié pour s'emparer de **Mons** et qui entra dans cette ville le 1er juillet après un léger combat. Elle fut ensuite envoyée de Mons à Landrecies pour renforcer le corps de blocus de 15.000 hommes placé sous les ordres du général Schérer, et assista avec ce général successivement aux sièges de **Landrecies** (10-17 juillet), du **Quesnoy** (19 juillet-15 août) et de **Valenciennes** (19-27 août).

1794 **La 21e légère a l'armée de Sambre-et-Meuse** (5 septembre 1794-5 mai 1796). — Ces places une fois tombées en notre pouvoir, le général Schérer passa avec ses troupes à l'armée de **Sambre-et-Meuse**, qui venait d'être formée avec des corps tirés des autres armées et qui fut placée sous les ordres de Jourdan; la 21e était au nombre des 24 bataillons et des 10 escadrons en parfait état que Schérer amena à Jourdan sous Namur au commencement de septembre; ce renfort portait à 116.000 le nombre des combattants de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Affaire de Comblaine-au-Pont (13 septembre). — Schérer prit le commandement de l'aile droite de cette armée et marcha contre les Autrichiens solidement établis sur les bords de l'Amblève, à Esneux et à Sprimont. Le 13 au soir, la 21e Légère qui formait l'avant-garde de la division Hacquin, arriva sur les bords de l'Ourthe, vis-à-vis de Comblaine-au-Pont; elle eut, avec les avant-postes ennemis, un engagement assez sérieux dans lequel elle eut plusieurs hommes mis hors de combat. Elle n'avait à la division Hacquin que ses deux premiers bataillons; le 3e venait d'être détaché à la brigade Bernadotte, brigade d'avant-garde de l'aile gauche de l'armée.

Combat de Sprimont (18 septembre). — Le 18, Jourdan fit attaquer par l'aile droite les hauteurs de Sprimont, où le général Latour était fortement établi avec l'aile gauche autrichienne; trois colonnes sont formées pour attaquer de front tandis qu'une quatrième tourne la position; nos troupes franchissent le lit encaissé de l'Amblève, gravissent les pentes et arrivent jusque sur les plateaux hérissés de pièces d'artillerie et de baïonnettes. Les Autrichiens, étonnés de tant d'audace et menacés d'être enveloppés, se décident à la retraite, nous abandonnant 36 pièces de canon, 4 drapeaux et 600 prisonniers; ils avaient eu 1500 hommes tués ou blessés.

1794 La 21e Légère (1er et 2e bataillons), était dans la colonne du général Hacquin, qui eut pour mission de déborder le flanc gauche des Autrichiens; elle perdit ce jour-là par le feu une trentaine d'hommes, et au nombre des blessés se trouvait le chef de brigade Dénoyer. Le chef de bataillon Perrot prit par intérim le commandement de la demi-brigade.

Bataille de la Roër (2 octobre). — Dans cette journée où le général Clerfayt, abrité derrière des retranchements solides et garnis de pièces de gros calibre, fut obligé d'abandonner le terrain et de céder à l'impétuosité des Français, la division Hacquin fut désignée pour exécuter un mouvement tournant contre l'aile gauche ennemie. Après avoir franchi à gué la Roër à plusieurs kilomètres en amont de Düren, elle se montra vers 5 heures du soir sur les derrières des Autrichiens qui résistaient à Schérer avec une grande opiniâtreté; sa vue obligea alors l'ennemi à lâcher pied.

Le 3e bataillon de la 21e prit part à cette bataille dans la brigade Bernadotte qui se fit remarquer par son intrépidité. Deux jours après il entrait avec elle dans Neuss malgré une assez vive résistance de la garnison.

Cette bataille nous valait la conquête de la rive gauche du Rhin. Après la prise de Maëstricht et des principales villes de cette rive du fleuve, l'armée française prit des cantonnements.

1795 Vers le milieu de janvier, les trois bataillons de la 21e Légère sont réunis à Dusseldorf: ils font alors partie de la brigade d'Etang, 4e division (général Chapsal) du centre de l'armée de Sambre-et-Meuse, et comptent encore 3150 hommes sous les armes: mais l'effectif diminuait de jour en jour par la désertion et par les maladies qu'engendra un hiver d'une rigueur excessive : à la fin de mars, la demi-brigade avait à peine 2700 présents.

1795 **Siège de Luxembourg** (15 avril 12-juin). — Au commencement d'avril, la division Chapsal fut envoyée sous Luxembourg et passa sous les ordres du général Hatry, qui venait d'être chargé de réduire cette place avec trois divisions. Deux mois après, cette forteresse réputée imprenable succombait à la suite d'un vigoureux assaut donné le 12 juin, et après un blocus de sept mois commencé l'hiver précédent par le général Ambert avec l'armée de la Moselle. A cette attaque, la 21ᵉ Légère éprouva des pertes assez sensibles, et son effectif fut réduit à 2391 hommes ; le capitaine **Schramm** y fut de nouveau blessé.

Après la capitulation de Luxembourg, le corps du général Hatry fut échelonné sur le Rhin entre Cologne et Coblentz : la 21ᵉ Légère passa alors à la division Bernadotte, où elle forma, avec le 71ᵉ de Ligne et le 3ᵉ Régiment de Chasseurs, la brigade Barbou qui s'établit entre Andernach et Weissenthurn à la fin de juin.

Tentative de passage du Rhin à Weissenthurn (6 septembre). — Les mois de juillet et d'août se passèrent à attendre la baisse des eaux du Rhin, qu'une très forte crue avait rendu infranchissable. Enfin Jourdan décida de forcer, le 6 septembre, le passage du fleuve sur plusieurs points à la fois. Du côté de Weissenthurn, on se borna à une simple démonstration : la division Bernadotte réussit à s'emparer d'une île du Rhin et à s'y maintenir. La 21ᵉ eut dans cette affaire plusieurs hommes mis hors de combat.

Pendant ce temps, Kléber franchissait le Rhin avec l'aile gauche près de Dusseldorf et chassait devant lui les divisions autrichiennes qui se replièrent sur la Lahn ; le 15 au soir, notre centre et notre aile droite traversaient le fleuve sans encombre.

Combat de Nassau (19 septembre). — Le 19, de grand matin, l'armée de Sambre-et-Meuse marcha sur la Lahn : la division Bernadotte arriva au milieu de la journée vis-à-vis des

1795 hauteurs de Nassau ; elle les attaqua immédiatement, les enleva au pas de charge, et força les Autrichiens qui les occupaient à passer sur la rive gauche de la Lahn, après un combat qui fit le plus grand honneur à nos troupes par l'élan qu'elles montrèrent, et dans lequel la 21e Légère perdit plusieurs hommes.

La 21e au blocus de Mayence (26 septembre - 12 octobre). — Le 23 septembre, la division Bernadotte fut affectée au corps de Kléber qui venait de recevoir de Jourdan l'ordre d'investir Mayence par la rive droite du Rhin ; le 25 au soir, elle arriva en vue de Castel et y resta jusqu'au 12 octobre ; il ne se passa aucun événement important de ce côté-là du siège pendant ces deux semaines.

Retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse. -- Mais pendant ce temps, Jourdan, non secondé par l'armée de Rhin-et-Moselle que commandait Pichegru, et menacé d'être tourné sur sa gauche par des forces bien supérieures, se vit dans l'obligation de se replier du Mayn sur la Lahn et d'abandonner le blocus de Castel. La division Bernadotte quitta les abords de cette place le 12 octobre au soir, et le 15 elle prenait position sur les hauteurs de Nassau.

Affaire des hauteurs d'Ehrenbreitstein (17 octobre). — Après y avoir séjourné le 16, elle se dirigea le lendemain sur Neuwied, en cherchant à donner la main à la division Marceau qui abandonnait le blocus d'Ehrenbreitstein. En arrivant près des hauteurs qui s'étendent en avant de cette forteresse, elle fut attaquée par une colonne autrichienne sous les ordres de Kray ; un combat acharné s'engagea d'abord entre les régiments de cavalerie des deux partis ; bientôt l'infanterie vint prêter son concours, et la brigade Barbou, marchant en ordre profond, attaqua les cavaliers impériaux, les dispersa, et décida la victoire ; cette affaire coûta à la 21e Légère une trentaine d'hommes tant tués que blessés.

[illegible]

[illegible]

Les 1er et 2e Bataillons sont faits prisonniers [illegible]

Le 3e Bataillon à la division Marceau. — Le [illegible]

La demi-brigade devient la 2e Légère. — [illegible]

1796 franche de Seine-et-Marne, et une compagnie d'éclaireurs de la 23e Légère. Le dépôt de la demi-brigade, qui avait occupé Ham jusqu'en février 1795, et qui avait été transféré alors à Maubeuge, se rendit à Thionville à la fin d'avril 1796.

IIIe LA 21e (BIS) DEMI-BRIGADE D'INFle LÉGÈRE

DE PREMIÈRE FORMATION

(10 Octobre 1795 — 15 décembre 1796)

1795 Il fut formé à Manheim, le 10 octobre 1795, une 21e Demi-Brigade (*bis*) d'Infanterie Légère avec :

1° **Le 1er Bataillon de Réquisitionnaires du Rhône**, qui avait été créé le 12 septembre 1793, et qui fut fondu le 9 octobre 1795, avec le **4e Bataillon de Volontaires des Vosges**, créé à Mirecourt le 28 août 1791.

2° **Le bataillon de Réquisitionnaires de Villefranche**, créé dans cette ville, département de Rhône-et-Loire, le 28 septembre 1793.

3° **le 11e Bataillon de Réquisitionnaires de la Côte-d'Or**, qui avait été créé à Semur le 3 octobre 1793.

La demi-brigade, organisée à 3 bataillons de 9 compagnies chacun, fut placé sous les ordres du citoyen **Voix**, qui commandait précédemment le 4e Bataillon des Vosges. Elle fit partie de l'armée de Rhin-et-Moselle.

Défense de Manheim (10 octobre-22 novembre). — La 21e (*bis*) Légère resta affectée à la garnison de Manheim ; sur un

1795 effectif de 2.200 hommes, elle ne comptait guère que 1200 présents sous les armes. Après la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse sur Neuwied, les Autrichiens investirent Manheim vers le milieu d'octobre et livrèrent journellement des combats à nos postes avancés. A la fin du mois, le général en chef de l'armée de Rhin-et-Moselle, Pichegru, abandonna Manheim avec le gros de ses forces, et laissa le général Montaigu avec une garnison pour défendre cette place.

Dans les premiers jours de novembre, le général autrichien Wurmser, qui était resté avec la plus grande partie de son armée pour faire le siège de Manheim, força les divisions françaises en position en avant de la ville sur les deux rives du Necker à se replier sous le canon de la place.

Le capitaine **Pertuisot**, de la 21e (*bis*) avait été laissé, avec la compagnie de carabiniers qu'il commandait, à la garde du pont du Necker par où devait s'effectuer en partie la retraite. Les Autrichiens cherchèrent à nous couper cette ligne de communication et à prendre à revers la redoute formant tête-de-pont; à cet effet, ils armèrent plusieurs chaloupes pour venir surprendre le poste et rompre le pont; mais ils avaient compté sans la vigilance et la bravoure du capitaine Pertuisot. Celui-ci fit faire un feu violent sur les embarcations et les força à rétrograder; une seule parvint jusqu'au pont; le lieutenant **Perret**, François, sauta dedans, désarma l'officier qui la commandait, et le fit prisonnier avec ses hommes.

Le capitaine Pertuisot avait reçu dès le commencement de l'affaire une balle dans la cuisse et une dans le bras; malgré ses souffrances, il continua à diriger sa compagnie et ne voulut se laisser soigner qu'après avoir rempli sa tâche. C'est grâce à son énergie et à son sang-froid que le pont fut conservé. Ce brave officier mourut quelques jours après des suites de ses blessures.

1795 Plusieurs carabiniers de sa compagnie furent tués et un grand nombre furent blessés dans cette affaire.

Le 22 novembre, le général Montaigu signait une capitulation; la garnison sortit avec les honneurs de la guerre, mais sans armes, et fut faite prisonnière de guerre. Les trois bataillons de la 21e (*bis*) furent emmenés en captivité en Souabe; mais ils ne tardèrent pas à être échangés, et, au printemps de l'année suivante, la plus grande partie des militaires de la demi-brigade avaient pu rejoindre dans le Doubs la portion centrale du corps.

Reconstitution de la 21e (*bis*) Légère. — Le dépôt de la demi-brigade fut dirigé le 1er mars de Metz sur Besançon, et dès le mois d'avril la 21e (*bis*) se reconstitua au fur et à mesure que les hommes rentraient de captivité; à la fin du mois de mai, les trois bataillons étaient reformés; il furent alors échelonnés sur la frontière suisse, à Pontarlier, Morteau et Blamont.

Licenciement. — Vers la fin de novembre, la 21e (*bis*) comptait à peine 800 hommes sous les armes; c'est alors qu'on décida sa suppression. Le 15 décembre, ses éléments furent incorporés à Porrentruy, sans doute à cause du voisinage et aussi en raison de la similitude des numéros, dans la 21e Demi-Brigade d'Infanterie Légère de 2e formation, dont il va être parlé dans le chapitre suivant.

CHAPITRE DEUXIÈME

—

21ᵉ DEMI-BRIGADE ET 21ᵉ RÉGIMENT LÉGERS

(1796-1814)

1ᵉ LA 21ᵉ DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE

DE DEUXIÈME FORMATION

26 Février 1796 - 25 Septembre 1803

1796 **Formation.** — Au deuxième embrigadement, le nombre des demi-brigades d'infanterie légère fut réduit à 30. Pour donner aux nouveaux corps des effectifs raisonnables, on dut réunir en une seule, deux et même trois anciennes demi-brigades.

La 21ᵉ Demi-Brigade Légère nouvelle fut ainsi formée le 26 février autour de Landau, à l'armée de Rhin-et-Moselle, avec les deux anciennes demi-brigades suivantes :

1ᵉ La 4ᵉ Demi-Brigade-Légère de 1ʳᵉ formation, qui avait été créée le 6 août 1794, par l'amalgame des : 4ᵉ Bataillon de Chasseurs Corses, 1ᵉʳ Bataillon de Volontaires de la Creuse et 5ᵉ Bataillon de Volontaires de l'Ain.

2ᵉ La 14ᵉ (*bis*) Demi-Brigade Légère de 1ʳᵉ formation qui avait été créée le 25 juin 1794 avec les : 14ᵉ Bataillon (*bis*) de Chasseurs, 1ᵉʳ Bataillon de Volontaires de la Dordogne, et 3ᵉ Bataillon de Volontaires du Cher.

La réunion de ces deux demi-brigades ne donna qu'un total de

1796 2.500 hommes présents, sur un effectif de 3.139 hommes ; il y eut un excédent de cadre de près de 200 officiers, sous-officiers et caporaux qui constituèrent provisoirement à Phalsbourg une compagnie auxiliaire, en attendant d'être ou congédiés, ou replacés dans d'autres corps. Le dépôt de le 21°, comprenant 80 hommes environ, fut placé à Landau.

Le commandement du corps fut confié au citoyen Gayet, dit Chambry, ex-chef de brigade à la 4° Légère, et les bataillons furent commandés par les chefs de bataillon Robin, Eppler et Duroc. Comme les demi-brigades de ligne, les demi-brigades légères n'eurent plus qu'un seul conseil d'administration ; mais elles n'eurent ni canons, ni drapeaux.

LA 21° LÉGÈRE A L'ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE (26 février-25 octobre 1796). — Le général Moreau, qui vint prendre le 20 avril le commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle, s'occupa de réorganiser cette armée que Pichegru avait laissée dans une situation assez précaire. La 21° Légère fut placée à l'aile gauche que commandait le général Gouvion-Saint-Cyr ; elle forma, avec la 84° de Ligne, la brigade Laroche dans la 8° division (général Taponier).

L'armistice avait été rompu le 31 mai, et les hostilités reprirent dans les premiers jours de juin.

Passage du Rhin à Kehl. — Après une démonstration faite par son aile gauche du côté de Manheim pour tromper l'ennemi, Moreau fit franchir le Rhin vis-à-vis de Strasbourg à l'armée de Rhin-et-Moselle, et lui fit prendre position sur la rive droite. Le corps de Saint-Cyr, qui traversa le fleuve le dernier, les 29 et 30 juin, forma à partir de ce jour le centre de l'armée et eut pour avant-garde la brigade Laroche.

Combat du Mont-Knubis (2 juillet). — Saint-Cyr, qui avait

1796 reçu l'ordre de faire fouiller la vallée de la Renchen, dirigea le 2 juillet le général Laroche avec la 21e Légère et un escadron de chasseurs sur le Mont-Knubis, où le prince de Wurtemberg avait fait élever une redoute étoilée pour garder la route de Strasbourg à Stuttgard. Après avoir chassé devant lui une multitude de paysans armés et les tirailleurs du régiment de Wurtemberg qui se replièrent de rocher en rocher, le général Laroche arriva avec sa colonne à la tombée de la nuit au pied du Mont-Knubis ; bien qu'il ne possédât pas d'artillerie, il résolut d'enlever la redoute qui était entourée d'un fossé et qui avait un réduit casematé ; un bataillon entier du régiment de Wurtemberg la défendait.

La 21e Légère, formée en plusieurs colonnes d'assaut, s'élance bravement à la baïonnette et sans tirer, sur l'ouvrage à la faveur de l'obscurité ; renversant les tirailleurs et les flanqueurs ennemis, elle arrive au bord du fossé, le franchit malgré une pluie de grenades, parvient à escalader le parapet, et en déloge les défenseurs qui cherchent alors un abri dans le réduit ; mais ceux-ci n'y peuvent tenir longtemps et se rendent bientôt à discrétion.

Ce beau fait d'armes nous valut 400 prisonniers, dont 6 officiers, 2 pièces d'artillerie, 2 drapeaux et les bagages du régiment ennemi. La demi-brigade, à qui en revint tout l'honneur, fit preuve dans cette affaire d'un impétueux élan ; elle eut 1 officier tué et 4 blessés, et une trentaine d'hommes hors de combat.

Plusieurs militaires du corps furent cités pour leur brillante conduite :

Le chef de bataillon **Robin**, commandant provisoirement la demi-brigade en l'absence du chef de brigade Gayet, qui s'était cassé la jambe dans une chute de cheval à la fin d'avril, montra un calme et un sang-froid au-dessus de tout éloge.

Les sous-lieutenants **Marcellot** et **Salvatori** montèrent des premiers à l'assaut, et étonnèrent leurs camarades par leur audace.

Le carabinier **Chabannet**, du 1er Bataillon, et le chasseur **Dumont**

1796 (3e Bataillon, 3e Compagnie) pénétrèrent des premiers dans la redoute et enlevèrent les drapeaux ennemis; ils furent faits, quelques jours après, caporaux par le général en chef qui, voulant témoigner sa satisfaction aux braves et exciter le zèle, les reçut lui-même à la tête de la troupe.

Prise de Freudenstadt (4 juillet). — La colonne Laroche passa la journée du 3 dans la redoute sous une pluie battante; elle fut renforcée ce jour-là par la 31e de Ligne et par un détachement de cavalerie. Le lendemain, elle poursuit sa marche sur Freudenstadt, en refoulant devant elle les postes d'un corps franc appelé les Chasseurs du Loup, et enlève par un brillant coup de main la petite ville fortifiée de Freudenstadt bâtie à pic au-dessus du profond ravin dans lequel coule la Murg. Ne pouvant faire feu avec leurs armes mouillées par les pluies de la veille et du matin, les braves de la 21e se jettent à la baïonnette sur les Chasseurs du Loup qui défendent la ville et en font un grand carnage; une centaine sont faits prisonniers et très peu parviennent à se sauver sur la route de Dornstetten où notre cavalerie les poursuit.

La 21e eut dans cette journée un officier et plusieurs hommes tués.

La prise de Freudenstadt décida le prince de Würtemberg à faire la paix avec le Directoire.

La brigade Laroche comprit, à partir de ce jour, la 21e Légère, la 31e de Ligne et le 9e Hussards. Elle ne prit pas part à la bataille de Rastadt livrée le 5 à l'archiduc Charles.

Bataille d'Ettlingen (9 juillet). — La brigade Laroche, sous la direction du général Taponier, exécuta dans cette journée une marche à travers le pays montagneux entre la Murg et l'Erz et se porta sur Wildbad dans le but d'arrêter un corps saxon qui allait renforcer les Autrichiens. La 21e Légère, qui marchait

1796 en tête de la colonne, eut un engagement avec l'avant-garde ennemie et fit plusieurs prisonniers. Les Saxons, à son approche, évacuèrent Wildbad et se replièrent précipitamment sur Neuenburg.

Combat d'Esslingen (21 juillet). — L'armée de Rhin-et-Moselle marche alors sur Stuttgard et s'en empare. Le 21, Saint-Cyr envoie la brigade Laroche dans la direction du village d'Esslingen qu'occupe le général Hotze avec une division autrichienne. La 21ᵉ, qui marche en tête, attaque vigoureusement les avant-postes ennemis et les rejette sur le village de Ruith dont elle réussit à s'emparer : elle s'avance alors sur Kloster-Weill, où le général Hotze a réuni ses principales forces. Après une lutte acharnée, elle déloge encore les Autrichiens de cette position, les poursuit dans la plaine du Necker et repousse une charge des cuirassiers de l'Empire. A la tombée de la nuit, épuisée par cette lutte, elle commence à abandonner le terrain à l'arrivée de la réserve ennemie ; à ce moment paraît le général Taponier que Saint-Cyr a envoyé avec le reste de sa division. La 21ᵉ Légère et la 31ᵉ de Ligne reprennent l'offensive et rejettent sur Esslingen la division de Hotze. Ce général a avoué avoir eu 800 hommes mis hors de combat dans cette journée. La 21ᵉ, qui y fut engagée pendant de longues heures, y éprouva des pertes assez sensibles.

Affaire d'Eibach (2 août). — L'armée de Rhin-et-Moselle se mit à la poursuite de l'archiduc Charles, notre centre remontant la vallée de la Fils. Le 2 août, la brigade Laroche atteignit une arrière-garde ennemie près du village d'Eibach : le capitaine **Despinay**, de la 21ᵉ, qui était en avant avec sa compagnie déployée en tirailleurs, fit une trentaine de prisonniers : blessé grièvement dans cette affaire, cet officier de mérite mourut quelques jours après.

Combat d'Heidenheim (3 août). — Dans cette journée, la

1796 21e Légère culbuta une arrière-garde autrichienne forte de 2 bataillons et de 5 à 6 escadrons et la rejeta sur Neresheim.

Combat de Giengen (5 août). — Deux jours après, la brigade Laroche battit un parti ennemi près de Giengen, le délogea successivement de trois villages et le poursuivit jusque sur les bords de l'Egge.

Combat de Katzenstein (8 août). — Le 8, appuyée par la brigade Lecourbe, elle franchit l'Egge et enleva le plateau de Baremberg où les Autrichiens étaient solidement établis ; l'affaire fut chaude et l'on se battit jusqu'à minuit. La 21e Légère y fut plusieurs fois cernée par la cavalerie ennemie ; mais elle sut toujours se dégager, et elle parvint même à faire une centaine de prisonniers ; elle eut deux officiers blessés et plusieurs hommes tués.

Combat d'Eglingen (10 août). — Le général Saint-Cyr fit attaquer le 10, par la brigade Laroche, le village d'Eglingen situé en avant de ses lignes. L'attaque eut lieu par surprise à cinq heures du soir ; les carabiniers de la 21e suivirent nos cavaliers à la course, entrèrent dans le village et en chassèrent les Autrichiens.

Bataille de Neresheim (11 août). — L'archiduc Charles, qui venait de recevoir un renfort considérable, nous fit attaquer le 11, en avant de Neresheim, sur tout notre front. Dans cette journée qui resta indécise, la brigade Laroche défendit le village de Dunstelchingen et ses abords avec une grande opiniâtreté : le 1er bataillon de la 21e, commandé par le capitaine **Dumarest**, Etienne, essuya près d'Eglingen trois charges successives de cavalerie ; formé en carré, il atteignit ce village sans avoir été entamé. Le capitaine Dumarest défendit ensuite Eglingen avec acharnement

1796 et n'en sortit que lorsqu'il fut sur le point d'être cerné. Les 1er et 2e bataillons se maintinrent sur le plateau de Baremberg pendant une grande partie de la journée et firent échouer toutes les tentatives des Autrichiens sur le village de Dunstelchingen. Le 3e bataillon avait été détaché dès le matin pour faire partie d'une colonne destinée à relier notre centre à la division Duhesme qui formait notre droite.

La 21e Légère fut citée par Moreau dans son rapport au gouvernement pour la fermeté et le courage qu'elle avait montrés dans cette journée.

Depuis le commencement du mois, elle s'était battue à peu près journellement et cela sans discontinuer depuis deux jours; elle avait manqué totalement de vivres et n'avait vécu que des chevaux morts sur le champ de bataille.

Affaire sous Augsburg (22 août). — L'armée autrichienne s'était repliée, après cette bataille, sur Donauwerth où elle avait franchi le Danube; Moreau se mit à sa poursuite. Le 22, la brigade Laroche, formant toujours l'avant-garde du centre, atteignit une forte arrière-garde ennemie composée en grande partie de cavalerie, et la poursuivit depuis les bords de la Wertach jusque sous les murs d'Augsburg.

Passage de Lech et combat de Friedberg (24 août). — Saint-Cyr avait reçu l'ordre de forcer le passage du Lech et de s'emparer de Friedberg avec les troupes du centre; il disposa, le 24 avant le jour, la brigade Laroche en première ligne, et la fit soutenir par la division Duhesme. La 21e Légère, placée en tête, fut échelonnée par bataillons en ligne en arrière de la digue.

A l'aurore, après une canonnade de la rive opposée par notre artillerie, le 1er bataillon s'élance dans le lit sablonneux de la rivière, malgré les grosses eaux et la rapidité du courant; entraîné par l'exemple de son chef, le commandant Eppler, il aborde sur

1796 la berge ennemie et marche sur le village de Lechhausen qui est rempli d'Autrichiens; il les en déloge et leur prend 5 pièces de canon.

Le 2e bataillon vint appuyer le mouvement du 1er et prit position à la lisière d'un bois. Quant au 3e bataillon, après avoir franchi le Lech avec de grandes difficultés, il marcha sur Friedberg en chassant devant lui les tirailleurs ennemis postés dans la plaine. Saint-Cyr, aussitôt après que toutes ses troupes eurent passé la rivière, forma trois colonnes d'assaut, dont une avec la brigade Laroche, et gravit avec elles les pentes des hauteurs de Friedberg. La ville fut enlevée après une vive résistance : les Autrichiens, chargés à la baïonnette par nos bataillons, se replièrent en désordre laissant entre nos mains 1500 prisonniers, 16 pièces de canon et 2 drapeaux.

Le 3e bataillon de la 21e Légère avait réussi, dans la poursuite, à faire mettre bas les armes à un bataillon entier du régiment de Charles Schrœder, auquel il avait coupé la retraite.

La demi-brigade fit preuve d'une grande valeur dans cette journée, qui lui coûtait plusieurs hommes tués et quelques-uns noyés; le général en chef la récompensa dans la personne de son chef, en nommant chef de brigade sur le champ de bataille le chef de bataillon **Robin** qui la commandait provisoirement depuis quatre mois.

Le sous-lieutenant **Salvatori** se fit de nouveau remarquer par son audace et par l'entrain qu'il sut imprimer à son peloton.

Le caporal **Valade**, du 3e bataillon, dans l'attaque du plateau de Friedberg, parvint à se glisser sous une batterie ennemie, à tuer plusieurs cannonniers, et à ramener une pièce attelée de quatre chevaux et 5 servants avec elle.

Combat de Freising (3 septembre). — L'armée de Sambre-et-Meuse continuait de marcher sur les traces des Autrichiens;

1796 le 30 août, elle arrivait à Pfaffenhoffen et y prenait position. Le 3 septembre, des détachements pris dans la 21e Légère servirent d'éclaireurs à une colonne composée d'une demi-brigade de ligne et de deux régiments de cavalerie, et qui, placée sous les ordres de l'adjudant-général **Demont**, avait pour mission de s'emparer de Freising et du pont de l'Isar. Suivant nos escadrons à la course, les compagnies de la 21e entrèrent dans la petite ville qu'elles enlevèrent au pas de charge, et arrivèrent pêle-mêle avec les Autrichiens sur le pont de l'Isar que l'ennemi n'eut pas le temps de détruire.

Combat de Mainburg (7 septembre). — La 21e, appuyée par deux régiments de cavalerie, marcha le 7 sur Mainburg; chargée par les escadrons autrichiens, elle manœuvra pour se mettre sous la protection de notre artillerie qui tira à mitraille sur les Autrichiens et en fit un horrible carnage; un bataillon du régiment de Szekler, soit environ 500 hommes, fut fait prisonnier avec deux pièces de canon.

Retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle. — A la nouvelle de la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse, Moreau dut modifier son plan de campagne et prit la résolution de faire passer son armée sur la rive gauche du Danube; le mouvement commença le 11 septembre, et la 21e fut désignée pour masquer à l'ennemi cette marche rétrograde.

Affaire de Pottmès. (14 septembre). — Etablie au village de Pottmès avec deux escadrons du 9e Hussards, la 21e Légère y fut attaquée le 14 par un fort parti d'émigrés du corps de Condé; elle eut même quelques postes avancés enlevés; mais elle réussit à délivrer ses prisonniers et se replia en bon ordre sur Ebekirchen, et de là sur Neuburg.

1796 **Combat sous Neuburg** (15 septembre). — Le chef de brigade Robin occupait le village de Buch avec le 1er bataillon et cinq compagnies du 2me; attaqué le 15 par des forces bien supérieures, composées en grande partie de cavalerie, il fit la résistance la plus énergique. Mais, voyant que le secours qu'il avait demandé n'arrivait pas, il se décida à la retraite. Le mouvement se fit en échelons par compagnie, dans la direction de Sinning. Nos compagnies, qui pour comble d'infortune manquaient de munitions, résistèrent de leur mieux avec la baïonnette aux charges successives de la cavalerie; mais quelques-unes furent cernées et obligées de se rendre; celles qui purent gagner le bois de Fermittenhausen réussirent seules à s'échapper et à rejoindre le détachement de la division Duhesme qu'on envoyait trop tard à leur secours.

Dans cette malheureuse journée, la 21e avait eu beaucoup d'hommes mis hors de combat par le feu; elle avait perdu en outre près de 400 prisonniers, au nombre desquels se trouvait le chef de brigade Robin. Après toutes ces pertes, elle ne comptait guère plus de 1600 combattants.

Combat de Schussenried (30 septembre). — Moreau s'était décidé à se replier sur le Rhin en remontant la vallée du Danube; l'avant-garde du centre devint alors l'arrière-garde et couvrit la retraite. Le 27, l'armée de Rhin-et-Moselle arriva à hauteur de Biberach et y prit position. L'arrière-garde du centre, qui était postée près du village de Schussenried, fut attaquée le 30 vers dix heures du matin par l'avant-garde de Latour; les 21e Légère et 31e de Ligne résistèrent à outrance au premier choc en défendant la lisière d'un bois, malgré le feu de neuf pièces d'artillerie auquel elles ne pouvaient pas répondre. L'arrivée de deux brigades ennemies les força à céder le terrain, et il s'engagea alors un combat presque corps à corps

1796 sous bois ; renforcées par la brigade Lecourbe, les deux demi-brigades reprirent l'offensive, chassèrent du bois les Autrichiens, et réoccupèrent leur position première. Le combat se prolongea fort avant dans la nuit, et chacun coucha sur ses positions, les postes à portée de fusil les uns des autres.

Cette affaire avait été très meurtrière : elle coûtait un millier d'hommes à chaque camp ; la 21e Légère avait eu environ 200 hommes hors de combat.

Bataille de Biberach (2 octobre). — Dans cette bataille qui coûta aux Autrichiens plus de 1.000 hommes tués ou blessés, 5.000 prisonniers, 20 pièces de canon et 2 drapeaux, et aux Français à peine 400 hommes hors de combat, la 21e Légère forma avec la 26e Légère une brigade qui fut placée sous les ordres du général Girard-dit-Vieux, et qui eut pour mission d'appuyer le corps de Desaix dans son attaque du centre ennemi sur les hauteurs du Galgenberg ; ses pertes y furent assez sensibles.

Combat de Neustadt (11 octobre). — Les jours suivants, Moreau continua son mouvement de retraite sur le Rhin ; après bien des hésitations, il se décida à déboucher par le val d'Enfer. La brigade Girard (21e et 26e Légères) s'engagea le 11 dans ce long couloir qui était défendu par plusieurs bataillons, un détachement de cavalerie, deux pièces de canon et un fort rassemblement de paysans armés, le tout sous les ordres du baron d'Aspres. Elle enleva facilement Neustadt qui était faiblement occupée, et repoussa devant elle les forces ennemies qui ne tinrent pas devant l'élan de nos troupes ; le soir, elle campait à Zarten après avoir fait quelques centaines de prisonniers et pris un canon à l'ennemi.

Le 13, toute l'armée de Rhin-et-Moselle, parvenue dans la

1796 plaine du Rhin, prenait position sur la rive gauche de l'Elz autour de Waldkirch ; Moreau lui laissa quelques jours de repos pour se refaire des fatigues des marches et des combats des jours précédents.

Bataille d'Emmendingen (19 octobre). — Dans cette bataille, que Moreau livra à l'archiduc Charles et qui resta indécise en coûtant à chaque parti environ 500 hommes tués ou blessés et 200 ou 300 prisonniers, la 21ᵉ Légère, qui depuis quelques jours comptait à la brigade Laboissière, éprouva des pertes assez sensibles : le brave capitaine **Dumarest** y fut blessé.

Combat de Schliengen (24 octobre). — Moreau, après avoir fait passer le Rhin à Neu-Brisach au corps de Desaix, prit le parti de se diriger sur Huningue avec le centre et l'aile droite de son armée. La brigade Laboissière, désignée pour former l'arrière-garde du centre, fut engagée journellement avec les éclaireurs ennemis. Dans le combat de Schliengen, que l'archiduc nous livra le 24 avec des forces supérieures aux nôtres, et auquel mit fin un violent orage accompagné d'un épais brouillard, la 21ᵉ eut deux officiers blessés.

Fin de la campagne. — Le combat de Schliengen, qui resta indécis, fut le dernier de cette campagne ; l'armée française franchit le Rhin sur le pont d'Huningue dans les journées du 25 et du 26, sous la protection des arrière-gardes de Laboissière et d'Abatucci.

Ainsi se termina cette retraite de 47 jours en pays ennemi, dans laquelle nos troupes surmontèrent des difficultés sans nombre : les hommes étaient pour la plupart pieds nus et affublés d'habits de paysans qu'ils s'étaient procurés en route ; mais, sous

1796 ces haillons, ils savaient conserver leur air martial, et leur défilé sur le pont d'Huningue présenta néanmoins un spectacle imposant.

La 21e légère a l'intérieur (26 octobre 1796-23 janvier 1797). — La 21e Légère cessa alors de faire partie de l'armée de Rhin-et-Moselle et fut envoyée en cantonnements dans le Mont-Terrible pour se reposer de ses fatigues. Elle en avait le plus grand besoin, car, dans cette campagne de cinq mois à peine, elle avait assisté à 4 batailles rangées, à 13 combats et à 4 affaires particulières, sans compter les escarmouches. Toujours placée à l'avant-garde dans la marche en avant, à l'arrière-garde pendant la retraite, elle avait été à peu près journellement aux prises avec l'ennemi. Aussi son effectif était-il réduit de moitié environ : partie de Deux-Ponts avec 59 officiers et 2.478 hommes présents, elle rentrait en France avec une vingtaine d'officiers et 1.223 hommes sous les armes; plus de 400 de ceux qui manquaient à l'appel étaient en captivité; ces prisonniers de guerre furent échangés pour la plupart avant la fin de l'année, et le chef de brigade Robin rentra au corps avec eux.

La demi-brigade se réorganisa à Porrentruy; c'est là qu'elle reçut en incorporation la 21e (*bis*) Demi-Brigade Légère de première formation, dont il a été question à la fin du chapitre précédent, et qui comptait 47 officiers et 765 hommes.

1797 La 21e légère a l'armée d'italie (24 janvier 1797-25 mai 1798). — Le repos de la 21e ne devait pas être de longue durée : elle fut comprise dans les 30.000 hommes de renfort tirés des armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse, que le Directoire envoya à Bonaparte en Italie.

Partie de Porrentruy le 24 janvier, elle arrivait à Vicence le 4 mars, en passant par Chambéry, le col du Mont-Cenis et Milan,

1797 après une marche de 40 jours dans laquelle elle ne laissa presque personne en route; à son arrivée, elle comptait 1.962 hommes présents sous les armes. Son dépôt la suivit à un mois d'intervalle et se transporta à Crémone.

Bonaparte, qui n'attendait que l'arrivée de ces renforts pour aller dicter à Vienne même les volontés du gouvernement français, reprit aussitôt les hostilités contre l'archiduc Charles.

La 21e Légère fut affectée à la 3e division que commandait le général Sérurier, et forma l'avant-garde de cette division qui se concentrait à Castel-Franco; le 10 mars, elle arrivait dans cette localité, et le jour même l'armée d'Italie se portait en avant.

Passage de la Piave (12 mars). — La division Sérurier, la 21e Légère en tête, franchit la Piave le 12 malgré une crue du fleuve; les braves de la 21e, refusant le secours de la cavalerie qui leur est offert, traversent avec de l'eau jusqu'aux seins; un tambour seul se noie. Les quatorze premiers hommes qui atterrissent sont enlevés par une patrouille de hussards Autrichiens qui explorait la rive opposée. Les premières compagnies se déploient aussitôt arrivées, chassent les cavaliers et leur font même quelques prisonniers.

La 21e eut dans cette journée un homme tué et 12 blessés.

Passage du Tagliamento (16 mars). — Dans ce passage où nos troupes s'avancèrent aussi correctement qu'à la parade, la division Sérurier ne marchait qu'en seconde ligne. La 21e Légère, qui fut à un moment donné envoyée pour recueillir un de nos régiments de cavalerie trop engagé sur notre droite, n'eut dans cette affaire qu'un carabinier emporté par un boulet.

Affaire de Visco (18 mars). — En arrivant à Visco, le 18 mars, la demi-brigade trouva ce village occupé par un parti

1797 ennemi ; elle engagea aussitôt avec lui une fusillade qui nous coûta deux hommes blessés; trois chasseurs, qui s'étaient trop aventurés, furent faits prisonniers par les Autrichiens qui s'empressèrent de battre en retraite.

Passage de l'Isonzo et prise de Gradisca (19 mars). — Le 19, la petite place de Gradisca ayant refusé de se rendre à la division Bernadotte, Bonaparte fit passer à gué l'Isonzo à la division Sérurier entre San-Pietro et Cassegliano. Sur la rive opposée était la brigade de Seckendorf, précédée de deux bataillons de Croates et soutenue par deux pièces d'artillerie.

Les braves de la 21e, formés en colonnes serrées et ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, s'avancent sans hésiter, malgré une ou deux décharges de mitraille et quelques feux de mousqueterie; gravissant rapidement la berge opposée, ils culbutent les bataillons croates et les mettent en fuite; la brigade Seckendorf ne persiste pas davantage et bat précipitamment en retraite.

La division Sérurier franchit la rivière derrière la 21e et se porta vers Gradisca. Le gouverneur de cette petite place, se voyant pris à revers, capitula dans la nuit et nous livra la garnison de 2.800 hommes, 8 drapeaux et une dizaine de pièces de campagne.

Une colonne autrichienne envoyée pendant la nuit par l'archiduc pour débloquer Gradisca avait été repoussée avec perte par les carabiniers de la 21e et par d'autres compagnies d'élite de la division qui faisaient bonne garde.

La demi-brigade eut dans cette journée 3 hommes tués et 16 blessés.

Le chef de brigade Robin signala tout particulièrement à l'attention des généraux, dans le rapport qu'il fournit sur cette affaire, le sergent **Bianconi** et le carabinier **Dizereau**, qui, à eux deux, avaient chargé à la baïonnette un groupe de 8 Autrichiens

1797 et les avaient ramenés prisonniers malgré une défense opiniâtre de leur part.

Fin de la campagne. — Bonaparte s'avança alors sur Vienne; mais, le 7 avril, les préliminaires de la paix de Léoben vinrent arrêter la marche victorieuse des Français. La division Sérurier occupa Grätz pendant la durée des négociations et fut envoyée ensuite en Vénitie, dans la première quinzaine de mai. La 21° occupa successivement Cassano, Conegliano, Trévise et Vicence.

1798 **La 21° Légère au corps d'expédition de Rome.** — La 21° fut désignée pour faire partie du corps expéditionnaire de 16.000 hommes que le général Berthier rassembla à la fin de janvier pour aller rétablir l'ordre dans les Etats Pontificaux; après avoir soumis pendant sa marche les révoltés de Massacio et de Cingoli, elle arriva aux portes de Rome le 9 février et alla occuper le château Saint-Ange que nous avait remis le pape.

A la suite d'odieuses exactions commises par nos administrateurs, la population romaine tenta un soulèvement qui s'étendit bientôt aux campagnes environnantes; la 21° fut envoyée le 23 février à Narni et à Terni pour contenir les perturbateurs. A la fin de mars elle vint camper sous les murs de Rome.

Désignée pour entrer dans la composition de la division que le général Desaix, nouvellement arrivé, devait prélever sur le corps d'occupation de Rome pour l'emmener en Egypte, la 21° Légère se transporta à Civita-Vecchia au commencement d'avril.

Pendant son séjour dans cette ville, elle fournit deux bataillons à une petite colonne expéditionnaire que le général Mireur forma vers le milieu du mois pour soumettre les bandes armées qui parcouraient les campagnes, principalement sur les frontières de la Toscane.

1798 **Prise d'Orvieto** (17 avril). — Les insurgés s'étaient retirés en grand nombre sur la petite place forte d'Orvieto. Le général Mireur, avec un bataillon de la 21e, les avait suivis pas à pas et était arrivé en même temps qu'eux le 16 au soir sous les murs de la ville ; sans leur laisser le temps de s'y retrancher, il entra de force dans la place le lendemain matin, fit arrêter les principaux fauteurs de l'insurrection et dispersa les paysans. La 21e eut dans cette affaire un lieutenant tué et quelques hommes mis hors de combat.

Elle rentra alors à Civita-Vecchia où elle attendit d'être embarquée pour l'Egypte. Son dépôt, qui avait été transféré de Crémone à Vicence et à Perugia, reçut l'ordre de se transporter à la Cadière, près de Toulon.

LA 21e LÉGÈRE A L'ARMÉE D'ORIENT (26 mai 1798-23 octobre 1801). — La 21e Légère forma, avec les 61e et 88e de Ligne, et les 7e Hussards et 20e Dragons, la division Desaix qui, embarquée sur 80 bâtiments de différentes nations, quitta le port de Civita-Vecchia le 26 mai, et rallia le 9 juin le reste de la flotte française sur les côtes de Sicile.

Prise de Malte (13 juin). — Bonaparte avait décidé de s'emparer de Malte à son passage et fit débarquer l'armée sur plusieurs points de l'île. Le 10, à la pointe du jour, la division Desaix prit terre près du petit port de Marsa-Sirocco : la 21e Légère, conduite par le général Belliard, descendit la première et perdit quelques hommes par le feu dirigé des redoutes qu'occupait l'ennemi le long de la côte ; elle eut bientôt enlevé ces ouvrages et rejeté les défenseurs sur la Valette et sur le fort de Rohan ; ce dernier, sommé par un détachement de la demi-brigade, ne tarda pas à capituler.

Le général Belliard se dirigea alors sur la Valette et ferma du

1798 côté de l'Est, l'investissement de cette place. Déjà on avait débarqué des mortiers et on se disposait à bombarder la ville, lorsque le 11 au matin le grand maître de l'Ordre demanda à traiter. Le 12, les Français occupèrent les ouvrages avancés et le 13, ils entraient dans le chef-lieu de l'île.

Débarquement en Egypte (2 juillet). — Laissant le général Vaubois avec 4.000 hommes pour occuper Malte, Bonaparte faisait voile vers l'Egypte le 19 juin, et la flotte mouillait le 1er juillet à la pointe du marabout, à trois lieues et demie à l'ouest d'Alexandrie. Le débarquement commença aussitôt, malgré les récifs et la violence du vent. La 21e ne descendit à terre que le 2 et se dirigea le soir sur Alexandrie que Bonaparte avait enlevée aux Turcs dans la journée, avec les premières troupes débarquées; elle laissa trois compagnies du 3e bataillon, de 100 hommes chacune, pour tenir garnison sur les vaisseaux de haut bord ; les 24 autres compagnies ne comprenaient au total que 1.800 hommes en nombre rond sous les armes.

Bonaparte se dirigea sans retard sur le Caire par la route la plus courte, celle de Damanhour, à travers le désert. La division Desaix, désignée pour former l'avant-garde de l'armée, partit d'Alexandrie le 3 ; les divisions suivirent à un jour d'intervalle chacune.

L'avant-garde mit quatre jours pour parcourir les 60 kilomètres qui séparent Alexandrie de Damanhour. Habillés comme en Europe et lourdement équipés, les hommes souffrirent cruellement de l'ardeur du soleil, du manque d'ombre et d'eau ; mais ils supportèrent vaillamment la fatigue et les privations.

La colonne de Desaix eut à repousser, pendant les deux dernières étapes, les attaques de cavaliers arabes qui venaient à chaque instant la harceler sur ses derrières et sur ses flancs : quelques hommes qui s'étaient écartés furent enlevés et eurent à

1798 subir les plus odieux traitements ; la troupe apprit ainsi à ses dépens à connaître les dangers qu'il y avait à quitter sa place dans le rang, et ces exemples produisirent un effet salutaire.

La division arriva le 7 à Damanhour où elle trouva de l'eau et quelques légumes ; elle y attendit le reste de l'armée.

Combat de Ramanieh (10 juillet). — L'armée reprit sa marche le 10, la division Desaix formant l'arrière-garde. Au moment où celle-ci quitta Damanhour, 600 Mameluks vinrent entourer la 21e Légère qui marchait à la queue de la colonne et ne cessèrent d'escarmoucher avec elle. A une lieue de Ramanieh, ils se décidèrent à charger. Desaix, qui avait fait marcher en colonne serrée par division, et prendre les distances de peloton, fit aussitôt former ses pelotons à droite et à gauche en bataille et ordonna un feu sur deux rangs. L'ennemi resta interdit devant une telle mousqueterie ; quelques cavaliers cependant vinrent s'abîmer sur nos baïonnettes, mais le gros de la troupe s'éloigna hors de portée de canon.

La division ne perdit que 4 hommes dans cette journée. Le soir elle arrivait à Ramanieh et les hommes purent se désaltérer et se rafraîchir dans le Nil. L'armée séjourna jusqu'au 12 et se remit en marche pour le Caire par la rive gauche du Nil, précédée par la flottille qui remontait le fleuve.

Bataille de Chebreiss (13 juillet). — Les cinq divisions, formant chacune un carré creux au centre duquel étaient les bagages, furent disposées en échiquier pour se soutenir mutuellement et s'avancèrent dans cet ordre qui rendait leur marche pénible, mais qui les garantissait contre toute surprise. Chaque face avait de 6 à 12 files de profondeur ; l'artillerie était placée aux quatre angles : les trois compagnies de carabiniers de la demi-brigade légère se maintenaient à 300 mètres en avant et sur les flancs pour éloigner

1798 les tirailleurs ennemis et devaient se retirer dans le carré aussitôt que les adversaires se montreraient en force et se disposeraient à charger.

La division Desaix, placée à droite, marchait parallèlement au Nil. L'armée, qui appuyait sa gauche au fleuve, arriva le 13 à huit heures du matin au village de Chebreiss et y vit l'ennemi déployé. Mourad-Bey était là avec 3.500 Mameluks, 2.000 janissaires à pied, 12.000 servants armés et une flottille de 60 bâtiments légers appelés djermes, dont 26 étaient armés : en outre, une quantité de Bédouins du Bahireh, qui n'avaient pas cessé de nous suivre depuis Damanhour, caracolaient sur nos derrières et sur nos flancs.

L'armée française prend son ordre de bataille, les divisions à 300 mètres d'intervalle ; Desaix, qui reste à droite, s'appuie au petit village de Minutbecheh qu'il fait barricader et occuper par un bataillon de la 21e et trois pièces de canon ; il aplatit son carré et lui donne la forme d'un rectangle de 300 mètres de front et de 50 mètres de profondeur.

Bonaparte attend trois heures durant l'arrivée de notre flottille retenue par les vents contraires ; pendant ce temps, quelques Mameluks isolés viennent provoquer nos carabiniers et plusieurs d'entre eux trouvent la mort dans ces combats singuliers : les vainqueurs se partagent leurs dépouilles : outre leur sellerie et leurs armes qui étaient d'un grand prix, chacun de ces cavaliers avait sur lui jusqu'à cinq ou six mille francs en or.

Vers onze heures, Mourad-Bey se décide à nous attaquer : ses cavaliers fondent comme un ouragan sur notre ligne où ils sont reçus par une terrible décharge ; ayant réussi à passer entre les divisions Reynier et Dugua, ils cherchent à prendre nos carrés à revers, espérant les trouver dégarnis de ce côté ; mais ils sont reçus par une fusillade aussi nourrie que sur le front ; ils vont alors se rallier à une lieue de notre droite, après avoir défilé sous les feux de la division Desaix.

1798 Une attaque des Arabes sur Minutbéchch n'avait pas mieux réussi et avait été repoussée vigoureusement par le bataillon de la 21e.

Le caporal-fourrier **Laurain**, Sylvain, de la demi-brigade fut signalé pour sa belle conduite dans cette affaire.

L'armée française continua sa marche sur le Caire, à petites journées, partant ordinairement au milieu de la nuit pour éviter la chaleur, et ne faisant guère plus de quatre lieues par jour.

Bataille des Pyramides (21 juillet). — Mourad-Bey, voulant nous défendre l'accès du Caire, avait réuni au village d'Embabeh, sur la rive gauche du Nil, une nombreuse armée : 6.000 Mameluks et 6.000 Arabes de grande tente formaient le centre de sa ligne ; 8.000 Bédouins à cheval formaient sa gauche, dans la direction des pyramides de Giseh ; 20.000 hommes à pied, tant janissaires qu'Arabes des milices du Caire, occupaient sur sa droite un camp retranché en avant d'Embabeh qu'il avait fait fortifier avec 40 pièces en fer de gros calibres ; enfin, en arrière des Mameluks se trouvait la foule de leurs serviteurs, fellahs qu'on avait armés pour la circonstance, mais qui n'étaient qu'une cohue de 15.000 individus. Sur le Nil, une flotte de 300 djermes contenant toutes les richesses des Mameluks barrait la route à notre flottille.

Après s'être reposée pendant la journée du 20, l'armée française marchant toujours en cinq carrés, la division Desaix à droite et en avant, quitte Oum-Dynar à deux heures du matin ; vers 9 heures, elle arrive en vue d'Embabeh. Le spectacle est imposant : on aperçoit distinctement l'armée de Mourad-Bey et l'on voit resplendir au soleil les armes étincelantes des cavaliers ; en arrière de la ligne ennemie on découvre le Caire avec ses 400 minarets ; à droite se dressent les gigantesques pyramides de Giseh.

Bonaparte donne à son armée la même formation qu'à la bataille de Chebreiss : la division Desaix, qui se trouve bien en avant, doit

1798 attaquer le centre de la ligne ennemie, en se tenant hors de portée des canons d'Embabeh, envelopper les Mameluks et les jeter dans le Nil. Vers deux heures, la division, qui a pris un peu de repos dans un petit bois de palmiers, se reforme et s'ébranle, ainsi que la division Reynier qui doit appuyer son mouvement. Mais Mourad-Bey, en voyant nos colonnes se remettre en marche, part comme l'éclair avec 7 à 8 mille Mameluks ou cheiks, passe entre les divisions Desaix et Reynier, et les enveloppe. Le carré de Desaix encore embarrassé en partie dans les bois de palmiers, a à peine le temps de se porter en dehors ; il reste ferme et inébranlable ; les faces ne font usage de la mousqueterie qu'à une faible distance et l'artillerie ne tire qu'à demi-portée de mitraille.

La témérité des Mameluks vient échouer contre ces remparts hérissés de baïonnettes ; le nombre de ceux que notre feu a couchés à terre est déjà considérable, néanmoins les survivants s'obstinent à caracoler pendant une demi-heure encore dans l'intervalle qui sépare les deux divisions et à se précipiter sur les différentes faces ; quelques-uns même parviennent à pénétrer dans l'intérieur des carrés où ils trouvent la mort. Enfin Mourad-Bey, reconnaissant l'inutilité de ses efforts, donne le signal de la retraite et se dirige avec 3.000 cavaliers sur le village de Giseh.

Pendant ce temps, notre gauche enlevait le camp retranché d'Embabeh et jetait dans le Nil la multitude des Arabes et des fellahs ; la flotte ennemie était en grande partie incendiée.

Vers 6 heures du soir, bien que les troupes fussent exténuées, la division Desaix reçut l'ordre de poursuivre Mourad-Bey et de pousser jusqu'à Giseh ; elle n'arriva dans ce gros village qu'à 9 heures et le trouva évacué ; les hommes, qui avaient marché ou combattu pendant 19 heures sous un ciel brûlant, étaient à bout de forces. Giseh leur offrit d'abondantes ressources et des installations confortables.

Jamais victoire aussi importante ne coûta moins de sang aux

1798 vainqueurs : les Français n'eurent au total que 10 hommes tués et environ 60 blessés ; l'ennemi avait perdu en tout près de 10.000 hommes tués, noyés ou blessés. Ce fut le triomphe de la tactique et de la discipline des Européens sur la valeur incontestable mais désordonnée des Orientaux ; cette bataille démontra la supériorité d'une infanterie qui sait garder son calme et faire un usage opportun de ses feux, sur une cavalerie trois fois plus nombreuse.

La 21e Légère, sous la direction du général Belliard, montra une résistance qui lui valut les éloges du général Desaix : elle avait attendu à 20 pas la deuxième charge des Mameluks, et son feu bien nourri avait semé la mort dans les groupes compactes de cavaliers.

Le chef de brigade **Robin** fut cité pour la bravoure qu'il avait déployée.

Bataille navale d'Aboukir (1er et 2 août). — Bonaparte entra au Caire le 25, mais la division Desaix demeura sur la rive droite du Nil, à deux lieues en amont de la ville, dans le camp retranché de Torrah, où officiers et soldats trouvèrent à s'installer confortablement. C'est là que l'on apprit le désastre essuyé par notre escadre à Aboukir.

Les trois compagnies du 3e bataillon de la 21e Légère avaient été réparties sur les vaisseaux de haut bord de la façon suivante : la 4e compagnie sur le *Spartiate* ; la 5e, sur le *Guillaume-Tell* et la 8e sur le *Franklin*.

Les 4e et 8e compagnies firent des prodiges de valeur dans cette lutte acharnée entre les deux escadres française et anglaise, où l'aile gauche de notre ligne soutint pendant dix-huit heures les efforts de toute la flotte de l'amiral Nelson. Le *Spartiate* eut à lutter à tribord contre le *Vanguard*, vaisseau-amiral ennemi, et à babord contre le *Goliath* ; le *Franklin* fut de même pris entre deux feux,

1798 ayant d'un côté le *Swiftsure* et de l'autre le *Léandre*. Le combat, commencé le 1er avril vers cinq heures du soir, se continua jusqu'au lendemain vers le milieu du jour ; l'attaque et la défense furent extrêmement vives ; les chasseurs de la 21e remplacèrent dans les manœuvres les matelots qui étaient à terre au moment de l'attaque et qui n'avaient pas eu le temps de rejoindre. Après deux heures d'une épouvantable canonnade entre les bâtiments presque accolés, les Anglais envoient des chaloupes pour chercher à incendier nos vaisseaux ; les braves de la 21e quittent un instant les batteries, montent avec leurs fusils sur le pont et jettent à la mer les audacieux agresseurs.

A dix heures du soir, l'explosion de l'*Orient*, notre vaisseau-amiral, projette sur le *Franklin* des matières enflammées qui menacent d'incendier ce vaisseau. Le caporal **Chaumont** garde tout son sang-froid au milieu de l'épouvante causée par cette effroyable explosion, rallie quelques hommes, coupe les agrès enflammés et les jette à la mer. Trois fois l'incendie se manifeste à bord, et trois fois il est éteint par les braves de la 21e.

Le *Franklin*, après la perte de l'*Orient*, eut à lutter contre quatre vaisseaux ennemis. Le 2, à midi, il amena son pavillon : toutes ses pièces étaient démontées, et les trois quarts de son personnel hors de combat. La 8e compagnie avait été cruellement éprouvée : le capitaine **Chantereau** et 20 sous-officiers et chasseurs avaient trouvé la mort ; presque tous les survivants étaient blessés.

Sur le *Spartiate*, le combat fut aussi vif et se continua le lendemain jusqu'au milieu du jour ; ce bâtiment fut aussi maltraité que le *Franklin* et ne se rendit qu'à la dernière extrémité. La 4e compagnie déploya le même courage, la même ténacité que la 8e ; le capitaine **Marceron** et 17 hommes de cette compagnie furent tués à bord ; ceux qui survécurent étaient eux aussi à peu près tous blessés.

Les sous-lieutenants **Paravagna** et **Rouet**, qui montrèrent la plus

1798 grande bravoure, eurent leurs noms mentionnés dans les rapports des capitaines de vaisseau.

Notre aile droite ne prit pas part à l'action : le *Guillaume-Tell*, qui faisait partie de la division de droite sous l'amiral Villeneuve, coupa ses câbles le 2 au matin et, après avoir envoyé quelques bordées sur les vaisseaux anglais, fit voile vers Malte où il se réfugia. La 5e compagnie qu'il transportait fut débarquée à la Valette et augmenta la garnison de l'île.

Une trentaine d'hommes de la 21e restèrent prisonniers des Anglais et moururent presque tous en captivité; les blessés furent débarqués à Alexandrie et rejoignirent pour la plupart, après leur guérison, leur bataillon au Caire.

La 21e Légère dans la Haute-Egypte. — Mourad-Bey, qui s'était retiré dans la Haute-Egypte avec 3.000 Mameluks, avait reformé une armée avec les indigènes et avec des Arabes venus d'Yambo, port situé sur la côte orientale de la mer Rouge; il avait en outre reconstitué une flottille assez nombreuse sur le Nil.

Desaix, que Bonaparte envoya contre lui, partit de Giseh, le 25 août, avec une colonne de 5.000 hommes environ, dont 600 cavaliers et 300 artilleurs ou sapeurs; il emmenait avec lui les généraux de brigade Belliard et Friant. L'infanterie se composait des deux premiers bataillons des trois demi-brigades de sa division (21e Légère, 61e et 88e de Ligne) : les troisièmes bataillons devaient être échelonnés par la suite le long du Nil pour assurer les communications de la colonne avec le Caire.

Toutes les troupes furent embarquées sur des djermes, escortées par une escadrille de huit petits bâtiments montés par des marins français. Le 4 septembre, l'expédition arriva à Abou-Girgeh où les six bataillons débarquèrent.

Affaire de Cheboubich (6 septembre). — Le 6, de grand

1798 matin, le général Desaix pousse une reconnaissance dans la direction de Behnesch avec le 1er bataillon de la 21e ; après trois heures de marche dans un pays inondé, il arrive au village de Cheboubieh, où il apprend que Mourad-Bey est descendu avec ses forces vers le Fayoum et qu'il ne reste plus sur le canal du Bahr-Yousef que quelques djermes sous la protection de 150 Mameluks et d'autant d'Arabes. Le 1er bataillon redouble d'efforts et, après une marche excessivement pénible dans des champs coupés de canaux, il arrive au Bahr-Yousef, sur lequel il aperçoit douze djermes ennemies descendant vers le Fayoum. Les carabiniers engagent aussitôt une fusillade très vive avec les 300 hommes d'escorte qui sont sur la rive gauche et parviennent à les éloigner ; ils s'emparent alors de douze bateaux qui sont chargés de vivres, et les conduisent à Behnesch où la colonne passe la nuit. La 21e eut 2 carabiniers blessés dans cette affaire.

Quatre compagnies furent laissées pour conduire les djermes à Darout-el-Chérif sur le Nil, et les cinq autres rentrèrent avec Desaix à Abou-Girgeh.

La flotte de Mourad-Bey avait remonté le Nil à notre approche ; Desaix se lança à sa poursuite et poussa vainement jusqu'à Syout, sans parvenir à l'atteindre.

Pendant ce temps, Mourad avait insurgé le pays derrière nous, et le général français se vit dans l'obligation de revenir sur ses pas. Le 21, notre flottille arrivait à Darout-el-Chérif, où elle trouvait le 3e bataillon de la 21e Légère venu du Caire sous la protection de l'aviso le *Pluvier* ; le 23, elle s'engageait dans le Bahr-Yousef pour descendre au Fayoum.

Affaire de Menekiah (3 octobre). — Le 3 octobre, elle arrivait au village de Menekiah, à l'entrée de cette province ; les carabiniers de la 21e eurent ce jour-là avec les avant-postes de Mourad-Bey un engagement qui resta à notre avantage.

1798 Le lendemain, Desaix fait débarquer les troupes près de ce village, et la division, formée en carré et marchant à hauteur de la flottille, va coucher le soir à Mansourah. Le 5, on découvre le camp de Mourad-Bey qui se replie devant nous, non sans nous faire harceler ; le 6, les Français avancent encore et arrivent près de Sediman où l'ennemi semble s'être arrêté pour nous attendre et nous livrer combat.

Bataille de Sediman (7 octobre). — Desaix, laissant à bord de la flottille un certain nombre de compagnies pour garder les bateaux et les nombreux malades, atteints d'ophtalmie pour la plupart, n'emmène avec lui que 2.000 fantassins et 500 cavaliers, avec deux pièces d'artillerie. Parti le 7 au lever du soleil, le carré arrive vers 8 heures du matin en face de l'armée de Mourad-Bey en position au village de Sediman : 2.500 Mameluks et 8.000 Arabes sont en première ligne ; en arrière du village, 8.000 fellahs armés occupent les hauteurs avec 5 pièces de canon.

Desaix fait faire halte et rentrer dans l'unique carré tous les pelotons de tirailleurs ; deux groupes seulement de 200 hommes, formant eux-mêmes un petit carré chacun, sont laissés aux deux angles antérieurs pour flanquer les grandes faces et donner des feux croisés : le petit carré de droite, composé d'hommes de la 21e, est sous les ordres du capitaine **Vallet**, de la demi-brigade ; celui de gauche, formé avec des hommes pris dans la 21e Légère et dans la 61e de Ligne, est commandé par le capitaine **Sacrost**, également de la 21e.

Ces mesures prises, le carré, véritable fortification humaine, attend de pied ferme la charge de l'ennemi qui ne tarde pas à l'assaillir sur toutes ses faces. La mitraille, vomie par nos deux pièces placées sur le front, détourne les Mameluks, qui se rejettent alors en grande partie sur notre petit carré de droite : le capitaine Vallet ne fait faire feu qu'à portée de pistolet : les hommes croi-

1798 sent ensuite la baïonnette et les premiers cavaliers ennemis viennent se briser sur ce rempart d'acier. Mais les Mameluks reviennent plusieurs fois à la charge ; ne pouvant culbuter les baïonnettes, ils lançent leurs armes avec une force telle que plusieurs chasseurs sont blessés; à la troisième charge ils enfoncent le petit carré : on se bat alors corps à corps, et le capitaine Vallet réussit à se retirer dans le grand carré avec la majeure partie de son monde.

Les Mameluks avaient fait également une tentative sur le petit carré de gauche sans pouvoir l'entamer : le capitaine Sacrost, par un excellent usage de son feu avait repoussé toutes les charges.

La mitraille et le feu de la mousqueterie partant des faces du grand carré obligent l'ennemi à s'éloigner ; mais bientôt les Mameluks démasquent trois pièces de canon qu'ils ont fait traîner sur une petite hauteur. Un boulet emporte les jambes de cinq hommes dans le petit carré de gauche ; d'autres arrivent dans le grand carré.

Ce tir incommode la division déjà embarrassée de nombreux blessés, et sa position devient critique. Sentant tout le danger qu'il y a à rester immobile sous ce feu meurtrier, les carabiniers de la 21e s'écrient en s'adressant à Desaix : « Général, marchons aux pièces. » Desaix fait battre la charge : les carabiniers se déploient en tirailleurs, essuient quelques coups de mitraille et s'élancent à la baïonnette sur les pièces que l'ennemi s'empresse d'abandonner.

Mourad-Bey, alarmé de cette perte, part au galop avec ses cavaliers pour nous les reprendre ; vain effort ! sa charge est repoussée et la bataille est perdue pour lui. Mameluks, Arabes, Fellahs, tous prennent le chemin du désert, laissant le champ de bataille couvert d'un millier de leurs morts, soit 500 Mameluks et 500 Arabes : trois beys et plusieurs kâchefs avaient été tués.

Cette journée, une des plus meutrières de l'expédition d'Egypte,

1798 coûtait aux Français le septième de l'effectif engagé, soit 200 morts et 150 blessés. La 21e Légère comptait : 1 officier tué et 8 blessés ; 41 hommes tués ou morts de leurs blessures, et une trentaine de blessés.

De nombreux militaires de la demi-brigade se distinguèrent dans cette bataille :

Le chef de brigade **Robin** y fut contusionné ; sa belle conduite lui valut une mention spéciale dans le rapport de Desaix, et Bonaparte le nomma provisoirement général de brigade à compter de ce jour.

Le chef de bataillon **Eppler** fut également l'objet d'une proposition ; il fut nommé chef de brigade à titre provisoire en remplacement du citoyen Robin.

Les capitaines **Sacrost** et **Vallet** furent nommés chefs de bataillon au corps à la date du 7 octobre, en récompense de la fermeté qu'ils avaient déployée.

Le lieutenant **Roudier**, Pierre, commandait les tirailleurs qui se précipitèrent sur les canons ennemis ; il déploya une bravoure digne de remarque dans cette circonstance. De retour en France, il reçut un sabre d'honneur le 15 septembre 1802, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur le 24 septembre 1803, et celle d'officier du même ordre le 14 juin 1804.

Le sergent **Laurent**, Michel, était dans le petit carré de droite. Quelques Mameluks allaient y pénétrer ; il les voit, sort de son rang, leur donne la mort et vient reprendre sa place après avoir reçu trois blessures. Pour cet acte de bravoure, il reçut quelques temps après un sabre d'honneur des mains de Bonaparte.

Les caporaux **Parille**, **Richoux** et **Rougereau** furent nommés sergents sur le champ de bataille ; le chasseur **Tremier** fut de même nommé caporal.

Les carabiniers **Chantel** et **Paquet**, qui prirent à eux deux une pièce de canon à l'ennemi, les chasseurs **Châtelain**, **Desmoules**,

1798 Claude, **Marchand**, Julien, **Petitgeon** et **Tissot**, Claude, qui s'étaient distingués d'une manière particulière, furent honorablement cités pour leur belle conduite.

L'on fit sur le champ de bataille un butin énorme : il n'y eut pas un seul cadavre de Mameluk sur lequel on n'eût trouvé trois ou quatre cents louis.

La division passa un mois dans le Fayoum ; Desaix l'employa à organiser le pays et à y lever des contributions. Le nombre de soldats atteints d'ophthalmie allait toujours croissant et les malades étaient dirigés par convois sur l'hôpital d'Ibrahim-Bey, au Caire.

Insurrection du Caire (21 octobre). — La 21e Légère avait son petit dépôt au Caire. Pendant l'insurrection qui éclata soudainement dans cette ville le 21 octobre, quelques militaires de la demi-brigade furent égorgés ; de ce nombre fut le capitaine **Lapasset**.

Combat de Medinet-el-Fayoum (8 novembre). — Desaix était parti le 6 novembre de Médinet-el-Fayoum, principale ville de la province, pour se lancer à la poursuite de Mourad-Bey qui s'était porté vers le sud entre Behnesch et Abou-Girgeh. Il n'avait laissé dans la ville que 250 hommes pris dans ses trois demi-brigades d'infanterie, sous les ordres du commandant Sacrost, de la 21e, afin de garder les magasins et l'ambulance qui contenait 200 malades, la plupart atteints d'ophthalmie.

Un parti ennemi, composé de 500 Mameluks, d'un millier d'Arabes et de deux milliers de fellahs, s'était porté sur Medinet en évitant la colonne de Desaix. Le 8, vers onze heures du matin, il s'élance sur la ville, force les postes qui gardaient les principales issues du mur d'enceinte et se répand dans les rues où les fellahs se mettent à piller les maisons. Les postes se replient sur la maison du kâchef Ali où est installée l'ambulance.

1798 Le général Robin et le commandant Eppler y étaient en traitement pour ophthalmie ; malgré leurs souffrances, ils offrent leurs services. Une centaine de malades prennent les armes, et la petite troupe compte dès lors 350 fusils.

Le général Robin la partage en deux colonnes dans l'intérieur de la cour, l'une sous le commandant Eppler, et l'autre sous le commandant Sacrost.

L'ennemi enveloppe la maison d'Ali et cherche à y pénétrer par les terrasses des maisons voisines; le général Robin fait sonner la charge : on ouvre les portes et les deux colonnes se précipitent à la baïonnette et culbutent Arabes et Mameluks. Beaucoup d'habitants, pour se venger de leurs coreligionnaires qui les ont dévalisés, font le coup de feu avec nous et tirent sur les fellahs qui fuient en désordre ; l'ennemi abandonne la ville, laissant sur le carreau plus de 200 morts.

La 21e Légère eut une dizaine d'hommes mis hors de combat. Les commandants **Eppler** et **Sacrost** déployèrent dans cette journée un grand sang-froid et une rare énergie ; ils furent parfaitement secondés par les troupes sous leurs ordres qui montrèrent une grande bravoure. Le chef de bataillon Eppler reçut quelques jours après de Bonaparte sa commission de chef de brigade.

Desaix, qui avait été renforcé par 1.200 cavaliers sous les ordres du général Davout, se dirigea de nouveau vers la Haute-Egypte à la poursuite de Mourad-Bey. Parti de Beni-Soueyf le 16 décembre, il longea le Nil sur la rive gauche, et, escorté de sa flottille, il s'avança à marches forcées, partant deux heures avant le jour pour ne s'arrêter qu'au coucher du soleil : le 29, il arriva à Girgeh ayant fait cent lieues en 14 jours ; Mourad-Bey fuyait toujours devant lui.

1799 **Bataille de Samanhoud.** (22 janvier). — Desaix s'était arrêté à Girgeh pour attendre sa flottille retenue par les vents con-

1799 traires ; il n'en repartit que le 20 janvier et s'avança entre le Nil et le canal : son armée comptait au plus 5.000 hommes tant en infanterie qu'en cavalerie, et manœuvrait 14 pièces de canon. Le 22, il rencontra l'armée de Mourad-Bey qui ne comprenait pas moins de 14.000 combattants sans artillerie (1.800 Mameluks, 7.000 Arabes à cheval, 2.000 Arabes d'Yambo à pied, et 3.000 Bédouins également à pied). Il forma aussitôt avec son infanterie deux carrés entre lesquels il plaça sa cavalerie disposée aussi en carré.

La 21ᵉ Légère fut placée dans le carré de gauche que commandait le général Belliard.

Comme d'ordinaire, les Mameluks firent preuve d'une grande intrépidité, et les Arabes d'Yambo, réputés les meilleurs fantassins de toute l'Arabie, se distinguèrent par leur audace dans l'attaque ; mais rien ne put résister à l'élan de nos troupes. « Les intrépides carabiniers de la 21ᵉ Légère, dit Desaix dans son rapport, font un feu si vif, et leur bravoure est si grande, que l'ennemi est forcé de se retirer avec une perte considérable... » Le capitaine **Clément**, qui commandait une compagnie de carabiniers, fut cité dans ce rapport.

Mourad-Bey avait eu dans cette journée 250 tués et un nombre considérable de blessés ; les Français n'avaient que 4 tués et quelques blessés.

Cette bataille, qui nous avait coûté si peu de monde, porta un coup terrible à la puissance de Mourad-Bey ; il se retira vers le sud avec les débris de son armée, poursuivi par Desaix.

Le 2 février, la colonne française arrivait à Assouan ou Syène, à 6 kilomètres au-dessous de la première cataracte ; les troupes de Mourad-Bey s'étaient dispersées dans tous les sens.

Trois jours plus tard, le général Belliard poussa une reconnaissance dans le pays des Barabras avec le 2ᵉ bataillon de la 21ᵉ Légère ; à son retour, il ramassa dans l'île de Philæ des armes,

1799 des vivres et la majeure partie des dépouilles des Mameluks qui n'avaient pu faire remonter leurs djermes au-dessus de la cataracte.

Belliard resta à Assouan avec la 21e Légère pour garder le pays : mais Mourad-Bey s'étant porté sur nos derrières entre Esné et Syout, la 21e quitta Assouan le 25 février et arriva à Esné trois jours après.

Combats de Cophtos et de Benout (8, 9 et 10 mars). — Sur ces entrefaites, Hassan-Bey, qui parcourait les pays de la rive droite du Nil avec une colonne de 5 à 6.000 combattants, dont 2.000 Arabes d'Yambo, avait enlevé notre flottille restée en détresse à El Baroud et égorgé les 200 marins et les 300 malades qu'elle portait ; parmi ces derniers se trouvaient une quinzaine d'hommes de la 21e.

Le général Belliard part aussitôt d'Esné dans la direction de Keneh, à la tête d'une colonne comprenant deux bataillons de la 21e Légère, des détachements des 61e et 88e de Ligne, 15 dragons et une seule pièce de 3, soit au total 800 combattants ; le 8 mars, il rencontre près de l'antique Cophtos les bandes de Hassan-Bey chargées du butin fait sur notre flottille ; des Arabes sont vêtus des effets de leurs victimes ; d'autres soufflent dans les instruments de musique qu'ils ont trouvés sur les bateaux ; les sons qu'ils en tirent, mêlés à leurs cris assourdissants, produisent un charivari indescriptible.

Cette cohue s'élance sur le carré qu'a formé Belliard et qu'il a fait flanquer par deux pelotons de tirailleurs ; mais nos braves résistent vaillamment au choc, et la colonne ennemie se replie sur Benout, où Hassan reforme sa ligne de bataille.

Le carré s'avance alors majestueusement dans la plaine, malgré le grand nombre d'ennemis qu'il a devant lui ; en quelques instants il a délogé les tirailleurs arabes qui occupent des fossés et culbuté toute la ligne ennemie qui est rejetée sur Benout. Quatre

1799 pièces de 8, prises sur notre flottille, sont en batterie derrière un retranchement et tirent sur nous; les carabiniers de la 21e, formés en colonne d'attaque, s'élancent pour les enlever; mais, au moment où ils vont aborder l'ouvrage, 400 Mameluks se précipitent derrière eux à toute bride. Nos braves, habitués à ces surprises, ne perdent point contenance; ils s'arrêtent, font rapidement face en arrière et envoient une décharge de mousqueterie si vive que les cavaliers sont arrêtés net et se retirent promptement laissant sur place bon nombre des leurs.

Alors les carabiniers se retournent, se jettent à corps perdu sur les canons, y massacrent une trentaine d'Arabes d'Yambo qui ne veulent point les abandonner, et dirigent les pièces sur les ennemis.

Quelques Arabes se précipitent vers le Nil et cherchent à se sauver sur les djermes; rejetés à la rive par le vent, ils sont passés au fil de l'épée. La plus grande partie se réfugient dans Benout où ils occupent solidement la mosquée et surtout la maison du gouverneur.

Bien qu'on soit à la tombée de la nuit, Belliard forme deux colonnes d'attaque, qui ont chacune un de ces édifices pour objectif.

Le chef de brigade Eppler, qui commande la première, marche contre la mosquée; renonçant à enlever ce monument à cause de la vivacité du feu qu'il essuie, il y fait mettre le feu, et la plupart des Arabes qui le défendent périssent dans les flammes. Les maisons voisines sont réduites par le même procédé, et en un instant le village ne présente plus que des ruines et les rues sont encombrées de cadavres.

La seconde colonne s'était avancée sur la maison du gouverneur, immense construction qui renfermait les provisions et les munitions des rebelles; la nuit était trop avancée et l'on remit au lendemain l'assaut de ce bâtiment. Les maisons voisines furent

1799 incendiées et les Français bivouaquèrent au milieu des ruines fumantes en attendant le jour, et en tenant l'habitation bloquée.

Le 9 à l'aube, le combat recommence : deux colonnes sont formées ; Eppler avec la première doit donner l'assaut, tandis que la seconde maintiendra les Mameluks et les Arabes du dehors. A plusieurs reprises dans la journée cette seconde colonne est assaillie par les Mameluks qui tiennent la campagne autour de Benout ; chaque fois les carabiniers de la 21e reçoivent avec sang-froid ces intrépides cavaliers, les déciment par un feu nourri et les forcent à tourner bride.

Cependant le brave Eppler, s'avançant avec sa colonne de maison en maison, se rapproche de plus en plus de l'enceinte du grand bâtiment ; vers midi il arrive à la porte principale que ses sapeurs brisent à coups de hache. Un groupe de chasseurs met le feu à une petite mosquée attenante au corps de bâtiment et renfermant les barils de poudre pillés sur notre flottille ; une formidable explosion se produit et les murs s'effondrent de toutes parts dans le voisinage. Eppler pénètre alors dans la première cour et fait incendier les constructions.

Les fanatiques Arabes d'Yambo, qui nous disputent chaque corps de logis, chaque mur, se précipitent comme des fous furieux pour arrêter les progrès du feu : nus comme des vers, leur sabre entre les dents et leur fusil à la main, ils déchargent leur arme sur les Français et sautent ensuite sur les parties embrasées, cherchant à les éteindre avec les pieds et les mains ; ils poussent des hurlements affreux, chantent, prient, se battent au milieu des flammes avec un courage et un fanatisme sans exemple.

Nos soldats en font une horrible boucherie, parviennent à les rejeter dans le fond de l'édifice et pénètrent derrière eux dans la cour principale. Les Arabes continuent à se défendre dans plusieurs pièces qui leur servent de réduits, malgré l'incendie qui continue son œuvre, et malgré le feu de nos chasseurs. La nuit

1799 vient encore mettre un terme à cette scène de carnage, et quelques ennemis parviennent à s'enfuir au milieu de l'obscurité.

Le 10 au matin, on pénètre dans toutes les pièces de la maison ; plusieurs renferment des blessés qui essayent encore de vendre chèrement leur vie ; aucun ne veut se rendre et il n'en est pas un qui ne cherche à donner traîtreusement un mauvais coup aux Français qui les approchent ; tous sont passés par les armes.

Dans la matinée, les Mameluks font encore mine de vouloir charger ; la 21e formée en carré marche à eux en avant du village, les poursuit pendant deux lieues et rentre ensuite à Benout. Les trophées de ce brillant combat de trois jours, tout entier à l'actif de la demi-brigade, étaient les embarcations de notre flottille et les neuf pièces de canon recouvrées et six drapeaux de la Mecque enlevés à l'ennemi. Celui-ci eut dans ces trois journées 1.200 tués et plus de 1.000 blessés. Quant à nous, nos pertes s'élevaient à 45 tués et à 134 blessés ; sur ces nombres la 21e comptait 40 tués, dont 3 officiers, et 114 blessés.

C'est sans contredit l'un des plus glorieux faits d'armes de la campagne d'Egypte. Le général Belliard, dans le rapport qu'il adressa à Desaix sur cette affaire, ne ménagea pas les éloges à la demi-brigade et demanda pour elle de nombreuses récompenses. Il proposait pour les grades de :

Capitaine : les lieutenants **Laprade** et **Plaisance**.

Lieutenant : les sous-lieutenants **Boissard**, **Joudioux** et **Perri**.

Sous-lieutenant : les adjudants **Brémond** et **Casabianca**, les sergents **Battini** et **Stirny**.

Sergent : les caporaux **Cordier**, **Richard**, **Sirugue** et **Toinard**.

Caporal ; le chasseur **Blondel**.

Il demandait des récompenses pour le sergent **Piatat**, le tambour **Orni**, le sapeur **Paquier**, le carabinier **Martin** et le chasseur **Fauché**.

1799 Enfin il citait le chef de brigade Eppler comme s'étant conduit avec une bravoure et un zèle infatigables pendant toute l'action.

La colonne de Belliard se porta ensuite à Keneh, où Desaix vint la ravitailler ; elle poussa vers le milieu d'avril jusqu'à Edfou, à la poursuite d'une bande de rebelles qu'elle ne put atteindre et redescendit alors à Esné, après avoir laissé dans Edfou un détachement de 200 hommes de la demi-brigade sous les ordres du capitaine Renaud.

Défense de Minieh (23-25 avril). — Un détachement de 150 hommes de la 21e Légère, appartenant aux compagnies des capitaines Bigot et Gaudiani, avait été envoyé à Minieh pour assurer les communications entre Beni-Soueyf et Siout. Le 23 avril, une troupe ennemie composée de 800 Mameluks, d'autant de Bédouins, d'un millier d'Arabes d'Yambo et de nombreux fellahs armés des villages environnants, vint attaquer la petite ville.

La garnison, qui ne comprenait que les 150 hommes de la 21e, se multiplia du mieux qu'elle put pour s'opposer à un pareil déploiement de forces. Après avoir résisté quelque temps dans les postes qui gardaient les entrées, elle se replia vivement et en bon ordre dans une grande maison d'habitation qu'on avait transformée en citadelle. Dans cette première rencontre, la petite troupe avait été déjà bien éprouvée : le capitaine Gaudiani avait été tué et plusieurs hommes mis hors de combat.

Les ennemis vinrent cerner la maison ; mais le capitaine Bigot sut, par ses sages dispositions et sa rare fermeté, repousser toutes les attaques. Pendant trois jours les Arabes revinrent plusieurs fois à la charge ; chaque fois ils trouvèrent la même résistance opiniâtre ; ayant perdu un grand nombre des leurs, et voyant l'inutilité de leurs efforts, ils évacuèrent Minieh et reprirent le chemin du désert.

1799 Le détachement eut dans ces trois journées une vingtaine d'hommes tués ou blessés. Le capitaine **Bigot** reçut les félicitations du général Desaix.

Combat et reprise d'Assouan (16 mai). — Le général Belliard avait fait donner l'ordre au capitaine **Renaud** de marcher avec ses 200 hommes sur Assouan et de rejeter au-dessus des cataractes Hassan-Djeddaoui et Osman-Bey qui occupaient cette localité.

Malgré tous les dangers d'une expédition à une aussi grande distance et avec un aussi faible détachement, le brave Renaud part d'Edfou le 9 mai au soir et remonte par terre le long du Nil sur la rive droite. Le 16, à deux heures de l'après-midi, il arrive à une demi-lieue d'Assouan. Dès que Hassan a connaissance de l'arrivée d'une poignée de Français, il réunit 180 Mameluks, 200 Arabes à cheval et 300 à pied, se réjouissant d'avance de pouvoir assouvir sa vengeance dans le sang des infidèles qui osent venir le braver sans canon et en aussi petit nombre.

Il sort d'Assouan avec sa troupe et s'avance sur le détachement. Mais le capitaine **Renaud** a déjà formé celui-ci en carré : « Camarades, avait-il dit à ses hommes, les soldats d'Italie ne comptent « pas le nombre de leurs ennemis ; ajustez bien, que chacun tue « son homme, et je réponds de tout. ». Ce n'est pas en vain qu'il a fait appel au sang-froid de ses braves. Les Mameluks se précipitent sur le carré ; à la première décharge, la moitié de ces cavaliers sont démontés et plus de 20 d'entre eux restent sur place ; une deuxième charge ne réussit pas mieux, et Mameluks et Arabes sont fusillés à bout portant. Renaud prend alors l'offensive, charge les cavaliers et les fantassins ennemis avec la plus grande vigueur et les rejette sur la ville, où il les achève à la baïonnette. Assouan tombe en notre pouvoir avec tous les bagages de l'ennemi qui s'enfuit du côté de la Nubie, après avoir

1799 perdu 50 tués et plus de 100 blessés ; au nombre de ces derniers étaient leurs deux chefs Hassan et Osman qui moururent de leurs blessures à quelques jours de là. La 21e Légère eut 4 tués et une quinzaine de blessés.

Ce combat, certainement le plus beau de la guerre d'Egypte, fit le plus grand honneur au capitaine Renaud et à la demi-brigade ; il décida du sort de la Haute-Egypte, et, grâce à ce succès, les Français purent dès lors circuler librement depuis Assouan jusqu'à Siout.

Occupation de Koseïr (29 mai). — Le général Belliard avait reçu l'ordre de faire occuper le petit port de Koseïr sur la mer Rouge. A la tête d'une colonne de 500 hommes comprenant le 3e bataillon de la 21e et quelques compagnies du 2e bataillon, le tout monté sur des dromadaires, il franchit le pays dénudé qui sépare le Nil de la mer Rouge, et arriva à Koseïr le 29 mai. Après un séjour de quarante-huit heures dans ce port, il repartit pour Keneh avec les compagnies du 2e bataillon, laissant la place bien pourvue de vivres et de munitions sous la garde du 3e bataillon et sous le commandement du général Donzelot.

Affaire de Behneseh (10 juin). — Le pays était pacifié et tranquille ; cependant il y eut encore quelques insurrections partielles à réprimer.

Un parti de Bédouins infestait la région autour de Behneseh ; le capitaine Bigot reçut l'ordre d'aller le disperser avec une centaine d'hommes de la 21e pris dans le détachement de Minieh. Cet officier, après une marche rapide, tomba sur le camp des insurgés, le 10 juin à la pointe du jour, les mit en fuite, leur tua ou blessa un grand nombre d'hommes et leur prit plusieurs chevaux ; après cet heureux coup de main, il rentra à son poste n'ayant eu qu'un homme tué et quatre ou cinq blessés.

1799 **Affaire de Samanhoud** (12 août). — Un détachement de la 21e fit partie d'une colonne dirigée par le chef de brigade Morand de la 88e, et qui, après une marche forcée de plus de 50 lieues en trois jours, surprit le camp de Mourad-Bey près de Samanhoud le 12 août.

Défense de Koseïr (14-17 août). — Deux frégates anglaises, venues des Indes et portant 400 cipayes, étaient venues croiser dans la mer Rouge. Le 14 août, à midi, elles s'embossèrent près du château de Koseïr et se mirent à le canonner. A quatre heures, 12 chaloupes tentèrent vainement de débarquer des troupes. Le 3e bataillon de la 21e, en position derrière les murs de la ville, les força à virer de bord.

Les frégates continuèrent leur feu toute la nuit sur le fort. Le 15, dans la matinée, elles changèrent de position pour le battre en brèche, et en même temps un débarquement de 300 hommes fut tenté au-dessous de la ville. Nos chasseurs, qui étaient embusqués derrière des abris, laissèrent sans les inquiéter les cipayes prendre pied et s'approcher des premières maisons, puis ils exécutèrent un feu si vif et si meurtrier que l'ennemi fit demi-tour et regagna ses chaloupes en abandonnant ses morts et ses blessés. Une autre tentative de débarquement faite à quatre heures du soir, sur la plage au sud de la ville, n'eut pas un meilleur résultat.

La canonnade ne discontinua point, et le 16 au matin, 400 hommes débarquèrent, amenant à terre une pièce de 6 avec ses accessoires, et se dirigèrent en colonne sur Koseïr. Mais les chasseurs de la 21e, embusqués derrière des tombeaux, les attendent à demi-portée de fusil, les arrêtent par un feu bien nourri et s'élancent sur eux à la baïonnette. Les cipayes, peu habitués à ces coups d'audace, fuient épouvantés en abandonnant leur pièce et se jettent à la mer pour regagner leurs embarcations. Canon, armes et munitions restent en notre pouvoir.

1799 Le tir des bâtiments continua toute la nuit. Enfin, le 17 dans la matinée, après 64 heures d'un feu non interrompu qui avait couvert le château de 6.000 boulets depuis le calibre de 24 jusqu'à celui de 8, les deux frégates mirent à la voile, prirent le large et disparurent.

Le général Donzelot fit le plus grand éloge du 3e bataillon de la 21e pour sa conduite dans ces trois journées.

Affaire près de Sediman (9 octobre). — Bonaparte était parti pour la France le 24 août et Kléber avait pris le commandement en chef. Mourad-Bey, avec la poignée de Mameluks qui lui restaient, continuait à troubler le pays. Afin de réduire cet implacable ennemi, Desaix forma une colonne composée de cavaliers et aussi de fantassins montés sur des dromadaires; le 1er bataillon de la 21e en fit partie.

L'expédition partit de Syout le 2 octobre, chaque fantassin ayant sur son dromadaire 12 jours de vivres pour lui et pour sa monture et deux outres contenant chacune 50 litres d'eau. Elle suivit jour et nuit Mourad-Bey qui se dérobait devant elle. Le 9, elle l'atteignit non loin de Sediman, sur les confins du Fayoum, et lui livra un combat qui resta à notre avantage et qui força Mourad-Bey à s'enfoncer dans le désert. La 21e eut ce jour-là quelques hommes hors de combat.

La colonne donna encore une fois la chasse à Mourad-Bey qui s'était montré du côté de Behnesch, et se rendit ensuite au Caire où elle était appelée.

Combat de Lesbeh (1er novembre). — Le grand vizir s'était avancé en Syrie à la tête d'une armée turque et était venu camper à Gaza. Le 1er bataillon de la 21e fut alors envoyé du côté de Damiette pour s'opposer à un débarquement de janissaires que l'on prévoyait depuis quelque temps. Réuni à des détachements

1799 de la 32ᵉ de Ligne et du 18ᵉ Dragons, il forma une colonne d'environ 1.000 combattants qui fut placée sous les ordres du général Verdier.

. Cette petite colonne était campée entre le fort de Lesbeh et la côte, lorsque, le 1ᵉʳ novembre, 8.000 janissaires débarquèrent devant le boghaz de Damiette. A peine le général Verdier en eut-il connaissance que, sans calculer la disproportion de ses forces, il marcha à eux, les attaqua avec vigueur, les culbuta, en tua environ 3.000, fit près de 1.000 prisonniers, prit 34 drapeaux et s'empara de 4 pièces de campagne qu'ils avaient débarquées avec eux.

Quelques jours après ce beau fait d'armes qui ne nous avait coûté que quelques hommes, le 1ᵉʳ bataillon de la 21ᵉ retourna dans la Haute-Egypte en passant par le Caire, où il laissa ses dromadaires, et s'établit à Beni-Soueyf, d'où il parcourut le pays environnant.

1800 Dans le courant de janvier, faisant partie d'une colonne commandée par le général Zayonchek, il surprit encore une fois le camp de Mourad-Bey non loin de Sediman, et faillit s'emparer de ce chef qui ne dut son salut qu'à l'obscurité de la nuit.

Combat de Bebeh (7 février). — Au commencement de février, le général Belliard, qui commandait à Beni-Soueyf, forma une colonne de 400 hommes, comprenant le détachement du 1ᵉʳ bataillon de la 21ᵉ monté sur des dromadaires et commandé par le chef de bataillon Sacrost et 4 pièces de canon, et marcha contre Mourad-Bey; le 6, il bivouaqua en carré à une demi-lieue en arrière de Bebeh. Le lendemain, deux heures avant le jour, les Mameluks, contrairement à leurs habitudes, tombèrent sur le camp qu'ils comptaient trouver endormi. Mais nos petits postes faisaient bonne garde et résistèrent au premier choc.

En un instant le carré est sur pied, et l'ennemi, étonné de la

1800 promptitude avec laquelle les Français se sont mis en bataille, se retire dans Bebeh.

Le carré reste sous les armes jusqu'au jour et s'avance alors dans la plaine où les Mameluks se contentent de le harceler sans tenter une attaque générale. Le soir, afin de jeter l'épouvante chez les indigènes, Belliard fait incendier le village.

Le 1er bataillon de la 21e n'avait eu qu'un homme tué dans cette journée; mais au nombre des blessés était le commandant Sacrost, qui mourut quelques jours après.

Cette affaire décida Mourad-Bey à faire la paix avec nous. Ce valeureux bey, qui jouissait de l'estime des Français, allait par la suite se montrer ami aussi dévoué qu'il avait été jusque-là ennemi irréconciliable.

En exécution des clauses de la convention d'El Arisch, les troupes de la Haute-Egypte descendirent sur le Caire : les 2e et 3e bataillons de la 21e, qui étaient depuis plus de neuf mois, l'un à Esné et l'autre à Koseïr, reçurent vers le milieu de février l'ordre de se replier sur Keneh; après avoir rallié leurs détachements, ils se joignirent au 1er bataillon à Abou-Girgeh, et, le 18 mars, la demi-brigade arrivait en entier à Giseh. Grâce aux recrues cophtes qu'elle avait incorporées pendant son séjour dans la Haute-Egypte, elle comptait 57 officiers et 1.350 hommes sous les armes.

Bataille d'Héliopolis (20 mars). — L'armée d'Orient se disposait à gagner Alexandrie afin de s'embarquer pour la France, lorsqu'on apprit l'inqualifiable désaveu du traité d'El Arisch par le cabinet britannique. Kléber y répondit par une proclamation à l'armée qui se terminait par ces mots : « Soldats, on ne répond « à une telle insolence que par des victoires; préparez-vous à « combattre ».

Le 20 mars, à la tête de 15.000 hommes, il livrait près d'Héliopolis une sanglante bataille au grand vizir qui ne disposait pas

1800 de moins de 45.000 combattants. Les Turcs enfoncés de toutes parts, se replièrent dans le plus grand désordre, après avoir perdu 9.000 hommes tués, blessés ou prisonniers, et laissant entre nos mains leur artillerie, leurs bagages et leurs tentes. Les pertes des Français s'élevaient au plus à 150 hommes hors de combat.

L'infanterie française avait été partagée en quatre carrés : la 21e Légère forma, avec la 88e de Ligne, le carré de droite qui était sous les ordres du général Belliard.

Reprise de Belbeïss (21 mars). — Le lendemain, l'armée française marcha sur Belbeïss, précédée par la brigade Belliard qui formait l'avant-garde : 5 à 6 mille Turcs et un millier de cavaliers seulement s'y étaient arrêtés dans cette retraite désordonnée et avaient pris position sur la gauche du village. La 21e, qui était en tête, attaqua ce corps avec impétuosité, le força bientôt à la retraite et pénétra derrière lui dans Belbeïss. La cavalerie s'enfuit au galop dans la plaine; l'infanterie essaya de résister dans les rues, mais elle ne tarda pas à se retirer dans le fort en abandonnant deux pièces de canon. Le fort fut aussitôt cerné et se rendit après quelques heures de canonnade.

Combat d'El Choarah et occupation de Damiette (31 mars). — Kléber retourna alors au Caire avec le gros de l'armée, afin de réprimer la formidable insurrection que Nadir-Pacha et Ibrahim-Bey, à la tête de 6.000 cavaliers échappés d'Héliopolis, avaient fait éclater dans cette populeuse cité. Il chargea Belliard de poursuivre les Turcs avec la 21e Légère et d'aller s'emparer de Damiette,

Belliard partit le jour même avec les 1.200 hommes seulement que comptait la demi-brigade et avec 2 pièces de canon; le 26, il franchissait le canal de Moneys avec de l'eau jusqu'aux épaules et les hommes obligés de traverser à bout de bras les munitions d'artillerie.

1800 Le 31, la 21e Légère rencontre en avant de Damiette, au village d'El Choarah, un rassemblement de 10 à 12 mille Musulmans, tant Osmanslis qu'Arabes ou fellahs insurgés, qui veulent lui interdire le passage d'un pont et qui ont placé près de ce pont une pièce de canon enfilant une digue qu'on est obligé de suivre pour arriver à Damiette. Belliard, sans s'inquiéter du nombre des ennemis, pousse de l'avant; nos deux canons commencent à battre les abords du pont, cherchant à démonter la pièce qui y est en batterie; un de nos boulets tombe au milieu des barils de poudre des Turcs, et l'explosion coûte la vie aux canonniers et à bon nombre d'hommes.

Profitant de cet heureux événement, la 21e s'élance sur la position, malgré la mitraille que vomissent 9 autres pièces ennemies, arrive au pas de course sur le pont, disperse les bandes d'Arabes, en accule un grand nombre entre les canaux et le lac Menzaleh, et les taille en pièces.

Ce combat, qui dura à peine une demi-heure, coûta à l'ennemi plus de 700 hommes tués et 10 pièces de canon; la 21e y perdit très peu de monde.

Belliard entra ensuite dans Damiette qui avait fait cause commune avec les Turcs et qui redoutait la vengeance des Français; mais ce général, aussi généreux que brave, se contenta de frapper une contribution de 200.000 francs. Il fit aussi occuper par un détachement la tour de Lesbé à l'entrée de la bouche de Damiette.

Siège du Caire (13-20 avril). — Belliard, rappelé par Kléber pour concourir avec la 21e au siège du Caire, partit de Damiette le 5 avril, en laissant deux faibles détachements, l'un pour garder la ville et l'autre pour occuper le fort de Lesbé. La 21e arriva à Giseh dans la soirée du 12, rallia le petit dépôt qu'elle y avait laissé en descendant de la Haute-Egypte et qui comprenait 10

1800 officiers et environ 200 hommes fatigués, traversa le lendemain le Nil et alla s'établir derrière le fort Camin ; le 3e bataillon alla prendre poste dans le quartier copthe et sur la place Ezbekyeh que l'on avait déjà gagnés sur les insurgés. La demi-brigade comptait sous les armes 57 officiers, 1.354 hommes et 18 canonniers.

Dans la journée, les carabiniers du 3e bataillon furent chargés de pénétrer dans la rue des Boucheries ; cette compagnie pénétra fort avant dans la rue, mais ne put se maintenir sous le feu meurtrier partant des maisons qui étaient toutes crénelées ; la nuit venue, elle mit le feu aux principales habitations et se retira dans la matinée du 14 en combattant de maison en maison, de chambre en chambre, genre de combat que les Musulmans pratiquent à la perfection ; elle eut dans cette affaire une douzaine de carabiniers tués ou blessés.

Prise de Boulacq (15 avril). — Avant de donner un assaut général au Caire, Kléber voulut réduire Boulacq, gros faubourg situé sur les bords du Nil, à 1.500 mètres de l'enceinte, et dont les habitants avaient refusé de se rendre.

Le général Friant, qui avait été chargé de cette opération, fit cerner Boulacq le 15 avril à la pointe du jour, par la 21e Légère, 2 compagnies de grenadiers de la 32e de Ligne, un détachement de sapeurs, et l'artillerie légère de sa division ; il avait avec lui le général Belliard.

Le faubourg ne possédait pas d'enceinte extérieure, mais les habitants avaient barricadé toutes les les voies d'accès et crénelé les maisons et les murs de clôture. Un premier bombardement n'intimida pas les rebelles qui dirigeaient de leurs créneaux un feu de mousqueterie très vif sur nos troupes.

Alors le canon bat en brèche ; Friant fait sonner ensuite la charge et les braves de la 21e s'élancent à la fois sur tous les retranchements et en enlèvent la plupart ; quelques-uns résistent

1800 et les indigènes se défendent avec l'énergie du désespoir ; chaque maison est pour eux une nouvelle citadelle que le feu seul peut réduire. Ce moyen n'échappe pas à l'acharnement des soldats : ceux-ci embrasent les maisons qu'ils ne peuvent forcer ; ils restent sourds aux cris de fureur de leurs adversaires et insensibles à la vue du sang qui coule, de l'incendie qui dévore les quartiers.

Au milieu de ce désordre, un nouveau pardon est proposé à ce peuple exalté qui le rejette encore. Le combat recommence ; le sang continue à couler et les flammes poursuivent leur œuvre de destruction. Ce qui reste de Boulacq est enfin emporté d'assaut et les habitants implorent la clémence des vainqueurs.

La 21[e] Légère eut dans cette journée, où elle fit preuve de la plus rare intrépidité, une quinzaine d'hommes tués et plus de 40 blessés ; au nombre de ces derniers était le chef de brigade Eppler.

Le lendemain 16, la demi-brigade, laissant à Boulacq quelques compagnies pour garder ce faubourg, retourna au Caire prendre son poste de combat dans la division Friant, et détacha ce même jour 100 hommes qui partirent avec deux compagnies de grenadiers de la 32[e] pour aller occuper Suez, au fond de la mer Rouge.

L'assaut du Caire, qui devait être donné le 16, fut retardé par une pluie aussi violente qu'extraordinaire et fut fixé pour la nuit du 18 au 19.

Assaut du Caire (19 avril). — A un signal donné, le combat s'engage de toutes parts : la 21[e] Légère, qui, sous la direction du général Belliard, forme la tête de colonne de l'attaque du centre, s'élance sur les ruines de la maison de Setté-Fathmeh, femme de Mourad-Bey, située sur la place Ezbekyeh, et qu'une mine vient de faire sauter. Malheureusement la lueur de l'incendie des habitations voisines éclaire la place comme en plein jour et

1800 les mouvements de nos colonnes font bien vite connaître notre point d'attaque aux rebelles qui y portent de suite le gros de leurs forces et dirigent sur nos lignes, de leurs créneaux, un feu terrible de mousqueterie ; la 21° est obligée de se replier. Pendant ce temps, les forts que nous occupions couvrent la ville de bombes et d'obus qui mettent le feu dans plusieurs quartiers à la fois, et plus de 400 maisons deviennent en même temps la proie des flammes.

Ce lugubre spectacle change les dispositions du peuple qui finit par accepter la capitulation qu'il avait refusée quelques jours auparavant. L'on avait tiraillé de part et d'autre toute la nuit ; mais le 19 au matin, le combat cessa et les troupes françaises occupèrent tous les postes d'où l'ennemi avait été chassé.

Cette fatale nuit avait coûté la vie au capitaine Beillot, un des officiers les plus distingués de la 21°, et à une vingtaine de sous-officiers ou soldats ; près de 80 militaires de la demi-brigade avaient été blessés.

Le caporal-fourrier **Laurain**, Silvain, fut de nouveau cité pour sa belle conduite.

Le 21, la ville tombait complètement en notre pouvoir, et trois jours après, Kléber y faisait une entrée triomphale à la tête de l'armée par la porte des Victoires.

La 21° Légère retourne dans la Haute-Egypte. — Vers le milieu de mai, la 21° fut désignée pour retourner dans la Haute-Egypte où elle occupa les provinces de Syout et de Minieh. Mourad-Bey était resté fidèle à son serment et servait avec dévoûment la cause des Français. La tranquillité régna dans la Haute-Egypte et la fin de l'année 1800 et les deux premiers mois de 1801 ne furent signalés par aucun fait saillant. La 21° n'eut guère à fournir que quelques détachements pour faire rentrer les contributions et pour réprimer le brigandage des Bédouins dans le

1800 Fayoum ; dans le courant du mois d'août, le lieutenant **Amichaut**, Jean, fut blessé dans une rencontre avec les brigands. Pendant toute cette période de calme, l'armée fut régulièrement soldée, bien habillée et bien nourrie, et les communications avec la France, grâce aux primes accordées aux armateurs, furent assez fréquentes. L'effectif des demi-brigades fut sensiblement grossi par quelques renforts envoyés de la métropole mais surtout par les engagements des Cophtes, des Grecs ou des nègres.

Le général Menou avait remplacé, à la tête de l'armée d'Orient, le général Kléber assassiné le 14 juin.

1801 **La 21e Légère est appelée dans la Basse-Egypte.** — 20.000 Anglais avaient débarqué à Alexandrie dans les premiers jours de mars, et une armée turque venant de Syrie allait marcher sur le Caire. Menou rappela les troupes de la Haute-Egypte. Le 1er bataillon de la 21e, qui occupait Syout, y fut maintenu provisoirement ; mais les 2e et 3e bataillons quittèrent de suite Beni-Soueyf et arrivèrent à Giseh le 10 mars.

Le 12, Menou, laissant 6.000 hommes pour garder le Caire, partit avec une colonne de 5.000 hommes au nombre desquels étaient les 2e et 3e bataillons de la 21e, et se dirigea en toute hâte sur Alexandrie au secours du général Friant ; passant par Chebreiss, Ramanieh et Damanhour, il arriva le 18 au bord du lac Maréotis en partie desséché et au travers duquel il allait avoir à cheminer, en faisant un long détour, pour gagner la plage d'Alexandrie.

Affaire du lac Madieh (18 mars). — Le général Destaing fut alors chargé d'aller reconnaître la position de l'ennemi. Il prit avec lui la compagnie de carabiniers du 3e bataillon de la 21e et un peloton du 7e Hussards, longea la digue et arriva jusqu'au lac Madieh, au bord duquel il aperçut des postes anglais

1801 nombreux et bien retranchés. Ne pouvant pousser plus avant, le général s'en retournait avec sa petite colonne, lorsque les Anglais, qui ne l'avaient pas inquiété jusque-là, lancèrent sur lui un corps nombreux de dragons. Ceux-ci chargent avec impétuosité ; mais les carabiniers ne s'effrayent ni du nombre ni de l'audace de leurs adversaires ; ils se forment en demi-cercle, les deux extrémités appuyées à la digue, et repoussent vigoureusement la charge. Les dragons reviennent une deuxième fois, mais ils sont reçus avec autant de calme, et par un feu aussi nourri qui les oblige encore à se replier. La compagnie, conjointement avec les hussards, les poursuit dans leur retraite et leur fait 20 prisonniers, dont un général et 4 officiers. Les dragons laissaient sur place plusieurs hommes tués parmi lesquels un officier supérieur.

Les carabiniers n'avaient pas perdu un seul homme dans cette affaire ; les glorieux trophées qu'ils rapportèrent leur valurent les félicitations de leurs supérieurs et de leurs camarades.

Bataille de Canope (21 mars). — Dans cette lutte inégale, que le général Menou livra le 21 mars, sur l'emplacement de Canope près d'Alexandrie, avec 8.300 fantassins, 1.360 cavaliers et 46 bouches à feu, à sir Abercromby qui disposait de 16.000 combattants, de 70 pièces d'artillerie et de 8 cutters ou chaloupes-canonières flanquant sa ligne à droite et à gauche, la 21e Légère forma avec la 32e de Ligne et des détachements de divers autres corps, le centre de notre ligne dont le commandement fut confié au général Rampon, et qui comprenait deux brigades.

Le général Destaing, qui commandait une de ces brigades, avait sous ses ordres les deux bataillons de la 21e Légère, les grenadiers de la 25e de Ligne, et les Éclaireurs de la Légion Grecque. Chargé de l'attaque de la grande redoute qui s'élevait au milieu du front de la ligne anglaise, il partagea sa brigade en deux

1801 colonnes : celle de droite, comprenant les carabiniers de la 21ᵉ, les grenadiers de la 25ᵉ et les Eclaireurs Grecs, fut placée sous le chef de brigade Eppler et devait tourner l'ouvrage ; celle de gauche, formée des compagnies de chasseurs de la 21ᵉ, resta sous les ordres du général et devait aborder un plateau armé de plusieurs pièces d'artillerie.

Menou fait donner le signal de l'attaque deux heures avant le jour. Eppler tourne la redoute et la trouve évacuée; il tombe alors sur la première ligne des Anglais. Bien qu'ayant eu la main traversée par un coup de feu dès le commencement de l'action, il ne cesse pas de diriger ses troupes.

Le général Destaing suit la route d'Aboukir, pénètre dans un intervalle de la ligne ennemie malgré un feu d'une extrême violence, et réussit à tourner un régiment entier, environ 2.000 hommes, et à lui faire mettre bas les armes. Malheureusement il reçoit une blessure qui le met hors de combat ; le chef de bataillon **Hausser,** de la 21ᵉ, qui le remplace, a presque aussitôt après la cuisse emportée par un boulet, et la colonne se trouve sans chef au milieu des lignes anglaises. Pour comble d'infortune la 2ᵉ brigade du centre, qui doit soutenir cette attaque, s'égare dans l'obscurité et va prêter main-forte à notre aile gauche. Les 2.000 Anglais qui viennent de déposer leurs armes les reprennent, et la 21ᵉ se trouve complètement enveloppée. Alors il s'engage un combat terrible ; on se bat corps à corps, et, malgré l'infériorité du nombre, la demi-brigade, secondée par une brillante charge de notre cavalerie, se fait jour au milieu des rangs ennemis et vient prendre position un peu en arrière. Dans cette marche rétrograde, un bataillon anglais réussit à couper la retraite à plusieurs compagnies de notre 3ᵉ bataillon composées en grande partie de Cophtes et à les faire prisonnières ; 30 hommes qui gardaient l'enseigne de ce bataillon se font tous tuer avant qu'elle ne tombe au pouvoir des Anglais.

1801 Ce qui reste de la 21° se maintient dans sa nouvelle position, derrière un mamelon de sable, et attend là jusqu'à 10 heures du matin, malgré le feu de plusieurs batteries ennemies.

Mais la bataille est perdue pour nous; Menou, qui a engagé tout son monde sans se ménager une deuxième ligne pour soutenir la première, reconnaît que toutes ces attaques décousues n'ont donné aucun résultat décisif; il donne l'ordre de la retraite un peu après 10 heures, et l'armée française reprend un peu avant midi la position qu'elle occupait la veille sur les hauteurs d'Alexandrie.

Les Anglais, aussi éprouvés que nous, n'osent pas nous poursuivre, et se contentent de nous envoyer quelques salves d'artillerie qui causent encore de sensibles ravages dans nos rangs.

Cette bataille, excessivement meurtrière, coûtait aux Anglais 2.300 hommes tués ou blessés, et à nous 2.500 hommes tués, blessés ou prisonniers. La 21° Légère est sans contredit le corps qui eut le plus à souffrir : d'après une situation dressée dans la division le soir du 21 mars, les deux bataillons ne comptaient plus que 10 officiers et 219 sous-officiers et soldats présents sous les armes !!!

Officiers : 8 tués ou morts de leurs blessures, 14 blessés et 8 prisonniers, y compris 3 grièvement blessés.

Troupe : 160 tués ou morts de leurs blessures, 250 environ plus ou moins grièvement blessés, et plus de 200 prisonniers.

Tel était pour elle le bilan de cette fatale journée.

Plusieurs des survivants méritèrent les éloges de leurs chefs, entre autres ceux-ci :

Le chef de brigade **Eppler**, qui, malgré sa blessure, avait fait preuve d'une énergie et d'une bravoure extraordinaires, fut nommé général de brigade par Menou, le 27 avril suivant.

Le lieutenant **Rougirelle**, Charles, prit le commandement du

1801 3e bataillon après que tous les capitaines de ce bataillon eurent été mis hors de combat. Il le rallia au milieu de la mêlée et parvint à en sauver la plus grande partie par sa prudence, son sang-froid et l'habileté de ses manœuvres. Cette action lui valut un sabre d'honneur, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur le 24 septembre 1803 et celle d'officier le 14 juin 1804.

Le sous-lieutenant **Cassiano**, Antoine, se distingua à la tête des tirailleurs de la demi-brigade et obtint pour récompense les galons de capitaine le 1er avril suivant.

Le sous-lieutenant **Laroche**, Louis, quoique grièvement blessé, ne cessa pas de commander la compagnie de carabiniers à laquelle il comptait ; sa belle conduite lui valut les galons de lieutenant, le 1er avril, et plus tard, le 14 juin 1804, la croix de la Légion d'Honneur.

Le sous-lieutenant **Chabenat**, Martin, fut également nommé lieutenant le 1er avril pour sa belle conduite et décoré le 14 juin 1804.

Le tambour **Mennot**, François, soutint l'ardeur de ses camarades en battant la charge au milieu des projectiles lancés par l'artillerie des redoutes anglaises ; il reçut en récompense une paire de baguettes d'honneur, et fut décoré comme sergent le 24 septembre 1803.

Défense d'Alexandrie (21 mars - 2 septembre). — Menou fit travailler aussitôt l'armée à augmenter les ouvrages de défense d'Alexandrie ; les débris des 2e et 3e bataillons de la 21e déployèrent beaucoup de zèle dans les travaux de fortification. Le 27 avril, l'adjudant-général Tarayre fut placé à la tête de la demi-brigade.

De leur côté, les Anglais se fortifièrent dans la presqu'île ; mais, avant de réduire Alexandrie, le général Hutchinson songea à s'emparer des villes du Delta et à nous prendre le Caire.

Lorsqu'il eut réalisé ce projet, il porta tous ses efforts sur

1801 Alexandrie que Menou défendait avec 9.000 hommes au milieu desquels les maladies, principalement le scorbut, faisaient chaque jour des victimes. Réunissant les 6.000 hommes qu'il ramenait du Caire aux 11.000 hommes du major Coote qui étaient en observation devant nos lignes, il fit débarquer le 16 août un corps de 4.500 hommes au sud de la pointe du Marabout, sur la langue de terre qui sépare de la mer le lac Maréotis. Le général Eppler essaya vainement d'empêcher ce débarquement avec quelques hommes de la 21e.

Le lendemain, la division anglaise faisait le siège d'un fortin construit sur un îlot à la pointe du Marabout, et, après avoir démoli aux trois quarts les maçonneries sous ses projectiles, elle forçait la garnison à capituler : 70 hommes de la 21e, qui s'y trouvaient avec une centaine d'hommes de la 85e, furent faits prisonniers le 20 août au soir.

Le 21, le général-major Coote, flanqué à droite par des bateaux-canonniers sur le lac Maréotis, et à gauche par des sloops de guerre naviguant dans le Port-Vieux, s'avança avec sa division sur Alexandrie par la langue de terre qui n'était défendue que par 600 hommes au plus sous les ordres du général Eppler, et appartenant pour la plupart à la 21e Légère. Cette poignée d'hommes fit des prodiges de valeur et ne se replia sur la ville qu'en vendant chèrement aux Anglais le terrain qu'elle céda pas à pas.

Le 22 au matin, le major Coote, qui a encore été renforcé par 1.500 hommes du colonel Spencer et par 700 Turcs, s'avance sur le fort des Bains sur lequel Eppler s'est replié et où il a disposé son monde le mieux qu'il a pu. Tandis que les sloops du Port-Vieux criblent de boulets notre aile droite, les canonnières du lac Maréotis vomissent la mitraille sur notre aile gauche. La position semble intenable ; néanmoins les braves de la 21e tiennent ferme, attendent vaillamment la colonne ennemie qui s'avance, et ne cèdent le terrain qu'après avoir exécuté sur elle plusieurs

1801 décharges de mousqueterie. Eppler opère alors une retraite en bon ordre malgré plusieurs charges de la cavalerie anglaise et malgré le feu meurtrier des canonnières qui tirent sur ses flancs, et vient mettre sa petite colonne à l'abri sous le fort Leturcq.

La conduite de la 21e dans cette journée du 22 août, dont elle fit à elle seule à peu près tous les frais, mérita les éloges du général en chef qui accorda des fusils d'honneur aux cinq militaires suivants, en récompense de leur bravoure :

Benoît, Laurent, caporal.
Demignon. Jacques, caporal de carabiniers.
Basquette, François, chasseur.
Manssoura, Théodor (Egyptien), chasseur.
Poincelet, Jean, chasseur.

Cette décision de Menou fut confirmée par un décret du 24 mars de l'année suivante.

Le capitaine **Renaud**, Jean, le même qui s'était distingué deux ans auparavant dans la reprise d'Assouan, et qui avait été sérieusement blessé à la bataille de Canope, déploya dans cette journée beaucoup de courage et de sang-froid : son bataillon, un moment menacé d'être coupé, ne dut son salut qu'aux sages dispositions que cet officier sut prendre avec sa compagnie pour arrêter la marche des ennemis. Cette belle action lui valut un sabre de prix, dont le gratifia le général en chef, et un brevet de ce dernier lui accordant doubles appointements.

Dans la nuit du 25 au 26, le major Coote fit attaquer le fort Leturcq par une colonne sous les ordres du brigadier Ludlow, après avoir fait bombarder ce fort pendant trois jours; cette colonne s'avança dans l'obscurité par les bords de la mer; mais la vigilance des postes de la 21e ne fut pas prise en défaut, et la demi-brigade repoussa vigoureusement cette attaque.

Les mortiers anglais tirèrent pendant les journées des 26, 27

1801 et 28 sur tous nos ouvrages du camp retranché de l'ouest, notamment sur le fort Leturcq, et réduisirent au silence les batteries françaises. Le 29, Menou fit des ouvertures à sir Hutchinson et obtint une capitulation par laquelle l'armée française serait transportée en France avec ses armes, ses bagages, ses drapeaux et 10 pièces de canon. Le 2 septembre, les forts furent remis aux Anglo-Turcs, et l'embarquement des troupes commença le 14 du même mois.

Opérations du 1er bataillon. — Pendant que se passaient ces événements du côté d'Alexandrie, le 1er bataillon de la 21e Légère, qui avait reçu l'ordre à son tour de se rabattre sur le Caire, avait quitté Syout le 27 mars seulement; vers le milieu d'avril, il venait camper près de Boulacq, et passait sous les ordres du général Belliard, que Menou avait chargé de la défense de la capitale de l'Egypte.

Parti d'Alexandrie le 6 mai avec 6.000 Anglais et 6.000 Turcs, le général Hutchinson marchait à petites journées sur le Caire; d'autre part, le grand vizir s'était avancé le 11 du même mois jusqu'à Belbeïss, à la tête de 15.000 Ottomans.

Combat d'El Khanqah (16 mai). — Belliard partit du Caire le 15 mai à la rencontre du grand vizir, à la tête d'une colonne de 5.000 hommes dans laquelle se trouvait le 1er bataillon de la 21e. Le 16, à la pointe du jour, il rencontra près d'El Khanqah l'avant-garde ennemie, forte de 2.000 cavaliers, sous les ordres de Nadir-Pacha, et la défit; mais, craignant d'être enveloppé par les masses turques, il ne poussa pas plus avant ce premier succès et ordonna la retraite, afin de ne pas s'éloigner trop du Caire que menaçaient les Anglais. Cet engagement nous avait coûté une cinquantaine d'hommes mis hors de combat; la 21e perdait le sous-lieutenant Millon et quelques chasseurs.

1801 **Défense du Caire** (21 juin-10 juillet). — Belliard rentra précipitamment au Caire et s'occupa de mettre la ville en état de défense : le 1er bataillon de la 21e fut chargé d'occuper la partie de l'enceinte comprise entre le quartier cophte et le fort Camin ; les carabiniers du 2e bataillon, rentrés récemment de Suez, et les isolés des 2e et 3e bataillons furent placés au fort Dupuy.

Sir Hutchinson, qui s'avançait avec une lenteur toute britannique, mit plus d'un mois pour arriver en vue du Caire. Le 21 juin, il faisait cerner la ville par ses Anglais et par les Turcs, qui formaient un total d'environ 30.000 combattants; la garnison, décimée depuis plusieurs semaines par la peste, ne comptait guère que 12.000 hommes valides, et l'enceinte n'était constituée que par une faible muraille qui ne pouvait pas résister à l'artillerie. Belliard se décida à faire dès le lendemain des propositions au général anglais qui consentit à faire transporter en France la garnison avec armes et bagages. Le 10 juillet, les Français remirent le Caire aux troupes anglo-turques et s'acheminèrent sur Aboukir, où ils devaient être embarqués.

Rapatriement de la demi-brigade. — Ainsi se terminait par deux capitulations cette expédition qui, au début, avait étonné le monde par l'audace avec laquelle elle avait été entreprise et menée. Si quelques chefs, dans le haut commandement, avaient faibli, les corps de troupe avaient su garder intact leur honneur et conserver toutes leurs vertus guerrières.

Le 1er bataillon, embarqué le 7 août dans la rade d'Aboukir, ne débarqua à Marseille que le 23 septembre, après une longue et pénible traversée; de là, il se dirigea sur Avignon.

Les débris des 2e et 3e bataillons, embarqués à leur tour à Alexandrie le 14 septembre, arrivèrent à Marseille le 23 octobre; après un séjour de plus d'un mois au lazaret, ils rejoignirent le 1er bataillon à Avignon.

1801 La demi-brigade n'était à ce moment-là que l'ombre d'elle-même : à peine comptait-on pour les trois bataillons 400 hommes capables de porter les armes. 300 braves environ, couverts de glorieuses blessures qui les rendaient impropres au service, entrèrent à la succursale des Invalides d'Avignon. Le chef de brigade Tarayre leur adressa une chaleureuse allocution, et les hommes valides de la 21e ne se séparèrent qu'avec les plus vifs regrets de leurs vaillants frères d'armes mutilés et condamnés au repos.

La 21e légère a l'intérieur (décembre 1801 - 23 septembre 1803). — La 21e ne demeura que quelques jours à Avignon et alla vers la fin de l'année tenir garnison au Puy, ses compagnies de carabiniers restant détachées à Lyon dans la Garde du Premier Consul. La demi-brigade eut à fournir pendant l'hiver plusieurs détachements pour réprimer le brigandage dans les départements du Cantal et de la Haute-Loire, et les hommes, habitués au climat d'Egypte, eurent beaucoup à souffrir des rigueurs du froid.

1802 Le 27 juillet, la 21e reçut son bataillon complémentaire qui rentrait d'Italie, et dont il sera parlé dans le chapitre suivant. Le 6 août, elle quitta le Puy pour aller tenir garnison à Provins ; à son passage à Clermont-Ferrand, réunie autour du monument élevé par les habitants à la mémoire de Desaix, elle rendit les honneurs funèbres à l'illustre chef qu'elle avait connu à l'armée du Rhin et en Italie, et qui l'avait conduite si souvent à la victoire sur les bords du Nil.

Le Premier Consul avait décidé de donner des drapeaux aux demi-brigades légères, à raison d'un par bataillon, et la distribution en avait été faite solennellement à Paris le 14 juillet. La 21e trouva les siens à son arrivée à Provins.

1803 Le 1er avril, dans une touchante cérémonie, le chef de brigade

1803 Taraÿre remit les armes d'honneur aux militaires du corps qui avaient été compris dans les décrets des 5 et 15 septembre précédents.

La demi-brigade quitta Provins à la fin d'avril pour se transporter à Juliers, sa nouvelle garnison.

IIe LE 21e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

PORTION PRINCIPALE

(24 Septembre 1803-12 Mai 1814)

En vertu de l'arrêté des consuls du 24 septembre, la 21e Demi-Brigade Légère devenait le 21e Régiment Léger, qui resta à 3 bataillons.

Le 21e léger a l'armée des côtes de l'océan (20 octobre 1803-19 novembre 1805). — Les deux premiers bataillons du 21e Léger furent affectés, à compter du 20 octobre, à l'armée des Côtes de l'Océan, et vinrent camper à Ostende, où ils comptèrent à la 3e division commandée par le général Friant ; une souscription, ouverte dans le régiment, produisit 2 000 francs qui furent versés dans les caisses de l'Etat pour être employés aux préparatifs de débarquement. Les deux bataillons passèrent tout l'hiver à s'installer, à faire des manœuvres à bord des bateaux et à fournir des patrouilles pour observer les côtes.

1804 Par arrêté du 13 mars, il fut créé par bataillon une compagnie de voltigeurs et chaque bataillon compta dès lors 1 compagnie de carabiniers, 7 de chasseurs, et 1 de voltigeurs. Les 1er et 2e bataillons du 21e, complétés à 800 hommes, employèrent

1804 l'été à faire des manœuvres sur terre et sur eau, et continuèrent à faire partie de la flottille batave sous les ordres de l'amiral Verhuel.

1805 La 2° division de cette flottille, qui comprenait le 21° Léger, quitta Ostende dans les derniers jours de mars et se rendit sans encombre à Dunkerque; vers le milieu de juillet, elle gagnait le port d'Ambleteuse après avoir escarmouché avec les bâtiments anglais qui croisaient dans ces parages; le régiment fut alors affecté à la 2° division (général Friant) du corps d'armée de droite que commandait le général Davout.

Au départ de la Grande Armée pour l'Allemagne, chaque corps d'armée dut laisser un régiment pour garder le camp qu'il abandonnait et pour défendre contre un coup de main des Anglais les bâtiments de notre flottille. En raison de la faiblesse de son effectif, le 21° Léger fut désigné pour garder le camp du corps de Davout; il fut ainsi privé de l'honneur de prendre part à cette célèbre et rapide campagne de 1805, et condamné à rester sur ces côtes que l'armée brûlait d'impatience de quitter. Le 3° bataillon, qui tenait garnison à Vanloo, rejoignit les deux autres à Ambleteuse le 20 septembre et concourut avec eux à la garde des camps. Le corps reçut alors des conscrits en nombre suffisant pour porter l'effectif des bataillons au complet de guerre.

LE 21° LÉGER A L'ARMÉE DU NORD (20 novembre 1805 — 20 juillet 1806). — Le régiment quitta Ambleteuse le 20 novembre pour se rendre à Anvers, où il devait entrer dans la composition de l'armée du Nord; cette armée, placée sous les ordres du prince Louis Bonaparte, devait comprendre 6 divisions.

1806 Les trois bataillons du 21° occupèrent plusieurs villes de la Hollande, principalement Bréda, Gouda et Nimègue, et il ne se passa dans cette année aucun fait digne d'être relaté. Le colonel Tarayre entra le 31 juillet au service particulier du roi de Hol-

1806 lande, et fut remplacé quelque temps après par le colonel Duhamel.

LE 21e LÉGER AU 5e CORPS DE LA GRANDE ARMÉE (3 octobre 1806 - 11 juillet 1807). — A la veille de l'ouverture des hostilités contre la Prusse, le 21e Léger fut rappelé de l'armée de Batavie, en vertu d'un ordre de l'Empereur daté du 11 juillet, et fut dirigé sur Wesel, où il arriva le 26 du même mois. Là, ses deux premiers bataillons furent complétés à 1000 hommes chacun et envoyés à Dusseldorf; ils furent alors avisés qu'ils seraient prochainement affectés au 5e corps de la Grande Armée. Partis de Dusseldorf le 20 septembre, sous la conduite du colonel Duhamel et des commandants Vallet et Leblanc, ils arrivèrent à Schweinfurt le 3 octobre; c'est à la date de ce jour qu'ils comptèrent au 5e corps commandé par le maréchal Launes, duc de Montebello.

Placé sous la direction du général Graindorge, le 21e Léger forma, avec les 100e et 103e de Ligne, la 2e division (général Gazan) de ce corps; il composait à lui seul la 1re brigade de la division, la seconde étant constituée par les deux régiments de ligne.

Le 5e corps, qui formait avec le 7e (maréchal Augereau) l'aile gauche de la Grande Armée, comprenait les deux divisions d'infanterie Suchet et Gazan et la division de cavalerie Treilhard.

Le 7 octobre, le 5e corps se mettait en mouvement à travers les défilés du Thuringer-Wald et arrivait le 9 au soir à Graffenthal sur la frontière de la Saxe.

Combat de Saalfeld (10 octobre). — Ayant reçu l'ordre de franchir la frontière, Lannes se met en route le 10 au jour dans la direction de Saalfeld. En arrivant près de cette ville, vers 10 heures du matin, il rencontre un rassemblement d'une dizaine de mille hommes, dont plus de 2.000 cavaliers, que commande le prince Louis de Prusse. Sans attendre l'arrivée de la division Gazan,

1806 il l'attaque avec la division Suchet qui marche en tête, et avec une brigade de hussards. Les Prussiens ne résistent pas à l'élan de nos troupes et sont bientôt mis en pleine déroute, laissant entre nos mains 33 pièces de canon, 4 drapeaux et près de 1.500 prisonniers ; ils perdaient en outre 400 tués ou blessés, et le prince Louis était parmi les morts.

La division Gazan avait pressé sa marche pour partager la gloire de cette journée; mais, malgré toute sa diligence, elle ne put arriver que pour assister à la déroute de l'ennemi, et c'est à peine si le 21e Léger, qui tenait la tête, put prendre part aux derniers moments de la lutte: il eut cependant un voltigeur tué et quelques hommes blessés.

Bataille d'Iéna (14 octobre). — Le 13 octobre au soir, les deux armées française et prussienne sont en présence près d'Iéna. Le lendemain matin, à quatre heures, les troupes prennent les armes au milieu d'un épais brouillard ; à six heures, bien que le brouillard ne se soit point dissipé, Napoléon donne le signal de la marche en avant.

Lannes est en première ligne avec ses deux divisions d'infanterie qui occupent le Landgrafenberg, la division Gazan rangée à gauche sur trois lignes. Le 5e corps s'ébranle et le mouvement commence à droite par la division Suchet qui marche sur Closewitz. Peu d'instants après, la division Gazan se met à son tour en mouvement et s'avance sur Cospoda, en tâtonnant dans le brouillard.

Le 21e Léger se dirige sur un petit bois situé à droite de ce village, en déloge l'ennemi qui était en forces et lui prend 10 pièces de canon et 4 obusiers. Les Prussiens se voyant débordés abandonnent Cospoda et se replient sur Lutzerode, après avoir éprouvé des pertes considérables, et laissant sur place 26 pièces de canon en batterie.

1806 Ces préliminaires de la bataille étaient d'un bon augure pour nous ; vers huit heures et demie, le brouillard se dissipe pour faire place à un beau soleil d'automne. Lannes fait alors exécuter à son corps d'armée un changement de direction à droite ; ralentissant la marche de Suchet, il accélère celle de Gazan qui vient former sa division sur deux lignes en avant de Cospoda, vis-à-vis de l'intervalle qui sépare Lutzerode de Closewitz : Lutzerode est enlevé sans trop de difficultés.

Vers dix heures, l'armée française, qui a gagné un espace suffisant pour se déployer sur les pentes assez douces du Landgrafenberg, s'avance en ordre de bataille ; le 5e corps occupe le centre, ayant à sa droite le corps de Soult, et à sa gauche celui d'Augereau. Ney, impatient de prendre part à l'action, s'est porté avec quelques bataillons entre les 5e et 7e corps, et s'est dirigé sur Vierzehnheiligen, où il se trouve un instant compromis au milieu d'une nuée d'ennemis. Le 21e Léger est alors envoyé avec le 40e de Ligne pour dégager ce maréchal, et pour occuper Vierzehnheiligen, avec l'ordre de s'y maintenir à tout prix. L'ennemi, qui attache une grande importance à l'occupation de ce poste, fait bientôt tous ses efforts pour nous le reprendre ; il se présente avec des forces supérieures, et son artillerie exécute sur les maisons un feu terrible qui porte le carnage dans les rangs de nos deux régiments et réduit le village en cendres. C'est à cet instant le plus critique de la journée, que Lannes, à la tête du 100e de Ligne, se porte à la droite de Vierzehnheiligen, s'empare des hauteurs qui le dominent et menace par cette manœuvre hardie le flanc gauche de l'ennemi ; le général Gazan l'appuie avec le 103e.

Le 21e Léger et le 40e de Ligne se maintiennent dans le village avec une rare intrépidité ; tous les régiments du 5e corps rivalisent de bravoure contre 30.000 Prussiens environ soutenus par plus de 100 pièces d'artillerie ; la mort fauche les rangs des

1806 deux côtés. En cet instant de la journée, la bataille est générale : 60.000 Prussiens résistent noblement aux efforts des 50.000 Français qui sont engagés de Löbstedt à Hohlstädt, et leur effort principal s'exerce sur notre centre, contre le 5e corps.

C'est alors que Lannes prononce un audacieux mouvement en avant avec les 100e et 103e de Ligne et vient tirer dans le flanc des Prussiens : ceux-ci commencent à céder le terrain et Lannes les charge vigoureusement avec ses deux régiments en masse. Le 21e Léger et le 40e de Ligne sortent aussitôt de Vierzehnheilingen et tous les régiments du 5e corps suivent l'impulsion décisive que vient de donner leur maréchal. L'armée prussienne est culbutée et se retire bientôt en désordre, laissant en notre pouvoir quantité de prisonniers et de canons ; notre cavalerie, par une brillante charge, achève la déroute de l'ennemi. Nos bataillons descendent rapidement les pentes derrière notre cavalerie, qui poursuit l'épée dans les reins les Prussiens se retirant en toute hâte sur Weimar ; le prince de Hohenlohe essaye vainement de résister avec sa réserve à ce torrent humain sur une position à hauteur de Franckendorf; mais cette réserve est à son tour culbutée et s'enfuit pêle-mêle avec les troupes de première ligne; des bataillons entiers sont faits prisonniers. Cette cohue de fantassins, de cavaliers, d'artilleurs s'arrête encore dans les bois situés sur la colline qui domine Weimar ; mais la cavalerie de Murat les rejette dans la ville.

L'arrivée de la nuit sauva seule l'armée du prince de Hohenlohe d'une perte totale ; mais cette bataille était décisive : la victoire des Français était complète et jamais armée ne donna l'exemple d'une retraite plus désordonnée que celle des Prussiens. Sur 70.000 hommes que commandait le matin le prince de Hohenlohe, 12.000 étaient mis hors de combat par le feu, et 15.000 faits prisonniers ; une quinzaine de drapeaux et plus de 100 pièces de canon étaient tombés au pouvoir des Français, qui, de leur côté,

1806 avaient à regretter la perte d'environ 2.500 hommes tués ou blessés.

Sur ce nombre, le 21ᵉ Léger comptait pour sa part 2 officiers et près de 60 hommes de troupe tués ou mortellement atteints ; 6 officiers et à peu près 200 hommes blessés. Au départ de Dusseldorf il avait 58 officiers et 1944 hommes sous les armes ; le soir de la bataille, ces chiffres étaient descendus à 47 et à 1.500 en nombre rond.

La conduite du régiment dans cette journée fut digne de remarque, et c'est à juste titre que l'on voit figurer le nom d'**Iéna** sur son drapeau.

Après avoir pris un jour de repos sur le champ de bataille, le 5ᵉ corps se mit, lui aussi, à la poursuite de l'armée prussienne ; le 25, Lannes, en procédant par intimidation, força le gouverneur de Spandau à lui livrer cette grande place forte et la fit garder pendant plusieurs jours par le 21ᵉ Léger, qui eut à fournir de nombreux détachements pour la conduite des prisonniers.

Le régiment rejoignit à Stettin la division Gazan qui venait d'être renforcée par le 28ᵉ Léger, et il forma dès lors, avec ce dernier corps, la 1ʳᵉ brigade de cette division.

Campagne de Pologne. — La Prusse était vaincue, mais 120.000 Russes s'étaient avancés le 1ᵉʳ novembre sur le Niémen et marchaient sur la Vistule ; Napoléon envoya à leur rencontre Murat avec les 3ᵉ, 5ᵉ et 7ᵉ corps. Les 21ᵉ et 28ᵉ Légers ne quittèrent Stettin que le 13 novembre et rejoignirent par des marches forcées le reste du 5ᵉ corps à Schneidemuhl. Lannes se dirigea alors par Bromberg et Thorn sur Varsovie, où il remplaça le 6 décembre les troupes de Davout ; la division Gazan, installée dans Praga, travailla pendant plusieurs jours sous la direction du général Chasseloup à transformer ce faubourg en une solide tête-de-pont.

1806 Le 24, le 5ᵉ corps franchit le Bug au pont d'Okunin et marcha sur Pultusk, que le général Benningsen avait donné comme point de ralliement à ses quatre divisions battant en retraite. Le dégel, peu ordinaire en cette saison à pareille latitude, et la chute d'une neige abondante avaient transformé ces vastes plaines en fondrières où les hommes enfonçaient jusqu'aux genoux; le 25, on continua la marche en mettant jusqu'à deux heures pour faire une lieue; l'artillerie et les équipages surtout éprouvaient les plus grandes difficultés à avancer. Le 5ᵉ corps bivouaqua le soir dans la boue près de Zembrosz, et une pluie mêlée de neige ne cessa de tomber toute la nuit.

Combat de Pultusk (26 décembre). — Le 5ᵉ corps reprend sa marche le 26 à 7 heures du matin, et peu avant le jour, à 11 heures, après avoir surmonté des difficultés inexprimables, il arrive à hauteur de Pultusk où l'armée russe est en position sur trois lignes, formant un rassemblement de 45,000 hommes avec 60 bouches à feu.

Lannes, même avec la division de dragons de Becker, n'a à sa disposition que 18,000 combattants au plus, et ne peut opposer à l'artillerie russe que quelques pièces d'un faible calibre qu'on a traînées dans la boue en employant tous les attelages disponibles. Mais le duc de Montebello n'a pas l'habitude de compter ses ennemis; sans hésiter il marche à eux avec la confiance que donne le courage. La division Suchet est placée en première ligne, et la division Gazan, désignée pour rester en réserve, est rangée en bataille derrière la lisière d'un bois; le sol est couvert d'un lac de boue où fantassins et cavaliers peuvent à peine se mouvoir.

Lannes, avec ses troupes de première ligne, parvient à refouler les Russes après des prodiges de valeur. Pendant ce temps, la division Gazan, qui a reçu l'ordre de ne pas quitter ses positions,

1806 reste immobile sous bois, et les régiments de cette division reçoivent sans pouvoir riposter les boulets russes qui les atteignent eux, aussi bien que les troupes de Suchet.

Ce combat meurtrier dura jusqu'à la nuit, qui tombe vite en décembre dans ce pays; l'arrivée de la division Gudin, que Napoléon avait dirigée sur Pultusk pour renforcer le 5e corps, décida la victoire qui restait indécise sur notre gauche, et les Russes cédèrent le terrain de tous côtés.

Le 21e Léger fut le seul régiment de la division Gazan qui fit le coup de feu dans cette journée, et cela pendant une demi-heure environ pour appuyer les troupes de Suchet; mais les corps de la 2e division eurent beaucoup à souffrir du tir de l'artillerie russe, et leurs pertes furent presque aussi élevées que celles des régiments de la 1re division. Sur les 600 tués et les 1.500 blessés que perdirent les Français dans ce combat, le 21e ne comptait pas moins de 2 officiers tués et de 5 blessés; de 40 hommes tués ou morts de leurs blessures, et d'une centaine de blessés.

Les pertes des Russes furent de beaucoup plus considérables : 1.500 tués et 3.000 blessés, dont 2.000 restèrent entre nos mains; 1.800 autres prisonniers valides, 12 pièces de canon et une quantité considérable de caissons.

Benningsen se replia pendant la nuit dans la direction de Grodno, et Lannes, arrêté par des obstacles de tous genres, renonça à le poursuivre.

Satisfait des victoires remportées à Pultusk et à Golymin sur les Russes et à Soldau sur les Prussiens, Napoléon songea à donner un peu de repos à ses troupes qui en avaient le plus grand besoin, et distribua des cantonnements à ses différents corps d'armée. Le 5e corps eut son quartier-général à Varsovie, et la division Gazan resta chargée de couvrir le pays entre le Bug et la Vistule, autour de Sierock.

1807 A la fin de janvier, le maréchal Lannes, miné par la maladie,

1807 fut remplacé à la tête du 5° corps par le général Savary, aide-de-camp de l'Empereur. Les Russes ayant repris l'offensive sur la Passarge, le 5° corps prononça un mouvement en avant et se porta le 6 février à Ostrolenka.

Un remaniement avait été opéré dans les brigades de la division Gazan : le 21° Léger formait avec le 100° de Ligne la 1re brigade sous les ordres du général Graindorge.

Affaire de Stanislawowa (15 février). — Cette brigade formait un réseau d'avant-postes sur les bords de la Skwa autour de Stanislawowa. Le 15 au matin, la cavalerie russe vint faire à travers bois une reconnaissance de ce côté, tomba sur les postes du 21° Léger et engagea avec eux un combat assez vif; mais elle n'en tira aucun profit et fut obligée de tourner bride. Le régiment eut dans cette affaire une dizaine d'hommes mis hors de combat.

Combat d'Ostrolenka (16 février). — Le lendemain, Savary, décidé à prévenir l'ennemi qui descend de Nowogrod sur Ostrolenka par les deux rives de la Narew, se porte avec une partie de son corps d'armée à Sedliszka, où se trouve le général Gazan avec la brigade Graindorge; vers neuf heures du matin il pousse cette brigade en avant dans les bois qui s'étendent entre la Skwa et la Rossoga. Le 21° Léger, qui marche en tête, ne tarde pas à rencontrer le corps du prince Wolkoskof qui s'avance derrière un rideau de Cosaques; le général russe fait à la hâte déployer un de ses bataillons dans une petite éclaircie de la forêt, en arrière d'un ruisseau. Mais le 21° Léger, franchissant le ruisseau sur un petit pont qui est à proximité, laisse de côté le bataillon déployé et tombe tête baissée sur la colonne ennemie qu'il culbute dans les bois; soutenu bientôt par le 100° de Ligne, il fait des Russes un carnage terrible, leur prend un drapeau et une pièce de canon, et les poursuit jusqu'à la Skwa.

1807 Cette rencontre avait été très meurtrière pour le régiment : 1 capitaine tué, 4 autres officiers mortellement atteints, au nombre desquels était le colonel Duhamel, et 11 officiers blessés ; pour la troupe, environ 30 hommes tués et plus de 200 blessés parmi lesquels une trentaine moururent quelques jours après de leurs blessures. Le nombre des présents sous les armes descendit ainsi de 1.650 à 1.300.

Après ce succès remporté sur la rive droite de la Narew, Savary laissa le général Gazan en observation de ce côté avec la brigade Graindorge, et se reporta sans retard sur Ostrolenka, où il termina la journée par la défaite des Russes de la rive gauche, avec les divisions Suchet et Oudinot, les dragons et la cavalerie légère.

Cette journée fit le plus grand honneur au 5e corps ; trois régiments, et en particulier le 21e Léger, s'y étaient distingués d'une façon toute spéciale. Les Russes avaient eu 3.000 hommes environ hors de combat ; de notre côté, nous avions au total 129 hommes tués et 718 blessés ; comme on peut en juger, les pertes du 21e entrèrent pour une large part dans ces chiffres.

La brigade Graindorge resta jusqu'au 11 mars en observation autour de Pultusk et de Sierock. C'est au commencement de ce mois que Masséna, désigné pour remplacer Lannes à la tête du 5e corps, vint prendre possession de son commandement des mains du général Savary qui ne l'exerçait que provisoirement.

La Grande Armée reprit alors ses quartiers d'hiver : la division Gazan fut en entier cantonnée à Villenberg, où elle eut à souffrir du manque de vivres. Mars et avril se passèrent à s'observer de part et d'autre et à envoyer de chaque côté des reconnaissances qui donnèrent quelquefois lieu à de légers engagements.

Dans les premiers jours d'avril arriva au régiment le colonel Martin-Lagarde, nommé le 28 mars en remplacement du colonel Duhamel, mort à Varsovie le 1er mars de la blessure qu'il avait

1807 [illegible] de la Légion d'Honneur à des militaires du corps.

Au commencement de mai, Masséna retira les troupes de leurs cantonnements et les fit camper.

Affaire de Wyszkow (20 mai). — Dans une reconnaissance faite le 20 mai par le 21e Léger sur Wyszkow, une compagnie de voltigeurs s'étant [illegible] en pointe, fut entourée par les Cosaques et allait succomber sous le nombre, lorsqu'elle fut délivrée par deux escadrons du 12e Dragons commandés par le chef d'escadron [illegible]. Cette compagnie perdit quelques hommes [illegible].

Pendant que Napoléon battait les Russes à Friedland, le 5e corps couvrit Varsovie et n'eut que quelques engagements de peu d'importance avec la gauche ennemie aux ordres des généraux [illegible] et [illegible]. Lorsque ces derniers [illegible] passage, Masséna [illegible]. La division Gazan est arrivée le 25 à [illegible], c'est là qu'elle eut connaissance de la conclusion de l'armistice de Tilsit qui mettait fin à cette glorieuse campagne.

LE 21e LÉGER AU CORPS D'OCCUPATION DE LA SILÉSIE (12 juillet 1807 — 8 septembre 1808). — Pendant la période d'occupation de la Prusse par l'armée française, le 21e Léger fit partie du 3e grand commandement militaire, qui, sous les ordres du maréchal Mortier, comprenait les 5e et 6e corps, et s'étendait sur la haute et la basse Silésie. Le régiment occupa successivement Breslau, Strehlen et Brieg.

Un décret du 1er octobre accordait encore au 21e 17 croix de la Légion d'Honneur, ce qui portait à 32 le nombre de celles obtenues par le corps dans le courant de cette campagne; ces

1807 récompenses témoignent suffisamment de sa noble conduite et de la juste considération dont il fut l'objet en haut lieu.

1808 Le décret du 18 février porta le régiment à 5 bataillons comme nous l'avons déjà expliqué pour le 96e.

Lorsqu'arrivèrent les beaux jours, la division Gazan fut réunie dans un camp d'instruction à proximité de Brieg.

Le 5e corps, désigné pour être envoyé en Espagne, quitta la Silésie dans les premiers jours de septembre et arriva à Bayonne vers la fin de novembre.

LE 21e LÉGER A L'ARMÉE D'ESPAGNE (2 décembre 1808 — fin février 1812). — Le 5e corps, dont le commandement avait été confié au maréchal Mortier, duc de Trévise, comprenait toujours les deux divisions d'infanterie Suchet et Gazan, et le 21e Léger continuait à former, dans la 2e division, avec le 100e de Ligne, la 1re brigade sous les ordres du général Guérin.

La division Gazan franchit la Bidassoa le 2 décembre, un jour après la division Suchet, et le 17, le 5e corps arrivait à Alagon, où il se joignit au 3e corps que commandait le maréchal Moncey. Ce maréchal n'attendait que son arrivée pour faire l'investissement de Saragosse.

Le 19, le corps de siége se mit en mouvement : pendant que le 3e corps et la division Suchet descendaient par la rive droite de l'Ebre, la division Gazan franchit le fleuve en face de Tauste, et se dirigea sur le faubourg de Saragosse par Castejon, Zuera et Villa-Nueva.

Siège de Saragosse (21 décembre 1808 — 21 février 1809). — Saragosse, ville de 50.000 habitants bâtie sur les bords de l'Ebre, possédait un mur d'enceinte que les habitants avaient renforcé par des travaux de terrassement, et comptait

1808 surtout, pour la résistance, sur ses nombreux couvents solidement construits et qui formaient pour ainsi dire autant de citadelles. 32.000 hommes de troupes régulières s'y étaient enfermés sous dom José Palafox, et étaient secondés par 30.000 paysans ou habitants armés; la ville était abondamment pourvue de vivres et de munitions.

Le maréchal Moncey allait donc entreprendre, avec 40.000 hommes environ, le siége d'une place défendue par plus de 60.000 hommes qui pouvaient compter sur une population fanatique disposée à tout supporter contre nous; c'est l'un des siéges les plus mémorables dont l'histoire fasse mention.

Attaque du faubourg (21 décembre). — Le général Gazan avait été chargé des attaques de la rive gauche de l'Ebre. Sur cette rive s'élève un faubourg construit dans une plaine basse et marécageuse et relié à la ville par un pont en pierre; les insurgés l'avaient fortifié par des retranchements revêtus en pierres sèches et palissadés, et ils l'avaient couvert en avant par une inondation amenée par le canal de débordement de l'Ebre. Ce faubourg constituait donc une solide tête-de-pont dont la possession eût singulièrement facilité les opérations du siége; mais le prendre par surprise était difficile, car les couvents de Saint-Lazare, de Jésus et de Sainte-Elisabeth avaient été organisés défensivement, ainsi qu'un grand parc formant bastion près de la route de Villa-Nueva; de nombreuses pièces d'artillerie armaient les redoutes, et plus de 3.000 défenseurs sous le brigadier dom Rosé Manso gardaient les ouvrages.

Le 21, la division Gazan s'avance sur le faubourg par la route de Villa-Nueva, la brigade Guérin en tête. Vers une heure et demie de l'après-midi, le 21e Léger qui marche en tête parvient, en se dissimulant derrière des oliviers et des jardins, jusqu'aux retranchements du grand parc qui commande la route; mais là, il a à

1808 souffrir terriblement de la mitraille vomie par les canons de la redoute qui flanque la grande face; il se rejette alors à gauche, et les voltigeurs s'emparent d'une maison isolée au bord de la route de Barcelone, à 100 pas des retranchements, et peuvent de là menacer la ligne de retraite des défenseurs du couvent de Jésus. Le reste du régiment, appuyé par le 100e de Ligne, s'avance dans l'angle formé par les deux routes, exposé aux feux de mousqueterie et d'artillerie qui partent de la face orientale du parc.

Soudain une terreur panique s'empare des Espagnols qui abandonnent la batterie du couvent de Saint-Lazare et se précipitent en foule sur le pont de l'Èbre pour chercher un refuge dans la ville. Mais Palafox accourt aussitôt avec des renforts, réoccupe la batterie de Saint-Lazare et rétablit l'ordre.

Il était près de quatre heures, et ces deux heures de combat sur un terrain découvert avaient coûté bien cher à la brigade Guérin et principalement au 21e Léger. Le général Gazan, qui se trouvait isolé sur la rive gauche, et qui avait à redouter une sortie de toutes les troupes espagnoles, ne voulut pas engager sa seconde brigade qu'il avait laissée en réserve; il donna alors le signal de la retraite, et, ne se croyant pas assez fort pour faire à lui seul l'investissement du faubourg, il se replia sur Villa-Nueva.

La division Gazan, qui comptait à peine 8.000 combattants, avait eu dans cette journée près de 700 hommes hors de combat: sur ce nombre le 21e Léger en avait pour sa part environ la moitié, soit une centaine de tués ou mortellement atteints et à peu près 250 blessés. Le corps d'officiers était cruellement éprouvé : 2 chefs de bataillon, 4 capitaines et 2 lieutenants avaient trouvé la mort dans cette affaire; 4 autres officiers avaient été blessés.

Blocus du faubourg. — Lorque le maréchal Moncey eut fait, trois jours après, établir un pont de bateaux en amont de la

1808 ville pour relier les deux rives, le général Gazan se rapprocha du faubourg et le tint bloqué avec sa division, tout en envoyant journellement des détachements pour disperser les bandes de paysans armés qui infestaient les environs. Le 21e Léger occupa sa place de bataille à la droite de la division, et, comme les trois autres régiments, se couvrit sur son front, contre les sorties de l'ennemi, par des retranchements et par des inondations.

1809 Pendant que les troupes françaises de la rive droite poussaient activement les travaux d'approche contre la ville, la division Gazan se contenta de bloquer le faubourg; mais, le 24 janvier, la division Suchet, qui était passée sur la rive gauche de l'Ebre, avait battu à Liciñena les troupes de Perena, qui inquiétaient Gazan sur ses derrières. Dès le 27, la 2e division put s'approcher du faubourg, et, dans la nuit du 31 janvier au 1er février, elle ouvrit une première parallèle à 600 mètres du couvent de Jésus.

On mena alors avec une grande activité les travaux d'approche, et, dès le 8, quatre batteries étaient armées et ouvraient le feu sur le couvent, que la 2e brigade de la division enleva dans la journée.

Le 12, le maréchal Lannes, qui avait remplacé le maréchal Moncey à la tête des troupes de siège, apprit qu'un rassemblement de 15.000 Espagnols se formait du côté de Mequinenza; il partit le lendemain avec la division Suchet et la 1re brigade de la division Gazan, ne laissant autour du faubourg que les 28e Léger et 103e de Ligne, se dirigea sur Villamayor, à trois lieues de Saragosse, et y demeura en observation.

Le 21e Léger ne prit donc pas part à l'assaut du faubourg qui fut enlevé le 18 par la brigade Taupin, ni à la reddition de Saragosse qui eut lieu le 21.

Pendant les deux mois que dura le siège, 54.000 personnes avaient péri dans la ville par le feu ou les maladies, et la cité était aux trois quarts détruite. Le nom de Saragosse est inscrit sur le drapeau du régiment.

1809 **Opérations en Aragon.** — Après la chute de la principale place d'armes de l'Aragon, le 5e corps eut pour mission de disperser les rassemblements d'insurgés qui parcouraient la province sous la direction des frères Palafox ; le 6 mars, le maréchal Mortier se porta à Fraga et y resta près d'un mois pour rétablir le calme dans la région ; des reconnaissances eurent fréquemment maille à partir avec les miquelets de la Catalogne.

Affaire de Torre de Sègre (1er avril). — Le 1er avril, deux bataillons du 21e Léger, sous la conduite du général Pépin qui avait remplacé à la tête de la brigade le général Guérin grièvement blessé sous Saragosse, avaient été envoyés à Torre de Sègre pour y faire des vivres ; la petite colonne entrait dans le village dans le plus grand ordre, lorsqu'elle fut tout à coup assaillie par six ou sept cents miquelets qui faisaient feu des fenêtres des maisons, du clocher et d'un couvent ; elle eut 4 hommes tués et 3 blessés dans cette affaire où l'ennemi essuya des pertes bien plus considérables.

Opérations en Vieille-Castille. — Le 6 avril, le maréchal Mortier reçut l'ordre de se porter avec son corps d'armée à Burgos et à Palencia, dans la Vieille-Castille, pour donner la main au maréchal Ney qui avait été chargé de pacifier le nord de l'Espagne. Le 21e Léger occupa Tordesillas dans les premiers jours de mai.

Prise de Ledesma (17 mai). — Des colonnes volantes furent envoyées sur plusieurs points. L'une d'elles, composée de la brigade Pépin, du 28e Léger et de quelques détachements, le tout sous les ordres du général Gazan, se présenta le 17 sous la petite place forte de Ledesma et cerna la ville. La population n'opposa qu'une faible résistance ; il en fut de même de la petite

1809 garnison du château. Les trois régiments entrèrent dans Ledesma le soir même et y restèrent quelques jours pour faire sauter le fort et le détruire de fond en comble.

La brigade Pépin alla ensuite prendre des cantonnements à Salamanque et y resta jusque vers le 10 juillet.

Marche sur le Tage. — Le maréchal Soult avait reçu l'ordre de se porter avec les 2°, 5° et 6° corps sur Plasencia pour manœuvrer sur les derrières de l'armée anglo-espagnole, qui remontait la vallée du Tage. Mortier, qui avec son corps d'armée marchait en tête de l'armée de Soult, franchit le col de Baños le 31 juillet, entra le lendemain dans Plasencia qu'il trouva évacuée et suivit la route de Lisbonne à Madrid, espérant arriver à temps pour prendre à dos l'armée ennemie. Mais sir Wellesley avait livré au roi Joseph, le 28 juillet, la bataille de Talaveyra ; en apprenant l'arrivée de l'armée de Soult, il battit précipitamment en retraite et passa sur la rive gauche du Tage, au pont de l'Arzobispo. Les Espagnols de de la Cuesta suivirent ce mouvement et prirent position sur les collines d'Azutan qui dominent la rive gauche, afin de couvrir la retraite des Anglais.

Combat de l'Arzobispo (8 août). — Dans ce combat, livré le 8 août aux troupes du général de la Cuesta par le maréchal Mortier, le 21° Léger ne fut pas directement engagé ; la division Gazan resta en réserve et appuya le mouvement de la 1re division que commandait maintenant le général Girard.

Les Espagnols abandonnèrent leurs positions, nous laissant 30 pièces de canon, 800 blessés ou prisonniers, et une grande quantité de bagages.

Après avoir poursuivi les fuyards pendant un jour ou deux, le 5° corps repassa le Tage et vint prendre des cantonnements sur la rive droite non loin de Talaveyra : le 21° Léger s'établit à

1809 Oropesa. Les troupes françaises eurent beaucoup à souffrir dans leurs cantonnements du manque de vivres, de la chaleur et des maladies.

Le 4 octobre, la division Gazan vint s'installer autour de Talaveyra ; au commencement de novembre, elle fut appelée à Tolède. La brigade Pépin fut désignée pour garder cette dernière ville pendant que le reste du corps d'armée marchait contre l'armée espagnole du centre, commandée par le général Areizaga ; le 21ᵉ Léger ne prit donc pas part à la célèbre bataille d'Ocaña gagnée par Soult avec les 4ᵉ et 5ᵉ corps le 19 novembre.

Le surlendemain, la division Gazan fut envoyée en toute hâte à Avila pour appuyer le général Kellermann contre l'armée du duc del Parque ; malgré toute la diligence qu'elle mit dans sa marche, elle n'arriva à Avila que le 29, et la veille Kellermann avait gagné sur son adversaire le combat d'Alba-de-Tormès ; elle rentra un peu après à Tolède.

1810 **Conquête de l'Andalousie.** — Le 5ᵉ corps fut désigné pour faire partie de l'expédition de l'Andalousie organisée au commencement de l'année par le roi Joseph et par le maréchal Soult, son major général. Formant le centre de l'armée, il prit la grande route de Madrid à Séville.

Passage du col de Despeña-Perros (20 janvier). — Une division espagnole, sous les ordres du général Giron, occupait le col de Despeña-Perros et avait retranché ce passage difficile avec le plus grand soin : des coupures et des épaulements avaient été pratiqués en travers de la route, sur une longueur de trois lieues, et des fourneaux de mine avaient été préparés sous les principaux points de passage. Mortier forma trois colonnes qui prirent chacune un chemin différent : la brigade Pépin, conduite par le général Gazan, gagna le col en grimpant à travers les rochers, et les

14

1810 voltigeurs du 21e, qui étaient déployés en tête, enlevèrent plusieurs retranchements à la baïonnette. Les Espagnols, se voyant tournés, ne tirent pas et prirent la fuite en faisant sauter plusieurs mines qui ne nous firent heureusement aucun mal. On trouva sur place 15 pièces de canon abandonnées par les fuyards, et on fit plusieurs centaines de prisonniers; le 5e corps n'eut dans cette journée que quelques hommes hors de combat.

Le 2 février, Mortier arrivait à Séville où le roi Joseph avait fait la veille une entrée solennelle à la tête du 1er corps.

Première expédition en Estrémadure. — Le 5e corps fut aussitôt dirigé en Estrémadure, où se trouvait le marquis de la Romana à la tête d'une armée de 25.000 hommes. Parti de Séville le 4 février, il arrivait le 11 sous les murs de Badajoz. Le lendemain, Mortier somma inutilement cette place qui était pourvue d'une bonne enceinte, d'une nombreuse garnison, et d'approvisionnements considérables en vivres et en munitions.

En attendant l'envoi d'un matériel de siège qu'il demanda au maréchal Soult, il s'établit solidement à proximité, sur le plateau de la Albuhera, fit occuper par un bataillon la petite place d'Olivenza, et se contenta de bloquer Badajoz à distance. Mais à la fin du mois, contraint par le manque de vivres, il dut se rapprocher de Séville, et la division Gazan vint s'installer à Zafra, laissant un bataillon du 21e Léger en avant-poste à Sa Marta.

Affaire de Fuente-de-Cantos (3 mars). — Une reconnaissance composée de 8 compagnies prises dans les deux divisions, et au nombre desquelles se trouvait une compagnie du 21e Léger, fut envoyée le 3 mars sur la route de Séville pour disperser des rassemblements d'insurgés; elle eut ce jour-là avec un parti ennemi un engagement dans lequel la compagnie du 21e eut

1810 2 hommes tués et plusieurs blessés ; cette reconnaissance ne rentra au camp que le 10.

Les insurgés des pays de Murcie, de Grenade et de Ronda devenant de plus en plus nombreux et inquiétants, Soult rappela le 5e corps du côté de Séville, remettant à plus tard le siège de Badajoz.

Combat d'el Ronquillo (25 et 26 mars). — Le 5e corps quitta Zafra le 19 mars pour se diriger sur l'Andalousie ; la brigade Pépin, qui formait l'arrière-garde, arriva le surlendemain à Sa Olalla et y séjourna quatre jours. Le général Gazan occupa solidement ce poste avec sa 1re brigade et trois régiments de cavalerie, afin de résister aux divisions espagnoles de Contreras et de Ballesteros qui s'étaient mises à suivre les Français ; pendant ce temps, le reste du corps d'armée s'acheminait vers Séville.

Le 25, le général Gazan, ne pouvant plus rester à Sa Olalla à cause de l'impossibilité où il se trouvait d'y faire vivre ses chevaux, quitta cette position pour aller s'installer à une dizaine de lieues plus loin, dans les redoutes qui étaient en arrière d'El Ronquillo. A quatre heures de l'après-midi, au moment où il venait de traverser ce dernier village, il fut assailli par un corps ennemi évalué à 10.000 hommes d'infanterie et à un millier de cavaliers. Le 21e Léger, le 100e de Ligne, la brigade de dragons et le 21e Régiment de Chasseurs ne comptaient à eux tous guère plus de 3.500 combattants. Malgré la fatigue d'une longue marche, ces braves régiments repoussèrent l'ennemi et réussirent à lui tuer près de 150 hommes et à lui faire quelques prisonniers.

La nuit mit fin au combat ; mais le lendemain matin l'avant-garde espagnole fut abordée avec vigueur par nos troupes et rejetée sur le corps principal où elle apporta le désordre ; les Espagnols se replièrent dans les montagnes abruptes de Cala.

La petite colonne française n'eut dans les deux journées que

1810 4 tués, dont 2 au 21e Léger, et une vingtaine de blessés. Cette brillante affaire fit le plus grand honneur aux généraux Gazan et Pépin qui s'y distinguèrent par leur énergie et par les habiles dispositions qu'ils surent prendre, et aux deux régiments d'infanterie qui montrèrent une bravoure à toute épreuve.

Le 5e corps, cantonné autour de Séville, fournit dans les mois qui suivirent de nombreuses reconnaissances, et le régiment fut à peu près constamment en mouvement, poussant des pointes tantôt dans la vallée de la Guadiana, tantôt dans le pays de Ronda.

Combats d'Atajate (25 juin et 8 juillet). — Le 25 juin, le général Girard, à la tête d'une colonne composée d'un bataillon du 21e Léger, de trois autres bataillons et de 2 pièces de montagne, partit de Ronda et descendit vers le sud, dans la vallée du Guadiaro, à la rencontre d'un corps de 4.000 Espagnols sorti de Cadix et débarqué depuis peu à Algésiras. Le général Lascy, qui commandait ce parti ennemi, se dirigeait sur Ronda, dans l'espoir d'y surprendre les Français; mais il rencontra la colonne de Girard au village d'Atajate. Nos soldats débusquèrent les Espagnols des rochers où ils cherchaient à résister, et les forcèrent à la retraite. Voyant son coup de main manqué, Lascy alla se rembarquer à Algésiras, et la colonne de Girard rentra à Ronda le lendemain.

Mais, dans les premiers jours de juillet, Lascy débarqua de nouveau à Algésiras, et, renforcé par 800 Anglais et appuyé par les rebelles du pays, il marcha sur Ronda. Girard repartit avec sa colonne, rencontra l'ennemi au même village d'Atajate le 8, le battit sur ce point et à Benadolid, et le mena tambour battant jusqu'à Gaucin. Quelques jours après, Lascy s'embarquait définitivement cette fois pour Cadix.

Le 21e Léger avait eu, le 25 juin, 2 hommes tués et une dizaine de blessés; le 8 juillet, ses pertes furent à peu près doubles.

1810 Le régiment occupa en juillet et en août la petite ville de Moron et passa le mois de septembre à Séville.

Prise de Huelva (13 octobre). — Dans les premiers jours d'octobre, le 21e Léger fut en grande partie envoyé sur les bords du Rio-Tinto, dans le comté de Niébla. Placé sous les ordres de l'adjudant-commandant Rémond, il concourut à la dispersion des bandes de Copons. Le 13 octobre, il était à la prise de Huelva, qui fut enlevée après un brillant combat où se distinguèrent les lieutenants **Beaufranchet** et **Orillet**, et le caporal **Valpain**, tous trois du 21e; le régiment y eut une quinzaine d'hommes mis hors de combat.

1811 **Deuxième expédition en Estrémadure.** — Napoléon avait prescrit à Soult de faire du côté de l'Estrémadure une diversion en faveur de Masséna, qui, dans son expédition contre Lisbonne, se trouvait arrêté par les lignes de Torrès-Vedras. Le duc de Dalmatie, après avoir réuni autour de Séville les troupes de Mortier et rassemblé un équipage de siège, se mit en marche sur Badajoz le 2 janvier, à la tête d'un corps de 18.000 hommes comprenant les deux divisions d'infanterie et la brigade de cavalerie légère du 5e corps, et la division de dragons de Latour-Maubourg.

Affaire de Calera (3 janvier). — En arrivant à Monasterio, le 3, le 21e Léger, qui marchait en tête de la colonne du centre sur la grande route de Séville à Badajoz, envoya deux bataillons pour renforcer le 63e de Ligne et le 2e Hussards détachés en flanc-garde sur notre gauche. Cette petite colonne, commandée par le général Pépin, trouva Ballesteros établi avec 3.000 hommes autour de Calera, l'attaqua vigoureusement et le força à la retraite malgré la résistance qu'il opposa pendant près de trois heures. La nuit survint et empêcha le général Pépin de poursuivre les

1811 Espagnols : la colonne avait eu 5 hommes tués et 30 blessés dans cette affaire.

Soult continua sa marche par un temps affreux, sous une pluie persistante et dans la boue.

Affaire d'Utrera (13 janvier). — Ballesteros, après son échec de Calera, s'était replié sur Fréjenal, d'où il continuait à inquiéter notre marche. Le général Gazan, à la tête d'une colonne où se trouvait le 21° Léger, se mit à sa poursuite, l'atteignit le 13 près du village d'Utrera, et le força de nouveau à la retraite après un engagement dans lequel le régiment eut plusieurs hommes atteints par le feu de l'ennemi.

Combat de Villanueva-de-Los-Castillejos (25 janvier). — Après ce nouvel échec, Ballesteros s'était rejeté vers la basse Guadiana où il s'était réuni aux troupes de Copons. Le général Gazan, envoyé contre lui avec sa division, le trouva solidement posté près de Villanueva-de-los-Castillejos ; le 25, il lança contre lui le 28° Léger qu'il fit soutenir par la brigade Pépin. Ces régiments s'avancèrent au pas de charge, culbutèrent l'ennemi et le poursuivirent jusqu'à la Guadiana. Les pertes du 21° Léger dans cette journée ne furent que de quelques hommes.

Siège de Badajoz (3 février-10 mars). — La division Gazan n'arriva que le 3 février sous Badajoz, que le maréchal Soult tenait investie depuis une semaine avec la division Girard et la cavalerie de Latour-Maubourg. Badajoz, ville de 17.000 habitants sur la rive gauche de la Guadiana, possédait une bonne enceinte bastionnée avec fossés, et était défendue par une garnison de 9.000 hommes, sans compter les habitants qui avaient pris les armes ; ses remparts étaient armés de 170 bouches à feu, et ses magasins renfermaient des approvisionnements considérables en munitions et des vivres pour six mois.

1811 La division Gazan prit sa place de bataille aux attaques de gauche. Le jour même de son arrivée, le 3 février, un bataillon du 21e Léger contribua à repousser une sortie de la garnison : chargeant à la baïonnette les ennemis qui commençaient déjà à combler notre tranchée, il les força à rentrer dans la place.

Le surlendemain, la garnison fut renforcée par un corps de 12.000 Espagnols sous Mendizabal, qui réussit à entrer dans la ville par la rive droite de la Guadiana malgré les efforts de Latour-Maubourg, et elle se trouva ainsi portée à plus de 21.000 hommes de troupes régulières.

Le 7, l'ennemi tenta une grande sortie sur nos attaques de droite et se contenta de faire sur notre gauche quelques démonstrations pour tâcher de détruire nos ouvrages ; le 21e eut dans cette journée 12 soldats blessés, et deux officiers du corps, le capitaine **Thomas** et le lieutenant **Bertrand**, s'y distinguèrent.

A la prise du fort de Pardaleras, enlevé le 11 février dans un audacieux coup de main par 400 hommes pris dans les compagnies d'élite des quatre régiments de la 2e division, le maréchal Soult cita dans son rapport, comme s'étant particulièrement distingué, le capitaine **Stephanopoli**, du 21e Léger.

L'on avait travaillé toute la nuit à creuser un retranchement à la gorge de la lunette de Pardaleras, malgré le feu de plusieurs pièces d'artillerie qui tiraient d'une courtine de l'enceinte de la place dans l'ouvrage que nous occupions. Le 12 au matin, le sous-lieutenant **Despenjolz**, du 21e, s'élança à la tête de 25 carabiniers, sous un feu violent de mitraille et de mousqueterie, et arriva tout près des pièces de la courtine ; son audace en imposa tellement aux Espagnols, que ceux-ci abandonnèrent pour un instant leur batterie.

Le sous-lieutenant Despenjolz ne rentra dans la lunette qu'après en avoir reçu plusieurs fois l'ordre ; il donna dans cette circonstance l'exemple de la bravoure la plus déterminée et mérita la croix de

1811 la Légion d'Honneur qui lui fut accordée deux ans plus tard. Le 21e eut un carabinier tué et deux ou trois blessés.

Le 18, jour de la bataille de la Gebora, le régiment resta à la garde des tranchées. Il perdit plusieurs hommes en contribuant à repousser, les 2 et 3 mars, des sorties de la garnison.

Les travaux d'approche étaient activement poussés, malgré le feu meurtrier des défenseurs, et le 10 au matin nos batteries avaient fait une large brèche dans la courtine située en arrière de la lunette de Pardaleras. Tout fut préparé pour donner l'assaut le jour même à 4 heures du soir. Mais l'ennemi capitula à 3 heures, et le 11 la garnison sortit avec les honneurs militaires et déposa les armes sur les glacis. Aussitôt après, Soult entra dans la ville à la tête du 5e corps.

Ainsi se termina le siège de Badajoz qui fut l'une des opérations les plus importantes de la campagne de 1811 : l'ancienne armée de la Romana était détruite ; sur 22.000 hommes dont elle se composait deux mois auparavant, 17.000 avaient été faits prisonniers à Olivenza, à la Gebora, ou dans Badajoz ; le reste avait été tué ou dispersé. C'était un brillant résultat pour l'armée française qui comptait à peine 20.000 combattants ; malheureusement cette diversion en faveur de l'armée de Portugal n'avait pu empêcher Masséna, pressé par la famine, de se replier sur Ciudad-Rodrigo. Lord Wellington avait aussitôt envoyé un corps de 15.000 Anglo-Portugais du côté de Badajoz, sous la conduite du maréchal Beresford.

Combat sous San-Christoval. (25 mars). — Le 25 mars, 2.000 cavaliers anglais attaquent un convoi d'artillerie que le 100e de Ligne escortait de Campo-Mayor à Badajoz ; le 100e se replie en bon ordre jusque sous San-Christoval. Mortier rassemble aussitôt dans Badajoz deux régiments d'infanterie, dont le 21e Léger, et un régiment de cavalerie, tombe sur les Anglais,

1811 délivre les prisonniers qu'ils nous ont faits, dégage le convoi d'artillerie et ramène le tout dans la place; les pertes du 21e furent de peu d'importance dans ce combat.

La brigade Pépin était restée dans Badajoz; elle travailla à remettre en état les fortifications endommagées de cette place et à l'approvisionner. Le 8 avril, le général Latour-Maubourg, qui avait pris provisoirement le commandement du 5e corps en remplacement du maréchal Mortier rentré en France, se replia avec ses troupes du côté de Llereña, en laissant la place de Badajoz bien pourvue de vivres et de munitions sous le commandement du général Philippon, avec 5 bataillons d'infanterie, parmi lesquels le 1er bataillon du 21e Léger.

Défense d'Olivenza (8-15 avril). — Beresford, après nous avoir repris Campo-Mayor, avait fait assiéger par la division Cole la petite place d'Olivenza, qui était défendue par une garnison française de 400 hommes au nombre desquels était une compagnie du 1er bataillon du 21e Léger. Cette place, dont on n'avait pas amélioré les fortifications, se rendit le 15 après un siège en règle d'une semaine, et sa garnison fut faite prisonnière de guerre: 370 hommes, dont une cinquantaine du 21e, mirent bas les armes et furent emmenés en captivité.

Défense de Badajoz (22 avril-19 juin). — L'armée anglaise se présenta le 22 avril devant Badajoz, ouvrit la tranchée dans la nuit du 7 au 8 mai et commença le lendemain le feu contre la place. Mais le général Philippon avait résolu de s'ensevelir avec ses 3.000 hommes sous les ruines de la ville plutôt que de se rendre; il sut tenir parole et «.... rien, en effet, dans la guerre de sièges, « si féconde chez les Français en faits admirables, ne surpasse la « conduite de la garnison de Badajoz durant les mois d'avril, de « mai et de juin... » (Thiers).

1811 Pendant la première partie du siège, la défense eut toujours la supériorité sur l'attaque et sut arrêter par son feu les approches de l'ennemi qui perdit un millier d'hommes sans réussir à faire brèche.

Lorsque Beresford fut obligé d'abandonner le siège pour se porter à la Albuhera, le 15 mai, avec toutes ses forces au-devant de Soult venu pour délivrer la ville, le général Philippon fit combler les tranchées des Anglais et raser tous leurs ouvrages.

Après la retraite de Soult à la suite de la bataille de la Albuhera, Beresford revint sous Badajoz, où il fut renforcé par deux divisions anglaises que lui amenait lord Wellington. A partir du 20 mai, Badajoz se trouva ainsi assiégée par une armée de 40.000 hommes, et le général Philippon dut, avec une poignée de Français, contenir d'une part une population hostile de plus de 15.000 habitants et même la forcer à concourir aux travaux de terrassement, et d'autre part tenir tête à une armée treize fois plus nombreuse.

Les Anglais, obligés de recommencer leurs travaux d'approche, choisirent deux points d'attaque : d'un côté le château qui domine la ville au bord de la Guadiana, et de l'autre le fort de San-Christoval sur la rive droite du fleuve; ils ouvrirent pour la seconde fois la tranchée dans la nuit du 30 au 31 mai, et le feu recommença le 3 juin contre la place, pour continuer sans interruption.

Au milieu de la nuit du 10 au 11, 2.000 Anglais sortent de leurs tranchées et descendent dans le fossé du fort de San-Christoval. Deux compagnies du 21e Léger, celles des capitaines **Delaporte** et **Joudioux**, avaient été appelées le matin même par leur tour de service à fournir la garde du fort; le capitaine Joudioux avait pris le commandement de l'ouvrage et de sa petite garnison forte seulement de 140 fantassins et d'une quarantaine de canonniers; comme il s'attendait à chaque instant à voir l'ennemi s'élancer sur la brèche, que les batteries anglaises tirant sans relâche

1811 avaient pratiquée dans le bastion de droite, il avait fait placer en arrière du parapet quatre fusils chargés à côté de chaque soldat, et disposer sur la banquette une grande quantité de bombes et de grenades.

Aussi les Anglais sont-ils reçus par une fusillade nourrie ; mais déjà ils ont appliqué 40 échelles contre l'escarpe, et une colonne atteint le haut de la brèche. Les braves de la 21e s'élancent à la baïonnette contre cette colonne et la refoulent sur les terres croulantes jusqu'au fond du fossé, où elle va s'abîmer sur les piquets et les abatis qui le garnissent. Pendant ce temps, quelques hommes mettent le feu aux bombes et les font rouler sur la plongée ; en tombant, ces engins brisent les échelles et précipitent les assaillants dans le vide ; bientôt les bombes éclatent en même temps que les grenades lancées par des mortiers qui en étaient chargés, et ces explosions sèment la mort et l'épouvante parmi les Anglais.

En un instant le fossé est comblé de morts et de blessés ; à cette vue, la colonne d'assaut bat en retraite et rentre vivement dans ses tranchées pour s'y mettre à l'abri. Parmi les blessés qui gémissent au pied du bastion sont plusieurs officiers qui implorent la généreuse pitié de leurs adversaires. L'intrépide Joudioux, qui est sur le rempart à la tête des siens, crie à ces officiers de redresser une échelle et de monter dans le fort où des secours leur seront donnés ; les soldats français, joignant la générosité à la bravoure, aident leurs ennemis à gravir les échelles et la brèche, et s'empressent de leur prodiguer des secours.

C'est un des plus beaux faits d'armes que l'on connaisse et qui valut, deux mois après, aux deux capitaines Joudioux et Delaporte la croix d'officier de la Légion d'Honneur.

Cependant la garnison, exténuée de fatigues et de privations, était menacée de succomber par la famine, lorsque le 18 juin

1811 elle s'aperçut que l'armée anglaise s'était retirée ; cette délivrance était due à l'arrivée de Marmont la veille à Mérida avec toute l'armée de Portugal, et aussi à l'arrivée de Soult à Almendralejo. Quels ne furent pas les transports de joie des troupes de Philippon à la vue des uniformes français!

Le 20 juin, les deux maréchaux firent leur entrée dans Badajoz, à la tête de plus de 50.000 hommes, et félicitèrent chaudement l'héroïque garnison et son intrépide gouverneur, qui avaient défendu si vaillamment et avec si peu de moyens la place confiée à leur courage et à leur honneur. Le 1er bataillon du 21° Léger eut, bien entendu, sa part de ces éloges.

Bataille de la Albuhera (16 mai). — Pendant ce temps, les deux autres bataillons du régiment s'étaient repliés lentement, avec le reste du 5° corps, sur Llereña et de là sur Guadalcanal où ils avaient pris position vers le 20 avril. Soult, après avoir rétabli l'ordre en Andalousie, se hâta de former un corps expéditionnaire pour aller au secours de Badajoz ; appelant à lui des détachements pris dans les 1er et 4° corps, il partit de Séville le 10 mai, rallia en route la cavalerie de Latour-Maubourg et les 8.000 combattants qui restaient du 5° corps, et s'avança vers la Guadiana à la tête d'une colonne de 16.000 baïonnettes et de 3.000 sabres; le 15 au soir, il arrivait en présence de l'armée alliée qui venait d'abandonner le siège de Badajoz, et qui avait pris position sur deux lignes, à cheval sur des hauteurs qui dominent le petit ruisseau de la Albuhera, près du village de ce nom.

Bien que l'ennemi comptât 28.000 fantassins et 4.000 cavaliers, il n'hésita pas à lui livrer bataille ; il prit le parti de tenter son effort principal sur la droite des alliés, qui était formée par 12.000 Espagnols, et d'envoyer de ce côté les deux divisions du 5° corps, tandis que le général Godinot ferait une diversion

1811 sur notre droite en attaquant le pont et le village de la Albuhera.

Le 16 avant le jour, nos troupes se mettent en mouvement; le général Girard, qui a pris le commandement des deux divisions d'infanterie du 5e corps, fait avancer en colonnes serrées les 8.000 hommes qu'il a sous ses ordres. La 1re division franchit le ruisseau qui n'est qu'un faible obstacle et se reforme en bataille sur l'autre rive; mais là, Girard attend pendant près d'une heure d'abord que la 2e division soit venue prendre sa place et ensuite que Latour-Maubourg ait terminé un grand mouvement tournant qu'il avait reçu l'ordre de prononcer pour venir attaquer la droite ennemie.

Beresford, voyant le péril, avait mis ce temps à profit pour faire renforcer, par des bataillons anglais de la division Stuart, sa droite menacée.

Enfin, vers 10 heures, le signal de l'attaque est donné : la division Girard, suivie de près par la 2e division que commande le général Pépin, gravit rapidement les mamelons malgré un feu meurtrier, renverse la première ligne ennemie, fait 1.000 prisonniers et enlève 6 canons. Enhardi par ce premier succès, Girard croit qu'il n'a plus qu'à pousser de l'avant pour enfoncer la droite des alliés; il commet la fatale imprudence de laisser ses divisions en ordre compacte et ordonne même à la 2e de suivre immédiatement la 1re.

Mais Beresford vient d'envoyer à son aile droite la division anglaise de Cole et le reste de la division Stuart; une partie de ces troupes s'avance de front en ligne déployée contre la division Girard, tandis que le reste, formant un crochet offensif, menace de la prendre en flanc. En quelques instants la moitié de notre 1re division est couchée à terre par les feux nourris et bien ajustés des bataillons anglais qui tirent sur deux rangs; il est trop tard pour déployer les régiments et ceux-ci continuent à s'avancer en masse exposés au feu meurtrier de l'ennemi.

1811 La 2e division marchait trop près de la 1re et n'avait pas une distance ni des intervalles assez grands pour permettre le déploiement; elle avait eu déjà beaucoup à souffrir du tir des Anglais auquel elle n'avait pas encore pu répondre. Elle s'avance à son tour en colonne serrée comme la 1re et lutte pendant quelques instants. En vain le maréchal Soult, qui s'était porté sur ce point, en vain tous les chefs veulent redonner la confiance aux troupes et les ranimer par leur exemple; le général Pépin tombe mortellement frappé, et les bataillons, impitoyablement fauchés, tourbillonnent un instant sur eux-mêmes et se débandent; la fusillade des Anglais produit dans ces masses confuses d'épouvantables ravages. Fort heureusement la brigade Werlé, de la division Godinot, est déployée en arrière et protège cette retraite désordonnée, et la cavalerie de Latour-Maubourg exécute une charge qui contient l'ennemi; en même temps notre artillerie, habilement disposée, couvre la ligne anglaise d'un feu de mitraille et de boulets que celle-ci reçoit sans sourciller et qui lui fait perdre autant de monde que nous en avions perdu par le feu de sa mousqueterie.

Ainsi se termina, après un choc unique, cette bataille qui est une des plus sanglantes de la guerre d'Espagne; elle avait duré à peine quatre heures, et le sol était cependant jonché de morts et de mourants. Les coalisés, bien supérieurs en nombre, avaient plus de 8.000 hommes hors de combat; les deux tiers des troupes anglaises étaient détruits; deux de leurs généraux étaient tués et deux autres blessés. De notre côté, nous avions près de 7.000 hommes tant tués que blessés et parmi eux se trouvaient 5 généraux.

Le 21e Léger, qui n'avait eu que deux bataillons engagés, les 2e et 3e, soit environ 950 hommes, ne comptait pas moins de 350 victimes; plus de 80 avaient trouvé la mort. Parmi les tués figurait le commandant Bigot, qui s'était distingué comme capi-

1811 taine à la défense de Minieh en Egypte, et qui n'eut pas la consolation de recevoir la croix d'officier de la Légion d'Honneur qui lui était accordée par décret du 20 du même mois.

Le nom de la Albuhera a figuré jusqu'en 1870 sur le drapeau du régiment.

Le lendemain, les deux armées restèrent en présence sans se décider à continuer cette bataille demeurée indécise. Mais le 17, Soult prit le parti de la retraite, se jugeant trop faible pour résister aux alliés qui venaient encore d'être renforcés par les Espagnols de Blake; l'armée française se replia du côté de Séville et alla prendre position autour de Llereña. Le 12 juin, elle se remit en mouvement vers Badajoz où elle entra le 20, en même temps que l'armée de Portugal.

A la fin du mois, Soult retourna avec ses réserves à Séville, laissant le 5e corps autour de Badajoz pour garder l'Estrémadure. Ce corps d'armée, qui venait d'être réorganisé, comprenait comme par le passé deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, soit 12.000 hommes au total; le commandement en fut confié au général Drouet, comte d'Erlon.

Le 21e Léger continua à former avec le 100e de Ligne la 1re brigade (général Vichery) de la 2e division que commandait le général Claparède. Il concourut comme tous les autres régiments, jusqu'à la fin de l'année, à assurer les communications de Badajoz avec Séville; il eut de fréquentes escarmouches avec les guérillas, et ses bataillons furent sans cesse en mouvement entre Badajoz et Fréjenal.

1812 Dans les deux premiers mois de l'année, il ne se passa pas non plus d'événement important.

LE 21e LÉGER A L'ARMÉE DU MIDI EN ESPAGNE (fin février 1812 — mi-juillet 1813). — Lorsque Soult groupa vers la fin de février les troupes sous ses ordres en 6 divisions d'infanterie et 3 de

1812 cavalerie pour en former l'armée du Midi, le 21[e] Léger compta à la 1[re] brigade (général Quiot), de la 6[e] division que commandait le général Darricau.

Jusqu'au mois d'août, le général Drouet se borna à rester sur la défensive avec les 5[e] et 6[e] divisions, sans pouvoir empêcher les Anglais de nous prendre Badajoz ; à la fin d'août il effectua sa retraite sur Valence, où s'était retiré le roi Joseph après l'entrée des Anglais à Madrid.

Siège de Chinchilla (3-8 octobre). — Lorsque l'armée française reprit l'offensive et se dirigea sur la capitale, l'armée du midi, qui formait la colonne de gauche, devait s'avancer par Chinchilla, Albacete, San-Clemente et déboucher sur le Tage à Aranjuez.

La petite ville de Chinchilla était occupée par les insurgés et pouvait incommoder beaucoup le passage de nos troupes : bâtie sur la pente d'une colline et entourée d'une muraille, elle était dominée par un fort qui s'élevait sur un rocher escarpé, avec mur d'enceinte et fossé taillé dans le roc ; ce château avait pour réduit une grosse tour de 27 mètres de hauteur appelée la *Torre del Capitan*, et sa garnison se composait de 240 hommes seulement.

Le général Darricau avait reçu l'ordre de s'emparer de cette petite place; le 3 octobre, il se présenta sous ses murs avec sa 1[re] brigade (21[e] Léger et 100[e] de Ligne) que commandait depuis peu le général Baille, baron de S[t] Pol. Cette brigade s'empara de la ville le jour même, après un assaut qui coûta au 21[e] une douzaine d'hommes mis hors de combat. L'attaque du fort commença aussitôt : dès le lendemain on construisit une batterie à 60 mètres du fossé, et, après cinq jours de travaux, on parvint à ouvrir une brèche dans le mur d'enceinte et à faire une rampe de fascines pour descendre dans le fossé. On se disposait à donner l'assaut, lorsque la foudre tomba sur la haute tour, tua 8 Espagnols et en

1812 blessa une quarantaine. Le gouverneur, qui était au nombre des blessés, demanda à capituler; le fort fut démantelé, et la brigade St Pol continua sa marche sur Aranjuez.

Combat de San-Muñoz (17 novembre). — Dans ce combat dont il a déjà été parlé dans la 1re partie, la 6e division, qui marchait en tête de notre infanterie, s'élança en plusieurs colonnes d'attaque sur la ligne des Anglo-Portugais en position sur le plateau de San-Muñoz; les alliés ne purent résister au choc de nos colonnes et se retirèrent en désordre au delà de la Huebra. Le général Darricau reforma sa division sur le plateau, s'empara des hauteurs boisées qui dominent la rive gauche de la rivière, et fit exécuter un feu soutenu qui produisit de grands ravages dans les masses de l'infanterie ennemie. Le 21e Léger eut dans cette journée une trentaine d'hommes atteints par le feu; un même nombre d'hommes se noya en voulant traverser à gué une rivière grossie par les pluies torrentielles des jours précédents.

« ... La 6e division, dit le maréchal Soult dans son rapport,
« s'est fait remarquer par sa valeur et par les bonnes dispositions
« qu'a prises son chef. Plusieurs militaires de divers grades s'y
« sont distingués, mais plus particulièrement le colonel **Lagarde**,
« du 21e Léger, pour lequel je demande le grade de général de
« brigade. »

La division alla ensuite prendre ses quartiers d'hiver à Tolède.

1813 Le 21e Léger fut cantonné, dans les deux premiers mois de l'année, d'abord à Tembleque, puis à Villacañas.

Départ des cadres des 3e et 2e Bataillons. — Le cadre du 3e bataillon, sous le commandant Payrard et comprenant 17 officiers et 83 sous-officiers ou caporaux, fut dirigé sur Bayonne dans la seconde quinzaine de février et regagna en poste le dépôt du corps à Wesel.

1813 Le cadre du 2e bataillon (10 officiers et 146 gradés subalternes) fut rappelé en France à son tour à la fin d'avril.

Le colonel Martin-Lagarde ne resta donc en Espagne qu'avec son 1er bataillon (commandant Coget), qui comptait environ 1.100 combattants.

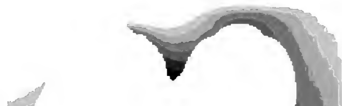
Bataille de Vittoria (21 juin). — Le 1er bataillon du 21e Léger assista à la désastreuse bataille de Vittoria. Au commencement de l'action, la division Darricau barrait, avec la division Conroux, le défilé de la Puebla ; elle soutint avec avantage, pendant plus de deux heures, la lutte contre les Espagnols qui occupaient les hauteurs de la Sierra-de-Andia et réussit même à les refouler dans les bois en arrière. Mais, pendant ce temps, le général Hill débordait notre gauche et s'emparait du village de Subijana ; la retraite fut ordonnée et se transforma bientôt en déroute ; la division débandée prit la direction de Pampelune par la route de Salvatierra.

Le 1er bataillon eut dans cette fatale journée une trentaine d'hommes tués et plus de 100 blessés.

Le 21e léger a l'armée d'Espagne (mi-juillet 1813-12 mai 1814). — Dans la réorganisation de nos armées de la Péninsule, effectuée par le maréchal Soult vers le milieu du mois de juillet, le 1er bataillon du 21e Léger, par une étrange coïncidence, se trouva accolé au 1er bataillon du 96e de Ligne, dans la 1re brigade (baron de Saint-Pol) de la 6e division. Comme lui il prit part aux affaires suivantes, déjà exposées dans la 1re partie.

Combat du col de Maya (25 juillet), où le commandant Coget fut blessé, et où le bataillon eut une vingtaine d'hommes hors de combat.

Combats de Lanz et d'Ostix (28 et 29 juillet).



1813 **Affaire de Saint-Estevan** (30 et 31 juillet). — Pertes : une quinzaine de tués et un nombre au moins triple de blessés.

Combat d'Urdax (31 août). — Le bataillon y combattit sous le commandement du chef de bataillon Coget, guéri de sa blessure, et sous la direction du colonel Monnot, qui avait été placé à la tête du 21e Léger en remplacement du colonel Martin-Lagarde promu général le 30 mai précédent ; le nouveau colonel avait rejoint son poste vers le milieu du mois d'août.

Combat du mont de la Rhune (7 octobre).

Combat d'Ascaïn (10 novembre), qui coûta la vie au capitaine Thomas et à plusieurs autres militaires du 21e.

Combat d'Arcangues (11 décembre), où le commandant Coget fut de nouveau grièvement blessé.

Bataille de Saint-Pierre d'Irube (13 décembre). — Le 1er bataillon y eut 2 officiers et 9 hommes tués et plus de 30 blessés ; il ne resta plus sous les armes que 11 officiers et 795 hommes. 7 officiers et 30 gradés subalternes étaient détachés à Saint-Esprit pour recevoir et instruire des recrues qu'on venait d'envoyer, et qui formèrent quelques semaines plus tard un 7e bataillon.

1814 **Affaire de Labastide-Clairence** (3 janvier).

Combat de Sauveterre (20 février).

Bataille d'Orthez (27 février). — Le bataillon y eut 1 officier et 4 hommes tués, et le colonel Monnot y fut blessé d'un éclat d'obus à l'épaule.

1814 **Combats de Cazères et d'Aire (2 mars).**

Affaires de Lambège (12 et 13 mars). — Après une semaine de repos donnée à son armée autour de Tarbes, le maréchal Soult fit prononcer le 12 au soir, sur la rive gauche de l'Adour, un mouvement en avant pour reconnaître la position de l'ennemi; le 13, notre aile gauche arrivait sur les hauteurs de Lambège, où elle escarmoucha avec les avant-postes anglais. Le 21° eut dans cette affaire plusieurs hommes atteints par le feu de l'ennemi.

Vers la fin de ce mois, le chef de bataillon Goureau fut nommé au commandement du bataillon, en remplacement du commandant Coget.

Bataille de Toulouse (10 avril). — La brigade Saint-Pol fit dans cette journée des prodiges de valeur à la défense du plateau de la Pujade. Le colonel Monnot, à peine guéri de la blessure qu'il avait reçue le 27 février, y eut la jambe fracassée par un boulet de canon, et le bataillon eut une trentaine d'hommes mis hors de combat.

Licenciement du régiment. — Après la signature de l'armistice, le 1er bataillon du 21e Léger fut envoyé en cantonnement à la Bastide-d'Anjou.

Une ordonnance royale du 12 mai réduisit à 15 le nombre des régiments d'infanterie légère; par suite le 21e Léger fut supprimé à cette date.

Les 7 bataillons qui composaient le corps (un 6e bataillon avait été formé à Wesel à la fin de 1813) furent répartis entre trois régiments différents :

Les 1er et 7e bataillons furent versés dans le 3e Léger.

Les 2e, 3e et 4e bataillons, dans le 43e de Ligne (ex-46e).

Les 5e et 6e bataillons, dans le 7e Léger.

1814 Ces divers passages s'effectuèrent dans les mois de juin et de juillet.

Les 1er et 7e bataillons, qui étaient à Toulouse, quittèrent cette ville le 26 juin pour se rendre à Bayonne. Les hommes du 7e bataillon, appartenant pour la plupart à la conscription de 1815, avaient été renvoyés dans leurs foyers ; il ne resta que le cadre qui fut fondu avec celui du 1er bataillon. Par suite des nombreuses désertions qui se produisirent et des congés qui furent largement accordés, les deux bataillons ne comptaient en tout, au départ, que 27 officiers et 97 hommes en majeure partie gradés.

Ainsi disparut de la scène un régiment qui avait eu pendant 18 ans une existence aussi glorieuse que mouvementée ; son numéro ne devait reparaître que 16 ans plus tard.

CHAPITRE TROISIÈME

BATAILLONS DÉTACHÉS

1° LE BATAILLON COMPLÉMENTAIRE

DE LA 21° LÉGÈRE

1799–1802

1799 **Formation.** — Ce bataillon fut formé au dépôt de la demi-brigade, à Draguignan, vers le milieu du mois de juillet, et constitué à 13 compagnies, dont une de carabiniers; le commandement en fut confié au chef de bataillon **Duroc**, homme d'un âge avancé, mais d'une énergie à toute épreuve. Jusqu'à la fin de l'année, il fit un service de police dans les montagnes de la Provence.

1800 Envoyé au commencement de février à Mâcon, où se réunissaient tous les bataillons complémentaires des demi-brigades employées à l'armée d'Orient, il reçut en incorporation, le 19 du même mois, les compagnies de chasseurs de la Vienne et de l'Indre.

Le bataillon a l'armée de réserve d'Italie (21 mars-23 juin 1800). — Neuf bataillons complémentaires, groupés trois par trois en demi-brigades provisoires, furent rassemblés à Chalon-sur-Saône dans la seconde quinzaine de février et formèrent une

1800 division dont le commandement fut donné au général Chabran, et qui devint, le 21 mars, la 5e division de l'**Armée de Réserve d'Italie**. Le Bataillon Complémentaire de la 21e forma, avec les bataillons similaires des 4e et 22e Légères, la 1re Demi-Brigade Provisoire, sous les ordres du chef de brigade Magny.

Passage du Petit-Saint-Bernard (16 mai). — La division Chabran quitta Chalon à la fin d'avril et s'achemina vers les Alpes; au départ, le bataillon de la 21e ne comptait que 500 hommes sous les armes, officiers compris. La division franchit les Alpes le 16 mai au col du Petit-Saint-Bernard et se dirigea sur le fort de Bard, où elle opéra sa jonction avec le reste de l'armée.

Siège du fort de Bard (21 mai-1er juin). — La division fut laissée pour faire le siège de ce fort, après le prodigieux passage de l'armée française. Le bataillon de la 21e fut désigné pour aller occuper le 23 mai le village de Bard, composé de deux rangées de maisons bordant de chaque côté la route, et prises d'enfilade par les batteries du château. Malgré la vive fusillade et le tir à mitraille qui partaient du fort, ces conscrits à peine dégrossis s'installèrent dans les maisons et établirent un poste dans une petite église située à 30 pas de la porte d'entrée du château, sous le feu de la tour du pont-levis. Le bataillon eut quelques hommes blessés dans cette journée.

Il resta pendant onze jours dans une position assez difficile : ne pouvant sortir pendant le jour des maisons du village, il fournit chaque nuit de nombreux détachements pour traîner et escorter les pièces de canon et le gros matériel d'artillerie qui avaient été laissés en arrière; constamment exposés aux projectiles et aux engins que les défenseurs faisaient pleuvoir sur la route, les hommes étaient menacés à chaque instant de sauter avec les cais-

1800 sons qu'ils pilotaient pour ainsi dire. Tous, officiers et soldats, rivalisèrent de zèle dans ces circonstances critiques.

Pour activer le siège du fort qui n'avançait guère, le général Sériziat, qui en avait la direction, fit hisser, avec l'aide des hommes de la 21e, une pièce de 12 dans la petite église du village, au milieu de la nuit du 31 mai au 1er juin. Cette pièce tira toute la journée du 1er contre la tour du pont-levis qu'elle abattit en partie. A la tombée de la nuit, le général forma trois colonnes d'attaque : une de 100 hommes avec les carabiniers et des hommes choisis de la 21e; les deux autres avec les hommes d'élite des 4e et 22e Légères. Le bataillon de la 21e devait servir de soutien.

Vers 8 heures du soir, au moment où l'assaut allait être ordonné, le commandant du fort demanda à capituler et se constitua prisonnier avec la garnison de 400 hommes et 18 bouches à feu.

Pendant ce siège, le bataillon de la 21e avait eu de nombreux blessés et 4 ou 5 hommes tués. Plusieurs militaires du corps trouvèrent l'occasion de s'y distinguer, entre autres le caporal-tambour **Maurice**, qui n'hésita pas à se porter au secours d'un chasseur surpris par le jour en revenant d'une corvée de vivres, et tombé blessé devant une maison. Maurice fut victime de son dévouement et mourut quelques heures après des suites d'un coup de feu reçu au moment où il ramenait le chasseur sous une grêle de balles.

Le sergent **Müller**, et le fourrier **Gravier** n'avaient pas été commandés pour l'assaut ; il demandèrent à l'officier qui dirigeait la colonne de gauche, la plus périlleuse des trois, à marcher avec lui.

Le général Chabran, qui avait été témoin de la bonne attitude du bataillon, lui donna des marques de son estime en nommant à différents emplois, sur le champ de bataille, ceux qui s'étaient particulièrement distingués.

1800 La division quitta le fort de Bard le 4 juin et se transporta à Casale, où elle couvrit les derrières de l'armée française, pendant que se livraient les batailles de Montebello et de Marengo ; elle envoya sur différents points des reconnaissances qui eurent souvent à escarmoucher avec des postes ennemis.

C'est dans une de ces affaires que le chasseur **Litzelmann**, Charles, se signala, et sa belle conduite lui valut un fusil d'honneur le 15 septembre 1802.

LE BATAILLON A L'ARMÉE D'ITALIE (24 juin 1800-19 février 1801). — Au moment de la fusion de l'armée de Réserve avec l'ancienne armée d'Italie, le bataillon de la 21e fit partie des divisions sédentaires et alla tenir garnison à Tortone.

A la reprise des hostilités, au mois de novembre, la 1re Demi-Brigade Provisoire d'Orient, où se trouvait encore le bataillon, fut affectée à l'avant-garde placée sous les ordres du général Delmas. C'est à ce moment que le bataillon, en raison de la faiblesse de son effectif, fut réduit de 13 à 9 compagnies.

Lorsque Delmas occupa Lonato avec l'avant-garde, au commencement de novembre, le bataillon de la 21e fut établi en avant-postes sur la route de Peschiera ; il resta dans cette position pendant six semaines environ, fournissant un service pénible sur une ligne d'avant-postes très étendue, envoyant à chaque instant des patrouilles et des reconnaissances, passant une partie des nuits sous les armes, dans la boue ou dans la neige, et bivouaquant le plus souvent en plein champ. Son chef, le brave et digne commandant **Duroc**, sut donner à tous l'exemple du devoir et de la résignation à souffrir les fatigues qui étaient surtout dures pour un homme de son âge, et ses subordonnés supportèrent sans se plaindre toutes ces épreuves dont la plus grande était le manque de vivres, dans ce pays ruiné par la présence d'une aussi grande agglomération d'hommes.

1800 **Affaires de Desenzano et de Rivoltella** (20 décembre). — Dans la reconnaissance que poussa Delmas le 20 décembre, la 1re Demi-Brigade Légère Provisoire débusqua les postes ennemis successivement des villages de Desenzano et de Rivoltella et poursuivit les Autrichiens sur la route de Vérone malgré le tir des chaloupes-canonnières qui croisaient sur le lac de Garde ; elle n'eut que quelques hommes blessés, et infligea des pertes assez sensibles à l'ennemi.

Affaire de Ponti (21 décembre). — Le lendemain, elle délogea encore les Autrichiens du village de Ponti et leur tua ou blessa une centaine d'hommes.

Passage du Mincio et combat de Valeggio (26 décembre). — L'avant-garde traversa le matin le Mincio sous la protection des trois compagnies de carabiniers de la 1re Légère Provisoire, et mena les Impériaux tambour battant jusqu'à hauteur de Valeggio. Mais là, l'ennemi est en nombre, et nos brigades de tête ne tardent pas à être assaillies de tous côtés. La brigade Cassagne, où se trouve la 1re d'Orient, résiste pendant près d'une heure à des forces au moins deux fois supérieures ; mais, bientôt écrasée par un feu meurtrier, elle se voit obligée de battre en retraite. Le capitaine **Chevreuse**, qui commande les carabiniers de la 21e, a la cuisse traversée au moment où il rallie sa compagnie et reste au pouvoir de l'ennemi.

La brigade a à peine rétrogradé d'une centaine de mètres lorsqu'arrive la division Boudet ; à cette vue, nos bataillons marchent de nouveau en avant, reprennent les positions aux Autrichiens, qui laissent le sol jonché de leurs cadavres et entre nos mains un millier de prisonniers, et les poursuivent jusqu'à Valeggio, où l'ennemi oppose la résistance la plus opiniâtre ; le village est pris et repris plusieurs fois et finit par rester dans la soirée au pouvoir des Français.

1800 Dans cette journée, la compagnie de carabiniers de la 21e Légère, qui avait été très fortement engagée du matin au soir, avait eu une quinzaine d'hommes tués ; elle était parvenue, dans le retour offensif, à reprendre son capitaine à l'ennemi, et sa conduite au feu avait été digne de remarque.

Outre le capitaine **Chevreuse**, il faut citer pour leur belle conduite le caporal **Genevois**, qui reçut en récompense de sa bravoure un fusil d'honneur le 15 septembre 1802, et les trois carabiniers **Annibal**, **Coffier** et **Laliguan**, regardés comme des modèles dans la compagnie, et qui, en raison de leur mérite, furent désignés quelque temps après pour entrer dans la Garde des Consuls.

Blocus de Peschiera (27 décembre 1800-19 janvier 1801). — Diminuée de ses trois compagnies de carabiniers qui continuèrent à marcher avec l'avant-garde, la 1re Demi-Brigade Provisoire d'Orient fut envoyée le lendemain sous Peschiera, pour renforcer le général Dombrowski qui avait investi cette place avec la Légion Polonaise.

1801 Le 2 janvier, la demi-brigade alla relever sur la rive gauche du Mincio la 99e Demi-Brigade dans ses positions et resta aux attaques de gauche. Le bataillon de la 21e, réduit à moins de 200 hommes par le feu, les maladies, les désertions, supporta avec une grande résignation les fatigues de ce siège. Il contribua pour sa part à repousser les nombreuses sorties que tenta la garnison, et il ne se passa pas de jour sans qu'il y eût quelque action isolée. C'est dans l'une d'elles, le 9, que furent blessés le capitaine **Teysson** et le lieutenant **Lacombe**.

Le 12 au soir, le général Chasseloup-Laubat fit ouvrir la tranchée et poussa activement les travaux d'approche : le 18, il allait démasquer les batteries de brèche, lorsqu'arriva la nouvelle de l'armistice de Trévise. Le lendemain les Français entraient dans Peschiera.

1801 La 1re Demi-Brigade Légère Provisoire alla quelques jours après rejoindre l'avant-garde entre la Brenta et la Piave, où elle fut rejointe par ses compagnies d'élite, et fut envoyée ensuite en cantonnement à Trévise.

LE BATAILLON AU CORPS D'OBSERVATION DU MIDI (20 février 1801-5 mai 1802). — A la réorganisation de l'armée d'Italie, le 20 février, la 1re Légère Provisoire d'Orient fut désignée pour faire partie du corps d'observation du Midi de la Péninsule, composé en grande partie de bataillons complémentaires appartenant aux demi-brigades de l'armée d'Égypte ; ce corps, fort d'une dizaine de mille hommes, fut placé sous les ordres du général Soult ; il avait pour mission d'occuper le royaume de Naples qui venait de faire sa soumission.

Le corps d'observation du Midi arriva à destination dans les derniers jours d'avril, après avoir traversé toute l'Italie, et les troupes furent réparties dans les ports principaux du golfe de Tarente, qu'elles avaient ordre de fortifier.

Le Bataillon Complémentaire de la 21e reçut en partage la petite ville de Gallipoli, où il resta un an environ sans cesser de vivre en bonne intelligence avec la population.

1802 **Licenciement du bataillon.** — Le bataillon quitta Gallipoli le 5 mai pour rentrer en France ; il arriva au Puy le 27 juillet, et les 700 hommes qu'il comptait en nombre rond à cette époque furent répartis entre les compagnies des trois bataillons de la 21e Légère, à compter du 4 août.

LA COMPAGNIE DE MALTE

(2 août 1798-6 janvier 1801)

1798 **Défense de Malte** (fin août 1798-5 septembre 1800). — Nous avons vu que la 5e compagnie du 3e bataillon, qui formait

1798 la garnison du vaisseau de haut-bord le **Guillaume-Tell**, avait été transportée à Malte après le désastre naval d'Aboukir. Après avoir purgé une quarantaine, cette compagnie fut débarquée et alla occuper le fort Manoël situé sur un îlot dans la rade de La Valette.

Peu de temps après, la garnison française de ce port fut bloquée du côté de la mer par la flotte de Nelson et assiégée sur terre par les habitants insurgés de l'île. La 5e compagnie prit part à plusieurs sorties contre les rebelles qui tenaient la campagne.

1799 Le 11 janvier, le capitaine **Bodart**, qui commandait la compagnie, aidé d'un de ses officiers, le sous-lieutenant **Roussel**, dispersa avec quelques hommes un rassemblement nombreux de rebelles qui s'étaient glissés jusque dans les fossés de la place et qui étaient sur le point d'y pénétrer par surprise. Grâce à l'habileté déployée par le capitaine et à la bravoure du sous-lieutenant, la garnison fut sauvée peut-être d'un massacre. Le général Vaubois, qui commandait les troupes de terre, et le contre-amiral Decrès, qui commandait les forces de mer, citèrent ces deux officiers à l'ordre et leur délivrèrent à chacun un certificat signé d'eux où leur belle conduite était relatée.

1800 Réduite par les maladies de 4.000 à 3.000 hommes, la garnison supporta pendant 25 mois toutes les souffrances et les privations d'un siège. Le général Vaubois sut pendant tout ce temps soutenir le moral du soldat et repousser les propositions continuelles des ennemis; enfin, voyant ses troupes décimées par la faim, il proposa le 4 septembre aux Anglais des conditions avantageuses pour nous; elle furent acceptées.

La garnison sortit le lendemain avec les honneurs de la guerre; elle fut rapatriée en France avec armes et bagages, et emporta l'estime et le respect de ses adversaires.

La compagnie de la 21e fut dirigée sur Draguignan, où elle concourut pendant quelques semaines à la répression du brigan-

1800 dage dans les départements du midi, et rejoignit ensuite, le 6 janvier 1801 sous Peschiera, le Bataillon Complémentaire dans lequel elle fut versée.

IIe LE 2e BATAILLON

— 1813-1814 —

1813 Le 2e bataillon du 21e Léger ne cessa de faire partie de la portion principale du corps que vers le milieu d'avril 1813; son cadre fut dirigé sur Bayonne et entra dans la composition d'une colonne aux ordres du général Rouyer, dans laquelle se trouvait aussi le cadre du 2e bataillon du 96e de Ligne.

Combat d'Arminon (3 mai). — Dans ce combat, précédemment relaté, le cadre du 2e bataillon du 21e Léger eut pour mission de défendre le convoi; il n'eut que deux ou trois blessés dans cette journée.

Transporté en poste à Wesel, au dépôt du corps, il reçut des recrues de la conscription de 1814 et fut dirigé sur Mayence, où l'on compléta l'habillement et l'équipement des hommes. Le chef de bataillon Dubost en prit le commandement.

Le 2e bataillon au corps d'observation de Bavière (mi-août-7 novembre 1813). — Le bataillon se rendit vers le milieu du mois d'août à Wurzburg, où il entra dans la composition du corps d'observation de Bavière, placé sous les ordres du maréchal Augereau, et qui resta échelonné dans la vallée du Mayn, pendant les mois d'août et de septembre, pour contenir la Bavière que l'Autriche cherchait à faire entrer dans la coalition; il fut placé dans la 52e division que commandait le général Sémellé.

1813 **Combat près de Naumburg** (10 octobre). — Augereau, trop faible pour se maintenir dans un pays hostile et qui allait se tourner contre nous, reçut l'ordre de rejoindre la Grande Armée et de se porter sur Leipsig. Il s'achemina de ce côté au commencement d'octobre avec son corps d'armée qui ne comptait pas plus de 12.000 combattants, y compris les 3.000 dragons de Millaud. En quittant Naumburg, le 10 au matin, il trouva la route barrée par le prince Maurice de Lichtenstein qui avait été envoyé à sa rencontre avec des forces imposantes.

Après avoir repoussé les troupes légères de Thielmann, il attaqua vigoureusement les bataillons de Lichtenstein, leur passa sur le corps et fit 2.000 prisonniers. Ce combat fut très meurtrier pour le bataillon du 21e qui eut un officier et une vingtaine d'hommes tués, 4 officiers et une cinquantaine d'hommes blessés.

Bataille de Wachau (16 octobre). — Augereau continua sa marche, traversa Leipsig le 14 et prit position le lendemain près de Mark-Kleeberg, à la droite de notre ligne et en arrière du 8e corps (Poniatowski); il n'avait avec lui que ses 9.000 hommes d'infanterie. Lorsque Poniatowski se vit obligé, dans la matinée du 16, d'abandonner le village de Mark-Kleeberg, devant toute l'aile gauche ennemie forte de 40.000 hommes, et de se replier sur les hauteurs de Dösen, Augereau porta son corps d'armée en avant, en commençant par la division Sémellé, et vint appuyer le 8e corps. Le combat se continua avec un acharnement sans exemple des deux côtés; notre aile droite, bien que menacée d'être tournée du côté de Dölitz, réussit à se maintenir jusqu'au soir sur les hauteurs de Dösen, mais ne put parvenir à déloger de Mark-Kleeberg les Autrichiens de Kleist. L'obscurité mit un terme à cette première journée de la bataille des Géants, comme on l'a appelée depuis, et chacun resta sur les emplacements qu'il occupait dans ce champ de carnage de Wachau où l'on ne comptait

1813 pas moins de 50.000 morts ou blessés (20.000 de notre côté et 30.000 du côté des Alliés).

Le 2e bataillon du 21e y fut très durement éprouvé; la moitié des officiers étaient hors de combat : 2 tués et 8 blessés.

Bataille de Leipzig (18 octobre). — Dans cette seconde journée, aussi meurtrière que la première, Augereau et Poniatowski, qui ne comptaient à eux deux guère plus de 12.000 combattants après les pertes essuyées l'avant-veille, résistèrent aux 50.000 Alliés formant l'aile gauche ennemie sous le prince de Hesse-Hombourg; ils défendirent Dölitz avec une grande opiniâtreté et reprirent deux fois ce village à l'ennemi; mais, cédant sous le nombre, ils se replièrent jusqu'à Connewitz, en arrière d'un marécage que les Autrichiens ne purent franchir. La lutte se termina alors par une épouvantable canonnade.

Les pertes du 2e bataillon du 21e y furent à peu près aussi importantes que dans la journée du 16. Pour ne parler que des officiers, il y eut 1 lieutenant tué; le commandant Dubost, 2 capitaines et 2 lieutenants y furent blessés.

Dans l'espace de huit jours, le cadre des officiers avait été mis à peu près en entier hors de combat : 4 avaient été tués et 16 blessés. Le bataillon étant à six compagnies, l'effectif en officiers ne devait être que de 20.

Retraite sur le Rhin. — Les débris du corps d'Augereau franchirent les ponts de l'Elster dans la nuit du 18 au 19 et marchèrent à la queue du gros de la colonne de l'armée française, pendant la retraite sur le Rhin; ils ne prirent pas part à la bataille de Hanau. La place du corps d'Augereau dans la colonne exposa son monde aux attaques des Cosaques qui nous harcelaient sans cesse, ramassant invariablement tous les hommes qui s'écartaient trop.

1813 Le bataillon du 21e, conduit par 7 ou 8 officiers plus ou moins mutilés, eut de cette façon plus de 300 hommes massacrés ou faits prisonniers.

Le 2e bataillon a Mayence, au 4e corps (7 novembre 1813-10 mai 1814). — Le bataillon arriva à Mayence le 3 novembre, et fut désigné quatre jours après pour passer au 4e corps d'armée commandé par le général Bertrand et que l'on désigna communément sous le nom d'armée de Mayence. Il fut réorganisé et complété soit avec des traînards, soit avec des recrues expédiées par le dépôt du régiment.

1814 Comme le 2e bataillon du 96e, il resta enfermé dans Mayence et concourut à la défense de cette place, du 5 janvier au 7 avril.

Licenciement du bataillon. — Par ordre du 10 mai, il fut dirigé sur Metz ; c'est de là qu'il partit le 10 juin pour rejoindre à Aire le 43e de Ligne (ex-46e), dans lequel il fut versé; au moment de ce passage, il comptait 18 officiers et 143 hommes de troupe.

IIIe LE 3e BATAILLON

1803-1814

1803 Le 3e bataillon avait toujours compté à la portion active du corps depuis la création de la demi-brigade et avait marché avec les deux premiers sur le Rhin, en Italie et en Egypte. Lors du départ des 1er et 2e bataillons, le 8 octobre, pour le camp de Bruges, il resta à Venloo sous le commandant Cherel et forma le dépôt du régiment.

1804 De février à novembre, il tint garnison à Juliers et retourna ensuite à Venloo.

1805 Le 4 septembre, il quitta cette ville pour aller rejoindre à Ambleteuse les deux autres bataillons, concourut avec eux à la garde des camps, et les suivit à l'armée de Batavie.

1806 Lorsque les 1er et 2e bataillons furent appelés à la fin de juillet au 5e corps de la Grande Armée, le 3e bataillon se trouva de nouveau séparé de la portion principale du corps et alla tenir garnison à Wesel, où la portion centrale du 21e Léger allait demeurer jusqu'en 1814.

Les compagnies d'élite au corps d'Oudinot. — La compagnie de carabiniers et celle de voltigeurs du 3e bataillon, complétées à 100 hommes chacune, partirent de Wesel le 12 novembre et se rendirent directement à Berlin, où elles arrivèrent le 1er décembre. Là, groupées avec les compagnies d'élite du 17e Léger et du 34e de Ligne, elles formèrent le 7e bataillon (commandant Coquereau) qui comptait au 4e Régiment Provisoire placé sous les ordres du major Lapointe.

1807 Lorsque le général Oudinot se porta en Pologne dans les premiers jours de janvier, avec la division des Grenadiers et Voltigeurs de la Réserve, les deux compagnies d'élite du 21e Léger furent maintenues à Berlin et ne rejoignirent qu'à la fin de mars la division autour de Gross-Nepeckau ; le nombre des présents était d'environ 50 par compagnie, et la moitié des hommes étaient aux hôpitaux.

Elles prirent part à la fin du **Siège de Dantzig** (du 14 au 26 mai), et aux batailles de **Heilsberg** (10 juin) et de **Friedland** (14 juin) ; elles allèrent ensuite tenir garnison à Dantzig.

Les quatre premières compagnies de chasseurs au corps d'observation des Côtes de l'Océan. — Vers le milieu

1807 de novembre, les quatre premières compagnies de chasseurs du 3e bataillon, sous les ordres du commandant Leblanc, furent appelées à Nancy, et formèrent le 2e bataillon du 8e Régiment Provisoire, qui comptait à la 2e brigade (général Dufour) de la 2e division (général Gobert) du corps d'observation des Côtes de l'Océan.

1808 La division Gobert, dirigée en poste de la Lorraine sur Bayonne, traversa la Bidassoa vers le 10 janvier et alla prendre des cantonnements autour de Burgos.

Le 3e bataillon prend le N° 4. — Par application du décret du 18 février, les deux compagnies d'élite du 3e bataillon, qui étaient à Dantzig, et les quatre premières compagnies de chasseurs, qui étaient en Espagne, formèrent le 4e bataillon, et les trois dernières compagnies constituèrent à Wesel le 5e bataillon.

Un nouveau 3e bataillon fut créé à Brieg en Silésie, dans le courant de mai, avec des compagnies tirées des deux premiers et suivit le colonel en Espagne.

1813 Il ne se sépara de la portion principale que dans la seconde quinzaine de février 1813 ; son cadre, sous la conduite du commandant Payrard, arriva à Wesel le 26 mai. Complété à 800 hommes répartis entre 6 compagnies, dont deux d'élite, le 3e bataillon fut envoyé à Mayence et ensuite à Freyberg.

Le 3e bataillon au 14e corps de la grande armée (4 août-11 novembre 1813). — Accolé au 4e bataillon du 10e Léger, il forma avec lui la 4e Demi-Brigade Provisoire qui, réunie à deux autres demi-brigades dont l'une était constituée par les 2e et 3e bataillons du 96e de Ligne, composa la 1re brigade de la 42e division (général Mouton-Duvernet).

Nous avons parlé, dans la première partie, des opérations de la division Mouton-Duvernet pendant la campagne de Saxe. Le

1813 3e bataillon du 21e Léger prit part aux combats de **Konigstein** (26 août), de **Kulm** (29 et 30 août), d'**Arbesau** (17 septembre), et à la défense de **Dresde** (10 octobre-11 novembre).

1814 A la capitulation de Dresde, il comptait environ 350 hommes sous les armes. Les rares militaires du bataillon qui réussirent à échapper aux maladies et aux rigueurs de la captivité furent versés au 43e de Ligne (ex-46e) au milieu de 1814.

IVe LE 4e BATAILLON

1808-1814

1808 **Les compagnies de chasseurs au corps d'Observation des côtes de l'Océan.** — La division Gobert, où nous avons laissé les quatre compagnies de l'ancien 3e bataillon devenu le 4e, quitta les environs de Burgos au milieu de mars et occupa Madrid une semaine après. Au commencement de juillet, elle fut échelonnée entre Madrid et le col de Despeña-Perros, afin d'assurer les communications, avec la capitale, du corps de Dupont qui venait de se replier de Cordoue sur Andujar. Le général Gobert, à la tête d'une colonne de 3.000 hommes comprenant 2 régiments de cuirassiers et 5 bataillons de sa division, poussa jusqu'à Baylen où il arriva le 16 juillet ; le 4e bataillon du 21e était dans cette colonne.

Capitulation de Baylen (24 juillet). — Dupont, entouré par 40.000 insurgés et 30.000 réguliers sous Castaños, avait pris le parti de se retirer le 18 au soir d'Andujar sur Baylen, et le 19 au matin, en arrivant près de cette dernière localité, il avait trouvé la route interceptée par la division espagnole de Reding. Après un

1808 combat meurtrier qui dura jusqu'à midi, il se vit dans l'obligation de demander à l'ennemi une suspension d'armes, et entama aussitôt avec lui des négociations. Une capitulation fut signée par le général en chef, et comprit non seulement les troupes des divisions Barbou et Vedel qui avaient combattu à Baylen, mais encore celles de la division Gobert commandées depuis quelques jours par le général Dufour, qui avait remplacé Gobert blessé dans un engagement. Cette malheureuse division, qui venait de pousser les jours précédents des reconnaissances dans la montagne, se trouvait à Guarroman le 19 à plusieurs lieues du champ de bataille et n'avait donc pas pris part à l'action. Néanmoins elle dut, en vertu d'un ordre formel de Dupont, venir déposer à Baylen le 24 ses armes qui devaient lui être rendues plus tard. Nos divisions, d'après la convention, devaient être transportées par mer en France; elles furent dirigées sous escorte à Cadix et eurent à subir en route les outrages des paysans. Arrivées dans ce port, elles furent, au mépris des clauses de la capitulation, entassées sur des pontons mouillés dans la rade et retenues en captivité.

La plupart de nos malheureux soldats furent bien longtemps après retirés de ces prisons flottantes pour être remis aux Anglais, chez lesquels ils eurent à endurer une captivité plus rude encore. Quelques-uns, ayant pris du service dans les troupes espagnoles, purent en désertant rallier le drapeau français.

Le plus grand nombre des officiers du 21e Léger, qui étaient internés sur le ponton *la Vieille-Castille*, furent, le 15 mai 1810, délivrés de cette longue détention grâce au dévouement de quelques militaires dont plusieurs appartenaient au 96e de Ligne (voir page 77); au nombre des officiers ainsi délivrés se trouvait le chef du 4e bataillon, le commandant Leblanc.

Formation de quatre nouvelles compagnies. — Il fut formé à Wesel, dans les derniers mois de l'année, quatre nou-



1808 velles compagnies de chasseurs avec des hommes pris au 5e bataillon, et avec des cadres tirés en partie d'autres régiments.

Les compagnies d'élite au corps d'Oudinot. — Nous avons laissé à Dantzig les deux compagnies d'élite de l'ex-3e bataillon devenu 4e; en octobre, la division Oudinot alla occuper Bayreuth, et, un mois après, Hanau.

1809 La portion centrale du corps avait reçu l'ordre de diriger sur le corps d'Oudinot les compagnies de chasseurs du 4e bataillon; les 1re et 2e compagnies, qui seules avaient pu être complétées à 140 hommes chacune, rejoignirent à Augsburg, le 29 mars, les deux compagnies d'élite; les 3e et 4e compagnies, complétées avec des recrues de la conscription de 1810 qu'on avait appelées par anticipation au commencement de 1809, ne rejoignirent la portion principale du bataillon que dans les premiers jours de juin.

Le 4e bataillon du 21e Léger, commandé par le chef de bataillon Cabaret, forma, avec les quatrièmes bataillons des 17e et 28e Légers, la 2e Demi-Brigade Légère qui fut placée sous les ordres du major Lendy, du 17e Léger.

Les 2e et 4e Demi-Brigades Légères composèrent la 1re brigade (général Coëhorn) de la 2e division (général Claparède) du corps d'Oudinot.

Le 4e bataillon au 2e corps de l'armée d'Allemagne (1er avril 1809-14 février 1810). — L'ancien corps d'Oudinot entra, à la date du 1er avril, dans la composition du 2e corps d'armée que commandait le maréchal Lannes.

Combat de Pfaffenhofen (19 avril). — Dans cet engagement livré par le corps d'Oudinot à cinq régiments autrichiens de la division Jellachich, la division Claparède, qui marchait en tête, réussit, malgré la fatigue d'une très longue étape, à chasser

1809 l'ennemi du village en moins d'une heure, et n'essuya que des pertes insignifiantes; la brigade Coëhorn repoussa vivement une sortie que tenta le général autrichien Scheibler à la tête de six bataillons et de trois régiments de cavalerie.

Dans ce court engagement, les vieux carabiniers et voltigeurs déployèrent leur vigueur accoutumée, et les conscrits des compagnies de chasseurs, qui voyaient le feu pour la première fois, furent entraînés par l'exemple et montrèrent de l'audace et de l'élan.

Bataille de Landshut (21 avril). — La division Claparède, après avoir appuyé la cavalerie de Marulaz dans la prise de Moosburg, coopéra à la poursuite des Autrichiens qui venaient d'être battus à Landshut par Napoléon.

Combat d'Ebersberg (3 mai). — L'armée française marchait sur Vienne; en arrivant à Efferding, Masséna, sous les ordres de qui la division Claparède était momentanément placée, apprit que le général Hiller avait pris position avec son corps, fort de 40.000 hommes environ, sur le plateau d'Ebersberg pour nous disputer le passage de la Traun.

Le 3 au matin, il continue sa marche, la cavalerie de Marulaz éclairant la route et suivie immédiatement par la division Claparède. La brigade Coëhorn, qui est en tête de la division, culbute les bataillons autrichiens échelonnés dans le long défilé de Wilhering et les rejette jusque sur Linz; elle s'élance ensuite sur le village de Klein-München, situé sur la rive gauche de la Traun près du pont sur lequel passe la route d'Ebersberg, et l'enlève brillamment. Les bataillons d'avant-postes autrichiens se replient alors sur le pont encore encombré de voitures, et deux régiments sont déployés en avant de la tête-de-pont pour couvrir cette retraite. Mais la division Claparède vient à bout de leur résis-

1809 tance opiniâtre, qui leur coûte en un instant près d'un millier d'hommes, et rejette ces deux régiments sur le pont où se produit bientôt le plus affreux désordre : infanterie, cavalerie, bagages obstruent le passage, et la plupart des cavaliers traversent la Traun à la nage remorquant en croupe les Gradiscans.

Le général Coëhorn, emporté par son impétuosité, précipite dans la Traun et dans ses îles cette cohue de fuyards, traverse le pont au pas de course malgré le feu d'une batterie qui le prend d'enfilade, gravit la pente du plateau qui domine la rive droite, pénètre dans Ebersberg, et poursuit les Autrichiens jusque sur le Vormarkt, où s'engage une fusillade meurtrière.

Après l'arrivée des brigades Lesuire et Ficatier, de la division, il traverse la ville sans s'inquiéter des ennemis restés dans le château et dans les maisons, et poursuit les Autrichiens jusqu'à la ferme de Friedhof. Les deux autres brigades, retenues dans la ville, ne peuvent l'appuyer et il s'y trouve bientôt aux prises avec des forces considérables; ses bataillons sont ramenés sur Ebersberg et disputent avec acharnement les murs, les haies, les jardins, les maisons, et cela sous le feu des canons du château.

La division Claparède, qui est isolée sur la rive droite de la Traun, se replie de maison en maison jusqu'à la porte de Linz; des obus ont mis le feu à plusieurs habitations, et la ville est bientôt toute en flammes. Les trois brigades de Claparède, épuisées par un combat meurtrier qui dure depuis plus de trois heures contre des forces bien supérieures, sont menacées d'être précipitées dans la Traun lorsqu'arrive la division Legrand. Celle-ci se place en première ligne, enlève la ville et le château, et attaque les hauteurs en arrière. La division Claparède se reforme et soutient Legrand ; elle traverse rapidement les ruines fumantes d'Ebersberg, d'où s'exhale une odeur insupportable de cadavres carbonisés, et force le général Hiller à nous abandonner le terrain et à se replier sur Enns.

1809 Ce combat, un des plus meurtriers de nos longues guerres, avait été signalé par des pertes considérables des deux côtés. Le 4e bataillon du 21e y fut durement éprouvé : le commandant Cabaret, mortellement blessé, fut remplacé quelques jours après par le chef de bataillon Payrard, nouvellement promu.

Bataille d'Essling (22 mai). — Le corps de Lannes était entré dans Vienne le 13 mai. La division Claparède prit une part active à la seconde journée de la bataille d'Essling : son chef y fut blessé et remplacé quelque temps après par le général Dupas. Les quatre compagnies du bataillon du 21e y furent sérieusement éprouvées.

Le 4e bataillon reçut au commencement de juin ses 3e et 4e compagnies de chasseurs, venues de Wesel, et se trouva dès lors normalement constitué à 6 compagnies.

Pendant la bataille de Wagram, le bataillon fut laissé à la garde de l'île Lobau.

Le bataillon rentre en France. — Le 2e corps fut rapatrié un des derniers à la fin de l'année.

1810 Le 14 février, la division Dupas arrivait à Strasbourg et cessait à partir de ce jour-là de faire partie de la Grande Armée ; après avoir séjourné quelque temps à Orléans, à Tours, à Chinon et à Bordeaux, elle arrivait à Bayonne le 5 août.

Le 4e bataillon au 9e corps de l'Armée d'Espagne (10 août 1810-fin juin 1811). — La division Dupas devint, à compter du 10 août, la 1re division du 9e corps de l'Armée d'Espagne, dont le commandement avait été confié au général Drouet, comte d'Erlon. Le 4e bataillon du 21e Léger, toujours placé sous les ordres du commandant Payrard, avait alors 17 officiers et

1810 environ 700 hommes sous les armes ; il comptait à la 1re brigade commandée par le général Jarry.

La 1re division du 9e corps entra en Espagne vers le 10 août et alla occuper Vittoria, d'où elle envoya dans les environs plusieurs colonnes mobiles pour réprimer l'insurrection. Le 15 septembre, le général Claparède vint remplacer le général Dupas, qui était resté en disponibilité à Paris, et reprendre le commandement de cette belle division qu'il avait conduite au feu l'année précédente à Ebersberg et à Essling.

Dans le courant d'octobre, la division Claparède se transporta à Almeïda et rayonna alors autour de cette place pour contenir les bandes portugaises du général Silveyra et pour chercher à rétablir les communications avec l'armée de Portugal, qui était en observation vis-à-vis des formidables lignes de Torrès-Vedras.

Siège de Belmonte (novembre). — Dans la seconde quinzaine de novembre, le bataillon fit partie des troupes chargées de réduire la petite place de Belmonte, que les insurgés tenaient dans la haute vallée du Zézère ; il y perdit plusieurs hommes.

Combat de Ponte-do-Abade (30 décembre). — Après l'arrivée du général Drouet et de la division Conroux, Claparède alla occuper le pays entre Trancoso et Pinhel, pour tenir en échec le corps de Silveyra et dégager la route de Coïmbre ; il ne tarda pas y être entouré de nombreuses bandes avec lesquelles il eut journellement des escarmouches. Le 30 décembre, Silveyra osa l'attaquer sur toute la ligne ; cet homme, d'une extrême hardiesse, avait cru pouvoir se mesurer avec une division que les gens du pays lui avait dépeinte comme composée de conscrits sans vigueur ; mal lui en prit, et le combat engagé à Ponte-do-Abade, près de Tranceso, ne fut pas long. Ce chef de partisans s'enfuit en laissant 200 hommes sur place et poursuivi par nos bataillons.

1811 **Combat de Villa-de-Ponte-Trapa** (11 janvier). — Silveyra, qui avait sous ses ordres plus de 5.000 fantassins et plusieurs centaines de cavaliers, occupait dans la haute vallée de la Tavora une forte position couverte par un rideau de tirailleurs. Le général Claparède fit amuser ses avant-postes, manœuvra pour le tourner, et l'obligea à descendre en toute hâte la vallée de la Tavora ; il l'atteignit le 11 janvier au village de Villa-de-Ponte-Trapa et le culbuta. Le 4e bataillon du 21e Léger, qui enleva le village à la baïonnette, eut dans cette affaire une quinzaine d'hommes hors de combat.

La 1re division continua à faire la police dans cette région montagneuse et difficile, et se réunit à la fin de mars à la division Conroux autour de Ciudad-Rodrigo.

Affaire de Laduncia (7 avril). — Masséna se repliait avec l'armée de Portugal sur l'Agueda, poursuivi par l'armée anglaise ; le comte d'Erlon, afin de protéger cette retraite, échelonna au commencement d'avril la division Claparède autour de Val-de-Mula. L'avant-garde anglaise, sous le général Trent, était venue jusqu'à 2 kilomètres d'Almeïda ; Claparède rassembla aussitôt ses régiments épars.

Le colonel Langeron, qui commandait la 2e Demi-Brigade Légère, occupait le poste de Laduncia ; il se mit alors en marche du côté de Val-de-Mula, dans la matinée du 3 avril. Il sortait à peine de Laduncia, à la tête de sa demi-brigade, lorsqu'il fut assailli par 6 escadrons anglais et 4 pièces d'artillerie ; derrière cette cavalerie s'avançait une colonne d'infanterie envoyée comme renfort à Trent par lord Wellington. Au premier coup de canon, Claparède tira deux bataillons du poste de Val-de-Mula et les envoya au secours de la 2e Légère, qui était toujours composée des 4e bataillons des 17e, 21e et 22e Légers. Après une fusillade assez vive, la petite colonne française continua sa marche sur

1811 Aldea-del-Obispo, en bon ordre et sans se laisser entamer par la cavalerie anglaise, dont elle repoussa vaillamment plusieurs charges. Le 4e bataillon du 21e eut dans cette affaire un homme tué et plusieurs blessés.

L'effectif du bataillon avait été considérablement réduit par les fatigues, les privations et les maladies ; au milieu d'avril le chiffre des présents était de 9 officiers et 278 hommes ; 5 officiers et 304 hommes étaient aux hôpitaux.

Bataille de Fuentès-de-Oñoro (3 et 5 mai). — Dans cette bataille restée indécise, le 4e bataillon du 21e Léger était au nombre des trois bataillons que le général Claparède envoya le 5, vers onze heures du matin, sous les ordres du général Gérard, pour occuper le bois qui s'étendait à gauche de Fuentès-de-Oñoro et appuyer la division Ferrey chargée d'enlever ce village ; ses pertes s'élevèrent à une quarantaine d'hommes tant tués que blessés, chiffre considérable eu égard à la faiblesse du nombre des combattants.

Rapatriement du cadre du bataillon. — Quelques jours après cette bataille, le comte d'Erlon emmena le 9e corps en Estrémadure, où il opéra sa jonction avec le 5e corps, et marcha avec lui à la délivrance de Badajoz. Dans les derniers jours de juin, le 9e corps était licencié : le 4e bataillon du 21e Léger rejoignit la portion principale du corps, versa ses hommes dans les trois premiers bataillons, et son cadre, placé d'abord à la suite, rentra en France dans le courant de septembre par Madrid et Bayonne, sous la conduite du plus ancien capitaine, le commandant Payrard ayant été placé à la tête du 3e bataillon en remplacement du commandant Bigot tué à la Albuhera. Il rejoignit le dépôt à Wesel : on le compléta avec des sujets pris dans le 5e bataillon, et on forma ses six compagnies avec des recrues

1811 dressées pour la plupart. Le capitaine Clamont, du régiment, récemment promu chef de bataillon, en prit le commandement.

1812 Le 4e bataillon a la grande armée (avril 1812-janvier 1814). — A la formation des quatre divisions destinées à composer la réserve de la Grande Armée, à la fin d'avril, le 4e bataillon du 21e fut réuni aux 4e bataillons des 16e et 23e Légers pour former la 6e Demi-Brigade sous les ordres du major Legros; celle-ci se rassembla à Wesel et constitua avec la 7e Demi-Brigade la brigade Breissand, dans la 2e division de réserve commandée par le général Heudelet.

La division Heudelet devint à la fin de juin la 30e division et fut affectée au 11e corps (Augereau); après avoir occupé Stralsund en juillet et en août, elle fut envoyée à Dantzig pour y relever la 31e division.

A la fin de novembre, elle se porta à Kœnigsberg à la rencontre de la Grande Armée qui commençait à opérer sa désastreuse retraite.

1813 Mais, le 3 janvier, elle quitta cette ville pour se replier sur Marienburg, par Brandenburg, Braunsberg et Elbing; cette retraite, exécutée par un froid sibérien et presque sans vivres, coûta la vie à bon nombre d'hommes qui tombaient sur la route et que les Cosaques égorgeaient impitoyablement. Réunie aux débris du 10e corps (Macdonald), la division reçut l'ordre, en arrivant à Marienburg le 12, de se diriger sur Dantzig.

Défense de Dantzig (21 janvier 1813-2 janvier 1814). — Le général Rapp avait été désigné comme gouverneur de cette place qui renfermait une population de 60.000 habitants et d'immenses approvisionnements en vivres, en munitions et en bois. Homme d'une énergie à toute épreuve, il avait fait travailler à l'amélioration des défenses les 6.000 hommes qu'il avait avec lui, gens de toutes nationalités. L'arrivée des restes du 10e corps et de



1813 la division Heudelet éleva la garnison au chiffre de 30.000 hommes, sur lesquels il n'y avait pas moins de 8.000 malades au début, et ce nombre-ci allait s'accroître dans d'effrayantes proportions sous l'influence de la fièvre de congélation. Le 4e bataillon du 21e Léger comptait à cette époque 18 officiers et 671 hommes présents sous les armes.

Le 21 janvier, la ville était investie par les Russes sur tous les points. Le froid était excessif et le thermomètre descendait jusqu'à 20 degrés au-dessous de zéro; dans une seule nuit 60 hommes de la 30e division gelèrent au bivouac; malgré la rigueur de la température, on travailla activement à améliorer la défense; on fut obligé de casserla glace sur la Vistule, et, afin de pouvoir remuer la terre, on alla même jusqu'à faire brûler des tas de boissur le sol pour le faire dégeler. Les Cosaques inquiétaient en outre journellement nos postes, et à chaque instant des sentinelles et même des patrouilles étaient enlevées. Ce service pénible et les intempéries occasionnèrent des maladies qui nous tuaient bien plus de monde que le feu de l'ennemi; en janvier la garnison perdit de la sorte une moyenne de 50 hommes par jour, mais ce nombre s'accrut rapidement et, à la fin de février, il s'éleva au chiffre de 130 pour 15.000 malades environ, et cela malgré les sages mesures que prit le gouverneur pour combattre ce fléau.

Vers le 20 février, un dégel prématuré occasionna une débâcle de glaces sur la Vistule qui inonda la campagne et un faubourg de la ville; plusieurs postes furent submergés et les hommes noyés.

Le 5 mars, les Russes prononcèrent une attaque générale à 4 heures et demie du matin; nos avant-postes se replièrent. Le 4e bataillon du 21e Léger, renforcé par quelques compagnies d'autres corps, était chargé de la garde de Neu-Schottland et de Langfuhr; rallié par le commandant Clamont, il chargea à la baïonnette une colonne de 3.000 fantassins et de 500 cavaliers

1813 russes qui avait pénétré dans Langführ, la culbuta et la chassa jusqu'au village de Striess, en lui faisant éprouver une perte considérable. Ce fait d'armes fit le plus grand honneur au 4e bataillon du 21e Léger et à son chef, le commandant **Clament**, qui fut cité pour sa conduite ; le bataillon eut ce jour-là deux officiers blessés, une quinzaine d'hommes tués et plus de 40 blessés.

Le 24 du même mois, le général Rapp fit exécuter une sortie générale de la garnison pour reconnaître les positions des Russes. Le général Breissand à la tête de sa brigade poussa jusqu'au village de Striess, y culbuta les Russes et le commandant en chef du blocus, le général Lewis, et rentra en ramenant bon nombre de prisonniers et plusieurs têtes de bétail.

Pendant le mois d'avril, on enregistra 3.000 décès par suite de maladie, et, le 1er mai, la garnison avait déjà perdu 10.000 hommes. L'état sanitaire s'améliora aussitôt que parurent les beaux jours, et dans le courant de mai le chiffre des décès n'atteignit pas 2.000.

A la nouvelle des succès de l'armée française en Allemagne, un armistice fut conclu entre le prince de Wurtemberg et le général Rapp et dura du 12 juin au 24 août : assiégés et assiégeants gardèrent leurs positions et la place fut ravitaillée.

Les Russes et les Prussiens du corps de blocus reprirent les hostilités le 28 août. Une crue de la Vistule, crue aussi forte qu'inattendue, inonda dans les premiers jours de septembre les environs de Dantzig, une partie de ses faubourgs et un grand nombre de nos ouvrages avancés. L'ennemi en profita pour établir des batteries sur les hauteurs avoisinant la ville, et le 16 ses pièces, de concert avec les canons de la flotte anglo-russe, se mirent à bombarder nos ouvrages ; le tir ne cessa qu'à la nuit : en 12 heures près de 20.000 projectiles avaient été lancés.

Quelques jours après, l'armée assiégeante reçut de nouveaux renforts et fut portée à près de 50.000 hommes. Deux fois les



1813 Russes attaquèrent, les 17 et 24 septembre, le poste de l'Etoile que le major Legros défendait avec les 6e et 7e Demi-Brigades ; ils furent chaque fois repoussés avec perte.

Au commencement d'octobre, le manque de vivres se faisait déjà cruellement sentir : les chevaux eux-mêmes faisaient défaut et on se mit à manger les chiens, les chats, les rats et même les souris ; le sel aussi était très rare. Pendant tout ce mois, les Alliés bombardèrent sans pitié la ville, et la garnison dut fournir jour et nuit des piquets pour éteindre les incendies. Le service devenait de plus en plus pénible pour nos hommes : gardes, piquets, corvées exigeaient d'eux une activité constante, et ils restaient parfois jusqu'à trois jours sans prendre un instant de repos.

Dans la nuit du 1er au 2 novembre, les hôpitaux et presque tous les magasins à vivres furent détruits par les flammes. Les Alliés profitèrent de notre désarroi pour attaquer dans la journée du 2 nos postes avancés ; ils avaient déjà réussi à massacrer les 50 hommes qui gardaient l'avancée du Frioul, mais une énergique sortie de la 30e division leur fit rebrousser chemin. Le commandant Clamont fut de nouveau cité pour sa belle conduite dans cette affaire.

Le 21 novembre, la ville était en grande partie détruite ; les Russes s'approchaient par cheminement de nos principaux ouvrages, et l'on fut obligé ce jour-là de les abandonner. A la nouvelle de nos revers à Leipsig, la désertion se propagea parmi les étrangers qui étaient en grand nombre dans la garnison, et principalement parmi les Bavarois.

Enfin, à bout de ressources et d'efforts, le général Rapp convoqua le 23 novembre le conseil de défense qui décida de demander à capituler ; le 27 les hostilités cessaient.

D'après les clauses de la capitulation, la garnison devait mettre bas les armes et être reconduite en France ; mais cette convention ne fut pas approuvée par le czar, et ce souverain,

1813 au mépris de la parole donnée par son lieutenant, le duc de Wurtemberg, décida que les troupes françaises seraient emmenées en captivité et que les étrangers seuls seraient renvoyés dans leurs foyers.

1814 Le 2 janvier, l'héroïque garnison de Dantzig sortit de la ville et fut désarmée, à l'exception des officiers et de ceux des sous-officiers et soldats qui étaient décorés de la Légion d'Honneur. Les Allemands, les Espagnols, les Napolitains furent dirigés sur leurs pays respectifs ; les Français seuls, réduits à 5.200, non compris 1.500 malades laissés à Dantzig, furent emmenés en captitivité à travers les plaines glacées de la Russie.

La 30e division, qui comptait 13.000 hommes environ au début du siège, n'avait plus, le jour du départ, que 3.566 hommes sous les armes, et laissait dans Dantzig 402 malades. Elle avait perdu pendant la durée du siège 9.240 hommes qui se décomposaient ainsi : 650 tués, 8.300 morts de maladie, 50 prisonniers et 240 déserteurs.

Le 4e bataillon du 21e Léger était en grande partie composé de conscrits de 1812 appartenant au contingent de l'Indre; les quelques hommes qui échappèrent aux horreurs de la captivité rentrèrent en France dans le courant de 1815 et furent renvoyés dans leurs foyers. Les rares officiers qui restaient furent placés à la fin de 1814 à la suite du 43e de Ligne.

V^e LE 5e BATAILLON

1808-1814

1808 Ce bataillon, créé, comme il a été dit, en vertu du décret du 18 février, n'eut jamais que quatre compagnies de chasseurs et demeura constamment à Wesel, où il forma le dépôt du corps.

1814 **Défense de Juliers.** — Au moment de l'invasion de la France, le 5e bataillon quitta Wesel et se replia sur les camps de Juliers et de Berghem. Il s'enferma alors dans Juliers et fit partie de la garnison qui défendit cette place.

Les 14 et 15 janvier, un contingent de jeunes soldats, natifs du département du Mont-Tonnerre et appartenant au bataillon, déserta en masse et passa à l'ennemi ; l'effectif du bataillon fut de ce fait considérablement réduit. Dans une sortie que fit la garnison le 19 janvier, le 5e bataillon perdit encore une centaine d'hommes qui furent faits prisonniers.

Ce qui restait de ce bataillon fut versé dans le 7e Léger.

VIe LE 6e BATAILLON

1813-1814

1813 Le 6e bataillon fut, selon toutes probabilités, créé à la fin de l'année 1813 par le dédoublement du 5e.

1814 **Défense de Berg-op-Zoom.** — Il fit partie des troupes chargées de la défense de Berg-op-Zoom.

« Le 21 février, le capitaine **Raoul de Maintenay**, du 21e Léger, « sommé de se rendre par cinq Cosaques, dont un officier, y « répond à coups de sabre, tue un assaillant, en blesse deux « autres et fait l'officier prisonnier.

« Lors de l'attaque de la place par 6.000 Anglais, le capitaine « de Maintenay culbute avec sa compagnie 1.200 hommes qui « reviennent à la charge. Précipité des remparts d'un coup de « baïonnette, il eut la cuisse cassée dans cette chute (Sicard). »

Les débris de ce bataillon, réunis à Cambrai à ceux du 5e après

1814 les événements de Paris, furent versés le 8 juillet à Huningue dans le 7e Léger ; ces deux bataillons ne comprenaient au total à cette époque que 9 officiers et 241 hommes.

VIIe LE 7e BATAILLON

1814

Créé à Bayonne dans les premiers jours de janvier avec des recrues de la conscription de 1815 et avec des cadres tirés du 1er bataillon du régiment, il rejoignit ce dernier un peu avant la bataille de Toulouse et prit part à cette journée.

Après l'armistice, les tout jeunes soldats qui le composaient furent renvoyés dans leurs foyers ; le cadre fut versé dans le 1er bataillon et incorporé avec lui le 5 juillet à Bayonne dans le 3e Léger.

IIIE PARTIE

TROISIÈME PARTIE

—

LE RÉGIMENT ACTUEL

1815-1891

CHAPITRE PREMIER

—

LE RÉGIMENT DE HOHENLOHE

1815-1830

I°. LÉGION ROYALE ÉTRANGÈRE

(6 septembre 1815 - 8 juin 1816)

1815 **Création.** — Pendant les Cent Jours, il avait été formé 8 régiments avec les soldats étrangers qui étaient restés au service de la France ou qui étaient accourus sur notre territoire au retour de Napoléon. L'ordonnance royale du 6 septembre supprima ces 8 régiments et décida la formation, avec les éléments qui en restaient, d'une seule légion sous le nom de **Légion Royale Etrangère**. Ceux des militaires de ces régiments qui voulaient continuer leurs services, furent dirigés sur Lyon et sur Toulon, où l'on avait provisoirement organisé deux dépôts.

La nouvelle légion devait comprendre trois bataillons. Elle fut placée, par ordonnance du 25 octobre, sous le commandement du comte de Sayn-Wittgenstein, un des nombreux personnages qui avaient servi dans les rangs des ennemis de la France, et qui,

1815 venus chez nous à la suite de Louis XVIII, jouissaient maintenant des places et des faveurs sous le nouveau régime.

Des 12.000 étrangers qui s'étaient enrôlés au printemps précédent sous le drapeau tricolore, il s'en trouva peu qui répondirent à l'appel du gouvernement du roi.

1816 Le colonel de Wittgenstein organisa à Toulon, le 1er janvier, les 1er et 3e bataillons avec les 28 officiers et les 635 sous-officiers ou soldats qui s'étaient présentés jusque-là, et fit prêter individuellement serment de fidélité au roi.

Le 2e bataillon, comprenant 15 officiers et 462 hommes de troupe, fut organisé à Lyon, à la caserne de Serin, le 7 du même mois, et prêta aussi serment.

Chaque bataillon fut formé à 8 compagnies ayant chacune comme officiers : un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant.

L'état-major comprenait un colonel, un lieutenant-colonel, trois chefs de bataillon, un major, trois capitaines adjudants-majors, un capitaine d'habillement, un lieutenant-trésorier, un sous-lieutenant porte-drapeau, un chirurgien-major et un aide-major.

L'organisation, l'administration, la solde furent les mêmes que celles des autres légions. Comme toutes les autres elle reçut un drapeau blanc, et la cocarde blanche remplaça sur la coiffure la cocarde tricolore.

L'uniforme de la Légion Royale Etrangère fut le suivant : Habit bleu de ciel; collet, revers, parements et patte jonquille ; boutons blancs; gilet de tricot blanc; pantalon bleu céleste avec passepoil jonquille sur les coutures des côtés.

Vers le milieu de mai, la Légion fut appelée à Grenoble pour rétablir dans la région l'ordre un instant troublé par la conspiration de Paul Didier; elle s'y trouva réunie au commencement de juin, à l'exception des ateliers et des ouvriers qui restèrent à Avignon.



1816 ## IIᵉ. LÉGION DE HOHENLOHE

(9 juin 1816 - 20 février 1821)

C'est à ce moment que la Légion fut placée sous le haut commandement du prince de Hohenlohe, qui en devint colonel supérieur, titre qui rappelait celui de colonel propriétaire sous l'ancien régime. Ce prince, qui n'avait pas cessé de combattre contre la France depuis 1792 jusqu'en 1814, tant à l'armée de Condé que dans les rangs des Autrichiens, venait de quitter le service de l'Autriche pour passer à celui de la France avec le grade de lieutenant-général inspecteur d'infanterie.

A dater du 9 juin, la Légion Royale Etrangère cessa de porter ce nom et s'appela **Légion de Hohenlohe**; elle continua à être commandée effectivement par le colonel de Wittgenstein.

Lorsque le département de l'Isère fut rentré dans le devoir, vers la fin de juin, le 1ᵉʳ bataillon seul fut maintenu à Grenoble ; le 2ᵉ bataillon alla occuper Fort-Barraux et le 3ᵉ Mont-Dauphin.

Le 20 juillet, on créa à Avignon trois compagnies de dépôt. Pendant les derniers mois de l'année, il y eut dans la Légion de nombreuses désertions.

1817 Au commencement de l'année, le 1ᵉʳ bataillon était à Valence, le 2ᵉ à Romans et le 3ᵉ à Briançon. Le 26 septembre, le 3ᵉ bataillon embarqua à Toulon à destination de la Corse ; le 2ᵉ bataillon embarqua à son tour le 6 décembre dans le même port pour aller tenir garnison dans l'île.

1818 M. de Murphy, nommé par décret du 7 janvier, remplaça à la tête de la Légion le colonel de Wittgenstein decédé à la fin de l'année précédente.

1818 Le 10 novembre, l'état-major et le 1er bataillon quittèrent Valence pour aller à Montélimar.

1819 Le 15 février, ils étaient dirigés sur Toulon où ils embarquèrent le 25 à destination de la Corse. Le dépôt fut envoyé dans le courant de mai à Toulon ; au milieu de décembre, il fut transféré à Bastia où il s'installa.

III° RÉGIMENT DE HOHENLOHE

(21 Février 1821. — 4 Janvier 1831)

1821 Une ordonnance du 21 février, portant réorganisation de la Légion de Hohenlohe, décida qu'à l'avenir ce corps prendrait le nom de **Régiment de Hohenlohe**, qu'il resterait sous la haute direction du prince de ce nom, et que, comme tous les autres régiments, il comprendrait 3 bataillons de 8 compagnies sans dépôt.

Le bataillon comprenait une compagnie de carabiniers, six de chasseurs, et une de voltigeurs ; le complet de la compagnie fut fixé à 80 hommes : 1 sergent-major, 4 sergents, 1 caporal-fourrier, 8 caporaux, 64 soldats, 2 tambours ou cornets.

L'état-major resta le même, sauf qu'il fut ajouté un aumônier et un aide-major.

Le petit état-major fut ainsi composé : trois adjudants, un tambour-major, trois caporaux-tambours, douze musiciens (dont un chef) et quatre maîtres-ouvriers (un tailleur, un guêtrier, un cordonnier, un armurier). L'effectif du régiment était de 88 officiers et de 1.943 hommes. Le recrutement du corps continua à être assuré, comme par le passé, au moyen d'engagements volontaires parmi les étrangers.

1822 Le régiment, après un séjour de quatre années en Corse, se



1822 transporta en quatre colonnes au Hâvre en juin et en août, et détacha son 2e bataillon à Amiens.

1823 Dans les trois premiers mois de l'année, il alla à Cherbourg et le 2e bataillon fut détaché à Caen. Au mois d'avril, il fournit un détachement de volontaires destiné au corps expéditionnaire d'Espagne.

1824 En mai, il se transporta à Brest, où il séjourna trois ans.

1825 Le 22 mai, le colonel de la Moussaye remplaça le colonel de Murphy nommé maréchal-de-camp; il ne resta que peu de temps à la tête du régiment et fut lui-même remplacé à la fin de décembre par le colonel Duprat.

1827 Dans les premiers jours de mai, le régiment alla se fixer à la Rochelle, et en septembre à Rochefort.

1828 En octobre, il fut fractionné entre les garnisons de Narbonne, de Foix et de Carcassonne.

1829 En avril il alla occuper Pont-Saint-Esprit et détacha un bataillon à Uzès. Le prince de Holenlohe mourut sur ces entrefaites, et avec lui disparut la charge de colonel supérieur. Le colonel Duprat prit, à dater du 2 août, le commandement du 17e de Ligne, et fut remplacé par décret du même jour par le colonel Pozzo-di-Borgo, venu de la réforme.

1830 Le nombre des enrôlements volontaires dans le régiment allait toujours en diminuant, et l'effectif s'abaissait de jour en jour par les libérations; au commencement de l'année, le corps ne comptait pas plus de 850 hommes sous les armes; en raison de la faiblesse des compagnies, il fut réduit à 2 bataillons.

Le 22 mai, le régiment fut envoyé à Marseille; il s'y trouvait au moment des événements de juillet; sa ferme et prudente conduite contint l'effervescence d'une partie de la population, et il eût le mérite de contribuer à arrêter l'effusion du sang et d'éviter à cette populeuse cité les horreurs de la guerre civile.

1830 **Le régiment embarque pour la Grèce.** — Vers la fin de l'année il reçut l'ordre de se tenir prêt à embarquer à destination de la Morée, et l'embarquement de ses deux bataillons eut lieu le 12 décembre dans le port de Marseille ; le même jour son dépôt fut envoyé à Toulon.

Un décret du 24 décembre nomma à la tête du régiment le colonel Stoffel en remplacement du colonel Pozzo-di-Borgo renvoyé dans ses foyers avec solde de congé.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE 21e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

(5 janvier 1831-31 décembre 1854)

1831 **Organisation.** — Par ordonnance royale du 5 janvier, le régiment étranger dit de Hohenlohe fut dissous et remplacé dans l'armée par un régiment d'infanterie légère qui prit le numéro 21 et qui reçut la même organisation que les autres régiments de cette arme. Les militaires du régiment de Hohenlohe nés ou naturalisés Français pouvaient être maintenus dans le nouveau corps; de même ceux qui firent de suite les déclarations exigées par la loi pour être naturalisés purent continuer leurs services; les autres reçurent des feuilles de route, avec indemnité jusqu'à la frontière, pour retourner dans leur patrie. Mais ces derniers furent très peu nombreux et officiers, sous-officiers et soldats se firent naturaliser en masse.

Le 26 avril, on reconstitua à Toulon un 3e bataillon avec les éléments que renfermait le dépôt du corps, et avec des gradés que le ministre de la guerre y avait fait diriger; plusieurs officiers provenant de la non-activité de 1814 et de 1815 furent incorporés, et l'on reçut une soixantaine de caporaux venant des 17e et 21e de Ligne et du 4e Léger, qui tenaient garnison à Toulon et à Draguignan; de nombreuses promotions furent faites pour combler les vides du cadre. Enfin la portion centrale reçut, du 27 avril au 4 juillet, 800 conscrits tirés des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes, de la Corse et du Var, et, à partir de cette année-

1831 là, le 21° Léger continuera à être alimenté, comme tous les autres régiments de l'armée française, par des recrues provenant de la conscription.

Le 21° régiment léger au corps d'occupation de Morée (fin décembre 1830-août 1833). — La Grèce s'était affranchie en 1828 de la domination turque, grâce à l'intervention des flottes française, anglaise et russe et à l'envoi d'une division française sous le général Maison; mais, après le départ de cette dernière, elle n'avait pas tardé à tomber dans l'anarchie et à consumer en dissensions intestines l'énergie qu'elle avait retrouvée et dont elle avait fait preuve dans une lutte de plusieurs années contre les troupes du sultan. C'est alors que le gouvernement français décida l'envoi en Morée du général Schneider avec le Régiment de Hohenlohe et des détachements d'autres armes, pour maintenir l'ordre dans cette presqu'île.

Les deux premiers bataillons, embarqués comme il a été dit le 12 décembre 1830, avaient débarqué à Modon dans les derniers jours de l'année.

Le nouveau colonel, M. Stoffel, parti de Toulon le 7 février, débarqua en Morée le 19 du même mois. Le lendemain, le général Schneider prononça sur la place d'armes de Modon, devant le régiment rassemblé, la dissolution du Régiment de Hohenlohe et proclama la création des 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 21° Régiment d'Infanterie Légère, forts au total de 40 officiers et de 470 sous-officiers ou soldats seulement. Les bataillons restèrent formés à 8 compagnies chacun, dont deux d'élite.

Le 1ᵉʳ bataillon (commandant de Mollenbec) occupa Navarin; l'état-major et le 2ᵉ bataillon restèrent à Modon.

Le 3ᵉ bataillon s'embarqua en deux détachements à Toulon les 1ᵉʳ et 21 juillet et arriva à Navarin vers la fin du mois. Un détachement de 350 recrues envoyées par le dépôt vint, au com-

1831 mencement d'octobre, grossir les compagnies des bataillons actifs, qui comptèrent alors en tout 1.300 présents sous les armes.

La fin de l'année se passa sans incident digne d'être relaté, et le régiment se contenta de garder les postes de Modon et de Navarin.

1832 La malheureuse presqu'île du Péloponèse était en proie à la guerre civile, et des bandes irrégulières grecques la parcouraient en tous sens, imposant leurs volontés aux villages qu'ils occupaient souvent par la force. Le 11 février, le lieutenant-colonel de Hulsen alla occuper sans coup férir la petite ville de Nisi, dans la basse Messénie, où se trouvait une colonne d'irréguliers sous les ordres du chef de parti Hadji-Christos: ce dernier se retira à l'approche des Français.

Laissant le commandant de Mollenbec avec quatre compagnies pour garder Nisi, le lieutenant-colonel alla occuper, le 1er avril, avec les quatre autres compagnies du 1er bataillon, la petite ville de Kalamata au fond du golfe du même nom.

Le 14 mai, à la tête d'une colonne composée de 5 compagnies du 1er bataillon, il se porta sur Patras qu'il devait occuper afin de tenir en respect les Rouméliotes, peuplade guerrière habitant au-delà du golfe de Lépante, et dont les incursions en Morée avaient mis plus d'une fois en danger le gouvernement provisoire. Mais ce dernier, intimidé par les menaces des Rouméliotes, pria le général Guéhéneuc, qui avait remplacé le général Schneider, de ne pas employer la force contre les habitants de Patras; le contre-ordre fut donné et la petite colonne française rentra le 29 mai dans ses cantonnements après une marche pénible dans un pays montagneux et difficile.

Affaire près de Kyparissia (25 mai). — Pendant qu'elle opérait sa marche rétrograde, notre convoi de vivres, qui pré-

1832 cédait le détachement pour assurer d'avance au gîte la subsistance de la troupe et qui marchait sous la garde de quelques hommes seulement, fut arrêté avant d'arriver à Kyparissia (ancienne Arcadia) par un gros de Palikares, partisans de Favella; notre faible escorte, menacée d'être égorgée, dut se replier sur la colonne en abandonnant le convoi, composé de bétail sur pied et de mulets portant des vivres.

A cette nouvelle, le lieutenant-colonel de Hulsen demande des hommes de bonne volonté pour partir aussitôt à la poursuite des Palikares. Un peloton de 60 hommes se forme sans retard et part sous la conduite du sergent-major **Verdreau**, de la compagnie de carabiniers; il arrive bientôt près d'un bois dans lequel les irréguliers se sont refugiés avec leur prise. Bien que ceux-ci soient au nombre de près de 200, Verdreau n'hésite pas à franchir un marais assez profond qui le sépare du bois et derrière lequel l'ennemi se croyait en sûreté, tombe sur les Palikares, les surprend par cette attaque imprévue et énergique, et les force après une faible résistance à s'enfuir en abandonnant notre convoi que nos hommes ramènent au bivouac. Le lieutenant-colonel adressa au sergent-major Verdreau ses félicitations pour la manière dont cette affaire avait été conduite.

Affaires de Nisi et de Kalamata (mai). — Pendant le cours de cette expédition, les Maïnotes, profitant de l'éloignement du gros de nos forces, tentèrent contre Nisi et Kalamata plusieurs attaques successives. Le lieutenant **Géant**, qui commandait la 1re compagnie à Nisi, et le capitaine **Vacis**, laissé à Kalamata avec la 2e compagnie, repoussèrent avec leurs faibles moyens toutes les agressions de l'ennemi; le succès de leur résistance leur valut les éloges du général Guéheneuc.

Dans le courant du mois de juin, le lieutenant-colonel de Hulsen occupa avec quatre compagnies du 3e bataillon la petite ville de

1832 Nauplie; le reste du bataillon alla s'installer dans le port de Coron.

Réception du drapeau. — Un des premiers actes du gouvernement de Louis-Philippe avait été le rétablissement du drapeau tricolore. Le nouveau drapeau du régiment, qui avait été remis le 12 mai précédent au major Vanheddeghem à Toulon par le duc d'Orléans, fut apporté en Grèce par un détachement qui débarqua à Modon le 7 juillet; il fut reçu en grande pompe par le 2e bataillon qui avait pris les armes pour la circonstance.

Le lendemain de cette cérémonie, le 2e bataillon, sous les ordres du commandant Maillet, releva à Nisi et à Kalamata le 1er bataillon qui rentra alors à Modon.

Affaire de Petalidi (30 novembre). — Le 30 novembre, le commandant Maillet se porta avec trois compagnies au village de Petalidi, situé au fond du golfe de Kalamata, dans le but d'y détruire un *pyrgo*, espèce de tour fortifiée servant de refuge à une bande de pirates qui dévastaient la côte et qui pillaient les navires de commerce naviguant dans ces parages.

Après une fusillade assez vive, des échelles sont dressées contre le mur de ce château-fort. Le sergent-major **Faggianelli**, les sergents **Linskens** et **Wagner** s'y élancent suivis de quelques chasseurs. Pour éviter une mort certaine, les pirates se rendent à discrétion : les portes du pyrgo sont enfoncées et notre détachement fait mettre bas les armes à tous les défenseurs.

Le commandant Maillet ramena à Nisi les prisonniers sous l'escorte de ses trois compagnies, et les fit diriger sur Modon; quelques jours après il retournait à Petalidi pour faire sauter le pyrgo.

1833 **Combat d'Argos** (16 janvier). — Le colonel Stoffel avait reçu l'ordre d'aller protéger à Nauplie le prochain débarquement du

1833 roi Othon Ier, prince bavarois que les puissances signataires du traité de Londres venaient de donner pour souverain à la Grèce. Depuis longtemps un parti nombreux de mécontents, Klephtes, Palikares ou débris des troupes de l'indépendance, guidé par les chefs Kolocotroni, Grisiotti et Tjéochris, avait manifesté l'intention de s'opposer à ce débarquement ou tout au moins d'imposer ses volontés au nouveau roi.

Parti de Modon le 9 janvier, le colonel Stoffel arrive à Argos le 15 à la tête d'une colonne de 12 compagnies tirées des trois bataillons du régiment; dans la soirée, il est obligé d'employer la force pour chasser les Palikares de la maison du chef Kalergi qui lui a été désignée comme logement.

Le 16 au matin, l'hostilité remarquée la veille dans la population semble avoir disparu : les magasins sont ouverts à la troupe et les Grecs prodiguent à chacun des marques de soumission et d'amitié. Rassuré par les déclarations des chefs palikares Tjéochris et Grisiotti, le colonel Stoffel se rend à Nauplie pour faire son rapport verbal sur les événements au général Corbet.

Vers onze heures du matin, des coups de feu sont tirés sur les soldats qui s'étaient répandus dans la ville; les quatre compagnies de piquet prennent aussitôt les armes, et tous les militaires rentrent à la caserne en criant : « Aux armes! à la trahison! ». L'une des compagnies de piquet est déployée en tirailleurs devant la caserne, et bientôt les 12 compagnies sont sous les armes. Le commandant Naud, du 3e bataillon, laisse dans le quartier 4 compagnies en réserve, répartit les 8 autres par secteurs et leur fait occuper les débouchés des rues, où de nombreux détachements ennemis apparaissent comme par enchantement.

Le combat s'engage dans toutes les directions : après trois heures d'une lutte acharnée, où le terrain est disputé pied à pied, maison par maison, les Français restent maitres de la ville, d'où

1833 3.000 Palikares ou Klephtes sont chassés laissant sur le champ de bataille 250 tués, 150 blessés et 200 prisonniers.

Le régiment eut à regretter la mort de 3 hommes; les blessés furent au nombre de 23, parmi lesquels deux moururent quelques jours après.

Les jeunes soldats, que la perfidie de leurs agresseurs avait remplis d'indignation, montrèrent beaucoup d'élan.

Le chasseur **Chaud** était parvenu à se rendre maître d'un balcon gardé par deux Palikares qu'il avait mis hors de combat; blessé bientôt lui-même d'un coup de feu qui lui fracassa la jambe gauche, il se traîna au haut d'un escalier, conserva sa position pendant toute la durée de l'affaire, et rendit fatales aux Palikares les onze cartouches qui lui restaient.

Transporté à l'hôpital de Nauplie, il subit avec un courage extraordinaire et en souriant une première puis une seconde amputation de la jambe. Le général Guéhéneuc, étant allé quelques jours plus tard visiter les malades, leur remit à chacun quelques pièces d'or; quand vint le tour de Chaud : « Gardez, « mon général, dit-il, j'ai tout ce qu'il me faut ici; mais « envoyez cet argent à ma pauvre mère, cela la consolera de « mon accident. »

Ce brave chasseur fut récompensé par la croix de la Légion d'Honneur qui lui fut accordée par ordonnance royale du 3 juillet. La même ordonnance accordait la croix d'officier au commandant Naud, et celle de chevalier au capitaine Massarel.

L'ordre du jour de la brigade avait signalé comme s'étant particulièrement distingués dans cette journée : le chef de bataillon **Naud**, le capitaine **Massarel**, le sous-lieutenant **Viara**, le sergent-major **Déléon**, le fourrier **Engel**, le sergent **Stahl**, et le chasseur **Chaud**.

La répression avait été terrible et les factieux avaient payé chèrement leur indigne trahison; aussi cléments après la victoire

1833 qu'impitoyables pendant le combat, les Français, officiers et soldats, se répandirent en ville et prodiguèrent leurs secours aux ennemis blessés. Une proclamation à la fois bienveillante et énergique du colonel Stoffel acheva de ramener le calme dans la population.

La garnison d'Argos assista le 6 février à Nauplie au débarquement du roi Othon, qui la passa en revue et lui adressa des éloges; le 27 du même mois, elle remettait Argos aux Bavarois et rentrait à Navarin; le régiment n'occupa plus dès lors que les trois postes de Navarin, de Modon et de Coron.

Rapatriement du régiment. — Déjà, le 11 février, le commandant Naud avait embarqué à Nauplie avec 3 compagnies du 3e bataillon et avait rejoint à Aix le dépôt du corps. Le reste du régiment quitta la Morée en trois détachements, du 4 au 12 août, débarqua à Marseille et se rendit à Avignon.

Pendant son séjour en Grèce, le 21e Léger mena de front la répression des troubles, son instruction et divers travaux de défense ou de construction : les fortifications de Modon, de Navarin, de Coron, de Nauplie complètement réparées, des hôpitaux, des casernes, des ponts, une route empierrée de Navarin à Modon, plusieurs chemins construits, des rues pavées sont autant de vestiges de son séjour de deux ans et demie dans la presqu'île, vestiges que le temps respectera encore pendant de longues années.

Le 21e régiment léger a l'intérieur (septembre 1833-juillet 1851). — La portion principale du régiment stationna à Avignon, et le corps fournit des détachements à Arles, Tarascon, Orgon, Digne et Antibes. Par décision du 7 novembre le colonel Stoffel fut remplacé par le colonel Lugnot.

1834 Le 9 avril, le colonel reçut par dépêche l'ordre de partir avec

1834 un bataillon pour Lyon, où venait d'éclater une formidable insurrection; malgré sa marche rapide, le 2e bataillon ne put arriver que le 15 dans cette ville; l'insurrection était réprimée depuis deux jours; il bivouaqua sur la place Bellecour et repartit le lendemain pour Avignon. Le 3e bataillon, qui était parti deux jours après, avait reçu contre-ordre entre Valence et Saint-Vallier et était retourné sur ses pas.

Vers le milieu d'octobre, le 21e Léger se transporta à Nimes où il se trouva réuni, sauf trois compagnies détachées l'une à Aigues-Mortes et les deux autres à Beaucaire.

1835 Sa conduite pendant l'épidémie de choléra qui fit de nombreuses victimes dans Nimes à partir du 25 juillet, lui valut deux lettres de félicitations, l'une du préfet et l'autre du maire, témoignant toutes deux de la reconnaissance des habitants.

1836 Dans le courant de février, le régiment gagna Perpignan en plusieurs échelons : le 3e bataillon s'installa à Limoux avec le dépôt; quant aux deux premiers bataillons, ils entrèrent dans la composition de la division des Pyrénées-Orientales, qui était placée sous les ordres du comte de Castellane et qui avait pour mission de surveiller la frontière d'Espagne; ils furent fractionnés dans divers postes de cette frontière et prirent part à plusieurs manœuvres importantes dans le courant de cette année et dans les deux années qui suivirent.

1839 Le 16 janvier, le 21e Léger reçut l'ordre de se porter sans retard à Saint-Jean-de-Luz, où il devait entrer dans la division des Pyrénées-Occidentales; les 1er et 2e bataillons partirent les 18 et 19 et arrivèrent à destination après 23 jours de marche en montagne et en plein hiver; ils furent répartis dans les postes-frontière d'où ils envoyaient journellement des patrouilles pour surveiller les agissements des carlistes; au commencement de mars, deux compagnies du régiment reçurent près de Biriatou les bandes fuéristes de Muñagorri, les désarmèrent et les conduisirent à Bayonne.

1839 Dans la première quinzaine d'avril, les trois bataillons et le dépôt se rendirent à Bordeaux.

1840 Au milieu d'avril, le régiment quitta Bordeaux pour se rendre à Paris : les deux premiers bataillons, devenus bataillons actifs, tinrent garnison dans la capitale ; le 3e bataillon et le dépôt furent envoyés à Chartres, et, au mois de septembre suivant, à Soissons.

1841 Le 22 mars, arriva au corps le colonel Phelippeaux, nommé en remplacement du colonel Lugnot qui venait d'être promu maréchal-de-camp.

En septembre, le régiment se rendit à Bourbon-Vendée, d'où il détacha un bataillon à Bressuire et des compagnies aux Sables-d'Olonne, à l'île d'Yeu et à l'île de Noirmoutiers.

Le 5 octobre, les deux compagnies d'élite du 3e bataillon furent envoyées à Cholet pour disperser des rassemblements séditieux d'ouvriers tisserands sans travail. Le capitaine **Géant**, qui commande la colonne, reçoit l'ordre de faire son devoir et de réduire par la force les émeutiers qui sont restés sourds à la voix du sous-préfet et du maire et qui ne se sont pas retirés malgré les trois sommations légales.

Cet officier fait avancer ses deux compagnies, la baïonnette croisée; une multitude de femmes et d'enfants se jette alors entre les soldats et les ouvriers en criant : « Du pain, du pain ! « donnez-nous du pain et on se retirera ». — « Venez-en chercher « à notre caserne, répond le capitaine, nous partagerons le « nôtre avec vous; mais, au nom de Dieu, retirez-vous! ». A ces nobles paroles la foule se disperse, et le détachement reçoit les félicitations que son énergique contenance et sa modération lui ont méritées.

Dans le courant de novembre, le régiment alla tenir garnison à Nantes où il se trouva réuni, à l'exception d'une compagnie qui fut détachée à Paimbœuf.

1842 En janvier, la 6e compagnie de chasseurs de chaque bataillon



1842 fut supprimée; les 5es compagnies furent groupées pour former le dépôt du corps, et le bataillon se trouva ainsi ramené à 6 compagnies, dont deux d'élite.

1844 Après un séjour de trois ans à Nantes, où il eut à réprimer quelques troubles, le régiment quitta cette garnison en emportant les sympathies de la population, et fut envoyé à la fin d'octobre à La Rochelle, détachant deux compagnies à l'île d'Aix et trois à Saint-Martin-de-Ré.

1845 Le 10 février, le colonel Phelippeaux fut atteint par la limite d'âge; son successeur, le colonel Caneau, venant d'Algérie, prit le 1er mai possession de son commandement.

1846 En avril et en mai, le 21e Léger se transporta en plusieurs échelons à Toulouse; la portion centrale et le 1er bataillon s'établirent à Albi, et deux compagnies occupèrent l'une Saint-Béat et l'autre Bagnères-de-Luchon.

1847 A l'automne, la portion principale du corps (1er et 2e bataillons) fut envoyée à Perpignan, que le régiment avait quitté depuis moins de neuf ans pendant lesquels il avait fait le tour de la France. Le 3e bataillon et le dépôt s'installèrent à Foix.

1848 Le 29 février, jour où la République fut proclamée à Perpignan, le régiment resta toute la journée sous les armes; mais l'ordre ne fut pas troublé.

Un ordre du ministre de la guerre, en date du 22 mars, décida que les bataillons seraient de nouveau portés à 8 compagnies. Le 20 avril, le gouvernement distribua à Paris de nouveaux drapeaux aux régiments.

1849 Le 21e Léger avait reçu l'ordre d'aller tenir garnison en Corse; il y fut transporté en six détachements : le mouvement, commencé à Port-Vendres le 1er novembre 1848, ne se termina que le 27 janvier suivant; six compagnies du 2e bataillon restèrent dans les Pyrénées, et allèrent ensuite à la fin de mai à Marseille, où elles embarquèrent à leur tour pour la Corse le 22 juillet.

1849 Le régiment fut réparti entre les postes principaux de l'île et y séjourna pendant deux ans et demi.

1851 Le 21e régiment léger a la division d'occupation de Rome (juillet 1851 - 31 décembre 1854). — Désigné par décision ministérielle du 14 juin pour faire partie de la division d'occupation des États Pontificaux, le 21e Léger forma de suite sur le pied de guerre ses deux premiers bataillons; ceux-ci s'embarquèrent successivement à Bastia les 29 juin et 3 juillet, furent transportés à Civita-Vecchia, et se dirigèrent de là sur Rome, où ils firent partie de la 2e brigade placée sous les ordres du général Chadeysson.

Le 3e bataillon et le dépôt du corps, embarqués à Bastia le 7 juillet, se rendirent à Aix-en-Provence. A la suite du coup d'État du 2 décembre, des soulèvements s'étaient produits dans les départements de Vaucluse et des Basses-Alpes.

Le major Rivet, commandant le dépôt, se porta, le 7, avec le 3e bataillon composé de 330 recrues qui avaient vingt jours de présence au corps, sur Manosque où la populace avait commencé à mettre les maisons au pillage, y proclama l'état de siège et fit arrêter les principaux meneurs; le 10, il fit désarmer la petite ville, et rentra ensuite à Aix, après des marches pénibles de jour et de nuit, dans la mauvaise saison, fatigues que les jeunes soldats supportèrent avec un entrain admirable.

Dans les derniers jours de décembre, l'état-major et le 2e bataillon allèrent tenir garnison à Civita-Vecchia, et fournirent un détachement de 2 compagnies à Civita-Castellana.

1852 Le 10 mai, de nouveaux drapeaux furent distribués en grande pompe, au Champ-de-Mars à Paris, aux députations envoyées par les corps. Celui du régiment portait les noms de bataille suivants, empruntés à l'histoire de l'ancien 21e Léger :

1852 BIBERACH (1796);
LES PYRAMIDES (1798);
IÉNA (1806);
SARAGOSSE (1809);
ALBUERA (1811).

Le 2e bataillon avait reçu l'ordre de rentrer à Rome le 30 avril; le 2 juin, le général Gémeau, qui commandait les troupes d'occupation, remit aux corps les aigles qui venaient d'être rapportées de France.

1853 Le 29 janvier, le colonel de Malherbe remplaça à la tête du régiment le colonel Caneau admis à la retraite. Le 25 avril, le 1er bataillon fut envoyé à Civita-Vecchia et rentra à Rome le 2 septembre.

1854 Le colonel et le 2e bataillon furent détachés à Civita-Vecchia du milieu d'octobre à la fin de décembre. De son côté le 3e bataillon, suivi du dépôt, se transporta d'Aix à Digne vers le 15 novembre.

CHAPITRE TROISIÈME

—

LE 96e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

(1er janvier 1855-1er janvier 1892)

1855 Un décret du 24 octobre 1854 avait décidé que les 25 régiments légers qui existaient alors seraient supprimés et prendraient, à partir du 1er janvier suivant, les numéros de 76 à 100 dans la série des régiments de ligne; les compagnies de carabiniers et celles de chasseurs devaient prendre le titre de grenadiers et de fusiliers.

Le 21e Régiment d'Infanterie Légère devint ainsi, le 1er janvier 1855, le **96e Régiment d'Infanterie de Ligne.**

Le 96e régiment au corps d'occupation de Rome (1er janvier-5 avril 1855). — A la date du 1er janvier, les deux premiers bataillons du 96e étaient réunis à Rome. Le 8 mars, le général de Montréal leur donna l'ordre de se tenir prêts à partir pour Civita-Vecchia, où ils devaient embarquer à destination de Constantinople. L'état-major et les deux bataillons actifs quittèrent Rome le 11, emportant la bénédiction du pape et les adieux et les vœux du général de Montréal, et arrivèrent le lendemain à Civita-Vecchia, où ils attendirent pendant plus de trois semaines les bâtiments qui devaient les transporter.

1855 Le 96° régiment a l'armée d'orient (6 avril 1855-4 juillet 1856). — **Départ pour l'Orient.** — Enfin la frégate à vapeur *l'Uloa*, portant 183 hommes de renfort envoyés par le dépôt, arriva le 5 avril au matin dans le port de Civita-Vecchia, reçut à bord le jour même l'état-major et le 1er bataillon du 96°, qui comptait 29 officiers et 800 hommes, et partit le lendemain. Le 8, dans la journée, le 2° bataillon embarqua sur la frégate à vapeur *le Christophe-Colomb* qui partit le soir même.

Après une heureuse traversée, ces deux bâtiments mouillaient sous Constantinople, à l'entrée de la Corne d'Or, le premier le 15 et le second le 17 avril.

Les deux bataillons débarquèrent presque aussitôt, et allèrent prendre, au camp de Maslack, leur place de bataille dans l'armée de réserve, qui se réunissait sur ce point sous les ordres du général Regnault de Saint-Jean d'Angély. Cette armée, forte au total de 25.000 hommes environ, comprenait deux divisions d'infanterie, une division de la Garde Impériale et une brigade de grosse cavalerie, et devait aller renforcer sous Sébastopol l'armée alliée qui continuait le siège de cette place commencé au mois d'octobre 1854.

Le 96° forma, avec le 15° de Ligne, la 2° brigade (général Perrin-Jonquières) de la 2° division placée sous le commandement du général d'Aurelle de Paladines. Le régiment resta trois semaines environ au camp de Maslack; mais pendant ce court séjour il se déclara parmi les hommes plusieurs cas de choléra, et cette épidémie, qui avait fait déjà tant de victimes pendant l'été de 1854 dans le corps expéditionnaire, allait encore cette année-ci continuer ses ravages.

Débarquement en Crimée (15 mai). — La division d'Aurelle, après avoir été passée en revue par le Sultan, embarqua le 12 mai dans le Bosphore; le 96° prit place à bord du vaisseau *le*

1855 *Donauwœrth* que remorquait la frégate *l'Orénoque*, et le 15, au lever du soleil, l'escadre entrait dans la baie de Kamiesch, après une traversée splendide par une mer calme et un temps superbe. La division débarqua dans la journée, et alla s'installer avant la nuit dans le camp qui lui était assigné sur les hauteurs dominant le fond de baie.

Formation d'un 3e bataillon de guerre. — Un décret impérial du 24 mars précédent avait décidé la réduction à six compagnies (deux d'élite et quatre de fusiliers) de chacun des trois bataillons des régiments d'infanterie; il avait en outre ordonné la création dans chaque régiment d'un 4e bataillon formant dépôt et composé de six compagnies de fusiliers; les bataillons de guerre se trouvaient ainsi portés au nombre de trois. En conséquence les six compagnies de fusiliers du 3e bataillon formèrent à Digne, sous la dénomination de 4e bataillon, le dépôt du corps. La compagnie de grenadiers et celle de voltigeurs quittèrent Digne le 21 avril, furent transportées en Orient par la corvette à vapeur *le Primauguet* et débarquèrent à Kamiesch le 15 mai, le même jour que le régiment.

Le surlendemain, le colonel organisa le 3e bataillon avec ces deux compagnies d'élite et avec les 5e et 6e compagnies de fusiliers des deux premiers bataillons, et voici, à la date du 1er juin, la composition du corps d'officiers :

1855 Colonel : de Malherbe. | Lieutenant-Colonel : O'Shée.

Adjoint au trésorier : Balmitgère.
Porte-drapeau : Renault.
Lieutenant d'état-major : Goursault.

Médecin-major : N.
Médecin aide-major : Coste.
Id. Précy.

	1er Bataillon	2e Bataillon	3e Bataillon
Chefs de bataillon	Huss.	Thèvenet.	Green de St-Marsault
Capitaines adj.-majors	Bernard.	Trinité-Schillemans	Taconnet.

Batons	Compies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
1er	Grenadiers	Schillinger.	Rigault.	Fournier, Edmond.
	1re	Delpoux, Martin.	Simon.	Fournier, Théophile
	2e	N.	Daubian-Delisle.	Ducoroy.
	3e	Tirard.	Verdier.	Carlu.
	4e	Chapot.	Bouquet.	Astima.
	Voltigeurs	Pellet.	Vitureau.	de Reinach.
2e	Grenadiers	Civelli.	Polti.	Le Borne.
	1re	Truchy.	Belner.	Delpoux.
	2e	N.	de Carrière.	Roques.
	3e	Dol.	Voutey.	Drouet.
	4e	Vestemer.	Charrier.	N.
	Voltigeurs	Borrelly.	Basset.	Roux.
3e	Grenadiers	St-Marc.	Vigneaud.	Couchot.
	1re	N.	Delauney.	Boitard.
	2e	Bruchelle.	Pouget.	Grobusch.
	3e	Cassariny.	Boucheron.	Dupuch.
	4e	N.	Aubert.	Bruguières.
	Voltigeurs	Schœrer.	N.	Ménard.

L'effectif du régiment était de 1.500 hommes, en nombre rond : mais, quelques jours après son débarquement en Crimée, le régiment comptait déjà près de 300 indisponibles à la suite des maladies contractées pendant son séjour en Turquie.

Le 96e au camp de Kamiesch. — Les trois bataillons restèrent pendant près d'un mois au camp de Kamiesch et travail-

1855 lèrent sans relâche à la construction des redoutes qui devaient en faire un camp retranché pouvant servir au besoin de refuge à l'armée de siége.

Au moment de l'arrivée de l'armée de réserve sur le plateau Khersonèse, les travaux d'approche sous Sébastopol étaient très avancés; le général Pélissier, nommé le 19 mai généralissime de l'armée française en remplacement du général Canrobert, leur donna une nouvelle et énergique impulsion.

Le 96e au siège de Sébastopol (16 juin-8 septembre). — Le 16 juin, la division d'Aurelle reçut l'ordre d'aller remplacer le jour même, aux attaques de gauche, la division d'Autemarre qui avait été retirée du corps de siège le 21 mai pour faire partie d'une expédition sur Kertch. Le 96e occupa l'emplacement du 74e de Ligne près de la maison du Clocheton et fournit à son tour des travailleurs et des gardes de tranchées; pendant son séjour aux attaques de gauche, notre droite et le centre formé par les Anglais livrèrent l'assaut du 18 juin qui ne fut pas couronné de succès.

La division d'Autemarre ayant repris le 21, à son retour de Kertch, ses anciens emplacements aux attaques de gauche, la division d'Aurelle fut envoyée le jour même aux attaques de droite, et alla camper un peu au nord du Moulin, sur les hauteurs du Mont Sapoun, en arrière des troupes du 2e corps. Le lendemain, elle s'établit à l'extrême droite de notre ligne sur les plateaux qui s'étendent vis-à-vis d'Inkermann, la gauche, c'est-à-dire le 96e, appuyée au ravin du Carénage et faisant face aux Ouvrages-Blancs appelés depuis peu Ouvrages-Lavarande. Pendant les derniers jours de juin, la division assura à elle seule le service de garde de ces ouvrages et de toute la colline située à l'est du ravin du Carénage et eut à fournir par jour 700 travailleurs.

Pendant le mois de juillet, la 2e division du corps de réserve

1855 fournit à peu près le même service et travailla à la construction des batteries n° 21 et 22 à l'extrémité de l'éperon qui domine à l'est la baie du Carénage. Les Russes firent tous leurs efforts pour empêcher l'armement de ces deux batteries qui avaient des vues directes sur le port de Sébastopol, et, par des feux combinés de Malakoff, du Petit-Redan, et des batteries de mortiers du nord de la rade, ils firent pleuvoir de ce côté une véritable grêle de projectiles qui gênèrent beaucoup nos travaux et firent journellement des victimes parmi les hommes de corvée.

Le régiment eut ainsi dans le courant de ce mois un capitaine et 17 hommes tués, et de nombreux blessés.

Le caporal **Soreau**, étant de garde avec plusieurs hommes dans une embuscade pendant la nuit du 3 au 4, eut assez de sang-froid pour jeter par dessus le parapet un obus qui venait de tomber à ses côtés en le blessant et qui, par son explosion, l'aurait infailliblement tué lui et son sergent qui se trouvait près de lui. Le général en chef récompensa quelques jours après cet acte de courage par la médaille militaire.

En juin, le choléra avait fait une cinquantaine de victimes dans le régiment; les cas furent un peu moins nombreux en juillet, et les malades et les blessés furent évacués sur les hôpitaux que l'autorité militaire avait fait installer à Constantinople et aux environs.

Le mois d'août s'ouvrit pour le 96e par les funérailles du général Perrin-Jonquières décédé le 31 juillet à l'ambulance; le commandant de la 2e brigade fut remplacé par le général de Marolles, qui ne prit son commandement que le 26.

A la date du 1er, le régiment comptait à l'effectif 58 officiers et 1.412 hommes; mais sur ce nombre près du tiers était en traitement à l'ambulance, et les maladies faisaient journellement de nombreuses victimes; le corps reçut le 19 un renfort de 376 hommes envoyés par le dépôt.

1855 Pendant tout le mois, le 96e fournit trois jours sur quatre un bataillon de garde à la tranchée dans les ouvrages Lavarande nº 1 et nº 2. Les cheminements s'étaient continués avec un zèle infatigable, et, à la fin d'août, aux attaques de droite, nos sapeurs avaient ouvert une 7e parallèle à moins de 100 mètres de la tour Malakoff et du Petit-Redan. Ce mois coûta encore au régiment 19 hommes tués ou mortellement blessés.

De gros mortiers venaient d'arriver de France, et on se hâta de les mettre en batterie. Le général Pélissier, décidé à donner l'assaut le 8 septembre, fit exécuter un bombardement général les 5, 6 et 7. Pendant ces trois jours, les Français et les Anglais, qui avaient en batterie 814 pièces, prononcèrent sur la place un feu infernal auquel répondirent de leur mieux, pendant un jour ou deux, les 1.500 pièces que les Russes avaient dans Sébastopol; mais, le 7 au soir, le formidable armement des défenseurs était en grande partie réduit au silence, la ville aux trois quarts détruite, l'enceinte bouleversée, et plusieurs vaisseaux ennemis, incendiés par les bombes et les fusées tirées des batteries 21 et 22, brûlaient dans la rade.

L'effort principal de l'assaut devait se porter contre le front de Malakoff; trois colonnes furent formées à notre droite: la brigade de Marolles (15e et 96e de Ligne) fut désignée pour servir de réserve à la division Dulac (4e du 2e corps) qui avait pour objectif le Petit-Redan.

Le 7 dans la soirée, l'on fit les préparatifs pour l'assaut qui devait être donné le lendemain à midi précis: les hommes reçurent une double ration de viande, et l'on compléta les cartouches et les vivres. Le corps des officiers du 96e avait subi des changements sensibles depuis son arrivée en Crimée, surtout parmi les officiers supérieurs: le lieutenant-colonel O'Shée avait été promu colonel du 89e le 4 septembre, et les commandants Hüss et Thévenet avaient été remplacés par les chefs de bataillon Despes-

1855 sailles et Ména. Plusieurs promotions avaient été faites pour combler les vides produits parmi les officiers subalternes.

Assaut du 8 septembre. — Le 8, au point du jour, toutes les troupes sont sur pied; la soupe est mangée à 8 heures. A 9 heures et demie, la brigade de Marolles quitte son camp pour aller prendre la place qui lui est assignée dans l'attaque; son rôle consistait, lorsque la division Dulac se serait emparée des retranchements du Petit-Redan et s'avancerait dans le faubourg de Karabelnaïa, à occuper ces mêmes retranchements et à s'y maintenir contre tout retour offensif.

Malgré toutes les précautions prises, les mouvements de nos troupes dans les tranchées ne passèrent pas inaperçus aux yeux des Russes qui se tinrent dès lors sur leurs gardes, et le prince Gortschakoff fit aussitôt renforcer la garnison par une division prélevée sur le corps d'observation de la presqu'île.

Le bombardement de la place avait continué pendant toute la matinée sans se ralentir. A midi précis, nos artilleurs allongent leur tir, et les trois colonnes françaises s'élancent hors des tranchées. A droite, la brigade St Pol, de la division Dulac, enlève le Petit-Redan et s'avance dans le faubourg où elle se trouve bientôt aux prises avec des forces considérables : trois régiments russes, dissimulés dans le ravin Ouchakoff, débouchent brusquement pour soutenir le régiment d'Olonetz qui vient d'être chassé du Petit-Redan, refoulent dans ce dernier ouvrage la brigade St Pol qui ne peut pas être soutenue à temps par l'autre brigade de la division Dulac, la déciment par un feu meurtrier de mitraille et de mousqueterie, et l'obligent au bout de quelques instants à abandonner le retranchement pour trouver un abri dans nos tranchées.

Pendant ce temps, la brigade de Marolles s'est formée dans le ravin du Carénage. Vers une heure, elle reçoit l'ordre de se

1855 porter dans les tranchées creusées en avant du Petit-Redan pour prendre ses positions de soutien; le mouvement commence par la gauche, c'est-à-dire par le 96e. Le régiment, la gauche en tête et sur un rang, débouche du ravin sous le feu incessant et meurtrier des batteries russes et se forme dans les tranchées. A ce moment, les trois bâtiments de guerre ennemis *Wladimir*, *Odessa* et *Khersonèse*, tirant des bordées dans le port à l'entrée de la baie du Carénage, couvrent de projectiles cette partie de nos attaques; les batteries russes de la rive droite du port dirigent aussi leur tir de ce côté.

Le général Bosquet qui dirige nos attaques, confiant dans le succès obtenu par la colonne de Mac-Mahon sur Malakoff, et voulant réparer l'échec de notre colonne de droite, fait donner l'ordre à la réserve de regagner le terrain perdu. La charge bat de nouveau; la brigade de Marolles s'avance alors pour reprendre le saillant du Petit-Redan que les Russes occupent maintenant avec de grandes forces, soutenues en arrière encore par de nombreuses réserves. Les trois bataillons du 96e, à la voix de leur colonel, s'élancent successivement sur les retranchements ennemis et arrivent jusqu'au talus d'escarpe. Mais, accueillis par une fusillade nourrie partant des deux faces du bastion, exposés à la canonnade meurtrière des vaisseaux russes et des batteries du nord, officiers et soldats en un instant jonchent le sol. Le général de Marolles se précipite alors au dehors de la tranchée et cherche à entraîner tous ceux que cette grêle de projectiles a épargnés: il tombe mortellement frappé en voulant pénétrer dans une embrasure.

Quelques hommes du régiment sont déjà entrés dans l'ouvrage, et le drapeau du 96e, soutenu par le sergent **Louis**, est planté au saillant du Petit-Redan; mais des files entières sont fauchées, les cadavres des nôtres emplissent le fossé que balayent les feux croisés de l'ennemi, et l'on est forcé de renoncer à pousser plus avant

1855 cette attaque et de chercher un abri dans les tranchées; le drapeau rejoint le colonel.

Le lieutenant de voltigeurs **Roux**, entraîné par son élan, était entré dans le Petit-Redan; il s'aperçoit trop tard qu'il n'a pu être suivi par ses hommes et tombe entre les mains des Russes qui lui arrachent son sabre et ses épaulettes; mais cet officier, profitant plus tard d'un moment où ses gardiens préoccupés par une deuxième attaque l'abandonnent un instant, réussit à se jeter hors de l'ouvrage et à rejoindre le drapeau, sans avoir été atteint par un feu à bout portant.

Les 15° et 96° de Ligne se forment de nouveau dans les tranchées et tentent une nouvelle attaque; mais leurs efforts restent encore impuissants. Un troisième assaut ne réussit pas mieux que les deux premiers.

Le colonel **de Malherbe**, qui avait remplacé le général de Marolles dans le commandement de la brigade, fit tous ses efforts pour immobiliser les troupes russes chargées de la défense du Petit-Redan et pour les empêcher de prendre à revers la division de Mac-Mahon qui se maintenait dans la tour Malakoff. Jusqu'à six heures du soir, les débris du 96° luttèrent sous un feu violent sans lâcher pied et restèrent soit dans le fossé, soit même sur le parapet du Petit-Redan.

C'est alors que se firent entendre les explosions le long du terre-plein, qui était miné de distance en distance ainsi que tous les bastions et toutes les casernes. Ce fut le signal de la retraite générale des Russes, et la fin de la lutte; le mouvement rétrograde de l'ennemi se continua pendant toute la nuit qui ne fut troublée que par les explosions des poudrières, des bastions et des casernes; le Petit-Redan sauta vers neuf heures et demie du soir, couvrant de pierres et de poutres tous les environs.

Le 9 au jour, les Français purent voir les dernières troupes russes replier le pont de radeaux qui reliait les deux rives du



1855 port, nous abandonnant Sébastopol ou plutôt les ruines de cette formidable place.

Ainsi prit fin ce grand drame qui avait coûté tant de sang de part et d'autre depuis un an. Dans la seule journée du 8, les Russes n'avaient pas eu moins de 13.000 hommes hors de combat dont 3.000 morts; l'armée française avait perdu à elle seule 145 officiers et 1.489 hommes tués, 254 officiers et 4.259 hommes blessés, et 1.400 disparus, soit au total un peu plus de 7.500 hommes hors de combat; l'armée anglaise eut 2.500 tués ou blessés; les pertes des alliés s'élevaient donc ensemble à 10.000 hommes.

Le 96e avait largement payé son tribut : lorsqu'on réunit les compagnies dans la journée du 9, il manquait à l'appel 765 sous-officiers et soldats. Les pertes du régiment se décomposent ainsi :

Officiers :	Tués :	16,	dont 2 chefs de bataillon.
	Blessés :	27,	dont le colonel et le 3e chef de bataillon.
	Total :	43	hors de combat, sur 55 qui prirent part à l'assaut.

Troupe :	Tués	120	
	Morts de leurs blessures	140	
	Disparus	92	
	Blessés	413	
	Total	765	hors de combat

Les chefs de bataillon **Despessailles** et **Green de Saint Marsault**, qui avaient trouvé la mort à la tête de leur bataillon, avaient donné à tous l'exemple de la plus grande bravoure.

Occupation de la Crimée. — La journée du 9 fut employée à reconnaître les morts que l'on enterra le lendemain. Le même jour une dépêche télégraphique apprenait que le colonel de

1855 Malherbe était nommé général de brigade ; le commandant Ména, malgré sa blessure, prit provisoirement le commandement du régiment.

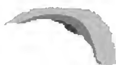
Le général Pélissier, qui venait d'être élevé à la dignité de maréchal, fit occuper Sébastopol par une brigade et donna des ordres pour l'établissement des divisions de son armée dans des campements convenablement choisis. Les Russes avaient encore 150.000 hommes tant autour de Simphéropol que dans les forts du nord de Sébastopol. Le maréchal Pélissier poussa avec une partie de ses troupes une reconnaissance dans la vallée de Baïdar, et le 14 septembre la division d'Aurelle quitta son camp du plateau du Carénage pour se transporter sur les monts Fédioukhine à l'emplacement qu'occupait la 3e division du 2e corps, au-dessus du pont de Traktir.

Ce jour-là, le 96e reçut un détachement de 440 hommes venus du 47e de Ligne ; quelques jours plus tard, le 24 septembre et le 11 octobre, il allait recevoir deux nouveaux renforts envoyés par le 48e de Ligne, le premier de 430 jeunes soldats et le second de 180 anciens soldats, remplaçants ou engagés volontaires.

Le régiment quitta les monts Fédioukhine le 17 septembre et alla s'installer à Kadikoï, un peu au nord de Balaclava ; le 21, il rejoignit le reste de la division autour des redoutes turques. Le lendemain, le colonel Adam, nommé par décret du 22, en prit le commandement.

La division d'Aurelle prit part, du 26 septembre au 15 octobre, à une expédition dirigée par le général de Salles dans la vallée de Baïdar ; il ne s'y produisit aucun engagement important ; tout au plus nos avant-gardes échangèrent-elles quelques coups de feu avec les Cosaques. La division rentra à son camp de Kadikoï et travailla à s'y installer.

A la fin d'octobre, le régiment n'avait pas plus de 38 officiers et de 1.550 hommes sous les armes ; il comptait 800 hommes



1855 environ aux hôpitaux, et ce dernier chiffre allait s'accroître encore.

Pendant le mois de novembre, les troupes améliorèrent leur installation au camp au moyen de matériaux de démolition qu'on allait chercher dans Sébastopol.

Avec le mois de décembre arrivèrent les grands froids et le cortège des maladies qu'ils engendrent : le thermomètre descendit à 22° au-dessous de zéro, et il y eut plusieurs cas de congélation.

1856 Pendant les mois de janvier, de février et dans la première quinzaine de mars, le froid continua à être excessif ; la neige couvrait le sol, et les affections de poitrine, la dyssenterie, le scorbut et principalement le typhus exercèrent leurs ravages ; le régiment perdit par les maladies près de trois hommes par jour pendant ce dur hiver.

La température s'adoucit vers le milieu de mars et les décès diminuèrent. Le 2 avril, 21 coups de canon annoncèrent à l'armée la signature de la paix avec la Russie, et le 17, le régiment assista à la revue de toutes les troupes passée par les généraux en chef des quatre armées belligérantes ; 10 décorations de la Légion d'Honneur et 20 médailles militaires furent décernées ce jour-là à des militaires du corps.

Le 12 mai, les trois divisions du corps de réserve levèrent leurs camps et allèrent s'installer sur le plateau avoisinant le monastère de Saint-Georges, à deux lieues de Kamiesch.

Rapatriement du régiment. — Le 7 juin, toute la division d'Aurelle assista au service solennel célébré à la mémoire des militaires tués ou morts en Crimée ; le 11, elle reçut les adieux de son général, qui complimenta les régiments sous ses ordres sur leur brillante conduite et sur leur dévouement pendant cette campagne.

Le 96ᵉ embarqua le 16 à Kamiesch sur la frégate à vapeur *le*

1856 *Panama*; après une traversée de 19 jours, il débarquait le 4 juillet à Marseille.

Par suite de la libération des hommes des classes 1848 et 1849, qui avait eu lieu au commencement d'avril, le régiment ne comptait, au moment du départ, que 55 officiers et 774 hommes sous les armes.

Ainsi se terminait cette campagne toute à la gloire des armes françaises, et le 96° avait su ajouter une page glorieuse à son histoire ; mais il avait payé chèrement le droit d'inscrire sur son drapeau le nom de **Sébastopol**. En récapitulant les pertes qu'il éprouva pendant ses treize mois de présence sur le sol de la Crimée, on arrive, sans compter les officiers, au chiffre de 1.139 hommes morts, chiffre qui se décompose ainsi :

Tués dans la tranchée jusqu'au 8 septembre.....	21
Morts des blessures reçues jusqu'à ce jour......	10
Tués le 8 septembre........................	120
Morts des blessures reçues ce jour.............	140
Disparus ce jour...........................	92
Morts du choléra..........	90
Morts d'autres maladies.....................	666

Et encore, ne sont pas compris dans ce nombre les hommes rayés pour longue absence, ni ceux qui moururent dans les hôpitaux après leur rentrée en France; les chiffres de 90 et de 666 ne s'appliquent qu'aux militaires morts dans les hôpitaux ou ambulances de Constantinople ou de Crimée, ou bien encore à bord des bâtiments.

Le 96° RÉGIMENT A L'INTÉRIEUR (juillet 1856-juillet 1870). — **Dislocation du 4° bataillon.** — A la rentrée en France des bataillons actifs, le 4° bataillon, qui formait dépôt à Digne, fut

1856 dissous et les trois premiers bataillons furent reconstitués à huit compagnies, dont deux d'élite, comme avant l'expédition; le 3e bataillon demeura dans les Basses-Alpes, et les 1er et 2e bataillons, devenus bataillons actifs, furent dirigés par les voies ferrées sur Lyon où ils arrivèrent le 6 juillet.

Dans les premiers jours d'octobre la portion principale quitta Lyon pour se rendre à Paris, où elle séjourna deux ans.

1857 La portion centrale partit de Digne vers le milieu de mai et se transporta à Boulogne-sur-Mer et quelques semaines plus tard à Arras.

1858 Dans le courant d'octobre, les trois bataillons et le dépôt furent dirigés sur Sedan où ils tinrent garnison; le 2e bataillon fut détaché à Reims.

1859 Par décision du 13 avril, le régiment forma trois bataillons de guerre à 6 compagnies dont 2 d'élite, et un 4e bataillon de dépôt à 6 compagnies de fusiliers; il fut alors placé à l'armée de Paris, que commandait le maréchal Magnan, et séjourna du 15 juin au 26 septembre au camp d'Helfaut. En décembre, le 4e bataillon fut supprimé et les 3 autres bataillons réorganisés à 8 compagnies.

1860 Le colonel Adam passa, par décret du 12 mai, au 17e de Ligne, et fut remplacé au corps par le colonel Colin venu du 3e Tirailleurs.

A la fin d'octobre, le régiment retourna à Lyon : les 1er et 2e bataillons furent baraqués au camp de Sathonay, le 3e bataillon détaché à Saint-Étienne et le dépôt envoyé à Gap.

1861 En mai, le 3e bataillon rentra à Lyon, et les trois bataillons y occupèrent tantôt des casernements dans l'intérieur de la ville, tantôt les baraques du camp de Sathonay; de juillet à novembre, le 1er bataillon fut détaché à Chalon-sur-Saône et à Mâcon.

1862 Le dépôt et les magasins quittèrent Gap le 3 mai pour se rendre à Saint Étienne. De juillet à décembre, le 3e bataillon alla tenir garnison à Montélimar, détachant une compagnie à Privas.

1863 En avril, le régiment fut envoyé en Savoie et fut fractionné

1863 entre les principales garnisons des deux départements nouvellement annexés.

1864 Dans un incendie qui dévora le théâtre de Chambéry le 12 février, trois militaires du régiment, le grenadier **Jallut**, les fusiliers **Duret** et **Tarée** se distinguèrent par leur courage et leur dévouement.

A la suite d'un violent incendie qui éclata le 10 juillet à Bonneville, le général commandant la 22e division signala la conduite des militaires du corps dont les noms suivent :

Astima, capitaine; **Marchand**, lieutenant; **Lapras**, sous-lieutenant. — **Astima**, sergent-major; **Benoît**, **Delarche**, **Piquet**, caporaux; **Reignier**, tambour; **Houvian**, fusilier.

Le caporal Delarche avait reçu cinq blessures qui nécessitèrent son entrée à l'hôpital; les cinq autres sous-officiers ou soldats avaient été plus ou moins grièvement blessés.

1865 Dans le courant de mai, les trois bataillons du régiment s'acheminèrent successivement vers le camp de Châlons, où ils séjournèrent jusqu'au commencement de septembre et allèrent à ce moment-là tenir garnison à Rouen où le dépôt les avait devancés.

1866 Un décret du 12 août plaça à la tête du 96e le colonel Hue de la Colombe en remplacement du colonel Colin passé au 4e Voltigeurs de la Garde.

1867 Une décision du 10 avril groupa les 5e et 6e compagnies de fusiliers de chaque bataillon pour former le dépôt du corps.

1868 Cette année-là vit disparaître les compagnies d'élite : un décret du 22 janvier décida que chaque bataillon comprendrait 8 compagnies; les dénominations de grenadiers, de fusiliers et de voltigeurs étaient supprimées dans les régiments de Ligne, et une première classe était instituée dans chaque grade depuis celui de sergent-major jusqu'au soldat inclusivement. Les 7e et 8e compagnies de chaque bataillon seraient réunies et constitueraient le dépôt.

1868 A la fin de juin, le 96e quitta Rouen en trois colonnes pour se rendre à Strasbourg, où il arriva dans les premiers jours d'octobre, après avoir fait un séjour de deux mois et demi au camp de Châlons.

1869 Le 6 janvier, arriva au corps le colonel de Franchessin nommé par décret du 22 décembre précédent, en remplacement du colonel Hue de la Colombe admis à la retraite.

D'avril à octobre, le 2e bataillon fut détaché : à Wissembourg, 3 compagnies avec le chef de bataillon ; à Lauterbourg, 2 compagnies ; enfin une compagnie fut partagée entre les postes de la Petite-Pierre et de Lichtenberg.

1870 Le 19 avril le 3e bataillon alla occuper à son tour les postes ci-dessus.

Un décret impérial du 15 juillet porta à 5 bataillons les régiments d'infanterie : les trois premiers devaient avoir 6 compagnies chacun, et les deux autres 4 seulement ; mais le 5e bataillon, qui devait constituer le dépôt du corps, ne comprit tout d'abord que deux compagnies, et fut placé sous les ordres du major.

CAMPAGNE DE 1870-1871

1° Bataillons actifs

1870 La guerre avait été déclarée à l'Allemagne le 19 juillet. Déjà, depuis le 15, on avait commencé sur nos frontières de l'Est la concentration des 8 corps d'armée qui composaient l'armée française.

Le 96e fut affecté au 1er corps d'armée, dont le commandement venait d'être confié au maréchal de Mac-Mahon, mandé d'Algérie en toute hâte; ce corps d'armée, qui comprenait 4 divisions d'infanterie de 2 brigades chacune, une division de cavalerie et une réserve de 48 pièces d'artillerie, se réunit autour de Strasbourg. Les régiments tirés d'Afrique ayant été répartis dans les quatre divisions, la concentration fut très lente, et le 1er corps était à peine en mesure d'entrer en campagne dans les premiers jours du mois d'août.

Le régiment forma, avec le 18e de Ligne et le 13e Bataillon de Chasseurs, la 1re brigade (général Moreno) de la 1re division qui était placée sous les ordres du général Ducrot. Le 3e bataillon, détaché à Wissembourg et à Lauterbourg, rentra à Strasbourg le 19, et le 96e fournit pendant quelques jours de nombreuses corvées pour les travaux de terrassement qu'on fit exécuter autour de cette place.

La 1re brigade de la 1re division quitta Strasbourg le 26 à deux heures du matin pour se rendre à Haguenau. Le 96e laissait à Strasbourg son 4e bataillon et son dépôt; les trois bataillons actifs, qui étaient campés sur les glacis, levèrent le camp au milieu d'une nuit noire, sous un orage épouvantable mêlé de pluie.

1870 Voici quelle était la composition du cadre d'officiers au moment du départ :

Colonel : de Francheessin. | Lieutenant-Colonel : Bluem.

Médecin-major de 1re classe : Dauvais. | Sous-Lieutenant porte-drapeau : Henriet.
Id. de 2e classe : Commier. | Id. officier-payeur : Prétot.

Chef de musique : Piau.

	1er Bataillon	2e Bataillon	3e Bataillon
Chefs de bataillon :	Piétri.	Cornier.	Lamy.
Capitaines adjud.-majors :	Hoffard.	Orry.	Astima.

Batons	Compies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
1er	1re	Viturfau.	d'Arro.	Rignot.
	2e	Carlu.	Benazet.	Witmar.
	3e	Damelincourt.	Ernst, Clovis.	Gaillot.
	4e	Boullanger.	Trouillet.	Wery.
	5e	Lardier.	Rufert.	Guinez.
	6e	Martres.	Borne.	de Goüe.
2e	1re	Desroches.	Lafras.	Schaffler.
	2e	Ducoroy.	de Pouhet d'Auzers.	Lefèvre.
	3e	Crozals.	Daveluy.	Scheffer.
	4e	Girard.	Guillaume.	de Castillon.
	5e	Daubian-Delisle.	Joly.	Bougoz.
	6e	Maxe.	Cormier.	Bonade.
3e	1re	Durouyré.	Allaire.	Goujot.
	2e	Grorusch.	Duret.	Lavenant.
	3e	Abadie.	Rigoigne.	Auvergne.
	4e	Quitton.	Martin.	Devaux.
	5e	Robillard.	Valentini.	Duclos.
	6e	Bonjean.	Lalubie.	Ernst, François.

Après une grand'halte de trois heures à Brumath, la colonne arriva à Haguenau et y séjourna le 27. Le régiment se transporta le 28 à Woerth, et le 29 à Niederbronn. Le 30, il se portait par Lembach au village de Climbach où il campa ; trois compagnies

1870 du 1er bataillon, avec le commandant Piétri, furent détachées au col du Pigeonnier, et les trois autres, sous le capitaine Lardier, allèrent occuper le Pfaffenschlick. Le 96° se trouva ainsi isolé du reste de la division qui était demeurée autour de Reichshoffen à une quinzaine de kilomètres en arrière, et il servit de poste avancé pour éclairer le 1er corps sur la marche de l'ennemi dans la partie moyenne de la vallée de la Lauter. Il passa ainsi les journées du 31 juillet, des 1er, 2 et 3 août, faisant un service pénible de grand'gardes et de reconnaissances; pendant son séjour à Climbach, il reçut près de 300 réservistes ou engagés volontaires parmi lesquels beaucoup ne savaient même pas charger leur arme.

Le 4 août, le régiment leva le camp et alla s'établir au Petit-Wingen, pour surveiller la vallée de la Lauter. Vers le milieu du jour, on entendit gronder le canon du côté de Wissembourg; le colonel de Franchessin écrivit aussitôt le mot suivant au général Ducrot : « Mon général, j'ai l'honneur de vous rendre compte « que l'ennemi tire le canon sur Wissembourg; on me dit que le « feu s'est déclaré dans plusieurs maisons. Cet avis nous est « donné par le poste du Pigeonnier. Le 78° vient d'arriver. Je « fais ployer mes bagages et lever le camp; je ne me mettrai en « route qu'à midi. »

Le général Ducrot, en apprenant que la division Douay était aux prises avec des forces considérables, hâta la marche de sa division et prescrivit au 96° de se reporter sans retard au col du Pigeonnier.

Le régiment retourna en toute hâte au col; les 1er et 3° bataillons prirent position sur les pentes, dissimulés dans les bois, et le 2° bataillon fut échelonné en avant sur la route de Wissembourg, pour garder les abords du défilé; deux sections de ce bataillon, placées en petits-postes avancés, escarmouchèrent avec une reconnaissance bavaroise qui ne tarda pas à se replier, et eurent deux hommes blessés.

1870 Le maréchal de Mac-Mahon avait décidé la réunion de tout le 1ᵉʳ corps sur les hauteurs de Frœschwiller ; vers onze heures du soir, le colonel reçut l'ordre de rassembler ses bataillons et de les faire rétrograder sur Lembach ; le rassemblement s'effectua sans sonneries et dans le plus grand silence, par une nuit noire et à travers les fourrés ; une section s'égara et ne rejoignit que le lendemain.

La retraite du 96ᵉ sur Lembach se fit pendant la nuit par une pluie battante ; à hauteur de Climbach, le régiment s'arrêta sur les côtés de la route pour laisser passer les débris de la division Douay si cruellement éprouvée à Wissembourg. Le 5 au matin, il arriva sur le plateau de Frœschwiller et prit sa place de bataille dans la division, à gauche du village.

Le général Wolff prit ce jour-là le commandement de la 1ʳᵉ brigade en remplacement du général Moreno maintenu à Strasbourg.

La journée du 5 fut employée de notre côté à concentrer le 1ᵉʳ corps d'armée entre Morsbronn et Nechwiller ; la division Ducrot forma l'aile gauche de notre ligne, et la brigade Wolff s'établit à un kilomètre au nord-est du village de Frœschwiller dans un bois qui couvre les pentes d'un ravin au fond duquel coule un ruisseau appelé le Sulzbach.

Ce même jour, la IIIᵉ armée allemande quittait la ligne de la Lauter et envahissait l'Alsace. Le prince royal de Prusse s'avançait avec près de 150.000 hommes contre Mac-Mahon qui avait à lui opposer à peine 45.000 combattants.

Bataille de Frœschwiller (6 août). — Le 6, à la pointe du jour, les avant-gardes et les reconnaissances ennemies sont aux prises avec nos avant-postes. Vis-à-vis de notre gauche, la 4ᵉ division bavaroise quitte Mattstall de très grand matin, s'empare du village de Langensulzbach, où elle ne rencontre personne, et marche vers 8 heures et demie sur Frœschwiller.

1870 Les tirailleurs bavarois gagnent du terrain, malgré le feu meurtrier de nos bataillons, et atteignent la lisière du bois ; mais ils en sont délogés par le 1er Zouaves. Vers 10 heures, il y a un ralentissement dans l'offensive de l'ennemi ; mais, à 11 heures, le Ve corps prussien attaque vigoureusement les hauteurs de Wœrth et les Bavarois à droite reprennent l'offensive.

Le 96e, qui est resté jusque-là en réserve derrière Frœschwiller, reçoit à ce moment l'ordre de se porter en avant : le colonel le forme en bataille, la droite au village, la gauche au chemin de Nechwiller; il reste là, sans prendre part à l'action, pendant plus de deux heures.

L'ennemi n'a pas obtenu jusqu'alors de succès bien appréciable ; sur plusieurs points, notamment du côté de Frœschwiller, il a même dû se replier après avoir subi des pertes sérieuses ; mais ses deux corps de réserve s'approchent du théâtre de la lutte. Vers une heure, le prince royal de Prusse fait prononcer une nouvelle attaque générale par ses trois corps de première ligne (IIe Bavarois, et V^{e} et XIe Prussiens) ; il ne peut parvenir à faire reculer notre aile gauche qui défend vaillamment ses positions. Mais, du côté de Morsbronn, notre droite a moins de succès et se replie dans le Niederwald et de là sur Elsasshausen.

Il est environ 2 heures, et les trois corps allemands convergent vers Frœschwiller; le succès de leur gauche détermine à leur centre et à leur droite un nouvel effort : le Ve corps franchit en entier le Sauerbach, appuyé par plus de 100 bouches à feu et soutenu par une partie du 1er corps bavarois qui vient d'arriver.

C'est à ce moment qu'entre en action le 96e qui n'a pas encore donné. Le colonel reçoit l'ordre d'envoyer à droite un bataillon pour soutenir la division Raoult, qui à elle seule supporte presque tous les efforts du Ve corps prussien débouchant en masse de Wœrth. Le commandant Lamy part avec le 3e bataillon et va prendre position entre Frœschwiller et Elsasshausen.

1870 Quelques instants après, le commandant Piétri est dirigé avec le 1er bataillon sur la gauche au devant du XIe corps prussien, et le 2e bataillon reste sur son emplacement. Les trois bataillons se trouvent ainsi dispersés.

Le colonel de Franchessin rejoint le 1er bataillon, qui lui-même a été partagé en deux groupes, et marche avec les trois compagnies de gauche que commande le capitaine adjudant-major Boitard. Le commandant Piétri, qui dirigeait les trois premières compagnies, est tombé un des premiers, mortellement frappé. Dans l'autre groupe, la 4e compagnie se trouve tout à coup engagée sous bois avec des forces bien supérieures; elle résiste pendant longtemps à un feu meurtrier qui la décime : son chef, le capitaine **Boullanger**, vieil officier à cheveux gris, reçoit une balle dans le flanc; ne pouvant se tenir debout, il s'assoit en s'adossant à un arbre, ramasse un fusil et des cartouches et tire jusqu'à ce qu'une voiture d'ambulance vienne l'enlever.

Mais la 4e compagnie, fléchissant sous cette violente mousqueterie, commence un mouvement rétrograde; c'est alors que le colonel **de Franchessin** accourt à pied, son cheval ayant été tué sous lui, se porte sur la ligne, et ramène la compagnie en avant, en s'élançant le premier et en s'écriant : « A moi, mes enfants! à la baïonnette; courage! » Une véritable grêle de balles, qui couche à terre plusieurs hommes, arrête cet élan. Voyant l'hésitation, le colonel se retourne et crie pour la seconde fois : « A moi! à la baïonnette! » Au même moment, il reçoit une balle qui lui traverse le pied; aidé par le caporal **Fournier**, il retire sa botte, s'enveloppe le pied avec son mouchoir, et continue à marcher en s'appuyant sur l'épaule du caporal. Il reçoit alors coup sur coup deux balles qui lui trouent la poitrine; avec un courage surhumain, et malgré les souffrances que lui causent ces trois blessures, il continue à crier : « En avant! en avant! » Emmené sur les derrières par le caporal Fournier, le colonel de

1870 Franchessín expirait en arrivant à une des premières maisons de Frœschwiller.

Cependant la 4° compagnie, après le départ du colonel, riposte de son mieux à la fusillade meurtrière des Prussiens : le sergent-major **Rame**, qui remplace ses officiers mis hors de combat, tente un retour offensif en criant : « Vengeons notre colonel ! » Mais Rame est tué, et les hommes de la 4° compagnie, ainsi que ceux des 5° et 6°, sont menacés d'être enveloppés par le XI° corps prussien. Le capitaine Boitard ordonne alors la retraite.

Les autres compagnies du 96° font aussi bravement leur devoir et disputent le terrain pied à pied dans cette lutte inégale, afin de couvrir la retraite des régiments français qui soutiennent le combat depuis le matin et qui sont épuisés : elles sont durement éprouvées à leur tour, et, en moins d'une heure et demie, elles perdent près de la moitié de leur monde.

Combien de traits de courage restés ignorés dans ces combats partiels où chaque fraction agissait isolément ! Le fait suivant donnera une idée de la bravoure des militaires du corps.

L'aigle du régiment marchait avec le 2° bataillon ; le sous-lieutenant porte-drapeau **Henriet** est tué dans la mêlée, et un groupe nombreux d'Allemands se précipite pour enlever de ses mains le drapeau. Mais quelques soldats intrépides contiennent les adversaires ; ils vont bientôt succomber, lorsque le capitaine adjudant-major **Obry** s'élance à cheval et enlève l'aigle. Quelques secondes plus tard une balle abat sa monture qui roule avec lui : « Sauvez le drapeau ! », s'écrie le capitaine Obry. Plusieurs militaires accourent, entre autres les sergents **Faure**, **Pic** et **Mespoulède** et le soldat **Bellougrand**, et la lutte reprend plus acharnée.

Le capitaine Obry parvient à se relever et saute sur un mulet d'ambulance en maintenant l'aigle sur sa poitrine ; les défenseurs forment un cercle autour de lui, repoussent les assaillants à coups de crosse et de baïonnette et protègent la retraite du drapeau.

1870 Autre exemple d'une rare énergie : le sergent-fourrier **Soret**, Léon, avait été blessé trois fois pendant cette journée ; au moment où sa compagnie se retirait, il reçut un éclat d'obus qui lui fracassa la jambe droite, et il ne put être transporté à l'ambulance ; il souffrait horiblement : sa jambe ne formait qu'un débris informe, et, à son extrémité, pendait un pied inerte rattaché seulement par quelques lambeaux de chair. Tout à coup le blessé, mû par un sentiment de sublime courage, s'empare du sabre d'un officier tombé mort à côté de lui et entreprend de couper lui-même sa jambe mutilée ; il recommence à plusieurs reprises avant de pouvoir réussir. Mais son martyre n'est pas terminé : oublié par les ambulances prussiennes, ce malheureux reste pendant cinq jours dans la même position sous le pommier auprès duquel il est tombé : pour étancher la soif que lui donne une fièvre ardente, il mange les pommes qui sont à sa portée ; puis, quand celles-ci font défaut, il suce le drap de sa capote trempée par les pluies continuelles. Afin d'arrêter l'hémorragie, il a le courage de creuser avec ses mains un trou dans la terre détrempée et d'y enfouir ce qui lui reste de sa jambe. Enfin, le sixième jour, un passant le recueille et le fait transporter à l'ambulance de Haguenau. Par décret du 8 août, Soret fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur pour cet acte de sublime énergie.

Cependant les régiments français se repliaient sur Frœschwiller, où commençait à se produire un encombrement de troupes et d'attelages. Les bataillons du 96e, qui couvrent la retraite, cherchent encore à résister en défendant les clôtures, les maisons, les rues ; mais, à 5 heures, la tête de colonne du XIe corps prussien, qui s'avance par Eberbach, menace notre ligne de retraite, et les troupes françaises n'ont que le temps de se replier par la route de Reichshoffen.

Le désordre qui accompagna cette retraite nous coûta une

1870 grande quantité de prisonniers et la perte d'un certain nombre de pièces d'artillerie et de voitures. Les Prussiens poursuivirent le 1er corps français jusqu'à la nuit noire, et la 1re division couvrit de son mieux cette retraite jusqu'au moment où elle fut recueillie à Niederbronn par la division de Lespart, du 5e corps.

La déroute des Français était complète : les troupes s'écoulaient, quelques-unes par la route de Bitche, le plus grand nombre par celle de Saverne, quelques détachements par celle de Haguenau. Nous avions eu dans cette fatale journée environ 4.000 hommes hors de combat et 9.000 prisonniers; les Allemands, plus éprouvés que nous par le feu, avaient eu 500 officiers et 10.000 hommes tués ou blessés. La comparaison de ces chiffres montre suffisamment comment se comportèrent 45.000 Français contre 140.000 Allemands.

La perte du 96e, bien que le régiment n'eût commencé à être engagé que dans l'après-midi, fut cependant considérable :

Officiers : 10 tués, dont le colonel, 1 mort de ses blessures, 3 disparus et 9 blessés.

Troupe : 750, tués, disparus ou blessés.

Retraite sur Châlons. — L'armée de Mac-Mahon se retira en désordre sur Saverne où elle arriva le 7 dans la matinée, après avoir marché toute la nuit; la journée fut employée à remettre un peu d'ordre dans les corps de troupe, et à rallier les hommes isolés et égarés.

Le lieutenant-colonel Bluem prit le commandement du régiment et réussit à réunir les débris du corps. On constata que quelques hommes avaient pris la direction de Bitche et que quelques autres s'étaient repliés sur Haguenau; les premiers rallièrent le drapeau quelques jours plus tard, et les autres rejoignirent le dépôt à Strasbourg.

Le soir, le maréchal fit continuer la retraite sur Châlons; la



1870 1re division, commandée par le général Wolff, quitta Saverne le 7, à sept heures et demie du soir, et arriva le lendemain matin à Sarrebourg ; le 9, elle couchait à Domèvres ; le 10, à Rehainwiller ; le 11, à Haussonville ; le 12, à Neuviller ; le 13, à Vandéleville ; le 14, à Neufchâteau. De là, les troupes du 1er corps furent transportées à Châlons par les voies ferrées ; le 96e y arriva le 17 au matin.

L'armée de Mac-Mahon fut alors réorganisée sous le nom d'Armée de Châlons et comprit le 1er corps, placé depuis peu sous les ordres du général Ducrot, le 5e corps venu de Bitche, le 7e venu de Belfort, et le 12e nouvellement formé.

La division Wolff séjourna au camp de Bouy, à 15 kilomètres au nord de Châlons, du 17 au 20 août. Les vides causés dans les corps de troupe furent à peu près comblés par des réservistes que l'on avait dirigés sur Châlons, et un décret impérial du 20 août reconstitua en partie par des nominations le cadre d'officiers du régiment.

Le lieutenant-colonel Bluem était nommé colonel au corps, et le cadre se trouva ainsi composé :

1870

Colonel : Bluem. | Lieutenant-Colonel : Cornier.

Médecin-major de 1re classe : Dauvais.
id. de 2e classe : Combier.

Sous-Lieutenant Porte-drapeau : N.
Id. Officier-payeur : Prétot.

Chef de musique : Piau.

	1er Bataillon	2e Bataillon	3e Bataillon
Chefs de bataillon	Boitard.	Bernard.	Lamy.
Capitaines adj.-majors	Rigoigne.	Obry.	N.

Bataillons	Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
1er	1re	N.	Guinez.	Rignot.
	2e	Benazet.	N.	Witmar.
	3e	Damelincourt.	Schaffler.	Gaillot.
	4e	Trouillet.	N.	Lemeunier.
	5e	Lardier.	Rupert.	N.
	6e	N.	de Goüe.	de Redon.
2e	1re	Desroches.	N.	Dagnac.
	2e	Ducoroy.	Lavenant.	Lefèvre.
	3e	N.	Schœffer.	Daumas.
	4e	Girard.	Guillaume.	N.
	5e	Daubian-Delisle.	Bonade.	Bougoz.
	6e	Maxe.	Cormier.	N.
3e	1re	Duroutgé.	Allaire.	Bonnaire.
	2e	Grobusch	Devaux.	N.
	3e	Dupuy.	N.	Auvergne.
	4e	Guitton.	Martin.	Hermerel.
	5e	Robillard.	Valentini.	Demange.
	6e	N.	Lalurik.	Gazeilles.

Marche sur Sedan. — Aussitôt qu'elle fut réorganisée, l'armée de Châlons se mit en marche vers le nord, dans le double but de couvrir Paris et de donner la main à l'armée de Bazaine, qui se trouvait déjà dans une situation fâcheuse autour de Metz. Partie du camp de Bouy le 21 au matin, la division Wolff était le soir à Ormes, près de Reims ; le 22, elle couchait à Cormontreuil ; le 23, à Saint-Hilaire-le-Petit ; le 24 à Bignicourt ; le 25, à Attigny ; le 26 à Semuy.

1870 Pendant ce temps, les IIIe et IVe armées allemandes marchent sur Paris; en apprenant que Mac-Mahon remonte vers le nord, le prince royal fait aussitôt face de ce côté et manœuvre de façon à empêcher la jonction des deux armées françaises. Le 27, nos avant-postes escarmouchent avec la cavalerie allemande du côté de Grand-Pré. L'armée de Châlons s'avance alors en deux colonnes : celle de droite, 5e et 7e corps, se dirige sur Stenay; celle de gauche, 1er et 12e corps, sur Mouzon. Le 28, la division Wolff campe près du Chêne-Populeux. Dans la journée du 29, tout le 1er corps se transporte à Raucourt; le 30, il campe non loin de Douzy, après avoir traversé la Meuse sur un pont de chevalets, tandis que notre 5e corps se laissait surprendre à Beaumont.

Mac-Mahon venait de décider la concentration de son armée autour de Sedan. En conséquence, la division Wolff alla le 31 s'installer au bivouac un peu en arrière de Givonne, et le soir les quatre corps français étaient réunis aux environs de Sedan, mauvaise place forte dont les remparts ne pouvaient nous être d'aucune utilité.

Bataille de Sedan (1er septembre). — Les IIIe et IVe armées allemandes continuaient à s'avancer méthodiquement vers le nord afin d'envelopper l'armée française autour de Sedan. Déjà, le 31 au soir, les Allemands occupent Carignan, Douzy, Bazeilles et Donchéry, dessinant le cercle qui doit étreindre nos quatre corps d'armée; pendant la nuit, leurs ailes continuent leur mouvement enveloppant, et, le 1er septembre au jour, le cercle est à peu près fermé : huit corps d'armée ennemis, comprenant environ 220.000 hommes, entourent une armée réduite à 110.000 combattants.

La journée commence à quatre heures du matin par l'attaque de Bazeilles, et l'action s'engage ensuite successivement dans la matinée sur tous les points de la circonférence; du côté du 1er corps l'engagement n'a lieu que vers 9 heures entre les Saxons du

1870 XIIe corps et la division de Lartigue ; les trois autres divisions prennent en arrière leur position de combat.

Les 1er et 3e bataillons du 96e sont établis derrière la haie qui borde le chemin creux descendant à Daigny : le 2e bataillon est placé sur le côté, séparé des deux autres par un groupe de batteries.

La division de Lartigues, qui est en avant du ravin de Givonne, est obligée, vers dix heures, de céder le terrain et se replie en arrière des positions des trois autres divisions du 1er corps ; les Allemands entrent alors à Daigny et à la Rapaille, où ils s'établissent solidement, mais non sans souffrir horriblement de notre feu. Français et Allemands, séparés par le lit de la Givonne, se fusillent pendant près d'une heure. Arrive alors sur le flanc droit du XIIe corps ennemi la Garde Prussienne qui nous enlève Givonne ; d'autre part, le 1er corps bavarois a forcé notre 12e corps à évacuer Bazeilles et menace les derrières de notre 1er corps d'armée. Vers une heure de l'après-midi, Ducrot donne à ses divisions l'ordre de se replier dans le bois de la Garenne, que l'on cherche à défendre à outrance ; mais les obus allemands y pleuvent drus comme grêle et notre artillerie est bientôt réduite au silence.

La retraite se continue alors sur Sedan ; les 1er et 2e bataillons du 96e, conduits par le général du Houlbec, de la 2e brigade, qui a remplacé à la tête de la 1re division le général Wolff blessé, rentrent dans la ville ; mais le 3e bataillon, sous le commandant Lamy, reste embusqué dans le bois de la Garenne et continue à tirailler jusqu'au soir ; il ne quitte le champ de bataille qu'à 7 heures, ramenant un certain nombre de prisonniers qu'il a réussi à faire.

Pendant ce temps, les 1er et 2e bataillons prennent part à l'action offensive que le général de Wimpfen tente vainement pour percer avec les 1er et 12e corps et pour culbuter les Bavarois du côté de Balan.



1870 Cette attaque échoue, et l'ennemi vient à bout de la résistance des bataillons isolés qui défendent encore le bois de la Garenne. L'armée française est rejetée de tous côtés sur la place de Sedan, où elle essuie bientôt le feu concentrique et écrasant de 300 pièces de campagne en batterie sur tous les points environnants; notre artillerie démontée ne peut répondre, et les projectiles ennemis tombent au milieu des masses affolées qui encombrent les rues de la ville et ses abords. Les postes prussiens occupent déjà plusieurs maisons du faubourg et engagent la fusillade dans les rues.

Toute résistance devient impossible, et la bataille est complètement perdue pour nous. Vers cinq heures et demie le drapeau blanc est hissé sur la ville; la canonnade cesse et l'empereur Napoléon fait demander une suspension d'armes.

Après des négociations qui durèrent toute la nuit, le général de Wimpfen signait une capitulation en vertu de laquelle l'armée de Châlons devait déposer les armes, remettre aux Allemands tout son matériel, et se constituer prisonnière de guerre.

Cette bataille avait été très meurtrière : l'ennemi avait eu environ 9.000 hommes hors de combat. L'armée française n'avait pas eu moins de 3.000 tués et de 12.000 blessés; elle avait en outre perdu 21.000 hommes faits prisonniers dans la journée. 83.000 hommes allaient encore, en vertu de la capitulation, mettre bas les armes.

La perte du 96e fut relativement faible : pour les officiers, 1 tué et 2 blessés; pour la troupe, 8 tués, 4 morts de leurs blessures, 16 disparus et une soixantaine de blessés.

Quant au drapeau du régiment, il n'eut pas à subir la honte d'aller grossir les trophées de l'ennemi. Enterré par les soins du porte-drapeau **Lemesnier**, le 2 dans la soirée, le drapeau du 96e fut déterré par cet officier à son retour de captivité, et cela nuitamment à quelques pas d'une sentinelle prussienne, et

1870 rapporté au camp de Cavalaire, près de Toulon, où se reformait le corps; il fut versé le 6 août 1872 à la direction d'artillerie de Lyon.

Le 3 septembre, dans la soirée, l'armée française, après avoir été désarmée, fut internée dans la presqu'île d'Iges, où elle attendit plusieurs jours son départ pour l'Allemagne. Parqués dans la boue, sans vivres, en butte aux insultes de leurs vainqueurs, les Français y subirent un véritable supplice.

Les officiers et les hommes du 96[e] furent dispersés dans les quatre coins de l'Allemagne; les officiers ne rentrèrent en France qu'à la fin de mars 1871 et les hommes de troupe dans le courant de juin seulement.

2°. — 4[e] Bataillon et Dépôt

Le 26 juillet, au moment du départ de Strasbourg des trois bataillons actifs, le 4[e] bataillon, placé sous les ordres du commandant Voutey, était resté dans cette place, ainsi que les deux compagnies de dépôt et la compagnie hors rang. Le même jour, la 1[re] compagnie du 4[e] bataillon quittait la ville pour aller occuper la Petite-Pierre et Lichtenberg. Le 27, les trois autres compagnies du bataillon, avec le commandant Voutey, furent dirigées sur Phalsbourg; mais leur séjour y fut de courte durée, et le 4 août elles étaient rappelées à Strasbourg.

Défense de Lichtenberg (8-10 août). — Le capitaine Mouton, qui commandait la 1[re] compagnie, était arrivé le 28 juillet à la Petite-Pierre : il resta dans cette place avec sa 1[re] section, et détacha le lendemain à Lichtenberg sa 2[e] section sous les ordres du sous-lieutenant **Archer**.

A cent mètres au-dessus du village de Lichtenberg, s'élève

1870 un fort perché comme un nid d'aigle sur un rocher en forme de tronc de pyramide; ce château, de construction ancienne, barre un des défilés des Vosges, celui par où passe le chemin de Niederbronn à Wimmenau.

Le sous-lieutenant Archer n'avait avec lui, pour défendre ce poste, que 27 hommes d'infanterie et 6 canonniers; comme matériel, 6 canons-obusiers de 12, avec des munitions en quantité suffisante. Il s'occupa aussitôt de mettre en état de défense cette petite place.

Dans la nuit du 6 au 7 août, les débris de la division Ducrot s'y arrêtèrent quelques heures, et le général fit prélever plusieurs caisses de biscuit pour ses hommes, sur l'approvisionnement du fort. Dans la journée du 7, plusieurs traînards de divers corps vinrent se réfugier dans le château; leur nombre s'éleva à 178, parmi lesquels 20 étaient blessés et 40 sans fusil.

Le 8, dans la soirée, l'ennemi envoya des détachements pour reconnaître la position, et le lendemain, de grand matin, la petite place était investie par un corps wurtembergeois qui manœuvrait 18 pièces de campagne.

Vers sept heures du matin, le commandant des troupes ennemies fait sommer le fort de se rendre. Sur le refus du sous-lieutenant Archer, l'artillerie allemande prend position sur la route d'Ingwiller et ouvre aussitôt sur le château un feu des plus violents; nos canons-obusiers ne tardent pas à être démontés et deux de nos canonniers sont tués; les obus ennemis allument l'incendie sur plusieurs points, et, dès dix heures, tous les bâtiments du fort sont en feu. Pendant ce temps, des nuées de tirailleurs allemands contournent la base du fort, et des colonnes de Wurtembergeois débouchent de tous les côtés; les défenseurs, abrités derrière les murs, exécutent sur ces masses des feux de mousqueterie qui leur causent des pertes sensibles.

Le sergent **Geissler**, Joseph, du 96e, se fait remarquer par son

1870 adresse dans le tir : embusqué derrière une étroite meurtrière, il démonte presque à chaque coup un ennemi. Ce sous-officier, d'origine alsacienne, « ...entremêlait ses coups de fusil de lazzis « en langue allemande. Semblable aux héros d'Homère ou aux « Arabes de l'Algérie, il lançait à l'ennemi des discours peu « flatteurs. Un Bavarois caché derrière un arbre fut assez habile « pour atteindre ce sergent derrière sa meurtrière. »

La fusillade se continue toute l'après-midi du 9, sans que le feu des batteries allemandes cesse un seul instant. Vers six heures du soir, l'ennemi suspend son tir; le sous-lieutenant Archer fait demander au commandant des forces ennemies de laisser sortir les blessés qui ne peuvent être soignés dans le fort; sa demande est rejetée et la canonnade recommence.

Pendant la nuit et dans la matinée du 10, voyant qu'une plus longue résistance serait inutile, le sous-lieutenant Archer fait détruire tout le matériel, noyer les poudres, enclouer les canons et distribuer aux hommes le peu de biscuits qui restaient. Alors seulement il entame des négociations avec l'ennemi et se constitue prisonnier avec sa troupe le 10 à sept heures du soir; la capitulation est signée une heure après.

La perte des défenseurs dans ces deux journées avait été de 22 tués et de 38 blessés; le 96e comptait 2 tués, dont le sergent Geissler, et 7 blessés. Le général allemand a avoué avoir perdu autour de Lichtenberg, 92 hommes tués, parmi lesquels 2 officiers supérieurs.

Le conseil d'enquête qui, sous la présidence du maréchal Baraguey-d'Hilliers, examina par la suite les capitulations des places fortes, s'exprima ainsi dans son rapport sur la reddition de Lichtenberg :

« Le conseil d'enquête est d'avis que l'article 255 du décret « du 13 octobre 1863 n'était pas applicable au fort de Lichten- « berg; car, par sa position sur un rocher, l'ennemi n'aurait

1870 « jamais pu y faire brèche; que le commandant du fort, « M. Archer, sous-lieutenant au 96e d'Infanterie, a fait tout ce « qu'il était possible de faire dans la défense de la place;... « que, par suite, le sous-lieutenant Archer a fait ce que le « devoir exigeait. »

Evacuation de la Petite-Pierre. — Le poste de la Petite-Pierre défend un défilé des Vosges au point de croisement des routes de Bouxwiller à Drulingen, et de Phalsbourg à Bitche. Le capitaine Mouton le gardait avec 27 hommes et 6 canonniers. Dans la matinée du 7 août, les troupes du 1er corps d'armée traversèrent le village se dirigeant sur Phalsbourg ; dans la soirée, le 5e corps vint camper sous la Petite-Pierre, et le capitaine Mouton demanda sans l'obtenir au général de Failly un renfort pour sa garnison. Ce général conseilla au capitaine de détruire son matériel et se fit délivrer 200 caisses de biscuit qu'il distribua à ses troupes; le 8, il repartait pour Phalsbourg avec son corps d'armée, et la garnison resta composée de 33 hommes, chiffre insuffisant pour assurer seulement le service des 8 pièces rayées et des 2 mortiers qui armaient les remparts.

Le capitaine Mouton, qui était malade depuis quelque temps, dut ce jour-là, par suite de l'aggravation de sa maladie, se faire transporter à l'hôpital de Phalsbourg; comme il n'avait pas de lieutenant, il laissa le commandement du détachement à son sergent-major, **Beltz**, Jean-Baptiste.

Ce sous-officier, âgé de 27 ans, était un homme intelligent et énergique, et il sut inspirer une entière confiance à ses hommes en leur parlant d'honneur et de patrie. Toute la nuit, il fit travailler la petite garnison à détruire le matériel, à jeter les pièces de canon dans la vieille citerne, à noyer les poudres; tous les trainards qui se présentèrent à la porte du fort furent invités à continuer leur route afin d'échapper aux uhlans.

1870 Le 9 au matin, un corps ennemi entoura la petite place; sommé de se rendre avec les honneurs de la guerre, Bœltz demanda une heure de délai, dans le but de gagner du temps et pour mieux mettre à exécution son audacieux projet de soustraire ses camarades à la captivité.

L'ennemi lui ayant accordé le délai demandé, Bœltz réunit ses hommes et leur proposa de tenter la retraite sur Phalsbourg, place forte située à quatre lieues de là; cette proposition fut acceptée avec enthousiasme. « ...Bien armée, munie de deux « jours de vivres, sans voitures ni chevaux, la petite garnison « gagna une poterne donnant dans les rochers, au midi du fort, « et permettant de rejoindre l'Inthal en tournant l'Altenbourg. « La troupe, tout en se dissimulant, marchait en bon ordre « avec avant-garde, arrière-garde et flanqueurs. De temps à autre « on apercevait les uhlans, et les précautions augmentaient. « Enfin, la brave petite troupe arriva vers une heure et demie à « Phalsbourg... Les Allemands furent grandement surpris « lorsque les habitants leur crièrent du haut des remparts que la « garnison était partie ».

Bœltz et son détachement, ainsi qu'une trentaine d'hommes échappés de Frœschwiller, prirent part à la mémorable défense de Phalsbourg, qui dura quatre mois.

Ce digne sous-officier, qui reçut plus tard la croix de la Légion d'Honneur en récompense de sa noble conduite, demanda au ministre de faire juger la reddition de la Petite-Pierre, que certains l'accusaient d'avoir abandonnée trop précipitamment, et ce fut par une faveur toute spéciale et pour honorer ses services, qu'un sous-officier obtint d'être jugé par le conseil d'enquête que présidait un maréchal de France.

Le conseil déclara que : « ... le sergent-major Bœltz, investi « accidentellement du commandement du détachement appelé « à former la garnison de la Petite-Pierre, et par suite du com-

1870 « mandement même de cette place, et dépourvu de tout moyen « sérieux de résistance, a fait preuve de décision et d'intelligence, « en faisant détruire les munitions de la place avant de l'évacuer, « et en assurant le salut de la petite troupe qu'il commandait ; il « estime qu'il ne lui appartient pas d'exprimer un avis sur la perte « de la place de la Petite-Pierre ».

Défense de Strasbourg (12 août-27 septembre). — Les 2e, 3e et 4e compagnies du 4e bataillon, sous les ordres du commandant Voutey, ainsi que les deux compagnies de dépôt et la compagnie hors rang, faisaient partie de la garnison de Strasbourg ; l'effectif de ces six compagnies qui était très faible à la fin de juillet, s'éleva progressivement jusqu'au 10 août au chiffre de 940 hommes, par suite de l'incorporation de 60 militaires du régiment échappés de Frœschwiller, de retardataires de la réserve, d'une partie des conscrits du Bas-Rhin, et d'un certain nombre d'engagés volontaires pour la durée de la guerre ; mais, sur ces 940 hommes, 250 à peine connaissaient le maniement du fusil modèle 1866.

La garnison de Strasbourg comptait environ 23.000 hommes de toutes armes, dont plus des deux tiers étaient non exercés. Après les désastres de Frœschwiller et de Forbach, le gouverneur de la place, le général Uhrich, partagea l'enceinte en quatre secteurs indépendants ayant chacun un commandant particulier. Le 4e bataillon du 96e quitta le 10 la citadelle où il était logé, et alla s'établir dans la caserne de la Finkmatt, où se trouvaient déjà les deux compagnies de dépôt : ces cinq compagnies furent affectées, ainsi que le 87e de Ligne, un bataillon de douaniers et le bataillon de gardes mobiles de Strasbourg, à la défense du front ouest de l'enceinte entre la porte des Juifs et l'Ill ; les compagnies du 96e occupèrent à tour de rôle, et en se relevant une à une

1870 tous les trois jours, les ouvrages 34 et 36 sur la rive gauche de l'Ill, en amont des Ponts-Couverts.

L'investissement de la place par les Allemands commença le 12, et le corps de siège, placé sous les ordres du général de Werder, allait bientôt comprendre 46 bataillons, 24 escadrons, 18 batteries de campagne, avec un équipage de siège de 200 canons rayés, de 88 mortiers et de 50 fusils de rempart à aiguille. Dans la soirée du 15 août, l'ennemi commença à envoyer des obus sur la ville, et le bombardement se continua les jours suivants en augmentant d'intensité, au fur et à mesure qu'arrivaient les pièces de parc.

Le 16, le général Uhrich chargea le colonel Fiévet, des Pontonniers, de faire une sortie vers le sud, avec 2 bataillons d'infanterie, 2 escadrons et 4 pièces de canon, afin de reprendre aux Badois le village d'Illkirch ; le 4e bataillon du 96e fut désigné pour en faire partie. Vers deux heures de l'après-midi, nos cavaliers chassèrent les tirailleurs ennemis ; mais nos compagnies, peu aguerries, ne surent pas résister aux feux nourris et bien ajustés des Badois, et battirent en retraite en abandonnant 3 canons ; le colonel Fiévet fut mortellement blessé dans cette affaire.

Les compagnies du 96e, après cette infructueuse tentative, ne prirent part à aucune des autres sorties de la garnison qui furent du reste très rares.

Du 18 au 25, le bombardement alluma de nombreux incendies dans la ville ; le 96e eut pendant ces sept jours à fournir des corvées pour les éteindre. Le 25, il dut évacuer la caserne de la Finkmatt canonnée sans relâche et alla bivouaquer partie, dans des casemates, partie sur le quai de halage.

Le 26 au matin, sans cesser le bombardement, les Allemands commencèrent le siège en règle de la place et ouvrirent la tranchée contre la face nord-ouest de l'enceinte ; les travaux d'approche furent alors menés activement. Le 21 septembre, l'ennemi était

1870 déjà maître de deux de nos ouvrages avancés, et le 26, il avait pratiqué une brèche dans l'escarpe d'un bastion.

Le 27, dans la matinée, 200 pièces ouvrirent sur la ville un feu d'une violence inouïe, signe précurseur d'un assaut : le soir, à 5 heures, pour éviter à la population les horreurs d'une prise d'assaut, le gouverneur fit arborer le drapeau blanc au sommet de la cathédrale, et le feu cessa de part et d'autre. La capitulation fut signée dans la nuit, et, le 28, la garnison défila devant les troupes allemandes à la porte Nationale et déposa ses armes ; elle fut emmenée en captivité en Allemagne, mais les officiers furent autorisés à rester en France, à condition de ne pas reprendre les armes ; la plupart des officiers du 96e profitèrent de cette clause.

La garnison avait perdu pendant la durée du siège 2.800 hommes mis hors de combat ; le 96e comptait pour sa part 230 hommes, tant tués que blessés.

RÉORGANISATION DU 96e

Reconstitution du dépôt à Antibes. — Tout le régiment, bataillons actifs et portion centrale, avait été fait prisonnier à Lichtenberg, à Sedan et à Strasbourg ; les quelques hommes qui étaient restés enfermés dans Phalsbourg, allaient bientôt subir le même sort : il ne restait plus trace du 96e. Une décision ministérielle du 28 octobre réorganisa à Antibes, à compter du 1er novembre, le dépôt du régiment ; il fut reconstitué peu à peu avec les officiers qui, blessés à Frœschwiller, à Sedan ou à Strasbourg, étaient restés en France et qui rejoignirent après leur guérison, ou bien encore avec ceux qui étaient parvenus à s'échapper des mains des Prussiens ; en outre, il fut fait des promotions au grade de sous-lieutenant. Quant aux sous-officiers et aux soldats, les premiers

1871 furent tirés du 1er Régiment de Zouaves de Marche, dont le dépôt était à Antibes, et qui passa 140 hommes le 1er novembre; dans le courant de ce mois, le dépôt reçut encore 110 hommes provenant de divers régiments, 450 venant du 69e, et 250 envoyés par le 70e; la plupart étaient des engagés volontaires pour la durée de la guerre.

Le dépôt, qui comprenait quatre compagnies outre la compagnie hors rang, quitta Antibes le 13 mars et se rendit au camp de Cavalaire, où il séjourna quatre semaines; du 8 au 12 avril, il se transporta au camp du Pas-des-Lanciers. Deux compagnies, complétées à 100 hommes chacune, furent transportées en chemin de fer autour de Paris, et incorporées dans le 36e de Marche, que commandait le colonel Davout; elles prirent part à la répression de la Commune.

Au même moment, c'est à dire vers le milieu d'avril, une centaine de prisonniers appartenant au 96e, rapatriés par la frontière du nord, furent versés à Cambrai dans le 1er Régiment Provisoire qui fut dirigé aussitôt sur Satory, et qui prit une part active au siège de Paris contre la Commune, dans le 5e corps d'armée commandé par le général Clinchant.

Incorporation du 1er Voltigeurs de la Garde (1). — Par décret du 28 octobre 1870, la Garde Impériale avait été supprimée. Un décret présidentiel de mars prescrivit l'incorporation, dans le 96e de Ligne, des éléments provenant de l'ex-1er Régiment de Voltigeurs de la Garde. En conséquence, à leur rentrée de captivité, les militaires ayant appartenu à ce régiment, officiers et hommes de troupe, durent se rendre au Pas-des-Lanciers, où se dirigeaient également les débris du 96e.

Le dépôt du corps resta un peu plus d'un mois dans ce camp;

(1) L'historique de ce régiment fera l'objet d'un petit volume à part.

1871 chaque jour il arrivait des isolés, et vers le milieu de mai, près de 80 officiers, tant du 96e que du 1er Voltigeurs, s'y trouvaient déjà réunis.

Le 96e se reforme à Versailles. — Le dépôt reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Versailles; il partit du Pas-des-Lanciers le 19 mai, par les voies ferrées, et arriva le surlendemain dans la ville où siégeait l'Assemblée Nationale. L'insurrection de Paris touchait à son dénouement, et les troupes régulières entraient le jour même dans la capitale.

Jusque-là, il n'avait pu être formé que quatre compagnies au Pas-des-Lanciers avec les quelques hommes rentrés isolément de captivité; seuls les officiers, qu'on avait élargis un peu plus tôt, étaient à peu près au complet.

Le 96e fut officiellement reformé à la date du 21 mai; mais, comme les hommes manquaient encore pour organiser les compagnies, une grande partie des officiers se trouvant sans troupe furent appelés dans les tribunaux qui fonctionnèrent à Versailles pour juger les rebelles; les uns furent employés comme membres des parquets; d'autres, comme juges dans les conseils de guerre; d'autres enfin furent chargés de la direction des dépôts de détenus.

Dans le courant de juin seulement, un grand nombre de militaires, tant du 96e que du 1er Voltigeurs, rentrèrent d'Allemagne, après une captivité de huit mois pendant lesquels ils avaient eu à souffrir toutes sortes de privations et à endurer la rigueur d'un hiver exceptionnellement froid; 64 hommes du 96e étaient morts misérablement en pays ennemi.

Au fur et à mesure de leur arrivée à Versailles, les hommes étaient entassés dans la caserne Saint-Martin; l'on organisa successivement les 8 compagnies dans chacun des trois bataillons; les dernières compagnies formées, les 8es, le furent à la date du

1871 6 juillet. La caserne St Martin étant trop exiguë pour contenir les 24 compagnies, le régiment alla camper sur l'allée des Matelots, dans le parc de Versailles. Le 96e était alors au-dessus du complet.

LE 96e RÉGIMENT A L'INTÉRIEUR (mi-juillet 1871-avril 1881). — A la suite d'un tiercement effectué le 20 septembre, le 96e fut porté à 4 bataillons de 6 compagnies chacun ; 25 officiers étaient alors à la suite : 1 lieutenant-colonel, 2 chefs de bataillon, 1 médecin-major, 7 capitaines, 4 lieutenants et 10 sous-lieutenants. Les trois premiers bataillons se rendirent à Paris où ils tinrent garnison ; le 4e bataillon et le dépôt restèrent à Versailles.

1872 Le régiment comptait à la 2e brigade (général Rolland) de la division Metman ; cette brigade reçut l'ordre de partir pour le département de la Loire. Le 96e quitta Paris le 10 mars, et alla tenir garnison à Montbrison ; il détacha un bataillon à Valence, un demi-bataillon à St Etienne, et un demi-bataillon à Montélimar. Par suite de l'adoption de l'avancement sur toute l'arme, les officiers du corps, retardés par leur séjour en Allemagne, obtinrent à ce moment-là un avancement rapide, et le cadre fut en grande partie renouvelé.

1873 Par décret du 4 août, la division Metman fut dissoute ; le 96e forma avec le 75e de Ligne, une brigade sous le général Rolland et fut affecté au 6e corps sous les ordres du général Bourbaki, gouverneur militaire de Lyon.

Un décret du 30 septembre, portant création de 18 régiments nouveaux à ajouter aux 126 qui existaient déjà, ramena les régiments d'infanterie à 3 bataillons de 6 compagnies chacun et à 3 compagnies de dépôt ; 3 compagnies furent ainsi supprimées.

L'armée fut organisée en 18 corps d'armée, et le 96e fut affecté à la 55e brigade (général Rolland), dans la 28e division (général Marmier), au 14e corps d'armée que commandait le général Bourbaki. Les 1er et 2e bataillons furent envoyés à Lyon

1873 au commencement d'octobre; le 3e bataillon et le dépôt, sous les ordres du lieutenant-colonel, allèrent occuper Romans.

1875 La loi du 13 mars, sur les cadres et les effectifs de l'armée, ramena le bataillon d'infanterie de six à quatre compagnies, et le dépôt de trois à deux compagnies; elle créa en retour un 4e bataillon également de quatre compagnies. Le nombre total des compagnies du régiment fut ramené de 21 à 18 : les 5e et 6e compagnies du 3e bataillon et la 3e du dépôt furent licenciées. Les 12 compagnies qui étaient à Lyon formèrent les trois bataillons actifs, et le 3e bataillon qui était à Romans prit le N° 4.

Dans le courant du mois d'août, le régiment quitta ses garnisons de Lyon et de Romans, et alla occuper Briançon et Gap.

1876 Au mois de mai, la portion principale du corps fut placée à Gap; un bataillon resta détaché à Briançon et un autre à Embrun.

1878 Au milieu d'octobre, le 96e en entier alla tenir garnison à Montélimar.

1879 Par décret du 11 mars, le colonel Bluem, qui commandait le régiment depuis Frœschwiller, fut promu général de brigade et remplacé par le colonel Lourde-Laplace, venu du 25e de Ligne.

1880 De nouveaux drapeaux furent distribués solennellement à Paris par le président de la République aux députations des divers corps, le jour de la fête nationale du 14 juillet qu'on célébrait pour la première fois.

Le drapeau, que le colonel Lourde présenta au régiment le 25 juillet à Montélimar, porte les inscriptions suivantes :

LES PYRAMIDES
1798
IÉNA
1806
SARAGOSSE
1809
SÉBASTOPOL
1855

1880 Comme on le voit, dans le choix des légendes on s'est borné à retrancher les noms de **Biberach** et de **Albuera** sur le drapeau délivré en 1852 au 21e Léger, et à ajouter celui de Sébastopol ; aucun de ces noms ne rappelle le glorieux passé de l'ancien 96e, et les trois premiers ont été empruntés à l'histoire de l'ancien 21e Léger.

EXPÉDITION DE TUNISIE

(9 avril-29 juin 1881).

1881 Le 5 avril, le colonel Lourde reçut du ministre de la guerre une dépêche lui prescrivant de se tenir prêt à partir avec deux bataillons complétés à 500 hommes chacun. Le général de Miribel, qui commandait la 28e division, vint le lendemain à Montélimar surveiller les préparatifs de départ et régler les questions de détail, et le 7, les deux bataillons mobilisés, comprenant 35 officiers et 1034 hommes, étaient prêts à partir.

Le régiment ne quitta Montélimar que le 9 à dix heures du soir, accompagné des vœux d'une population sympathique, et arriva le lendemain matin à Marseille, où on lui donna 28 animaux de bât avec des conducteurs du train des équipages, pour le transport de ses bagages.

Trois compagnies du 1er bataillon embarquèrent le 10 dans l'après-midi sur la *Ville-de-Madrid*, bateau de la Compagnie Transatlantique, et le reste du régiment, avec les animaux de bât, monta le 11 vers midi à bord du *Ferdinand-de-Lesseps*.

Voici quelle était, au moment du départ, la composition du cadre d'officiers :

1881

Colonel : Loukes-Laplace.

Médecin-major de 1re classe : Ducharme.
Médecin aide-major de 1re classe : Barot.
Officier payeur : Favréaux.
Lieutenant d'armement : Thomas.
Sous-lieutt porte-drapeau : Lequeustre.
Chef de musique : Desizot.

	1er Bataillon.	2e Bataillon.
Chefs de Bataillon :	Aubron.	Fondreton.
Capitaines adjudants-majors :	de Goüé.	Guillaume.

Batons.	Compies.	Capitaines.	Lieutenants	Sous-Lieutenants.
1er	1re	Dampeine	Sieurde.	Clop
	2e	Garot.	Mangenot.	Floransas.
	3e	Morel.	Phalippou.	Domeck.
	4e	Lavenant.	Carton.	Verone.
2e	1re	N.	Francès.	Piot (titulaire). Schirbeeck.
	2e	Thibaut.	Renard.	Bonacase.
	3e	Devaux.	Grisostomi.	Guinet.
	4e	Merlin.	Depagne.	Pasquet.

Après une heureuse traversée, les deux fractions du régiment débarquèrent à Bône les 12 et 13, et allèrent bivouaquer sur le champ de manœuvre. Le 96e forma, avec le 7e Bataillon de Chasseurs, les 40e et 141e de Ligne, des détachements de cavalerie, d'artillerie et des services accessoires, une brigade placée sous les ordres du général Vincendon.

Cette brigade quitta Bône en deux échelons, les 14 et 15, pour se rendre à Roum-el-Souk, point de concentration choisi sur la frontière tunisienne pour la division du Nord. Le 96e forma avec le 40e le 2e échelon ; le 15, il bivouaqua à Zérizer près de Morris (20 kilom.) ; le 16, au lac des Oiseaux (23 kilom.) ; le 17, à l'oued Guergour (21 kilom.), et arriva le 18 à Roum-el-Souk (20 kilom.)

1881 Cette marche de quatre jours, exécutée sous un soleil brûlant, fut une rude épreuve pour les jeunes soldats de six mois de service qui composaient près des deux cinquièmes des effectifs, et qui n'étaient pas habitués au port du chargement de campagne.

Les 20 et 21, la brigade Vincendon se transporta en deux échelons à El-Aïoun, poste situé à une dizaine de kilomètres au nord-est, et y campa en carré, le bataillon de chasseurs ou un régiment formant chaque face et gardé en avant par une compagnie de grand'garde. Dès le 22 au soir, la pluie se mit à tomber et la température en fut très sensiblement rafraîchie; les pluies allaient persister pendant plus d'un mois et rendre les opérations encore plus pénibles, dans un pays déjà difficile et privé de voies de communications.

Ce même jour 22, arriva à El-Aïoun le général Delebecque, commandant la division du Nord qui comprenait trois brigades échelonnées le long de la frontière et prêtes à envahir le territoire tunisien : à gauche, la brigade Ritter était à Oum-Teboul; au centre, la brigade Vincendon occupait El-Aïoun ; à droite, la brigade Galand, à Aïn-Smaïn.

Le mauvais temps retarda de deux jours l'ouverture des hostilités.

Combat du Djebel Oum-Sekkek (26 avril). — Enfin l'ordre est donné à toutes les troupes de franchir la frontière le 26 au matin. Des bandes de Khroumirs ont été aperçues sur les crêtes opposées à nos campements, principalement dans la direction du col de Babouch. Tandis que notre flotte bombardera Tabarka, que la brigade Ritter s'emparera des hauteurs du Baba-Brik, les brigades Vincendon et Galland iront occuper les plateaux de la chaine du Djebel-Oum-Sekkek.

La brigade Vincendon lève le camp à 3 heures du matin; deux compagnies du 96e, la 4e du 1er et la 4e du 2e bataillon, sont lais-

1881 sées pour garder le poste d'El-Aïoun et pour assurer les communications. Le général forme deux colonnes qui s'avancent vers l'est sur le col de Fedj-Kahla et sur la haute vallée de l'oued Djenane. Les six compagnies du 96e font partie de la colonne de gauche, qui est placée sous les ordres du colonel Lourde, et qui est formée des 96e et 141e de Ligne, avec une section du génie, une section d'artillerie et un détachement d'ambulance. Cette colonne s'avance dans l'ordre de marche sur les pentes glissantes qui descendent au-dessous d'El-Aïoun, franchit deux petits cours d'eau grossis par les pluies, et remonte à travers les broussailles et les chênes-lièges sur le versant occidental d'une chaine de hauteurs qui borde à l'ouest la vallée de l'Oued-Djenane. Le 1er bataillon du 96e, qui forme l'avant-garde, arrive sur le plateau et attend que la colonne de droite soit parvenue à sa hauteur. Le sol est rocailleux et coupé de ravins à chaque pas ; il n'existe que de mauvais sentiers, et les hommes chargés cheminent avec peine.

Vers 7 heures, la fusillade se fait entendre à notre droite : c'est la colonne Galland qui est aux prises avec des bandes nombreuses de Khroumirs ; à notre gauche, on entend la canonnade de notre flotte sur Tabarka.

Le 1er bataillon, qui a appuyé à droite pour contourner les sources nombreuses de l'Oued-Djenane, formant autant de ravins infranchissables, gravit les pentes boisées du Djebel-Oum-Sekkek ; il arrive vers 9 heures et demie, après une marche pénible, à hauteur d'une énorme roche appelée Hadjar-M'nkoura, et prend position sur le plateau où arrive successivement le reste de la colonne. Au-dessous de ce rocher s'étendent deux vallons encaissés et très boisés, et qui sont opposés par le sommet : au fond de l'un d'eux coule l'Oued-Dzelma vers le sud ; dans l'autre, qui s'ouvre vers le nord, coule l'Oued-El-Melah ; quelques groupes de Khroumirs occupent ces ravins, où ils se dissimulent

1881 aisément, et ouvrent la fusillade sur nos compagnies déployées au bord du plateau. Le sergent Micoud, de la 2e du 2, reçoit une balle dans le genou.

Mais le feu se ralentit bientôt : une compagnie et demie reste déployée et les autres font le café. Vers une heure de l'après-midi, une section du 96e est envoyée au fond de la vallée pour appuyer les cavaliers du goum qui font une exploration ; cette reconnaissance essuie pendant quelques instants le tir des troupes de notre colonne de droite, placées à un kilomètre de là, et qui ont pris nos goumiers pour des Khroumirs ; personne, heureusement, n'est atteint.

Vers 3 heures, le colonel Lourde reçoit l'ordre d'escorter notre convoi jusqu'au Kef-Cheraga, où la brigade doit camper le soir ; il part à 4 heures avec le 96e et le 40e, et arrive une heure après à destination. Toute la brigade bivouaque autour du rocher sur un plateau couvert de bruyères, et chaque face du carré se garde par des sections détachées en avant ou par des petits postes de quatre hommes.

Cette journée n'avait coûté à la brigade que 3 tués et 12 blessés.

Affaire du Djebel-Daraoui (29 avril). — Le général Vincendon fait pousser, le 29, une reconnaissance par les deux bataillons du 96e et les deux bataillons du 141e, sous les ordres du colonel Lourde, sur le Djebel-Daraoui, chaîne de montagnes à flancs difficiles et couverts de broussailles, qui sépare l'Oued-Djenane de l'Oued-Daraoui. Les hommes ont laissé leurs tentes dressées au camp de Kef-Cheraga et partent sans havre-sac.

Le 96e, qui ouvre la marche, chemine pendant quelque temps vers le nord sur les plateaux du Djebel-Oum-Sekkek et s'arrête près du Kef-Celah, à deux ou trois kilomètres du camp. On aperçoit sur le versant occidental du Djebel-Daraoui des groupes de Khroumirs qui ne tardent pas à engager le feu avec nos flan-

1881 queurs ; deux compagnies sont déployées au bord du plateau, et la section d'artillerie qui accompagne la colonne envoie dans les bois quelques obus qui ne laissent pas de jeter un certain trouble dans les groupes ennemis.

Le colonel Lourde donne alors aux commandants Aubron et Fondreton l'ordre d'enlever, chacun avec son bataillon, deux pitons du Djebel-Daraoui sur lesquels les Arabes paraissent s'être groupés. Chaque chef de bataillon déploie aussitôt une compagnie en première ligne, on descend à travers bois jusqu'aux bords de l'Oued-Djenane, et nos tirailleurs gravissent les pentes broussailleuses du Djebel-Daraoui. Le 1er bataillon qui chemine à gauche, la 2e compagnie en tête, enlève le piton qui lui sert d'objectif. Celui de droite est enlevé avec un peu plus de difficultés par la 1re compagnie du 2e bataillon, qui a trouvé devant elle un terrain plus difficile ; le sergent **Redortier**, de cette compagnie, arrive bientôt au piton avec sa demi-section ; ce sous-officier est tué presque à bout portant par un des nombreux Khroumirs qui se défilent derrière les blocs de grès surmontant l'arête de cette chaîne montagneuse ; ses hommes escaladent ce mur de rochers, et, en arrivant sur le faîte, voient fuir à toutes jambes devant eux l'ennemi qui disparaît derrière un rideau de chênes-lièges ; quelques coups de fusil sont encore échangés.

Pendant ce temps les autres compagnies gravissent les pentes et viennent se reformer sur les petits plateaux qui s'étendent sur le Djebel-Daraoui. La reconnaissance se dirige alors vers le sud et rentre au camp vers cinq heures du soir.

Le 3 mai, la brigade Vincendon quitte son camp de Kef-Cheraga et, passant près d'El-Aïoun où elle rallie les deux compagnies laissées à la garde de ce poste, elle se porte à une lieue de Roum-el-Souk, à Djebabra, où le général Delebecque réunit la division du Nord.

Le 5, toute la division se transporte au Bled-el-Mâna, où elle

1881 reçoit pendant deux jours une pluie torrentielle qui détrempe le sol et empêche toute opération. Le 8, le colonel Lourde pousse une reconnaissance avec le 2ᵉ bataillon dans la direction du marabout de Sidi-Abdallah-ben-Djemel, lieu de pèlerinage très vénéré dans la contrée et qui semble être le centre de résistance des Khroumirs ; mais l'ennemi fuit à notre approche et la reconnaissance rentre au camp à 4 heures du soir, sous une pluie battante, ramenant quelques têtes de bétail qu'on a capturées.

La division séjourna au camp d'El-Mâna encore pendant les journées du 9 et du 10. Plusieurs tribus rebelles, entre autres les Beni-Mazzen et les Selloul, avaient fait leur soumission ; il restait encore à réduire les Khroumirs, les Meknas, les Nefzas, etc.

Le 11, la division leva le camp : la brigade Vincendon, qui partit la première à cinq heures du matin, se transporta à Sidi-Abdallah par un sentier difficile et campa au milieu des tombes qui entourent le marabout ; le mauvais temps obligea à rester en position le 12.

Le 13, la brigade Vincendon alla établir son camp au col d'Aïn-Draham, à quelques kilomètres au nord ; quelques coups de feu furent échangés dans cette journée avec des tirailleurs ennemis, et le soldat **Portalier**, du 96ᵉ, fut tué.

Les jours suivants, les brigades Vincendon et Cailliot (ex-Ritter) continuent leur marche en avant, à travers le pays coupé et difficile des Khroumirs ; le 14, la brigade Vincendon campe au col des Vents. Le 15, le colonel Lourde pousse une reconnaissance dans la direction de Ben-Metir, avec les deux bataillons du 96ᵉ, et rentre au camp le soir même. Le lendemain toute la brigade se porte du col des Vents au plateau des Atatfa, où les régiments bivouaquent en échelons à quelque distance les uns des autres. On apprend ce jour-là la signature du traité du Bardo, entre le général Bréart et le bey de Tunis.

Le mauvais temps oblige les troupes à rester au repos pendant

1881 les journées du 17 et du 18. Le 19, la brigade Vincendon pousse vers le nord jusqu'à Ouldj-Souk, à l'exception du 96e qui reçoit l'ordre de rester pour garder le plateau des Atatfa et maintenir les communications entre Aïn-Draham, où est la brigade Galland, et les brigades Vincendon et Cailliot. Pendant quatre jours, le régiment reste dans cette position intermédiaire, fournissant des compagnies d'escorte aux convois dirigés d'Aïn-Draham sur Ouldj-Souk ou sur El-Guemaïr, et inversement.

Séjour à Aïn-Draham. — Le 23, le 96e se rend dans la matinée à Aïn-Draham, où il a reçu l'ordre de relever la brigade Galland et de garder un approvisionnement de vivres qu'on y a constitué depuis quelques jours. Le colonel Lourde, qui a sous ses ordres, outre le régiment, une section d'artillerie et un détachement de spahis, prend le commandement du camp retranché, après le départ de la brigade Galland, et fait camper son régiment en carré autour du magasin ou *biscuit-ville*. Le 96e reste là pendant trois semaines fournissant des détachements d'escorte pour les convois et de nombreuses corvées au génie, pour ouvrir, à travers les forêts et les rochers, un chemin qui doit relier Aïn-Draham à El-Aïoun par le col de Babouch.

Rapatriement de l'état-major et du 1er bataillon. — Le 16 juin, on apprend que la plupart des régiments qui ont fait partie du corps expéditionnaire vont rapatrier leur état-major et un bataillon, tandis que l'autre sera maintenu au corps d'occupation de la Tunisie. Le 2e bataillon du 96e, désigné par le tour de détachement pour rester, passe aussitôt au 1er bataillon ses malingres et ses hommes libérables avant la fin de l'année, et reçoit en échange un certain nombre d'hommes valides qui complètent son effectif à 600 hommes.

Le 18, l'état-major et le 1er bataillon se mettent en route pour·

1881 Tabarka où ils doivent embarquer ; ce détachement, qui comprend 17 officiers et 352 hommes, attend pendant une semaine au camp de Ksar-Toutia, où il a à supporter une chaleur torride de 42° centigrades à l'ombre. Enfin, le 25 au soir, il gagne le port de Tabarka et embarque le lendemain matin sur le transport *la Sarthe*, qui lève l'ancre vers 10 heures et arrive le 28, dans la soirée, dans le port de Marseille, après une bonne traversée.

Le 1er bataillon débarque le 29 juin au matin, et part en chemin de fer à 9 heures et demie. Arrivé le soir à 5 heures et demie à Montélimar, il trouve les rues pavoisées pour la circonstance et reçoit de la population les ovations les plus sympathiques après cette absence de deux mois et demi.

LE 2e BATAILLON AU CORPS D'OCCUPATION DE TUNISIE

18 juin 1881 - 24 février 1883

Le 2e bataillon, comprenant 14 officiers et 651 hommes présents sous les armes, partit lui aussi d'Aïn-Draham le 18 juin et se rendit à Ghardimaou, tête de ligne du chemin de fer de Tunis. Il resta dans ce poste pendant un an, et assura par des patrouilles le service d'ordre sur la ligne ferrée ; il fournit même quelques détachements pour garder les gares de Souk-el-Arba, de l'Oued-Meliz et de Sidi-Meskine, et dut pendant un certain temps faire escorter chaque train par un peloton en armes.

Le 30 septembre, le commandant Chevillard remplaça le commandant Fondreton admis à la retraite.

1882 La pacification de la région paraissant complète, on supprima, le 15 février, les escortes des trains, et les postes des gares de l'Oued-Meliz et de Sidi-Meskine furent réduits.

1882 Le 17 juin, le bataillon reçut l'ordre de se rendre à Tabarka pour y tenir garnison, et le commandant Chevillard prit le commandement supérieur de ce poste et du cercle-annexe qui en dépendait.

Vers le milieu de novembre, le 2e bataillon se transporta à Medjez-el-Bab en deux échelons; il détacha une compagnie à Bordj-Messaoudi.

1883 Le 13 janvier, le commandant Delmas de Grammont remplaça à la tête du bataillon le commandant Chevillard parti en retraite. Quelques jours plus tard, le bataillon reçut l'ordre de se rendre à la Goulette pour être rapatrié; parti de Medjez-el-Bab le 20 février, il arrivait à la Goulette le 23, embarquait le lendemain, descendait à Marseille le 26, et était le 28 à Romans où il rejoignit le dépôt du régiment. Comme il n'avait pas reçu de recrues en remplacement des hommes libérés ou passés dans les compagnies mixtes, il ne comptait, à son départ de la Goulette, que 9 officiers et 267 hommes présents sous les armes; la composition du cadre d'officiers était la suivante :

Chef de bataillon : Delmas de Grammont; | Capitaine adjudant-major : Guillaume.

1re compagnie		Berthrand,	capitaine;	A... ...,	lieutenant;	Piot,	sous-lieutenant.
2e	—	A...,	—	Renard,	—	Patras,	—
3e	—	A...,	—	Grisostomi,	—	A...,	—
4e	—	Merlin,	—	Defagne,	—	A...,	—

1881 Le 96e régiment a l'intérieur (1er juillet 1881-1er janvier 1892). — Après le départ du colonel Lourde et des deux premiers bataillons pour la Tunisie, le lieutenant-colonel Prévôt

1881 avait pris à Montélimar le commandement de la portion centrale du corps, composée des 3e et 4e bataillons et du dépôt ; nommé colonel du 62e de Ligne par décret du 9 avril, il fut remplacé par le lieutenant-colonel Verchère-Carré.

1882 A la suite des manœuvres d'automne, qui se firent du 7 au 16 septembre, entre Montélimar et Orange, le régiment se rendit à Lyon où les 1er, 3e et 4e bataillons tinrent garnison ; le dépôt fut envoyé à Romans.

1884 Le 12 avril, les sergents **Bret** et **Sangla**, en garnison dans cette dernière ville, se distinguèrent d'une façon particulière en se précipitant dans l'Isère pour porter secours à un vieillard ; cet acte de dévouement valut au premier une médaille d'argent de 2e classe, et au second une mention honorable.

1885 Le 10 juin, le tambour **Peythieu**, en garnison à Romans, se précipita à la poursuite d'un meurtrier encore armé du couteau avec lequel il venait de frapper mortellement un de ses voisins, et fut assez heureux pour l'arrêter ; il reçut en récompense une médaille d'argent de 2e classe.

Vers le milieu d'octobre, le régiment quitta Lyon et Romans pour aller tenir garnison à Gap, et détacha à Briançon un bataillon qui devait être relevé chaque année.

1886 Le colonel Lourde-Laplace fut promu général de brigade par décret du 2 février, et remplacé au corps par le colonel Letellier, récemment rentré du Tonkin. Le nouveau colonel ne resta que peu de temps à la tête du régiment : nommé au commandement du 2e Régiment Étranger, il eut pour successeur le colonel Jayet, qui prit le 20 avril possession de son commandement.

Le 14 juillet, la compagnie Grille (1re du 3) fut détachée à Baurières, dans la Drôme, pour réprimer des troubles survenus entre ouvriers français et ouvriers piémontais employés au percement du tunnel du col de Cabre ; la présence des troupes

1886 suffit pour ramener le calme, et la compagnie rentra à Gap au bout de quelques jours.

Dans les premiers jours de novembre, à la suite d'une crue subite du torrent de Bonne, il y eut à Gap des inondations qui auraient causé dans la ville d'immenses dégâts sans l'intervention du régiment qui, aidé d'une compagnie du génie envoyée de Grenoble, travailla pendant plusieurs jours et plusieurs nuits à combattre le fléau ; la conduite du 96e lui valut une lettre d'éloges du ministre de la guerre ; parmi les militaires qui se distinguèrent par leur zèle, il faut citer le capitaine **Nocete**.

1887 Une loi du 25 juillet, portant création de 18 régiments régionaux, supprimait les compagnies de dépôt et ne maintenait du 4e bataillon que le cadre, sans adjudant-major ni sous-lieutenants. Le 3e bataillon du 96e, qui était à ce moment-là détaché à Briançon, concourut, à la date du 1er octobre, à la formation du 158e de Ligne. Le 4e bataillon prit alors le no 3, les deux compagnies de dépôt furent supprimées, et un cadre complémentaire (4e bataillon) fut constitué avec les officiers provenant de ces deux compagnies ou bien encore avec des officiers venus d'autres corps.

A la suite de ces changements, le régiment reçut l'ordre de détacher deux compagnies avec un chef de bataillon dans la place de Mont-Dauphin ; les compagnies y furent relevées tous les six mois et le chef de bataillon tous les ans.

1889 Une compagnie fut détachée à Embrun, du 10 juin au 17 septembre, pour assurer le service de garde à la maison centrale, pendant l'absence du bataillon de chasseurs qui exécutait dans les Alpes ses manœuvres et ses cantonnements.

1890 Une autre compagnie fut de nouveau envoyée à Embrun, dans les mêmes conditions que l'année précédente.

Après un séjour de cinq années dans les Hautes-Alpes, le 96e a obtenu de venir tenir garnison à Lyon, à la suite des manœuvres

1890 d'automne exécutées dans la Drôme. Les deux premiers bataillons occupent depuis le 20 septembre les casernes du Fort-Lamothe et de Villeurbanne, et le 3e bataillon et la portion centrale sont à Bourgoin, où se trouvent les magasins de mobilisation du corps.

1891 En vertu d'une loi en date du 26 mars, les sous-lieutenants d'infanterie sont, comme ceux des armes spéciales, promus lieutenants après deux années d'exercice dans leur grade; cette loi, qui a été exécutée par séries échelonnées, a reçu son entière application sans entraîner de mutations d'un corps à l'autre, et chaque compagnie possède actuellement comme officiers : un capitaine, un lieutenant de 1re classe, et un lieutenant de 2e classe ou un sous-lieutenant; les quatre plus jeunes lieutenants sont affectés au cadre complémentaire.

Le lieutenant-colonel Martin, J.-E., du 19e de Ligne, nommé colonel du 96e par décret du 13 juillet, en remplacement du colonel Jayet atteint par la limite d'âge, a pris possession de son nouveau commandement à la date du 24 septembre.

CONCLUSION

Nous terminons là notre travail, que nous soumettons à nos chefs et à nos camarades, avec toutes ses imperfections et toutes ses lacunes.

La série des faits glorieux que nous nous sommes, de notre mieux, efforcé de retracer, n'est pas close, nous en sommes convaincu. Le livre n'est que provisoirement fermé, et nous osons espérer qu'une main plus autorisée que la nôtre le rouvrira dans un avenir prochain pour y ajouter des pages non moins glorieuses.

APPENDICES



APPENDICE A

—

L'ANCIEN 96ᵉ

1° OFFICIERS TUÉS OU BLESSÉS

---

19 juin 1796 : Combat d'**Uckerath** ; *Blessé* : Bettancourt, capitaine.

---

9 juin 1800 : Bataille de **Montebello** ; *Blessé* : Merle, capitaine.

---

14 juin 1800 : Bataille de **Marengo**

Tués :		Perregol,	capitaine	Buisson,	sous-lieutenant
Le Dentu, capitaine.		Reboul,	id.	Cadot,	id.
Villé, sous-lieutenant.		Beck,	lieutenant	Chaal,	id.
Blessés :		Callier,	id.	Cherchin,	id.
Faravel, chef de bataillon.		Detaille,	id.	Étienne,	id.
Lebrigot,	id.	Duchâteau,	id.	Foucques,	id.
Vandermaëlen, cap. adj.-m.		Faivre,	id.	Guilbert,	id.
Arnoux,	capitaine	Gillabert,	id.	Hourdou,	id.
Beauvé,	id.	Lavkink,	id.	Lacour,	id.
Bettancourt,	id.	Léocerre,	id.	Lambert,	id.
Duclos,	id.	Roussel,	id.	Pascalis,	id.
Juliard,	id.	Blanc,	sous-lieutenant	Tellier,	id.
Mougey,	id.	Bouillier,	id.	Thomé,	id.

---

25 décembre 1800 : Passage du **Mincio** et bataille de **Pozzolo**

Blessés : Duclos, capitaine ; Langlois, lieutenant.

---

11 octobre 1805 : Combat d'**Albeck**

Blessés : Buisson, lieutenant — Gérard, lieutenant — Leroy, sous-lieutenant.

---

17 octobre 1806 : Combat de **Halle**

Tués : Mougey, capitaine; Berbigié, sous-lieut.; Mian, id.

Blessés : Moulin, chef de bat.; Bourgeois, sous-lieut.

---

16 février 1807 : Combat d'**Ostrolenka**. — (Cie d'élite du 3me bataillon).

Blessé : Chauvet, lieutenant

---

26 février 1807 : Prise de **Braunsberg**

Blessés : Langlois, lieutenant ; Lostanges, sous-lieutenant

---

14 juin 1807 : Bataille de **Friedland**

Tué : Bertrand, sous lieutenant

Blessés : Bigot, capitaine; Chauvet, id.; Lostanges, sous-lieut.

---

10 et 11 novembre 1808 : Bataille d'**Espinosa**

Blessé : Legros, sous-lieutenant.

---

30 novembre 1808 : Bataille de **Somo-Sierra**

Blessés : Calès, colonel ; Vandermaëzen, capitaine adj. maj. ; Duclos, capitaine.

---

22 mai 1809 : Bataille d'**Essling** (4me bataillon)

Tués :
Deherme, lieutenant
Delatouche, id.

Blessés :
Beaurepaire, capitaine
Carry, id.
Renault, capitaine
Dupuy, lieutenant
Depierre, sous-lieutenant.

---

5 et 6 juillet 1809 : Bataille de **Wagram** (4me bataillon)

Tués :
Goulley, capitaine,
Mort de ses blessures.
Joly, sous-lieutenant.

Blessés :
Jouan, chef de bataillon.
Chazal, capitaine.
Dupuis, id.
Isselin, lieutenant
Laurens, id.
Estève, sous-lieutenant.

---

27 et 28 juillet 1809 : Bataille de **Talaveyra de la Reyna**

Tués:	*Blessés :*	Marbaud, lieutenant
Godefroy, chef de bataillon.	Calès, colonel	Naigeon, id.
Gourdon, capitaine	Loyard, chef de bataillon.	Sarrette, id.
Raymont, id.	Bouillier, capitaine.	Besançon, sous-lieutenant
Morts de leurs blessures :	Imbert, id.	Borlique, id.
Renneson, capitaine ad-maj.	Prébois, id.	Levesque, id.
Desorangers, capitaine	Desguillon, lieutenant	Lostanges, id.
Granger, lieutenant.	Hourdou, id.	Olivier, id.
—	Jacob, id.	Saint-Hilaire, id.

5 février 1810 — 25 août 1812 : Blocus de **Cadix**

Disparu	*Blessé :*
Le 1er juillet 1811 : Bichebois, lieutenant	Le 6 juin et le 9 sept. 1811 : Angelet sous-lieutenant.

13 décembre 1810 : Combat d'**Iadraque** (Compagnies de fusiliers du 3me bataillon).

Blessé : Clausse, lieutenant.

5 mars 1811 : Bataille de **Chiclana**

Tués	*Blessés :*	Brucine, s.-l. 1er porte-aigle
Maingarnaud, colonel.	Just, lieutenant	Wilhelm, sous-lieutenant
Daroz, capitaine	Thiebret, id.	Belain, chirurgien aide-maj.

2 février 1812 : Affaire de la **Publacion**

Blessé : Noel, capitaine

1er juin 1812 : Combat de **Bornos**

Tué :	*Blessés :*	Carlin, lieutenant
Colletier, sous-lieutenant	Clavel, colonel	Just, id.

17 novembre 1812 : Combat de **San-Muños**

Blessé : Fleury, lieutenant.

Mars 1813 — janvier 1814 : Défense de Stettin

Blessé le 15 avril : LAURENT, lieutenant

---

3 mai 1813 : Combat d'Armiñon (cadre du 2me bataillon)

Blessé : NOËL, capitaine

---

21 juin 1813 : Bataille de Vittoria

Tué :	*Mort de ses blessures :*	*Blessés :*
MAIGRET, capitaine	REY, sous-lieutenant	CLAVEL, colonel
—	—	THION, sous-lieutenant

---

29 et 30 août 1813 : Combat de Kulm (2e et 3e bataillons)

Tués :	*Blessés :*
HUGUET, capitaine	GIRARD, lieutenant
ROLLIN, sous-lieutenant	VIEL, id.

---

15 septembre 1813 : Combat de Peterswalde (2e et 3e bataillons)

Tués :	*Blessé :*
DESGUILLON, lieutenant	MÉNARD, sous-lieutenant
CARTIER, sous-lieutenant	—

---

10 octobre — 11 novembre 1813 : Défense de Dresde (3e bataillon)

Tué à la sortie du 17 octobre : BOURDIN, capitaine

---

16 octobre 1813 : Bataille de Leipzig (2e bataillon)

Blessés :		
	ISSELIN, capitaine	GOUÉ, sous-lieutenant
DÉMÉTIVIER, capitaine	DAVID, lieutenant	MALGRAS, id.
DUPUIS, id.	LEFORT, id.	—

---

13 décembre 1813 : Bataille de Saint-Pierre d'Irube

Tués :	*Blessés :*	
		BERTIN, sous-lieutenant
PILLOY, capitaine	JUST, capitaine	LEGRAIN, id.
BIGAULT, lieutenant	ANGELET, lieutenant	—

---

20 février 1814 : Combat de **Sauveterre**

Blessés : Duplessis, capitaine ; Bruyer, lieutenant

Mi-janvier — fin mars 1814 : Défense de **Thionville** (5e bataillon)

Blessés : le 22 mars : Démétivier, capitaine ; Brisset, lieutenant

---

16 juin 1815 : Bataille de **Ligny**

Tués :
Delannoy, capitaine
Grand, sous-lieutenant
Vistoó, id.

---

20 juin 1815 : Combat du **Boquet**

Tués : Ozenne, capitaine ; Fauville, sous-lieutenant

II° ÉTATS DE SERVICES DES COLONELS

NASSAU ET LE PREMIER 96°

COLONELS PROPRIÉTAIRES

1° Prince de Nassau-Saarbrück, Guillaume, Henri (1er novembre 1745-20 mars 1758). — Né le 6 mars 1718; mestre-de-camp lieutenant du Régiment Royal de cavalerie allemande par commission du 19 juillet 1737; brigadier par brevet du 1er mai 1742; maréchal-de-camp le 2 mai 1744; leva un régiment de cavalerie allemande de son nom par commission du 16 octobre 1744; leva un régiment d'infanterie allemande pour son fils par ordonnance du 1er novembre 1745, et obtint un brevet qui lui permettait de le commander jusqu'à ce que son fils fût en âge. Lieutenant-général des armées du roi le 1er janvier 1748.

Campagnes : Employé à l'armée de Flandre en 1744, fit les sièges de Menin, d'Ypres et de Furnes. Passé la même année en Alsace, se trouva à l'affaire d'Auguenum et au siège de Fribourg. — Employé à l'armée du bas Rhin en 1745, commanda à Saint-Jean-de-Saarbrück. Servit à l'armée du prince de Conti en 1746 et assista aux sièges de Mons, de Charleroi et de Namur et à la bataille de Rocoux. — Employé à l'armée d'Allemagne en 1757, combattit à Hastenbeck.

Décorations : Chevalier de Saint-Hubert du Palatinat du Rhin.

2° Prince de Nassau-Saarbrück, Louis (20 mars 1758-1er janvier 1791). — Était encore enfant lorsque son père acheta pour lui la charge de colonel-propriétaire du Régiment de Nassau le 1er nombre 1745. Était déjà capitaine dans le régiment de Nassau-Cavalerie depuis le 1er mars de la même année. Devint définitivement colonel-propriétaire de Nassau le 20 mars 1758. — Brigadier, le 24 mars 1769. — Maréchal-de-camp, le 16 octobre 1771. — Lieutenant-général, le 1er janvier 1784.

A obtenu en 1791 une pension de 15.028 francs pour le dédommager de sa charge.

Décorations : Décoré de l'ordre du Mérite Militaire.

COLONELS COMMANDANTS

1° Baron de GLAUBITZ, Christian (1er novembre 1745-18 janvier 1760) — Né le 13 décembre 1711. Enseigne au régiment d'Alsace en mars 1720; y fut promu lieutenant, puis capitaine réformé le 28 mai 1733, et aide-major le 1er avril 1734. Obtint une compagnie le 3 février 1735; devint commandant d'un bataillon le 1er avril 1744. Nommé colonel du régiment de Nassau le 1er novembre 1745. Brigadier le 10 mai 1748 et maréchal-de-camp le 13 mai 1757, il conserva le commandement du régiment jusqu'au 18 janvier 1760. Créé lieutenant-général le 25 juillet 1762, il mourut en 1767.

Campagnes : Servit au siège de Kell en 1733, et à celui de Philipsbourg en 1734; se trouva à l'affaire de Clausen en 1735, au siège et à la prise de Prague en 1741, à l'affaire de Sahay, au ravitaillement de Frowenburg, et fut fait prisonnier à la reddition de cette place. Assista au siège de Maëstricht en 1748, aux batailles de Bergen et de Minden en 1759. Fait prisonnier en 1760, il fut échangé en 1762.

Décorations : Chevalier du Mérite Militaire le 13 novembre 1759.

2° Baron de ZUCKMANTEL, François, Antoine, Pacifique (18 janvier 1760-10 janvier 1763). — Lieutenant en 2e au régiment de Picardie (infanterie) le 1er janvier 1734; lieutenant en 1er le 30 avril 1734; capitaine le 6 juin 1741; lieutenant-colonel le 26 janvier 1746; colonel réformé à la suite du régiment d'Alsace le 15 avril 1747. Nommé ministre plénipotentiaire du roi auprès de l'électeur palatin en juin 1753. Promu brigadier le 10 février 1759, il fut désigné comme colonel-commandant du régiment d'infanterie allemande de Saint-Germain le 20 avril 1759, et prit le commandement du régiment de Nassau après l'incorporation de Saint-Germain le 18 janvier 1760. Nommé maréchal-de-camp le 25 juillet 1762; se démit de sa charge de colonel de Nassau. Envoyé comme ministre plénipotentiaire du roi auprès de

l'électeur de Saxe en novembre 1763; fut ensuite ambassadeur en Portugal. Etait l'un des directeurs de la noblesse immatriculée de la Basse-Alsace. Mort en 1779.

Campagnes : Servit à l'armée d'Italie et assista, en 1734, aux sièges de Tortone, de Novarre et de Serravalle, à l'attaque de Colorno, aux batailles de Parme et de Guastalla et au siège de Mirandole; en 1735, aux sièges de Reggio, de Revéré et de Gonzague. Employé à l'armée de Bavière de mars 1742 à juillet 1743, il se trouva au ravitaillement d'Egra. A l'armée du Rhin, de 1744 à 1748, il assista à la reprise de Wissembourg, à l'attaque de Suffelsheim et au siège de Fribourg, en 1744; aux sièges de Dendermonde et d'Ath, en 1745; au siège de Namur et à la bataille de Rocoux, en 1746; à la bataille de Lawfeldt, en 1747; au siège de Maëstricht, en 1748. Pendant la guerre de Sept Ans, il prit part à la bataille de Minden en 1759, se distingua à la tête de Nassau dans la défense de Ziegenhayn, en mars 1761, et se trouva à la défense de Cassel, dont il signa la capitulation, le 1er novembre 1762.

3° Baron de Falkenhayn, Charles, Gustave (10 janvier 1763-10 septembre 1769). — Né à Strasbourg le 14 juillet 1724. Enseigne au régiment de Royal-Suédois le 16 février 1742; lieutenant le 11 juillet 1743. Major au régiment de Royal-Pologne, le 1er décembre 1747, il eut rang de colonel le 30 novembre 1754. Colonel-commandant du régiment de Royal-Bavière, le 18 janvier 1760, et brigadier le 25 juillet 1762, il fut nommé colonel-commandant du régiment de Nassau le 10 janvier 1763. Maréchal-de-camp le 3 janvier 1770 et lieutenant-général non classé le 11 novembre 1782, il prit rang dans ce dernier grade le 1er janvier 1784. Chef de la 2e division d'Alsace le 1er avril 1788, il émigra le 15 février 1793.

Campagnes : A été employé en Allemagne de 1757 à 1762. Commanda les 8 bataillons envoyés à Minorque le 3 septembre 1781.

Décorations : Commandeur du Mérite Militaire le 17 avril 1772. — Grand'Croix surnuméraire du même ordre le 22 mars 1782, à l'occasion de la prise du fort Saint-Philippe de Mahon.

4° Baron de Flachslanden, Jean, François, Henri (10 septembre 1769-18 avril 1776). — Né à Saverne, le 20 juin 1734. Capitaine au régi-

ment de Royal-Allemand (cavalerie), le 23 octobre 1756; eut rang de mestre-de-camp le 13 avril 1761; colonel attaché à l'infanterie le 25 février 1765. Colonel-commandant du régiment de Nassau le 10 septembre 1769. Brigadier d'infanterie le 3 janvier 1770. Colonel-commandant du régiment de Bouillon (infanterie) le 18 avril 1776; maréchal-de-camp le 1er mars 1780. Commandant une brigade dans la 1re division d'Alsace, le 1er avril 1788. Commandant en second en Alsace le 24 juillet 1788. Député des baillages de Colmar et de Schlestadt aux Etats-Généraux le 5 mai 1789, il émigra en 1791. Mort à Blankenburg en 1796.

Campagnes : Employé en Allemagne de 1757 à 1762.

Décorations : Chevalier de l'ordre de Saint-Louis, le 12 novembre 1770.

5e Comte de CHAMISSO, François, Ulrich (18 avril 1776-15 avril 1780). — Né à Ville-sur-Yron (baillage de Briey, en Lorraine) le 24 juillet 1731. Cadet-gentilhomme du roi de Pologne en 1739; enseigne au service palatin en 1746. Capitaine dans le régiment de Saint-Germain le 1er août 1747 ; eut rang de colonel le 22 décembre 1757. Incorporé dans le régiment de Nassau le 18 janvier 1760, il quitta sa compagnie et fut conservé dans son grade de colonel avec 3000 livres le 11 août 1764. Brigadier le 22 janvier 1769. Colonel-commandant du régiment de Nassau le 18 avril 1776. Nommé maréchal-de-camp le 1er mars 1780.

Décorations : Chevalier de Saint-Louis.

6e Baron de REINACH, Jacques, Benoît (15 avril 1780-1er janvier 1784). — Né en 1726. Capitaine en 2e au régiment de Nassau le 1er novembre 1745; capitaine-commandant le 1er août 1747 ; capitaine de grenadiers le 1er janvier 1761. Lieutenant-colonel du régiment d'Alsace le 28 avril 1763; eut rang de colonel le 20 avril 1768; colonel-commandant le 3 janvier 1770; colonel en 2e le 18 avril 1776 : brigadier le 1er mars 1780. Colonel commandant du régiment de Nassau le 15 avril 1780. Maréchal-de-camp le 1er janvier 1784.

Décorations : Chevalier de Malte.

7° Comte d'Hamilton, Hugues (1er janvier 1784 - 21 octobre 1791).— Né à Stokolm (Suède) en 1752. Sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Bavière le 10 septembre 1769; eut rang de sous-lieutenant, sans appointements, dans le régiment Schomberg-Dragons le 17 juin 1770: eut rang de capitaine le 4 août 1771; mestre-de-camp en 2e du régiment de Royal-Suédois le 28 avril 1778. Mestre-de-camp commandant le régiment de Nassau le 1er janvier 1784; conserva le commandement du régiment devenu le 96e de Ligne. A abandonné le service le 21 octobre 1791.

Nota. — Avait obtenu une pension de 3000 livres en 1782, en considération de la distinction de ses services à Gibraltar.

Décorations : Chevalier du Mérite Militaire.

8° De Haack, Frédéric, Charles (21 octobre-23 novembre 1791). — Né à Luppé le 14 mars 1744. Sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Deux-Ponts le 13 octobre 1760; lieutenant le 29 février 1768; sous-aide-major le 20 avril 1768; lieutenant à la réorganisation de 1776; capitaine en 2e le 18 octobre 1777; capitaine-commandant le 15 juillet 1784. Nommé major au régiment de la Marck le 17 novembre 1784; lieutenant-colonel le 15 juin 1788. Promu colonel et placé à la tête du 96e Régiment le 21 octobre 1791. Passé avec son grade au 94e Régiment le 23 novembre 1791.

Décorations : A obtenu la croix du Mérite Militaire pour sa belle conduite à Yorck.

9° Baron de Schawembourg, Balthazar (23 novembre 1791 - 7 septembre 1792). Né le 28 juillet 1745. Sous-lieutenant dans le régiment d'Alsace le 1er mars 1764; lieutenant le 1er août 1767; lieutenant de grenadiers le 1er janvier 1768; capitaine en 2e le 2 juin 1777; capitaine-commandant le 25 mai 1781. Major du régiment de Nassau le 24 mars 1785; lieutenant-colonel le 23 décembre 1787. Colonel du 96e Régiment le 23 novembre 1791. Maréchal-de-camp le 7 septembre 1792. Général de division le 8 mars 1793.

Décorations: Chevalier de Saint-Louis le 1er mars 1786.

10° De Rewbell, Henri, Thomas (26 octobre 1792-26 août 1793). — Né à Colmar (Alsace) le 7 mars 1742. Lieutenant dans le bataillon de milices d'Alsace le 1er juin 1760; sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Suédois le 28 mai 1761. Sous-lieutenant de grenadiers le 19 juin 1765; lieutenant le 28 juin 1766; capitaine en 2e le 4 juillet 1777; capitaine-commandant le 31 décembre 1783. Lieutenant-colonel du 96e Régiment le 25 juillet 1791; colonel du même régiment le 26 octobre 1792. Général de brigade le 26 août 1793. Général de division le 7 décembre 1795.

96e DEMI-BRIGADE ET DEUXIÈME 96e

1° Patel, Joseph (15 février 1796-14 février 1797). — Né à Mainville (Moselle), le 29 novembre 1741. Soldat dans le régiment de Touraine (devenu le 33e) le 28 février 1759; grenadier le 26 mars 1762; caporal le 16 mars 1765; sergent le 26 septembre 1765; fourrier le 21 décembre 1766; fourrier de grenadiers le 21 mars 1768; sous-lieutenant de grenadiers le 4 mars 1775; lieutenant en 2e le 12 décembre 1779; lieutenant en 1er le 29 février 1783; eut rang de capitaine le 26 septembre 1788; capitaine en pied de grenadiers le 15 septembre 1791; lieutenant-colonel le 7 octobre 1792. Chef de la 66e Demi-Brigade de bataille le 2 janvier 1795; a conservé le commandement de la demi-brigade devenue le 15 février 1796 la 96e d'Infanterie de Ligne. Général de brigade le 17 février 1797. En non-activité le 23 septembre 1801. Retraité avec une pension de 4000 fr. le 27 août 1803.

Campagnes : En Hanovre, de 1760 à 1762. En Amérique, de 1780 à 1783, s'est trouvé aux sièges de Saint-Christophe et d'Yorck, aux trois combats livrés par M. de Guichen et aux deux livrés par M. de Grasse. De 1792 à 1797, a fait partie des armées de Sambre-et-Meuse, d'Allemagne et de Mayence.

Blessures : Blessé à la bataille de Warburg.

2° Callier, Hubert (14 février 1797-10 septembre 1799). — Né à Luxeuil (Haute-Saône) le 21 mars 1764. Grenadier au régiment de la Marine le 8 juin 1782. Sous-lieutenant au 25e Régiment d'Infanterie le 9 janvier 1791. Adjoint à l'adjudant-commandant Ducomet le 8 no-

vembre 1793. Chef du 4e Bataillon du Var le 20 mars 1794. Chef de bataillon à la 66e Demi-Brigade de bataille le 2 janvier 1795. Chef de bataillon à la 96e de Ligne le 16 février 1796. Nommé provisoirement chef de brigade à la 96e par le général Lefebvre le 14 février 1797; confirmé dans ce grade le 8 janvier 1799. Général de brigade le 10 septembre 1799; commandant à Mayence le 2 décembre 1799. Réformé le 29 septembre 1800. Réintégré dans les cadres et employé dans la 25e division militaire le 14 janvier 1801. Chargé du commandement de l'île d'Elbe le 8 mars 1809. Employé à l'armée de Catalogne le 15 mai 1810. Nommé au commandement de la 28e division militaire le 5 avril 1812; à celui du département de la Vendée le 14 août 1814. Admis à la retraite avec une pension de 4000 francs le 1er août 1816. Nommé au grade honorifique de lieutenant-général le 21 janvier 1818. Avait été fait sous l'Empire baron de Saint-Apolin. Mort à Versailles le 28 juillet 1819.

Campagnes : A fait les guerres de la Révolution, de 1793 à 1800. En Catalogne en 1810 et en 1811.

Décorations : Membre de la Légion d'Honneur le 11 décembre 1803; commandeur du même ordre le 14 juin 1804. — Chevalier de Saint-Louis le 19 juillet 1814.

3e Lepreux, Antoine, François, (7 décembre 1799-5 octobre 1803).— Né à Paris le 26 mars 1760. Soldat au régiment de l'Ile-de-France (colonies) le 18 mai 1778; sous-officier en 1780. Sous-lieutenant attaché au service du génie le 1er mars 1782. Capitaine aide-major au 8e Bataillon de la garde nationale soldée, le 1er septembre 1789. Capitaine au 14e Bataillon d'Infanterie Légère en 1792; lieutenant-colonel chef du dit bataillon en 1793. Chef de brigade au même corps, avec rang d'adjudant-commandant, le 22 avril 1795. Chef de la 1re Demi-Brigade de Ligne le 10 septembre 1799. Chef de la 6e Demi-Brigade de Ligne le 26 septembre 1799. Chef de la 96e Demi-Brigade de Ligne le 7 décembre 1799. Parti du corps le 6 octobre 1803.

Campagnes : S'est trouvé au combat naval devant Madras sur le vaisseau le *Sphinx*; à celui dit de Provedieu, sur le même vaisseau; à terre, à celui de Gondelour et à celui de Trinquemale; au combat naval sur le *Héros*; à la bataille de Gondelour; au combat naval sur l'*Illustre*; à la sortie de Gondelour. A fait la campagne de la Champagne à l'avant-garde où il a défendu le pont de Noyon, près

d'Aulay, pendant sept heures avec deux compagnies. A fait la campagne de Belgique; commandait l'arrière-garde à la bataille de Hondschoote. Commandait l'avant-garde à l'armée du Nord. A l'armée d'Italie en 1800 et 1801.

Blessures : Blessé à l'affaire de Resme, où il eut deux chevaux tués sous lui.

Citations : 1° Bataille de Montebello (9 juin 1800). Le courage, l'intrépidité que déploya le chef de brigade Lepreux, les bonnes dispositions qu'il sut prendre firent remarquer la 96e Demi-Brigade, qui s'enorgueillit d'avoir contribué à décider la victoire.

2° Bataille de Marengo (14 juin 1800). — Il commandait encore à cette bataille la 96e Demi-Brigade. Ce corps, animé par l'exemple de son chef, soutint seul pendant treize heures le feu de l'aile droite ennemie et l'empêcha de faire sa trouée.

4° Harrois, Pierre (5 octobre 1803-14 février 1807). — Né à Ligny (Meuse) le 30 octobre 1774. Engagé volontaire dans le bataillon des éclaireurs de la Meuse le 12 août 1793; nommé lieutenant le 12 septembre 1793. Passé avec son grade dans la 9e Demi-Brigade Légère, où fut versé le bataillon des éclaireurs, en mars 1794. Nommé adjudant-major au corps le 14 avril 1796; capitaine adjudant-major le 22 septembre 1796; chef de bataillon le 26 octobre 1800. Adjudant-commandant le 27 août 1803. Nommé colonel du 96e Régiment le 5 octobre 1803. Général de brigade le 14 février 1807. Général de division le 27 juin 1811; commandant de la 1re division de la Jeune Garde le 9 février 1813. Mis en non-activité sous la 1re Restauration, il reçut le commandement d'une division pendant les Cent Jours et remplaça à Waterloo, à la tête de la 1re division de la Jeune Garde, le général Duhesme mortellement blessé. Placé en non-activité le 1er août 1815, il fut admis à la retraite le 1er janvier 1825. Rappelé à l'activité après 1830, il fut nommé inspecteur général d'infanterie en 1831. Mis en disponibilité quelque temps après, il reçut, pendant la campagne de Belgique, le commandement d'une division. Nommé une deuxième fois inspecteur général d'infanterie, il fut de nouveau placé en disponibilité et reçut en 1836 la présidence du comité d'infanterie et de cavalerie, qu'il garda jusqu'à son passage dans la 2e section du cadre de l'état-major général de l'armée, le 30 octobre 1839.

Campagnes : De 1793 à 1796, aux armées des Ardennes, du Nord et de Sambre-et-Meuse. De 1797 à 1799, en Vendée. De 1800 à 1803, à l'armée d'Italie. De 1805 à 1807, à la Grande Armée. De 1808 à 1812, à l'armée d'Espagne. En 1813, à l'armée d'Allemagne. En 1814, en Belgique. En 1815, se trouva à Ligny et à Waterloo.

Blessures : A reçu le 18 juin 1815, à Waterloo, une balle qui lui fit une blessure grave à l'épaule et qui le contraignit à quitter le champ de bataille.

Décorations : Chevalier de la Légion d'Honneur le 11 décembre 1803; officier le 14 juin 1804; commandeur le 3 décembre 1805; grand-officier le 11 juillet 1807; grand-croix le 30 avril 1836. — Chevalier de la Couronne de Fer le 23 décembre 1807.

Nota. — A été fait baron de l'Empire en 1808, et a reçu de Louis XVIII le titre de comte en 1819. Son nom est gravé sur l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile (côté ouest).

5° Calès, Jean-Chrisostome (14 février 1807-1er juillet 1810). — Né à Caraman (Haute-Garonne) le 27 janvier 1769. Entré au service en qualité de lieutenant au 5e bataillon de la Haute-Garonne, le 8 mars 1792 ; capitaine au même bataillon le 13 septembre 1792 ; resta avec son grade dans la 4e Demi-Brigade de Ligne, qui reçut ce bataillon en incorporation le 12 mars 1796; chef de bataillon au corps, devenu le 4e Régiment d'Infanterie, par décret du 24 mars 1805. Nommé colonel du 96e Régiment le 14 février 1807. Admis à la retraite le 15 mai 1810, il quitta le corps le 1er juillet suivant et se retira à Cessales (Haute-Garonne).

Campagnes : A fait celles de 1792 et de 1793 à l'armée des Alpes et a pris part au siège de Toulon ; celles de 1794 et de 1795 à l'armée des Pyrénées-Orientales et se distingua à l'affaire de la Montagne-Noire et au blocus de Figuières; celles de 1796 et de 1797 à l'armée d'Italie ; celles de 1798 et de 1799 à l'armée d'Angleterre; celle de 1800 à l'armée du Rhin, où il fut remarqué pour sa belle conduite aux batailles de Biberach et d'Engen ; celles de 1805, 1806 et 1807 à la Grande Armée ; enfin celles de 1808, 1809 et 1810 à l'armée d'Espagne.

Blessures : 1° Fut brûlé au blocus de Figuières par l'explosion d'une poudrière, le 20 novembre 1794. — 2° A reçu un coup de feu à la tête à la

bataille de Castiglione, le 5 août 1796. — 3e Blessé d'un biscaïen au bras droit à la bataille de Biberach, le 9 mai 1800. — 4e Un coup de feu à la jambe droite à la bataille de Somo-Sierra, le 30 novembre 1808. — 5e Un coup de feu à la bataille de Talaveyra, le 28 juillet 1809.

Décorations : Chevalier de la Légion d'Honneur le 14 juin 1804; officier du même ordre le 11 juillet 1807.

Fut créé baron de l'Empire le 15 août 1809.

6e MAINGARNAUD, Jean (17 septembre 1810-5 mars 1811). — Né à Ruffec (Charente) le 3 mars 1772. Entré au service en qualité de sous-lieutenant au 4e bataillon de la Charente, le 13 novembre 1792; lieutenant le 27 avril 1794. Incorporé dans la 10e Demi-Brigade Légère le 20 février 1796. Aide-de-camp du général de division Gazan, le 4 avril 1799. Nommé capitaine sur le champ de bataille au passage de la Leina, le 26 septembre 1799. Aide-de camp du maréchal Lefebvre, le 29 septembre 1806. Nommé chef de bataillon sur le champ de bataille au combat de Colberg, le 11 avril 1807. Colonel le 5 mai 1809. Nommé au commandement du 96e Régiment le 17 septembre 1810.

Tué au champ d'honneur, au combat de Chiclana, le 5 mars 1811.

Campagnes : Est resté constamment en campagne de 1793 à 1801 et de 1805 à 1811.

Blessures : 1e Blessé d'un coup de feu au ventre à la bataille de Rastadt, le 5 juillet 1796. — 2e Blessé de nouveau au ventre au combat de Wœrgl, le 11 mai 1809. — 3e Blessé au bras droit à l'affaire de Rottenberg, le 18 juillet 1809.

Citations : Au combat de Duerstein, le 26 octobre 1799, il conduisit la colonne qui s'ouvrit un passage dans les rangs des Russes; il leur enleva 2 pièces de canon avec leurs caissons et leur fit 300 prisonniers.

Décorations : Chevalier de la Légion d'Honneur le 24 avril 1806; officier du même ordre le...

7e CHAVET, Pierre (19 mai 1811-25 décembre 1813). — Né à Auris en Oisans (Isère) le 8 avril 1773. Volontaire dans le 6e bataillon de l'Isère, le 23 septembre 1792; capitaine au même bataillon, le 6 octobre 1792. Passé avec son grade dans la 39e Demi-Brigade de Ligne, où fut versé son bataillon, en 1796. Nommé chef de bataillon à titre

provisoire dans la 39e, le 30 mai 1800; confirmé dans ce grade le 9 août 1800. Nommé major au 24e Régiment d'Infanterie le le 18 mars 1807. Envoyé en Espagne à la tête d'un régiment provisoire en 1808; passé au 115e de Ligne le 28 octobre 1808, il rejoignit le dépôt de ce corps; rappelé en Espagne pour prendre le commandement des bataillons de guerre, en l'absence du colonel, le 30 mai 1810. Promu colonel à la suite du 115e le 2 mars 1811. Nommé au commandement du 96e Régiment le 19 mai 1811, il rejoignit son nouveau corps le 1er juillet. Général de brigade le 25 décembre 1813; placé en demi-solde le 1er septembre 1814, il se retira à Grenoble où il fut un des premiers à offrir ses services à l'Empereur, à son retour de l'Ile d'Elbe, et à l'accompagner à Paris. Nommé au commandement de la 18e division d'infanterie, dans le corps d'observation du Jura, le 29 avril 1815. Licencié le 3 août 1815, il fut mis en demi-solde un mois après et admis à la retraite le 1er janvier 1825. Porté sur le cadre d'activité le 22 mars 1831, il commanda en 1832 le département de la Lozère, puis celui de l'Ain. Admis définitivement à la retraite en mai 1835, il se retira à Montagney (Haute-Saône) où il mourut le 19 avril 1843.

Campagnes : Servit, de 1792 à 1801, aux armées des Alpes, d'Italie et de Naples; de 1803 à 1805, à l'armée des côtes de l'Océan; de 1805 à 1807, à la Grande Armée; de 1808 à 1813, en Espagne. A fait la campagne de 1814 en France et se distingua aux côtés du maréchal Marmont à la défense de Paris, vers Belleville, où il fut blessé et fait prisonnier. A fait la campagne de 1815 dans le Jura.

Blessures : 1° Un coup de feu à la cuisse droite à la bataille d'Alexandrie, en Piémont, le 16 mai 1799. — 2° Un coup de feu au même membre au combat de Fossano, le 4 novembre 1799. — 3° Un coup de biscaïen à la hanche droite devant Valence, en Espagne, le 28 juillet 1808. — 4° Un coup de feu au pied droit au combat de Bornos, le 1er juin 1812. — 5° Une balle à l'épaule droite à la bataille de Vittoria, le 21 juin 1813. — 6° Blessé pendant la défense du parc des Bruyères, à Belleville, le 30 mars 1814. — 7° Un coup de feu au bras droit devant les Trois-Maisons (Haut-Rhin), le 26 juin 1815.

Décorations : Chevalier de la Légion d'Honneur le 14 juin 1804; officier le 14 mai 1807; commandeur le 5 janvier 1814. — Chevalier de Saint-Louis le 17 septembre 1814.

8° Delalande, Jacques, Mathurin, Marie (24 janvier-4 octobre 1814). — Né à Plumangat en 1768. Sergent dans le 1er bataillon des Côtes-du-Nord le 2 août 1791 ; sergent-major le 1er décembre 1792 ; adjudant sous-officier le 27 octobre 1793 ; adjudant sous-lieutenant le 4 janvier 1794 ; lieutenant le 11 octobre 1796 ; adjudant-major le 22 mars 1800 ; chef de bataillon au 35e Régiment d'Infanterie de Ligne le 27 octobre 1808. Major en 2e au 1er Régiment de la Méditerranée le 15 avril 1811. Major en 1er au 10e Régiment de Ligne le 12 juillet 1812. Colonel du 96e Régiment le 24 janvier 1814.

Campagnes : A servi : de 1792 à 1796, à l'armée du Nord ; en 1797, à l'armée de Sambre-et-Meuse ; en 1798, aux armées d'Allemagne et d'Angleterre ; en 1799, aux armées de Batavie, d'Helvétie et du Rhin ; en 1800 et 1801, à l'armée d'Italie ; en 1802, au siège de Porto-Ferrajo ; de 1804 à 1806, en Italie ; en 1807, en Dalmatie ; de 1808 à 1812, en Italie ; en 1814, à l'armée du Midi.

Blessures : 1° Un coup de feu à la jambe gauche à la bataille de Jemmapes, le 6 novembre 1792. — 2° Un coup de feu à la partie latérale du cou au combat de Caldiero, le 30 octobre 1805.

9° De Marguerye, Henri, Jean-Baptiste (4 octobre 1814-23 mars 1815). — Né à Valognes (Manche) le 19 décembre 1783. Volontaire marin le 21 mars 1798. Sorti de la marine le 9 octobre 1800. Dragon au 5e Régiment le 16 décembre 1800 ; brigadier le 25 octobre 1801 ; maréchal-des-logis le 21 mai 1802 ; sous-lieutenant le 27 février 1804. Entré dans la compagnie d'élite et passé au service du roi de Hollande le 6 juin 1806. Lieutenant dans la garde du roi et aide-de-camp du roi le 6 juillet 1806 ; capitaine le 22 novembre 1806. Lieutenant-colonel au 2e Régiment de Cuirassiers le 28 août 1807 ; major au même régiment le 19 novembre 1807. Nommé au grade de colonel le 3 avril 1809, il prit le 1er octobre suivant le commandement du 2e Régiment de Cuirassiers. Passé à l'Etat-Major général le 22 mai 1810. Nommé colonel du 33e Régiment d'Infanterie Légère le 20 juillet 1811. Passé au 80e (ci-devant 96e) Régiment d'Infanterie de Ligne le 4 octobre 1814. En traitement de réforme du 30 avril 1815. Rappelé, sous la 2e Restauration, à l'activité de service et placé à la tête de la Légion du Tarn (n° 78), il commanda cette légion de 1815 à 1819. A commandé ensuite la Légion de l'Aveyron (n° 11), de 1819 à 1820. Nommé maréchal-de-camp le 25 avril 1821.

Campagnes : A servi : en 1899, en mer sur le vaisseau *le Duquesne* dans l'escadre de l'amiral Brueix; en 1801 et 1802, à l'armée d'Observation de la Gironde, en Portugal, sous le général Leclerc ; en 1804 et 1805, à l'armée des Côtes de l'Océan; en 1806, 1807, 1811 et 1812, à la Grande Armée. A été fait prisonnier de guerre en Russie, à la bataille de Krasnoë, le 17 novembre 1812, et n'est rentré de captivité que le 21 juillet 1814.

Blessures : A reçu quatre blessures à la bataille de Krasnoë : 1° Un coup de feu qui lui a traversé la joue droite. 2° Une forte contusion sur la poitrine. 3° Un coup de sabre à la partie droite du bas-ventre. 4° Un coup de sabre au milieu de la cuisse gauche.

Décorations : Chevalier de la Légion d'Honneur le 24 octobre 1814.

10° Gougeon, Jean (19 avril-16 juillet 1815).— Né à Metz (Moselle) le 28 septembre 1773. Sergent-major au 2e Bataillon de la Moselle le 14 août 1791 ; sous-lieutenant le 9 novembre 1791 ; lieutenant le 7 septembre 1792. Adjoint aux adjudants-généraux le 19 mai 1794. Capitaine à la 116e Demi-Brigade le 28 février 1795. Aide-de-camp du général Loison le 11 septembre 1795. Rentré à la 84e Demi-Brigade (ex-116e) le 19 juin 1798. De nouveau désigné comme aide-de-camp du général Loison le 28 février 1799. Nommé chef de bataillon sur le champ de bataille le 3 juillet 1799. Mis à la disposition de la marine à Saint-Domingue le 28 février 1803. Placé à l'état-major de l'armée d'Italie le 2 mai 1806, et ensuite à celui du 2e corps de la Grande Armée le 1er octobre suivant. Passé au 92e Régiment le 1er juillet 1807. Major au 50e Régiment le 19 avril 1812. Nommé colonel du 94e Régiment le 2 juillet 1813. Colonel provisoire du 78e de Ligne (ci-devant 94e) le 21 septembre 1814. Retiré dans ses foyers en non-activité le 1er février 1815. Rappelé à l'activité et placé à la tête du 96e Régiment le 19 avril 1815; rentré dans ses foyers le 16 septembre 1815. Nommé maréchal-de-camp le 25 avril 1821.

Campagnes : A servi : en 1792, à l'armée de la Moselle; en 1794, à l'armée des Ardennes ; de 1795 à 1798, aux armées de Sambre-et-Meuse et d'Italie; de 1799 à 1801, aux armées d'Helvétie et du Danube; en 1803, à Saint Domingue. Prisonnier de guerre des Anglais, lors de l'évacuation de Cayes le 18 octobre 1803, il rentra en France le 9 juillet 1804 et resta prisonnier de guerre sur parole d'honneur

jusqu'au 2 mai 1806. — Il servit, de 1806 à 1808, à la Grande Armée; en 1809 et 1810, en Italie; en 1811, à l'île d'Elbe; en 1812 et 1813, en Espagne; en 1814, à la défense de Bayonne.

Blessures : 1° Un coup de feu au bras droit à la bataille de Wagram le 6 juillet 1809. — 2° Un coup de feu à la bataille de Saint-Pierre d'Irube, le 13 décembre 1813.

Action d'éclat : A été fait chef de bataillon à cause du zèle et de la bravoure qu'il déploya sur le champ de bataille à Naunders, le 3 juillet 1799, en prenant le commandement de la 36e Demi-Brigade de Ligne qui était restée sans chef.

Décorations : Chevalier de la Légion d'Honneur le 19 juillet 1809; officier le 25 novembre 1813.

A été fait baron de l'Empire.

IIIe — LÉGION D'HONNEUR

FUSILS D'HONNEUR

DÉCERNÉS AUX MILITAIRES DU CORPS POUR LEUR BELLE CONDUITE A MARENGO

Arrêté consulaire du 16 octobre 1800 :

Dotaché, André, fusilier.

Arrêté consulaire du 19 octobre 1800 :

Durand, Louis, sergent-major.
Boisson, Claude, sergent.
Daroz, Claude, id.
Pluchard, Augustin, caporal fourrier.
Courcel, Zacharie, caporal.
Lodin, Pierre, id.
Oudard, Michel, id.
Robert, Claude, caporal.
Voillemin, id.
Boisson, Jean-Louis, grenadier.
Gadant, Nicolas id.
Duchoisy, Joseph, fusilier.
Maréchal, Jean-Fois id.

Arrêté consulaire du 10 juillet 1801

Leroy, Charles, sergent-major.
Biche, sergent.

NOMINATIONS DANS L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

Liste des militaires ayant reçu précédemment une arme d'honneur, qui étaient encore présents au corps au moment de la création de l'ordre, et qui, en vertu d'un décret, ont été faits de droit chevaliers de la Légion d'Honneur, à compter du 24 septembre 1803 :

Daroz, Claude, sous-lieutenant.
Leroy, Charles, id.
Boisson, Claude, sergent.
Boisson, Jean-Louis, id.
Robert, Claude, id.
Oudard, Michel, id.
Voillemin, sergent.
Pluchard, Augustin, caporal-fourrier.
Duchoisy, Joseph, caporal.
Lodin, Pierre, id.
Maréchal, Jean-François, fusilier.

COMMANDEUR :

Du 3 décembre 1805 : Barrois, colonel.

OFFICIERS :

Du 14 juin 1804 :
Barrois, colonel.
Du 14 mai 1807 :
Moulin, chef de bataillon.
Du 11 juillet 1807 :
Calès, colonel.
Du 10 septembre 1807 :
Gaussard, major.
Du 6 aout 1811 :
Revel, chef de bataillon.
Imbert, capitaine.
Theurel, id.
Du 12 février 1813 :
Chabrier, chef de bataillon.
Vanda, id.
Du 28 juillet 1813 :
Dupuis, capitaine.
Du 30 aout 1814 :
Gruet, major.
Lasance, chef de bataillon.

CHEVALIERS :

Du 11 décembre 1803 :
Barrois, colonel.
Du 18 décembre 1803 :
Beauvé, capitaine
Gourdon, id.
Du 25 mars 1804 :
Lacoste, major.
Du 14 juin 1804 :
Fabarel, chef de bataillon.
Lenoret, id.
Dutrieux, capitaine adj. maj.
Vandermaezen, id.
Duclos, capitaine.
Jullien, id.
Mouret, id.
Baron, id
Bigot, lieutenant
Callier, id
Fourey, id.
Langlois, id
Mian, sous lieutenant.
Thévenin, id.
Thomé, id.
Boize, sergent
Mansfeld, id.
Soutier, id.
Gentil, caporal.
Moulin, id.
Hoffreau, fusilier
Du 5 novembre 1804 :
Chazal, capitaine.
Cantien, sergent
Ragnier, id.
Sevrobant, grenadier
Capoucin, fusilier.
Du 1er juin 1805 :
Vanda, chef de bataillon.
Du 1er aout 1805 :
Naigeon, capitaine.
Bourlot, sergent.
Rey, fusilier.
Du 14 mars 1806 :
Girard, capitaine adj. maj.
Arnoux, capitaine.
Perrois, id.
Bichebois, lieutenant.
Boyer, id.
Bertrand, sous lieutenant.
Berbigier, sergent major.
Beauchie, sergent.
Bechier, id.
Buisse, id.
Galles, caporal.
Petit-Dam, grenadier.
Guy, fusilier.
Du 14 avril 1807 :
Isaure, capitaine adj. maj.
Renneson, id
Bonnetier, capitaine.
Chauvet, id.
Mercier-Beausteilles, id
Le Roux, id
Lenfour, lieutenant.
Dubens, sous lieutenant.
Belair, chirurgien aide major.
Bécue, adjudant.
Bouvier, sergent.
Carpentier, id.
Violet, id
Jacquemard, caporal.
Kox, grenadier
Castéras, voltigeur.
Du 1er octobre 1807 :
Morceau, chirurgien major.
Carny, capitaine adj. maj.
Asselet, capitaine.

Artigault, capitaine.
Buisson, id.
Desgranges, id.
Dumoutier, id.
Gillardet, id.
Goulley, id.
Guiraud, id.
Hourdoux, id.
Jacob, id.
Laurent, id.
Leckellier, id.
Marraud, id.
Pillenet, id.
Colas, lieutenant.
Isselin, id.
Raymond, id.
Colletier, sous-lieutenant
Fourreau, id.
Vilmorin, id.
Gaudin, adjudant.
Cuété, sergent.
Deverse, id.
Gaillard, id.
Le Grain, id.
Tirouit, id.
Gobert, caporal.
Badart, sapeur.
Bevillon, voltigeur.
Lecoeur, id.
Clergét, fusilier.

Du 6 juin 1809 :

Renault, capitaine.

Du 7 aout 1809 :

Jacob, capitaine adj. maj.
Bonnet, sous-lieutenant.
Noyon, id.
Labattu, sergent.

Du 14 aout 1809 :

Duchêne, sergent

Du 23 juin 1810 :

Barrois, capitaine.
Chausse, id.
Hermand, id.
Huguet, id.
Laurent, id.
Noury, id.
Aubin, lieutenant.
Choulet, sergent.
Laronche, id.
Noirot, id.
Pate, id.
Pottier, id.

Du 6 aout 1811 :

Noel, capitaine.
Joblet, sous lieutenant
Leroux, sergent major.
Carosse, sergent.
Langlais, sergent.
Amand, tambour.
Marchal, sapeur.
Chaufournier, grenadier.

Du 12 février 1813 :

Bourgeois, capitaine.
Desgrillon, id.
Dumont, id.
Dupuis, id.
Laurens, id.
Jalliard, lieutenant.
Philippe, id.
Blanchet, sous-lieutenant.
Girard, adjudant.
Monéry, id.
Feuillatre, sergent-major.
Delille, sergent.
Deschamps, id.
Piot, id.
Vauclard, id.
Thuvigny, grenadier.
Dubois, voltigeur.
Mayson, fusilier.

Du 30 aout 1814 :

Dandureau, chef de bataillon.
Previlly de Villaine, id.
Achard, capitaine.
Maubras, id.
Montosal, id.
Perni-Collot, id.
Remy, id.
Guillemot, adjudant-major.
Avril de Castel, quartier maître.
Coutelier, id.
Valdeck, adjudant.
Denan, sergent-major.
Legendre, id.
Bayemboure, sergent.
Gauthier, id.
Girard, id.
Marais, id.
Pauffard, id.
Goulet, grenadier.
Julien Sorvieille, voltigeur.

Du 15 octobre 1814 :

Cably, capitaine.
Duplessis, id.
Sonnet, id.
Tartabia, id.
Fleure, adjudant.
Papillon, id.
Geoffroy, tambour-major.
Soreau, sergent-major.
Caramel, caporal.
Simon, id.

Du 24 octobre 1814 :

De Marguerite, colonel.

IVe — CITATIONS

Liste par ordre alphabétique des militaires qui se sont distingués par leur belle conduite pendant leur présence au corps

NOMS et PRÉNOMS	GRADES	AFFAIRES	DATES	Vol. pages
Barrois, Pierre	colonel	Combat de Halle	17 octobre 1806	61
Bertin, Charles	sergent	Incident du ponton à Cadix	15 mai 1810	77
Bieue	sergent	Bataille de Marengo	14 juin 1800	46
Boisson, Claude	sergent	id.	id.	46
Buisson, Jean-Louis	grenadier	id.	id.	47
Caltier, Jean-Louis	lieutenant	Affaires de Guidizzolo	19 et 20 déc. 1800	49
Carly, Simon	capitaine	Défense de Stettin	1813	114
Coignet, Jean-Roch	grenadier	Bataille de Montebello	9 juin 1800	44
Cousset, Denis	capitaine	Combat de Peterswalde	15 septembre 1813	101
Courcet, Zacharie	grenadier	Bataille de Marengo	14 juin 1800	47
Danoz, Claude	caporal	id.	id.	46
Demetivier	sous-lieutenant	Combat d'Arminon	3 mai 1813	100
(le même)	capitaine	Défense de Thionville	1814	115
Dotache, André	grenadier	Bataille de Marengo	14 juin 1800	47
Duchosey, Joseph	fusilier	id.	id.	46
Durand, Louis	sergent-major	id.	id.	46
Gabant, Nicolas	grenadier	id.	id.	47
Hugay, Martin	capitaine	Bataille d'Uclès	13 janvier 1809	70
(le même)	chef de bataillon	Bataille de Toulouse	10 avril 1814	100
Langlois, René	lieutenant	Bataille de Pozzolo	25 décembre 1800	50
Laurent, André	lieutenant	Défense de Stettin	1813	114
Lepreux, Antoine	chef de brigade	Bataille de Montebello	9 juin 1800	44
(le même)	id.	Bataille de Marengo	14 juin 1800	46
Lecourbe, Étienne	capitaine	Bataille de Pozzolo	25 décembre 1800	50
Lauiort, Antoine	chef de bataillon	Bataille de Montebello	9 juin 1800	54
Leroy, Charles	fourrier	Bataille de Marengo	14 juin 1800	46
Lovand	chef de bataillon	Bataille de Talavera	28 juillet 1809	74
Louis, Pierre	caporal	Bataille de Marengo	14 juin 1800	47
Maréchal, Jean Fois	fusilier	id	id.	47
Mener	capitaine	Bataille de Montebello	9 juin 1800	44
Morоey	sergent	Bataille de Pozzolo	25 décembre 1800	50
Ouvrard, Michel	caporal	Bataille de Marengo	14 juin 1800	46
Piot, Gabriel	sergent	Incident du ponton à Cadix	15 mai 1810	77
(le même)	id.	Combat de Bornos	1er juin 1812	80
Plochard, Augustin	fourrier	Bataille de Marengo	14 juin 1800	46
Robert, Claude	caporal	id.	id.	46
Suberat, François	sous-lieutenant	Incident du ponton à Cadix	15 mai 1810	77
Thevenin	sergent-major	Bataille de Pozzolo	25 décembre 1800	50
Thomé, Thomas	grenadier	18 brumaire à Saint-Cloud	10 novembre 1799	41
(le même)	sous-lieutenant	Bataille de Pozzolo	25 décembre 1800	50
Venet, Jean-Denis	lieuten. adj.-maj.	Défense de Stettin	1813	114
Vistoô	sous-lieutenant	id.	id.	114
Voillemin	caporal	Bataille de Marengo	14 juin 1800	47
de Zuchmantel	colonel	Défense de Ziegenhayn	mars 1761	13

APPENDICE B

L'ANCIEN 21e LÉGER

1° OFFICIERS TUÉS OU BLESSÉS

3 novembre 1792 : Combat du **Boussu**. (Bat^{on} de Müller)

Tué : Visen, lieutenant. — *Blessé* : Schramm, Joannès, capitaine.

---

13 novembre 1792 : Combat d'**Anderlecht**. (Bat^{on} de Müller)

Tué : Gesin, lieutenant.

---

27 novembre 1792 : Combat de **Varoux**. (Bat^{on} de Muller)

Tué : Ruby, capitaine.

---

15 mars 1793 : Affaire de **Tirlemont**. (Bat^{on} de Muller)

Blessé : Schramm, Joannès, capitaine.

10-17 juillet 1794 : Siège de **Landrecies**. (21e Légère de 1re F^{on})

Blessé, le 15 juillet : Portavionne, sous-lieutenant.

---

18 septembre 1794 : Combat de **Sprimont**. (21e Légère de 1re F^{on})

Blessé : Dénoyer, chef de brigade.

---

15 avril-12 juin 1795 : Siège de **Luxembourg**. (21e Légère de 1re F°)

Blessé : SCHRAMM, Joannès, capitaine.

---

10 octobre-22 novembre 1795 : Défense de **Manheim**. [21e (bis) Légère de 1re F°]

Mort de ses blessures : PERTUISOT, Edme, capitaine.

---

2 juillet 1796 : Combat du **Mont-Knubis**.

Tué : FAVOLLE, Jean-Baptiste, capitaine adjudant-major.

Blessés : SCHMITT, Joseph, capitaine. CHASTRON, Joseph, lieutenant. BIANCONI, Benoît, sous-lieutenant.

---

4 juillet 1796 : Prise de **Freudenstadt**.

Tué : THIBORD, Antoine, lieutenant. — *Blessé* : TEYSSON, Léonard, lieutenant.

---

2 août 1796 : Affaire d'**Elbach**.

Mort de ses blessures : DESPINAY, capitaine.

---

8 août 1796 : Combat de **Katzenstein**.

Blessés : FAURE, Joseph, capitaine adjudant major. BATTESTI, André, capitaine.

---

15 septembre 1796 : Combat sous **Neuburg**.

Blessés : GAUDET, Maurice, capitaine. SALVATORI, sous-lieutenant.

---

2 octobre 1796 : Bataille de **Biberach**.

Blessés : POGOT, Paul, lieutenant. LUCE, Jean, sous-lieutenant.

---

19 octobre 1796 : Bataille d'**Emmendingen**.

Blessé : DUMAREST, Étienne, capitaine.

---

21 octobre 1796 : Combat de **Schliengen**.

Blessés : { Poly, Jean, lieutenant.
Marcellot, Jean-Baptiste, sous-lieutenant.

---

17 avril 1798 : Prise d'**Orvieto**.

Tué : Methou, François, lieutenant.

1er et 2 août 1798 : Bataille navale d'**Aboukir**. (3 compagnies du 3e Bat^on^).

Tués : { Chantereau, Pierre, capitaine.
Marceron, Joseph, id.

---

7 octobre 1798 : Bataille de **Sediman**.

Tué :
Hombert, Joseph, capitaine.
Blessés :
Briot, Benoît, capitaine.
Bonichon, Franç., capitaine.
Dumargest, Etienne, id.
Larosse, Franç., lieutenant.
Manion, Julien, sous-lieut.
Mercerey, Paul, sous-lieut.
Nicolier, Claude, id.
Simon, Jérôme, id.
—

---

21 octobre 1798 : Insurrection du **Caire**. (Petit Dépôt).

Tué : Larasset, Paul, capitaine.

8, 9 et 10 mars 1799 : Combats de **Cophtos** et de **Benout**.

Tué : Callesnot, Claude, sous-lieutenant.

Morts de leurs blessures : { Belliot, E., capitaine.
Grandemange, Laurent, lieutenant.

Blessé : Chavanon, Laurent, capitaine.

23-25 avril 1799 : Défense de **Minieh**. (Détachement)

Tué : Gaudemant, capitaine.

---

7 février 1800 : Combat de **Bebeh**. (1er Bat^on^)

Mort de ses blessures : Sacnot, chef de bataillon.

---

15 avril 1800 : Prise de **Boulacq**.

Blessé : Eppler, Georges, chef de brigade.

---

19 avril 1800 : Assaut du **Caire**.

Tué : Beillot, Armand, capitaine.

Blessés : Pertuisot, Claude, et Rouet, Michel, sous-lieutenants.

---

26 décembre 1800 : Passage du **Mincio** et Combat de **Valeggio**. (Bat^{on} comp^{ie})

Blessés : Chevreuse, Jean-Baptiste, capitaine.
Ninard, Silvain, sous-lieutenant.

---

27 décembre 1800 - 19 janvier 1801 : Blocus de **Peschiera**. (Bat^{on} comp^{ie})

Blessés le 9 janvier : Teysson, Léonard, capitaine.
Lacombe, Jean-Baptiste, lieutenant.

---

21 mars 1801 : Bataille de **Canope**.

Tués :
Laprade, François, capitaine adj. maj.
Poggi, Paul, capitaine.
Voulore, Pierre, id.
Gouron, Guillaume, s.-lieut.
Lamontagne, id.
Piget, Jean-B., id.

Morts de leurs blessures :
Guichard, Bernard, capit.
Lirman, lieutenant.

Blessés :
Eppler, Georges, chef de brigade.
Hausser, Pierre, chef de bataillon.
Delaporte, Jean-Louis, capitaine.
Renaud, Jean, id.
Perret, Joseph, id.
Amichaut, Joseph, lieutenant adj. maj.
Bianconi, Benoît, lieutenant.
Desfinky, Louis, id.
Muller, Jacques, id.
Aperck, François, s.-lieut.
Battini, Marc, id.
Chevrier, Thomas, id.
Laroche, Louis, id.
Leymarie, Pierre, id.

---

16 mai 1801 : Combat d'**El-Kanqah**. (1er B^{on})

Tué : Millon, Joseph, sous lieutenant.

---

14 octobre 1806 : Bataille d'**Iéna**.

Tué :
Tavard, Jean, lieutenant.

Mort de ses blessures :
Battistelli, Laurent, cap.

Blessés :
Renaud, Jean, capitaine.
Maillot, Claude, lieutenant
Bonnefond, sous-lieutenant
Delorme, François, sous-lieutenant.
Favollet, id.
Vachez, Pierre, id.

---

26 décembre 1806 : Combat de **Pultusk**.

Tués :
SAMSON, capitaine.
VINCENT, Joseph, s.-lieuten.

Blessés :
MARCELLOT, Jean-B., capit.
MARION, Julien, id.
SCHMITT, Joseph, capitaine.
BEAUREZ, Victor, s.-lieuten.
BONY, Jean-B., id.

---

16 février 1807 : Combat d'**Ostrolenka**.

Tué :
BAILLY, Louis, capitaine.

Morts de leurs blessures :
DUHAMEL, Augustin, colon.
BIANCONE, Benoît, capitaine.
BODART, Louis, id.
FARRON, François, s.-lieut.

Blessés :
DUMONT, Étienne, capitaine
JOUBAUX, Antoine, id.
DESSANTRAUX, lieutenant
GIRARD, François, id.
LEGER, Élie, id.
ROUGETOT, Claude, lieuten.
VINCENT, Hydulphe, id.
DIDIER, Charles, sous-lieut.
GUILLEY, Léonard, id.
LARUSQUETTE, Pierre, id.
LUMIÈRE, Parfait, id.

---

21 décembre 1808 : Attaque du faubourg de **Saragosse**.

Tués :
BOISSARD, Yves, chef de bataillon.
BALLARD, François, capit.
BLASC, Jean-B., id.
CHARENAT, Antoine, id.
DESPRINET, Joseph, id.
DE CROSAT, Guillaume, sous-lieutenant.

Morts de leurs blessures :
TATZOT, Martial, chef de bataillon.
ROUGETOT, Claude, lieuten.

Blessés :
MARCELLOT, Jean-B., capit.
MARECHAL, Maurice, lieuten.
PINODIN, Pierre, id.
BENSOUX, Laurent, sous-lieutenant.

---

3 mai 1809 : Combat d'**Ebersberg** (4ᵉ Bat.)

Mort de ses blessures : CABARET, Louis, chef de bataillon.

Blessé : DESSANTRAUX, lieutenant.

---

22 mai 1809 : Bataille d'**Essling**. (4ᵉ Bat.).

Tué : LOMBROT, Dominique, sous-lieutenant.

---

3 et 5 mai 1811 (1) : Bataille de **Fuentès-de-Oñoro** (4ᵉ Bᵒⁿ)

Blessé : SAGNIER, Jean, sous-lieutenant.

---

(1) Les registres matricules des officiers du 21ᵉ Léger n'ont pas été tenus à jour à partir de 1810.

16 mai 1811 : Bataille de **la Albuhera**.

Tués :	*Morts de leurs blessures :*	*Blessés :*
LAMBERT, Gabriel, capitaine adj major.	BIAOT, Benoît, chef de bataillon.	CLAMONT, Silvain, capitaine.
CHAMBAUDET, Joseph, lieut.	BERTRAND, Louis, lieutenant.	LOBY, Jean-B., sous-lieuten.
LAGORSE, Etienne, id.		

---

17 novembre 1812 : Combat de **San-Muñoz**.

Blessé : PELLICOT, Antoine, capitaine.

---

21 janvier 1813 - 2 janvier 1814 : Défense de **Dantzig**. (4e Bon)

Tués :	*Blessés :*
le 24 septembre : DIALEZ, Nicolas, sous-lieutenant.	le 5 mars : ALQUIEZ, capitaine.
le 23 octobre : BROUSSOUZE, capitaine.	id. REGEAU, Jean, sous-lieuten.
le 6 novembre : VION, Jean-Cl., lieutenant.	le 9 juin : BASSET, Jean, lieutenant.
	le 22 octobre : MONIN, Henri, sous-lieut.

---

21 juin 1813 : Bataille de **Vittoria**.

Blessé : FOURNIER, Eugène, sous-lieutenant.

---

25 juillet 1813 : Combat du col de **Maya**.

Blessé : COGET, chef de bataillon.

---

10 octobre 1813 : Combat près de **Naumburg**. (2e Baton)

Tué :	*Blessés :*	
BABATIER, Louis, lieutenant.	MONBARLET, Jean, capitaine.	DESPEUZOLZ, Pierre, lieuten.
	SIMONEU, Zacharie, id.	GAYET, François, s.-lieut.

---

16 octobre 1813 : Bataille de **Wachau**. (2e Baton)

Tué :	*Blessés :*	
ALLÈGRE, Pierre, s.-lieuten.	BRUEL, Jean, capitaine.	SEGONDY, Jean, lieutenant.
Mort de ses blessures :	SIMONEU, Zacharie, id.	ANGUARD, sous-lieutenant.
FARIAU dit ST ANGE, sous-lieutenant.	BECK, Joseph, lieutenant.	FOURNIER, Eugène id.
	BONHOMME, Gabriel, id.	LENORMAND, Pierre, id.

---

18 octobre 1813 : Bataille de **Leipsig** (2e Batn)

Tué : Perissen, lieutenant.

Blessés :

Dupont Jean Baptiste, chef de bataillon.
Gaulin, Joseph, capitaine.
Pellicot, Antoine, id.
Ménic, Louis, lieutenant.
Guidon, sous lieutenant.

---

10 novembre 1813 : Combat d'**Ascain**.

Tué : Thomas, capitaine.

---

11 décembre 1813 : Combat d'**Arcangues**.

Blessé : Combe, chef de bataillon.

---

27 février 1814 : Bataille d'**Orthez**.

Blessé : Monnot, François, colonel.

---

10 avril 1814 : Bataille de **Toulouse**.

Blessé : Monnot, François, colonel.

II° ÉTATS DE SERVICES DES COLONELS

BATAILLON DE MÜLLER ET 21° BATAILLON DE CHASSEURS

1° Müller, Jacques, Léonard (21 août 1792 — 14 janvier 1793). — Né à Thionville (Moselle) le 11 décembre 1749. Admis à la solde dans le régiment de Courten (suisse) le 1er janvier 1760; soldat le 1er mai 1765; sous-lieutenant quartier-maître le 23 octobre 1771; lieutenant le 2 mai 1779 et capitaine quartier-maître le 4 décembre 1791. Nommé lieutenant-colonel du 1er Bataillon Franc du Nord le 21 août 1792. Promu colonel du 77° Régiment d'Infanterie le 14 janvier 1793; employé à l'état-major du ministre de la guerre en qualité d'adjudant-général, il y dirigea la division de l'artillerie et du génie. Nommé général de brigade le 5 mai 1793, il fut attaché comme chef d'état-major à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Nommé général de division par les représentants du peuple le 2 octobre 1793, il commanda en chef cette armée et fut confirmé dans son grade le 14 avril 1794. Passa à l'armée des Alpes le 21 août 1794; sollicita et obtint son traitement de réforme le 3 mars 1795 avec pension de 5.000 francs. Rappelé à l'activité à la tête de la 12° division militaire le 6 mai 1798. Refusa l'emploi de ministre de la guerre que lui offrait la République Helvétique. Nommé inspecteur général d'infanterie le 18 mars 1799. Organisa une armée sur le Rhin en juillet 1799. Envoyé ensuite à Nantes, puis en Corse, il sut, par la sagesse de ses mesures et l'énergie de son caractère, réprimer les troubles dans ces deux pays et les ramener dans le devoir. Nommé inspecteur général d'infanterie en 1802. Chargé du commandement de la Légion Polonaise le 16 juin 1808. Admis à la retraite le 24 décembre 1814 avec une pension de 6.000 francs. — Mort le 1er octobre 1824.

Campagnes. — A fait celle de 1792 à l'armée du Nord; celle de 1793 à l'armée des Pyrénées-Occidentales; celle de 1794 à l'armée des Alpes; celle de 1799 à l'armée du Rhin.

Citations. — 1° Étant lieutenant au régiment de Courten, il sut

réprimer une émeute populaire à Dijon ; son énergie dans cette occasion lui valut une lettre de satisfaction du roi et une gratification.

2° Etant à la tête de l'armée des Pyrénées-Occidentales, il sut, par un plan habilement conçu et par des opérations sagement combinées, remporter plusieurs victoires sur les Espagnols ; la Convention Nationale décréta que cette armée avait bien mérité de la Patrie.

Décorations et distinctions. — Chevalier de Saint-Louis le 10 avril 1791. — Membre de la Légion d'Honneur le 11 décembre 1803 et commandeur le 14 juin 1804. —

Créé baron de l'Empire en 1808. — Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile (côté ouest).

2° Le Brefve, Antoine (29 janvier 1793 — 31 mars 1794). Né à Eslin (Aisne). — Etait lieutenant-colonel en 2e du 1er Bataillon Franc du Nord au moment de la nomination du citoyen Müller comme colonel du 77e. Fut nommé lieutenant-colonel en 1er et prit le commandement du bataillon le 29 janvier 1793. Mis en état d'arrestation vers la fin de l'année, il mourut à Anvers le 29 juillet 1794 ; sa veuve reçut une pension de 1.200 francs.

Nota. — Le dossier de cet officier a été égaré.

21e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE DE 1re FORMATION

1° Le Bedesque (31 mars — 25 mai 1794). — (Nous n'avons trouvé sur ce chef de brigade aucun renseignement).

2° Desoyer (25 mai 1794 — 5 mai 1796). — Né à Paris le 11 février 1768. — Entré au service au régiment de Béarn le 28 avril 1783 et congédié le 8 mars 1784. Entré au régiment de Vivarais le 23 octobre 1785 ; congédié le 11 juillet 1789. Entré dans la garde nationale le 14 juillet 1789. Chef du 10e Bataillon de Fédérés le 2 août 1792. Chef du 1er bataillon de la 21e Demi-Brigade Légère le 31 mars 1794. Chef de la dite Demi-Brigade le 25 mai 1794. Conserva le commandement

de la demi-brigade devenue la 2e Légère au second embrigadement le 5 mai 1796. — Tué au combat du Boghaz de Damiette le 1er novembre 1799.

Campagnes. — A fait celles de 1792, 1793 et de 1794 à l'armée du Nord ; celles de 1795 et de 1796 à l'armée de Sambre-et-Meuse ; celle de 1797 à l'armée d'Italie ; celles de 1798 et de 1799 à l'armée d'Orient.

Blessures. — Blessé au combat de Sprimont le 18 septembre 1794.

21e (BIS) DEMI-BRIGADE LÉGÈRE DE 1re FORMATION

1° **Voix, Louis** (10 octobre 1795 - 15 décembre 1796). — Né à Mirecourt (Vosges) le 12 novembre 1755. Soldat au régiment du Roi le 11 avril 1771 ; caporal le 21 avril 1777 ; sergent le 11 octobre 1779 ; fourrier le 6 mai 1788. Réformé avec le corps en 1791. Adjudant au 4e Bataillon des Vosges le 28 août 1791. Chef du dit bataillon le 1er mai 1793. Chef de brigade à la 21e (bis) Demi-Brigade Légère le 10 octobre 1795. Passé avec le même grade dans la 93e Demi-Brigade de Ligne le 30 mars 1799. Retraité le 1er janvier 1803.

21e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE DE 2e FORMATION ET 21e RÉGIMENT LÉGER

1° **Gayet dit Chambry, Claude, François** (26 février-24 août 1796). — Né à Paris le 8 septembre 1758. Entré au service comme soldat au régiment de Navarre le 20 octobre 1777 ; caporal le 8 juin 1783 ; sergent le 25 janvier 1785 ; fourrier le 25 juillet 1785 ; remis sergent au 5e Régiment d'Infanterie (ci-devant Navarre) le 15 mars 1791. Adjudant sous-officier au 1er Bataillon de la Creuse le 15 décembre 1791 ; adjudant-major le 27 novembre 1792 ; capitaine de grenadiers le 9 mai 1794 ; chef du dit bataillon le 28 mai 1794. Chef de la 4e Demi-Brigade d'Infanterie Légère le 6 août 1794. Chef de la 21e Demi-Brigade d'Infanterie Légère le 26 février 1796 ; remplacé au corps par le citoyen Robin le 24 août 1796. Réformé pour infir-



mités contractées dans le service, le 25 avril 1798 ; pensionné le 20 juillet 1801. Rentré aux Vétérans en activité ; reçu chef du 3ᵉ bataillon de la demi-brigade des Vétérans le 14 janvier 1803.

Campagnes. — A fait celles de 1792, de 1793 et de 1794 aux armées des Ardennes et du Rhin ; celles de 1795 et de 1796 à l'armée de Rhin-et-Moselle.

Blessures. — 1ᵉ Eut le pied traversé de sa propre épée dans une affaire près de Limbach le 16 décembre 1793.

2ᵉ En revenant de chez le payeur divisionnaire, où il était appelé pour affaires d'administration, le 28 avril 1796, son cheval s'abattit et lui fractura la jambe droite ; cet accident, qui le laissa estropié pour la vie, nécessita sa mise à la réforme.

2ᵉ Robin, Antoine, Joseph (24 août 1796-7 octobre 1798). — Né à Dortan (Ain) le 3 juillet 1762. Entré au service comme capitaine dans le 5ᵉ Bataillon des Volontaires de l'Ain le 15 août 1792 ; fut nommé le même jour commandant en second de ce bataillon et en prit le commandement effectif. Fut maintenu, au premier embrigadement, comme chef du 1ᵉʳ bataillon de la 4ᵉ Demi-Brigade Légère ; conserva au second embrigadement, le commandement d'un bataillon dans la 21ᵉ Légère ; prit le commandement par intérim de la demi-brigade, à la suite de l'accident survenu au chef de brigade Gayet le 28 avril 1796. Nommé chef de brigade à la 21ᵉ Légère par le général en chef Moreau, sur le champ de bataille, au passage du Lech où il se distingua d'une façon toute particulière le 24 août 1796, nomination qui fut confirmée par décret du 28 septembre suivant. Fait prisonnier avec plusieurs compagnies de la 21ᵉ au combat sous Neuburg le 15 septembre 1796, il obtint sa liberté trois mois après et reprit à Porrentruy le commandement de la demi-brigade qu'il emmena presque aussitôt en Italie et un peu plus tard en Égypte. Nommé général de brigade à titre provisoire par le général en chef Bonaparte en récompense de sa belle conduite à la bataille de Sediman le 7 octobre 1798, il fut confirmé dans ce grade le 1ᵉʳ février 1799. Promu général de division par le général en chef Menou le 15 avril 1801 et confirmé par décret du 14 décembre de la même année, il fut employé en Italie jusqu'au moment où sa mauvaise santé le força à demander sa retraite qu'il obtint le 6 avril 1806. Mort à Lyon le 12 juin 1808.

Campagnes. — A fait celle de 1792 à l'armée des Alpes. Celles de 1793 à 1796 aux armées du Rhin et de Rhin-et-Moselle ; il se distingua à la défense d'un pont près de Wœrth et empêcha l'ennemi d'en forcer le passage ; à Kaiserslautern, il fit des prodiges de valeur, soutint contre les Prussiens la retraite de l'armée et se fraya un passage à la baïonnette au travers des troupes qui l'avaient coupé ; au siège de Mayence, il monta deux fois à l'assaut de la redoute de Merlin et en détruisit les batteries ; il se signala à la tête de la 21ᵉ aux combats du Mᵗ Knubis, de Freudenstadt, à la bataille de Neresheim et principalement au passage du Lech. Fit la campagne de 1797 en Italie et resta de 1798 à 1801 en Egypte où il se distingua au combat de Medinet-el-Fayoum ; servit en 1802 à l'armée du Midi en Italie.

Décorations. — Membre de la Légion d'Honneur le 11 décembre 1803, et commandeur du même ordre le 14 juin 1804.

3ᵉ Eppler, Georges, Henri (29 octobre 1798-27 avril 1801). — Né à Strasbourg (Bas-Rhin) le 15 juillet 1760. Entré au service comme soldat, le 31 mars 1774, dans le régiment suisse de Salis-Grison au milieu duquel il était né ; prit son congé le 30 mars 1786. Reprit du service comme soldat dans le régiment suisse de Salis-Samade le 15 octobre 1786 ; caporal le 22 mars 1787 ; sergent le 23 septembre 1787 ; sergent-major le 1ᵉʳ mai 1788. Fut licencié en même temps que son régiment le 25 septembre 1792. Nommé sous-lieutenant par le général Biron dans la 1ʳᵉ Compagnie Franche de la Dordogne le 1ᵉʳ octobre 1792. Nommé capitaine à la formation du 14ᵉ Bataillon (bis) d'Infanterie Légère et incorporé dans ce bataillon le 1ᵉʳ octobre 1793. Nommé par le représentant du peuple Rougemont chef de bataillon dans la 14ᵉ (bis) Demi-Brigade Légère lors de l'embrigadement du 14ᵉ Bataillon (bis), le 25 juin 1794. Conserva son grade et son emploi dans la 21ᵉ Légère au second embrigadement, le 26 février 1796. Nommé chef de brigade de la 21ᵉ par le général en chef Bonaparte le 29 octobre 1798. Fait général de brigade par Menou le 27 avril 1801, en raison de sa belle conduite à la bataille de Canope ; cette nomination fut confirmée par le Premier Consul le 14 décembre suivant. Mort à Altkirch (Haut-Rhin) le 2 avril 1806, épuisé par les fatigues de la guerre.

Campagnes : A fait celles de 1792, 1793 et 1794 à l'armée du Rhin ; celles de 1795 et de 1796 à l'armée de Rhin-et-Moselle ;

celle de 1797 en Italie ; celles de 1798 à 1801 en Egypte, où il se distingua dans plusieurs affaires, notamment à la bataille de Sediman, et déploya une rare énergie à la bataille de Canope ; celle de 1803 à l'armée d'Helvétie ; celle de 1805 à la Grande Armée et combattit valeureusement à Austerlitz.

Blessures : 1° Blessé au pied gauche à la prise de Boulacq, le 15 avril 1800. — 2° Blessé d'un coup de feu qui lui traversa la main gauche à la bataille de Canope, le 21 mars 1801.

Citations : Cité pour sa belle conduite à la bataille de Sediman, au combat de Medinet-el-Faïoum et à la bataille de Canope.

Décorations : Membre de la Légion d'Honneur le 11 décembre 1803 et commandeur du même ordre le 14 juin 1804.

4° Tarayre, Jean, Joseph (27 avril 1801-31 juillet 1806). — Né à Soulzac (Aveyron) le 21 mai 1770. Entré au service en qualité de capitaine au 2e Bataillon des Volontaires de l'Aveyron le 4 juillet 1792. Passé avec son grade dans la 85e Demi-Brigade, où fut incorporé son bataillon, il y fut nommé chef de bataillon le 13 mai 1799, par brevet du général en chef Bonaparte, pour sa belle conduite au siège de Saint-Jean-d'Acre. Nommé adjudant-général provisoire par Menou le 14 octobre 1800, il fut fait chef de brigade et placé à la tête de la 21e Légère par commission du 27 avril 1801 ; confirmé dans son emploi par le Premier Consul le 18 juin 1803. Colonel du 21e Léger à l'enrégimentement de l'an XII, il passa au service du roi de Hollande, avec le consentement de l'Empereur, le 31 juillet 1806. Promu général-major par le roi le 30 août 1806, il fut nommé colonel-général de la Garde Hollandaise le 27 novembre suivant. Lieutenant-général le 3 août 1808, il commanda en chef les troupes hollandaises qui marchèrent contre les Anglais débarqués dans l'île de Walcheren le 30 juillet 1809. Donna sa démission de lieutenant-général le 30 janvier 1810. Réadmis au service de la France comme général de brigade le 21 janvier 1812, il fut employé en cette qualité à l'état-major de la Grande Armée et prit part dans le 1er corps à l'expédition de Russie ; il reçut le 1er mars 1813 le commandement d'une brigade du 1er corps d'observation du Rhin. Le 11 février 1814, il organisa à Versailles les bataillons de gardes-champêtres. Mis en non-activité le 1er septembre, il fut nommé lieutenant-général le 20 janvier 1815. Rappelé à l'activité pendant les Cent Jours, il fut employé au 1er corps

de l'armée du Nord le 6 avril, et chargé le 9 mai de l'organisation des gardes nationales de la 13e division militaire. Remis en non-activité le 1er août 1815, il publia en 1819 une brochure qui le désigna au choix des électeurs de la Charente-Inférieure; élu député en septembre, il vit son élection annulée par la Chambre; élu de nouveau, il se montra au Parlement un défenseur zélé des libertés publiques, ce qui motiva sa mise à la retraite d'office, au traitement de réforme, le 20 septembre 1820. Le gouvernement usa de toute son influence pour empêcher sa réélection en 1823; le général Tarayre se retira alors dans son département, où il vécut entouré de l'estime de tous ses concitoyens. Après la révolution de Juillet, il fut relevé de sa position de réforme et placé dans le cadre de réserve de l'état-major général de l'armée le 7 février 1831; il fut admis définitivement à la retraite le 1er juin 1835.

Campagnes : A fait celles de 1792 et de 1793 à l'armée des Alpes et a pris part au siège de Toulon; celles de 1795, 1796 et 1797 à l'armée d'Italie; a servi de 1798 à 1801 en Egypte; en 1806, à l'armée du Nord; en 1812 et 1813, à la Grande Armée; en 1814, en France.

Blessures : 1o Un coup de feu à la jambe droite au siège de Toulon en 1793. — 2o Un coup de feu à la cuisse droite au siège de Saint-Jean-d'Acre le 19 avril 1799. — 3o Eut la poitrine traversée par une balle à l'assaut de la tour d'Acre, le 18 mai 1799.

Citations : 1o Pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre, à la tête d'une compagnie d'éclaireurs, il prit deux fois la place d'armes de l'ennemi, tua les Turcs qui la défendaient et encloua leurs canons; il fut blessé dans cette affaire.

2o Le 18 mai 1799, au même siège, il s'empara de la tour de la brèche, y planta lui-même un drapeau et s'y maintint jusqu'à ce qu'il fut mis hors de combat par un coup de feu qui lui traversa la poitrine.

3o A la bataille d'Héliopolis, le 20 mars 1800, il enleva avec quatre compagnies de grenadiers le camp retranché des Turcs défendu par 6.000 hommes de leurs meilleures troupes et armé de 19 pièces de canon; cette action hardie décida du gain de la bataille.

Décorations et distinctions : Chevalier de la Légion d'Honneur le 11 décembre 1803; officier le 14 juin 1804; commandeur le 10 août 1813. — Il fut créé baron de l'Empire pendant la désastreuse retraite de Russie, et fait chevalier de Saint-Louis le 11 octobre 1814.

5° DUHAMEL, Augustin (5 août 1806-1er mars 1807). — Né à Seclin (Nord) le 23 août 1764. Soldat au régiment de la Marine (infanterie) le 21 juin 1781 ; caporal le 15 mai 1783 ; sergent le 16 mai 1786. Sergent-major au 11e Régiment d'Infanterie de Ligne (ci-devant Marine), le 10 septembre 1791. Nommé adjudant sous-officier le 16 août 1792, il fut affecté, par ordre du général Paget-Barbentane, au 3e bataillon des Volontaires des Bouches-du-Rhône. Nommé capitaine au choix de ses camarades, le 6 octobre 1792, il passa avec son bataillon à la 101e Demi-Brigade au 1er embrigadement, et à la 25e de Ligne au second embrigadement. Nommé chef de bataillon dans la 25e de Ligne le 23 septembre 1799. Adjudant-commandant le 27 août 1803, il fut employé à l'état-major au camp de Boulogne et suivit la division Dupont pendant la campagne de 1805. Nommé colonel du 21e Léger le 5 août 1806, il fit avec lui les campagnes de Prusse et de Pologne et mourut à Varsovie, le 1er mars 1807, d'une blessure qu'il avait reçue à Ostrolenka douze jours auparavant.

Campagnes : A fait celles de 1792 et de 1793 à l'armée des Alpes; celles de 1794 à 1797 aux armées d'Italie et d'Helvétie; celles de 1798 à 1801 en Égypte; celles de 1805, 1806 et 1807 à la Grande Armée.

Blessures : 1° Un coup de feu à la jambe gauche au siège de Saint-Jean-d'Acre, le 8 mai 1799. — 2° Blessé mortellement d'un coup de feu qui lui traversa la poitrine au combat d'Ostrolenka le 16 février 1807.

Décorations : Chevalier de la Légion d'Honneur le 5 février 1804 ; officier le 14 juin 1804 ; commandeur le 25 décembre 1805 (avec traitement de 2.000 francs).

6° MARTIS-LAGARDE, Jacques, Marie (28 mars 1807-30 mai 1813). — Né à Lodève (Hérault) le 15 mai 1770. Entré au service en qualité de sous-lieutenant au 13e Régiment d'Infanterie de Ligne, le 30 juillet 1792. Lieutenant à la 26e Demi-Brigade de bataille le 21 mars 1795. Capitaine à l'état-major de l'armée le 21 novembre 1796. Chef de bataillon aide-de-camp le 12 juin 1800. Colonel aide-de-camp, à l'état major de l'armée, le 4 mars 1807. Nommé au commandement du 21e Léger le 28 mars 1807. Général de brigade le 30 mai 1813.

Campagnes : A fait toutes les campagnes depuis 1792 jusqu'en 1813, dont trois en Égypte et en Syrie, et cinq en Espagne.

Blessures : 1° Blessé à la bataille d'Austerlitz le 2 décembre 1805.

Décorations et distinctions : Chevalier de la Légion d'Honneur le le 14 juin 1804 ; officier du même ordre le 20 mai 1811. — A été fait baron de l'Empire.

7° Monnot, François (16 juillet 1813-12 mai 1814). — Né à Saint-Vit (Doubs) le 26 septembre 1770. Entré au service en qualité de sous-lieutenant au 5e Bataillon de Volontaires du Doubs le 5 août 1792; passé avec son bataillon le 11 juillet 1794 dans la 11e Demi-Brigade Légère, qui devint la 10e Légère par le tirage au sort le 20 février 1796. Nommé lieutenant dans cette dernière demi-brigade le 26 mai 1799. Promu capitaine au corps le 21 mai 1800, il fut employé comme aide-de-camp du général Gazan. Nommé chef de bataillon le 2 janvier 1807, il passa le 16 du même mois au 88e de Ligne. Nommé major du même régiment le 6 août 1811, il fut employé en cette qualité au quartier-général du 5e corps en Espagne. Passé avec son grade au 117e de Ligne le 12 juillet 1812. Nommé colonel du 21e Léger le 16 juillet 1813. A été maintenu dans la position de non-activité à partir du 1er juillet 1818. Admis à la retraite vers le milieu de l'année 1822.

Campagnes : A fait celles de 1792 à 1798 aux armées du Rhin, d'Italie et de la Moselle ; celles de 1799 et de 1800 à l'armée du Danube, celle de 1801 en Italie; celles de 1805 à 1807 à la Grande Armée ; a servi en Espagne de 1808 à 1814.

Blessures : 1° Un coup de feu à la jambe gauche au passage de la Limmat le 24 septembre 1799. — 2° Un coup de feu qui lui traversa la poitrine pendant la défense de Gênes, le 21 mai 1800. — 3° Un coup de feu à la jambe gauche devant le fort de Chinchilla, le 5 octobre 1812. — 4° Un éclat d'obus à l'épaule gauche à la bataille d'Orthez, le 27 février 1814. — 5° Blessé grièvement par un boulet de canon à la jambe droite à la bataille de Toulouse, le 10 avril 1814.

Décorations : Chevalier de la Légion d'Honneur le 17 janvier 1805 ; officier du même ordre le 17 octobre 1809.

IIIe. — LÉGION D'HONNEUR

ARMES D'HONNEUR

DATES DES DÉCRETS	NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	ARME DÉCERNÉE	AFFAIRES OÙ ILS SE SONT DISTINGUÉS
24 mars 1802	Benoit, Laurent.	caporal	Un fusil	Défense d'Alexandrie (22 août 1801).
id.	Demignon, Jacques	id.	id.	id.
id.	Basquette, Franç.	chasseur	id.	id.
id.	Manssoura, Théod	id.	Une carabine	id.
id.	Poincelet, Jean.	id.	Un fusil	id.
26 mars 1802	Laurent, Michel	sergent	Un sabre	Bataille de Sediman (7 octobre 1798)
5 septemb. 1802	Boisson, Jean.	chasseur	Un fusil	Dans un engagement en Égypte.
15 septemb. 1802	Boudier, Pierre.	lieutenant	Un sabre	Bataille de Sediman (7 octobre 1798).
id.	Bougierelle, Charl	id.	Id.	Bataille de Canope (21 mars 1801)
id.	Laurais, Silvain.	caporal-fourrier	Un fusil	Dans quatre affaires en Égypte
id.	Audnois, Jacques.	caporal	id.	Dans deux affaires en Égypte.
id.	Genevois, Antoine	id.	id.	Passage du Mincio (26 décembre 1800).
id	Mennot, François.	tambour	Une paire de baguettes en arg^t	Bataille de Canope (21 mars 1801).
id.	Volfard, Jacob.	carabinier	Un fusil	Dans plusieurs affaires en Égypte.
id.	Litzelmann, Charl	chasseur	id.	Dans un engagement sur le Pô (juin 1800).
30 mai 1803	Michel, Joseph.	sergent	id.	Dans plusieurs combats en Égypte.

NOMINATIONS DANS L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

Liste des militaires ayant reçu précédemment une arme d'honneur, qui étaient encore présents au moment de la création de l'ordre, et qui, en vertu d'un décret, ont été faits de droit chevaliers de la Légion d'Honneur, à compter du 24 septembre 1803

Boudier, Pierre, lieutenant
Bougierelle, Charles, id.
Demignon, Jacques, sergent.
Laurent, Michel, id
Mennot, François, id.
Michel, Joseph, id.
Poincelet, Jean, sergent
Laurais, Silvain, caporal fourrier.
Boisson, Jean, caporal.
Genevois, Antoine, id.
Litzelmann, Charles, id.
Volfard, Jacob, carabinier.

OFFICIERS :

Du 14 juin 1804 :

Tabayre, colonel.
Roudier, lieutenant.
Rougirelle, id.

Du 10 mars 1809 :

Brondel, chef de bataillon.

Du 31 mai 1809 :

Laroche, capitaine.

Du 16 février 1811 :

Payrard, chef de bataillon.

Du 20 mai 1811 :

Martin-Lagarde, colonel.
Bigot, chef de bataillon.

Du 6 aout 1811 :

Delaporte, capitaine.
Joudioux, id.

Du 7 septembre 1813 :

Rossy, capitaine.

CHEVALIERS :

Du 11 décembre 1803 :

Tabayre, colonel.

Du 25 mars 1804 :

Dumareix, major.

Du 14 juin 1804 :

Cherel, chef de bataillon.
Marquié, id.
Vallet, id.
Boissard, capitaine.
Brémond, id.
Raymond, id.
Chabenat, lieutenant.
Laroche, id.

Du 5 novembre 1804 :

Bernardini, capitaine q. m. trés.
Bodart, capitaine.
Franchi, id.
Renaud, id.
Stefani, id.
Marcellot, lieutenant.
Vincent, id.
Chabanot, sergent.
Charron, id.
Siruguk, id.
Thorain, id.
Pichard, id.
Bertaud, chasseur.
Bruckaux, id.

Du 14 mars 1806 :

Leturge, lieutenant.

Du 18 mars 1807 :

Teysson, capitaine.

Du 14 avril 1807 :

Clamont, capitaine.
Dessarteaux, id.
Henry, id.
Lafosse, id.
Lazare, capitaine.
Maréchal, id.
Mercaret, id.
Gérard, lieutenant.
Stefani, sous-lieutenant.
Savelli, tambour-major.
Pontoy, sergent-major.
Périgord, carabinier.
Cucatto, voltigeur.

Du 10 mai 1807 :

Bonnin, caporal.

Du 1er octobre 1807

Lambert, capitaine adj.-m.
Balland, capitaine.
Droinot, id.
Leblanc, id.
Joubert, lieutenant.
Moreau, id.
Hougetot, id.
Tramoni, id.
Jouanique, sergent-major.
Lecoq, id.
Julliard, sergent.
Marin, id.
Ragot, fourrier.
Manssour-Nasser, caporal.
Millet, carabinier.
Pigeon, voltigeur.
Roux, id.

Du 10 mars 1809 :

Soulier, capitaine adj.-maj.
Blanchon, capitaine.
Rollet, id.
Pertuisot, id.
Gray, lieutenant.
Maréchal, id.
Monbarlet, sous lieutenant.

Fay, sergent-major.
Planet, sous-officier 2e porte-aigle.
Malevsson, sergent.
Veziat, id.
Faucher, carabinier.

Du 31 *mars* 1810 :

Luce, capitaine.

Du 7 *avril* 1810 :

Desroches, lieutenant.
Gabriel, adjudant.
Michaux, id.
Pagaud, sergent-major.
Bidet, sergent.

Du 16 *février* 1811 :

Léger, capitaine.

Du 19 *mai* 1811 :

Autoul, capitaine.
Girard, id.
Stephanopoli, id.
Vachez, id.
Ferry, sergent.
Grandier, id.
Jourdan, id.
Marcellot, id.
Edard, chasseur.

Du 6 *aout* 1811 :

Baurez, adjudant-major.
Breton, lieutenant.
Charade, sergent.
Couthard, id.
Faux, id.

Du 25 *avril* 1812 :

Duchamp, sergent.

Du 12 *février* 1813 :

Devert, capitaine.
Scaal, id.
Barre, adjudant.
Malire, sergent-major.

Du 3 *août* 1813 :

Parizot, adjudant-major.
Lalet, sous-lieutenant.
Laurent, id.
Dupuez, sergent.
Lantinier, id.
Meason, id.

Du 10 *novembre* 1813 :

Desfeujols, sous-lieutenant.

Du 25 *novembre* 1813 :

Hénau, sergent 3e porte-aigle.

IVᵉ — CITATIONS

Liste par ordre alphabétique des militaires qui se sont distingués par leur belle conduite pendant leur présence au corps

NOMS et PRÉNOMS	GRADES	AFFAIRES	DATES	Voir pages
Annibal	carabinier	Passage du Mincio	26 décembre 1800	236
Basquette, François	chasseur	Défense d'Alexandrie	22 août 1801	187
Battini, Marc	sergent	Combᵗˢ de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Beaufranchet	lieutenant	Prise de Huelva	13 octobre 1810	213
Benoit, Laurent	caporal	Défense d'Alexandrie	22 août 1801	187
Bertrand, Louis	lieutenant	Siège de Badajoz	7 février 1811	215
Bianconi, Benoit	sergent	Passage de l'Isonzo	19 mars 1797	147
Bigot, Benoit	capitaine	Défense de Miniou	avril 1799	170
Blondel	chasseur	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Bodart, Louis	capitaine	Défense de Malte.	11 janvier 1798	238
Boissard, Yves	sous-lieutenant	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Brémond, Jean	adjudant	id.	id.	168
Casabianca	id.	id.	id.	168
Cassiano, Antoine	sous-lieutenant	Bataille de Canope	21 mars 1801	185
Chabanot	carabinier	Combat du Mont Knubis	2 juillet 1796	135
Chabenat, Antoine	sous-lieutenant	Bataille de Canope	21 mars 1801	185
Chantel	carabinier	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161
Châtelain	chasseur	id.	id.	161
Chaumont	caporal	Bataille navale d'Aboukir	1ᵉʳ août 1798	156
Chevreuse, J.-B.	capitaine	Passage du Mincio	26 décembre 1800	235
Clamont, Silvain	chef de bataillon	Défense de Dantzig	5 mars 1813	276
Clément	capitaine	Bataille de Samanhoud	23 janvier 1799	164
Coffier	carabinier	Passage du Mincio	26 décembre 1800	236
Cordier	caporal	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Delaforte	capitaine	Défense de Badajoz	11 juin 1811	218
Demignon, Jacques	caporal	Défense d'Alexandrie	22 août 1801	187
Desmoules, Claude	chasseur	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161
Despeujolz, Pierre	sous-lieutenant	Siège de Badajoz	12 février 1811	215
Dizereau	carabinier	Passage de l'Isonzo	19 mars 1797	147
Dumarest, Étienne	capitaine	Bataille de Neresheim	11 août 1796	188
Dumont	carabinier	Combat du Mont Knubis	2 juillet 1796	135
Eppler, Georges	chef de bataillon	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161
(le même)	id.	Comb. de Medinet-el-Fayoum	8 novembre 1798	163
(le même)	chef de brigade	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
(le même)	id.	Bataille de Canope	21 mars 1801	184
Fauché	chasseur	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Genevois, Antoine	caporal	Passage du Mincio	26 décembre 1800	233
Gravier	fourrier	Siège du fort de Bard	mai 1800	233
Joudioux, Antoine	sous-lieutenant	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
(le même)	capitaine	Défense de Badajoz	11 juin 1811	218
Laligan	carabinier	Passage du Mincio	26 décembre 1800	236
Laprade	lieuten. adj.-maj.	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Laroche, Louis	sous-lieutenant	Bataille de Canope	21 mars 1801	185
Laurain, Sylvain	caporal fourrier	Bataille de Chebreiss	13 juillet 1798	143
(le même)	id.	Assaut du Caire	19 avril 1800	180
Laurent, Michel	sergent	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161

NOMS et PRÉNOMS	GRADES	AFFAIRES	DATES	Voir page
Litzelmann, Charles	chasseur	Affaire sur le Pô	juin 1800	234
de Maintenay, Raoul	capitaine	Défense de Berg-op-Zoom	21 février 1814	259
Manssoura, Th. (ég.)	chasseur	Défense d'Alexandrie	22 août 1801	187
Marcellot, Jean B.	sous lieutenant	Combat du Mont Knubis	2 juillet 1796	135
Marchand, Julien	chasseur	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	162
Martin	carabinier	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Martin-Lagarde, J.	colonel	Combat de San-Muñoz	17 novembre 1812	225
Maurice	caporal-tambour	Siége du fort de Bard	mai 1800	233
Mennot, François	tambour	Bataille de Canope	21 mars 1801	185
Muller	sergent	Siége du fort de Bard	mai 1800	233
Odillet	lieutenant	Prise de Huelva	13 octobre 1810	213
Orsi	tambour	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Paquet	carabinier	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161
Paquier	sapeur	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Parasagna	sous-lieutenant	Bataille navale d'Aboukir	1er août 1798	156
Parilier	caporal	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161
Perret, François	lieutenant	Défense de Manheim	novembre 1795	131
Perri	sous lieutenant	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Pertuisot, Edme.	capitaine	Défense de Manheim	novembre 1795	131
Petitgeon	chasseur	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	162
Piatat	sergent	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Plaisance	lieutenant	id.	id.	168
Poinsellet, Jean	chasseur	Défense d'Alexandrie	22 août 1801	187
Renaud, Jean	capitaine	Combat d'Assouan	16 mai 1799	170
(le même)	id.	Défense d'Alexandrie	22 août 1801	187
Richard	caporal	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Richoux	id.	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161
Robin, Antoine	chef de bataillon	Combat du Mont Knubis	2 juillet 1796	135
(le même)	id.	Passage du Lech	24 août 1796	140
(le même)	chef de brigade	Bataille des Pyramides	21 juillet 1798	155
(le même)	id.	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161
Roudier, Pierre	lieutenant	id.	id.	161
Rouet, Michel	sous-lieutenant	Bataille navale d'Aboukir	1er août 1798	156
Rougereau	caporal	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161
Rougirelle, Charl.	lieutenant	Bataille de Canope	21 mars 1801	184
Roussel, Philippe	sous-lieutenant	Défense de Malte	11 janvier 1798	238
Sachost	capitaine	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161
(le même)	chef de bataillon	Comb. de Médinet-el-Fayoum	8 novembre 1798	163
Salvatori	sous-lieutenant	Combat du Mont Knubis	2 juillet 1796	135
(le même)	id.	Passage du Lech	24 août 1796	140
Schramm, Jouannès	capitaine	Combat du Bousau	3 novembre 1792	120
Sirruge, Zacharie	caporal	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Stephanopoli	capitaine	Siége de Badajoz	11 février 1811	215
Stirny	sergent	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Thomas	capitaine	Siége de Badajoz	7 février 1811	215
Tissot, Claude	chasseur	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	162
Toinard	caporal	Comb. de Cophtos et Benout	8, 9 et 10 mars 1799	168
Tremier	chasseur	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161
Valade	caporal	Passage du Lech	24 août 1796	140
Vallet	capitaine	Bataille de Sediman	7 octobre 1798	161
Valpain	caporal	Prise de Huelva	13 octobre 1810	213

APPENDICE C

—

LE RÉGIMENT ACTUEL

1° OFFICIERS TUÉS OU BLESSÉS

---

16 juin - 8 septembre 1855 : Siège de **Sébastopol**

Tué le 10 juillet dans la tranchée : Clairier, capitaine.

Assaut du 8 septembre

Tués :

Dessessailles, chef de bataillon.
Green de Saint-Marsault, chef de bataillon.
Borelli, capitaine
Brucelle, id.
Pellet, id.
Saint Marc, id.
Tirard, id.
Aubert, lieutenant
Basset, id.
De Carrière, id.
Daubian-Delisle, id.
Folli, id.
Simon, id.
Dubuch, sous-lieutenant.
Fournier, T., s.-lieutenant.
Roques, id.

Blessés :

De Malherbe, colonel.
Ména, chef de bataillon.
Taconnet, capitaine adj m.
Trinité-Schillemans, capitaine adj. maj.
Goursault, capitaine d'état-major.
Brenier, capitaine
Charrier, id.
Delpoux, Martin, id.
Dol, id.
Schillinger, id.
Schneider, id.
Fournier, E., lieutenant.
Le Bonne, id.
Loyer, id.
Vigneaud, id.
Viteneau, id.
Arnould, sous lieutenant.
Astima, id.
Avril, id.
Boitard, id.
Carle, id.
Couchot id.
Delpoux, Polyd id.
Gabarrou, id.
Ménard, id.
Poidras, id.
Thont de Reinach, id.

---

6 août 1870 : Bataille de **Frœschwiller**

Tués :

DE FRANCHESSIN, colonel.
PIÉTRI, chef de bataillon.
BONJEAN, capitaine.
CROZALS, id.
VITUREAU, id.
D'ARBO, lieutenant.
ERNST, Clovis, id.
DE CASTILLON, s.-lieutenant.
GOUJOT, id.
HENRIET, sous-lieutenant (porte-drapeau).

Mort de ses blessures :

ERNST, François, s. lieut.

Disparus :

MARTRES, capitaine.
JOLY, lieutenant.
WERY, sous-lieutenant.

Blessés :

ASTIMA, capitaine adj.-maj.
ABADIE, capitaine.
BOULLANGER, id.
CARLU, id.
BORNE, lieutenan
DAVELUY, id.
DE DOUHET d'AUZERS, id.
LAPRAS, id.
DUCLOS, sous-lieutenant.

---

12 août - 27 septembre 1870 : Défense de **Strasbourg**. (4e Baton et Dépôt)

Blessé le 20 août : MARCHANT, capitaine d'habillement.

1er septembre 1870 : Bataille de **Sedan**

Tué : LEFÈVRE, sous-lieutenant.

Blessés : LAVENANT, lieutenant.
DE REDON, sous-lieutenant.

IIe ÉTATS DE SERVICES DES COLONELS

COLONEL SUPÉRIEUR

Prince de Hohenlohe-Waldenburg-Bartenstein, Louis, Aloys, Joseph, Joachim, François-Xavier, Antoine (3 juin 1816 — 31 mai 1829). — Né à Bartenstein (Allemagne) le 18 août 1765. Entré en 1784 au service de l'Autriche comme capitaine dans les dragons d'Ausbach. Passé en 1786 avec ce grade au service de la Bavière, dans le régiment de Dann. Major en 1787. Colonel des Chevau-Légers de Linange en 1789. Quitta ce service pour prendre, en qualité de 2e colonel propriétaire, le commandement du régiment des Chasseurs de Hohenlohe, attaché aux princes émigrés, et fit les campagnes de 1792 à 1794 à l'avant-garde de l'armée de Condé. Passé avec son corps au service de la Hollande le 25 septembre 1794. Prit part à la défense de l'île de Bommel, et opéra une belle retraite devant les troupes françaises. Leva un nouveau régiment en 1795. Colonel commandant le régiment de Kerpen au service de l'Autriche en 1797. Combattit pour cette puissance jusqu'en 1799 et se trouva dans toutes les actions importantes : Caldiero, Stokach, etc. Général-major au service du cercle de Franconie ; employé sous l'archiduc Charles en Italie. Lieutenant-général et gouverneur des deux Gallicies le 22 février 1806. Combattit contre la France à Leipsig et dans la campagne de 1814. Général d'artillerie le 29 avril 1814 ; fut grand-maître de cette arme, puis chambellan et feldzeugmeister. Quitta le service de l'Autriche pour entrer à celui de la France comme lieutenant-général et inspecteur d'infanterie le 9 juin 1816 ; nommé par la même ordonnance colonel supérieur de la Légion de son nom. Fut désigné en 1823 pour commander le 3e corps de l'armée des Pyrénées. Gouverneur du camp de Lunéville en 1824. Élevé aux dignités de pair et de maréchal de France le 8 mars 1827. Mort le 31 mai 1829.

Décorations. — Chevalier de Saint-Louis en 1795. — Grand-Croix des ordres de Sainte-Anne de Russie, de Saint-Hubert de Bavière et du Lion de Hesse, de 1806 à 1813. — Commandeur des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit en 1822. — Grand-Croix de l'ordre de Saint-Louis en 1823. — Officier de la Légion d'Honneur en 1827.

COLONELS COMMANDANTS

1° Comte de Sayn-Wittgenstein, François, Joseph, Louis (25 octobre 1815 — fin 1817). — Né à Strasbourg le 24 février 1777. A, selon toutes probabilités, servi en qualité d'aide-de-camp du roi de Wurtemberg. A fait les campagnes d'Italie dans l'armée autrichienne de 1796 à 1804; était capitaine au régiment de dragons dont le propriétaire était le prince héréditaire de Wurtemberg. A suivi le roi à Gand et a été nommé au commandement de la place de Cambrai au retour de Louis XVIII. Nommé, par ordonnance du 25 octobre 1815, au commandement de la Légion Royale Etrangère, il a dû mourir dans les derniers jours de l'année 1817.

2° De Murphy, Patrice (7 janvier 1818 — 22 mai 1825). — Né à Ballyadam (Irlande) le 29 septembre 1779. Entré au service comme soldat à la 26° Demi-Brigade d'Infanterie Légère le 5 avril 1800; caporal le 16 avril 1801; fourrier le 18 octobre 1801; sergent le 29 août 1803; sergent-major le 23 décembre 1803; adjudant le 3 décembre 1805; sous-lieutenant le 10 décembre 1806. Lieutenant aide-de-camp du général Ledru des Essarts le 28 octobre 1808, il conserva ces fonctions en passant capitaine le 23 juillet 1809 et chef de bataillon le 21 septembre 1811; entre temps, il s'était fait naturaliser Français le 13 juillet 1811. Nommé adjudant-commandant (rang de colonel) et chef d'état-major de la 20° division, au 6° corps de la Grande Armée, le 13 août 1813, il passa avec son grade, le 8 septembre 1814, à l'état-major du gouverneur de la 1re division militaire. Mis en non-activité le 20 janvier 1815, il fut rappelé au mois de mars suivant comme colonel à l'état-major de l'armée de Lyon, et devint le 23 avril chef d'état-major de la 16° division d'infanterie, dans le 5° corps d'observation de l'armée du Rhin. Remis en non-activité le 1er septembre 1815, il fut rappelé, le 8 octobre 1816, comme colonel aide-de-camp du général Ledru des Essarts. Nommé au commandement de la Légion de Hohenlohe le 7 janvier 1818. Promu maréchal-de-camp le 22 mai 1825.

Campagnes. — A fait celles de 1804 et de 1805 à l'armée des côtes de l'Océan; a servi de 1805 à 1809 à la Grande Armée; en 1810 et 1811 au camp de Boulogne; a fait les campagnes de 1812 et de 1813 à la Grande Armée; celle de 1814 en France et celle de 1815 sur le Rhin.

Blessures. — 1° Un coup de feu qui lui a traversé la cuisse droite à la bataille d'Eylau, le 8 février 1807. — 2° Un coup de feu à la hanche gauche au passage du Danube en face d'Essling, le 30 juin 1809. — 3° Un éclat d'obus à la tête à la bataille de Znaïm, le 10 juillet 1809.— 4° Un coup de canon à mitraille au bras droit à la bataille de Krasnoë, le 18 novembre 1812. — 5° Un coup de feu qui lui a traversé le pied droit au combat de Champaubert, le 10 février 1814.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 5 mai 1809 ; officier du même ordre le 2 septembre 1812. — Chevalier de Saint-Louis le 27 novembre 1814.

3° De la Moussaye, Joseph, Marie, Benoît (23 mai — mi-décembre 1825). — Né à Tilques (Pas-de-Calais) le 21 mai 1786. Entré au service à l'école militaire de Fontainebleau, comme élève, le 17 septembre 1804. Sous-lieutenant au 2° Régiment Léger le 23 septembre 1806 ; lieutenant le 24 juin 1807 ; remplit dans ce grade les fonctions d'adjudant major. Nommé aide-de-camp du général Schramm le 16 juillet 1807, il conserva son emploi en passant capitaine le 20 juillet 1811. Capitaine adjoint à l'état-major de la Grande Armée le 14 avril 1812 ; chef de bataillon le 22 mars 1813, il passa avec son grade, le 1er août 1814, au 51° de Ligne (ex-55°). Chef de bataillon à l'armée royale du Nord le 17 juin 1815. Passé avec son grade à la Légion de l'Oise le 16 mars 1816. Major du 4° Régiment d'Infanterie de la Garde Royale le 22 décembre 1819 ; chef de bataillon dans ce corps le 23 avril 1821. Lieutenant-colonel du 62° Régiment d'Infanterie (avec rang du 25 décembre 1820) le 12 février 1823. Nommé colonel du régiment de Hohenlohe le 23 mai 1825.

Campagnes. — A fait celle de 1805 en Autriche ; celles de 1806 et de 1807 en Pologne ; celle de 1808 en Espagne et fut fait prisonnier de guerre à Baylen ; celle de 1809 en Allemagne ; celle de 1812 en Russie ; celles de 1813 et de 1814 en Allemagne ; celle de 1815 en Belgique à l'armée royale du Nord.

Blessures. — 1° Blessé légèrement devant Dantzig, le 15 mai 1807. — 2° A reçu un coup de biscaïen à la cuisse gauche à la bataille de Friedland, le 14 juin 1807.

4° Duprat, André, Jean, Alexandre (21 décembre 1825-2 août 1829). — Né à Paris le 13 avril 1779. Entré au service comme soldat au 14° Régiment de Chasseurs à cheval, le 1er août 1793. Surveillant des travaux du génie, comme sous-officier, le 24 octobre 1795. Mis à la disposition du ministre de la guerre le 24 décembre 1797. Passé en qualité de sergent-major, nommé par le ministre, à la 19° Demi-Brigade d'Infanterie Légère le 27 novembre 1798 ; sous-lieutenant le 8 février 1801. Réformé avec traitement le 15 décembre 1803. Continua ses services au dépôt des conscrits réfractaires à Perpignan depuis cette époque jusqu'au 30 juin 1804, date à laqnelle il passa au 4° Régiment Léger. Nommé capitaine au régiment d'infanterie légère de la Tour d'Auvergne le 8 décembre 1805 ; adjudant-major au corps le 19 avril 1806. Aide-de-camp du maréchal duc de Valmy le 19 avril 1808, il fut promu chef de bataillon le 16 août 1809. Passé avec son grade au 25° Léger le 17 février 1810, puis au 81° de Ligne (ex-100°) le 24 septembre 1814, il fut licencié le 16 septembre 1815. Nommé le 21 février 1816 major de la Légion des Hautes-Pyrénées, qui devint le 14° Régiment Léger le 17 décembre 1820. Nommé lieutenant-colonel du 4° Régiment d'Infanterie de la Garde Royale le 23 mai 1821. Passé avec son grade au 18° Régiment Léger le 22 janvier 1824. Nommé colonel du Régiment de Hohenlohe le 21 décembre 1825. Passé au 17° de Ligne le 2 août 1829. Admis à la solde de congé, en attendant la liquidation de sa retraite, le 10 octobre 1830.

Campagnes : A fait celles de 1793 et de 1794 à l'armée des Pyrénées-Orientales ; celle de 1795 à l'armée des côtes de Brest et de Cherbourg ; celles de 1796 et de 1797 en Italie ; celle de 1799 dans l'Ouest ; celles de 1800 et de 1801 en Italie ; celles de 1804 et de 1805 à la Grande Armée ; celles de 1806, 1807 et 1808 à Naples ; celle de 1809 à la Grande Armée ; celles de 1810 à 1814 en Portugal et en Espagne ; celle de 1830 en Algérie.

Blessures : 1° Un coup de feu à la cheville du pied droit au combat de Foz d'Arunce en Portugal, le 15 mars 1811. — 2° Trois coups de sabre, l'un sur la tête, le deuxième à la main droite et le troisième sur l'épaule gauche à l'affaire de Leyzin (Haute-Navarre), le 31 mars 1813.

Décorations : Chevalier de la Légion d'Honneur le 6 août 1810 ; officier du même ordre le 2 novembre 1814. — Chevalier de Saint-Louis le 2 juillet 1817.

5° Pozzo-Di-Borgo, Charles (2 août 1829-24 décembre 1830). — Né à Alata (Corse) le 7 septembre 1791. Entré comme cadet au service de l'Espagne dans le 2° Régiment d'Infanterie de la Garde Wallonne le 3 mars 1810; enseigne le 13 novembre 1810; sous-lieutenant le 6 octobre 1812; lieutenant le 10 août 1815. Nommé colonel de ce régiment le 18 juillet 1817. Admis au service de la France, comme lieutenant-colonel, le 23 mai 1821. Nommé colonel le 4 juillet 1821. Admis au traitement de réforme le 31 juillet 1822. Passé à l'état-major de l'armée d'Espagne, comme colonel, le 15 février 1823. Admis à la solde de congé le 26 janvier 1824. Admis au traitement de réforme le 26 août 1824. Colonel commandant la place de Barcelone le 1er novembre 1826. Admis au traitement de réforme le 9 décembre 1827. Nommé colonel-commandant du régiment de Holenhohe, le 2 août 1829. Renvoyé dans ses foyers avec solde de congé le 10 janvier 1831. Démission acceptée par le roi le 14 novembre 1836.

Campagnes. — A fait celles de 1810 à 1814 en Espagne au service de ce pays: a fait celles de 1823, de 1826 et de 1827 en Espagne, au service de la France.

Citations. — A été cité honorablement, pour sa belle conduite, au combat de Chiclana, à la bataille de la Albuhera et à l'assaut de Niebla.

Décorations. — Chevalier de l'ordre de Malte le 8 janvier 1810. Chevalier de la Légion d'Honneur le 17 août 1822. Chevalier de Saint-Louis le 21 août 1823. Chevalier de Saint-Ferdinand (2° classe) le 23 novembre 1823. Chevalier de Saint-Georges de Russie le 30 mai 1824. Chevalier de Saint-Ferdinand (3° classe) le 24 décembre 1827.

6° Stoffel, Augustin, Eugène (24 décembre 1830 — 7 novembre 1833) — Né à Madrid (Espagne) le 15 novembre 1781. Entré au service de l'Espagne comme cadet dans le 3° Régiment Suisse, le 15 novembre 1793; lieutenant au corps le 3 juin 1807. Capitaine dans les troupes espagnoles réunies à l'armée française, le 21 octobre 1808. Chef de bataillon au Régiment Royal-Etranger le 14 septembre 1809; major de ce régiment le 31 mars 1810. — Admis au service de la France comme chef de bataillon à l'état-major du prince de Wagram le 5 février 1814. Confirmé major (rang de lieutenant-colonel) du 4° Régiment Suisse le 5 janvier 1815. Nommé colonel du 2° Régiment

Etranger (suisse) le 28 avril 1815. Placé comme lieutenant-colonel en non-activité par licenciement le 15 octobre 1815. Naturalisé Français le 11 mars 1818. Admis à la solde de retraite le 23 août 1829. Nommé colonel du 21ᵉ Régiment d'Infanterie Légère le 24 décembre 1830. Nommé au commandement de la place de Lille le 7 novembre 1833. Admis à faire valoir ses droits à la retraite le 24 décembre 1843.

Campagnes. — A fait celles de 1801 à 1814 en Espagne; celle de 1815 en France; celles de 1831 à 1833 en Morée.

Décorations. — Officier de la Légion d'Honneur le 20 avril 1831.

7ᵉ Lugnot, Joseph (25 novembre 1833 — 27 février 1841). — Né à Charentenay (Haute-Saône) le 12 décembre 1780. Entré au service comme soldat à la 56ᵉ Demi-Brigade d'Infanterie le 14 juin 1794; caporal le 10 juin 1800; fourrier le 20 juin 1800; sergent le 3 octobre 1802; sergent-major le 22 juillet 1803. Sous-lieutenant au corps, devenu le 56ᵉ Régiment de Ligne, le 6 janvier 1807; lieutenant le 25 décembre 1807; capitaine le 18 juin 1812. Promu chef de bataillon au 93ᵉ de Ligne le 11 janvier 1814. En non-activité par licenciement le 15 octobre 1815. Nommé major du 14ᵉ Léger le 30 mai 1821. Passé, comme chef de bataillon, au 21ᵉ de Ligne le 3 janvier 1823. Nommé lieutenant-colonel au corps le 8 septembre 1830. Colonel du 21ᵉ Léger le 25 novembre 1833. Promu maréchal-de-camp le 27 février 1841.

Campagnes. — A fait celles de 1794 à 1797 à l'armée du Rhin; celles de 1798 et de 1799 en Italie; celles de 1800 et de 1801 à l'armée de l'Ouest; celle de 1806 en Italie; celles de 1808 à 1811 à l'armée de Catalogne; celle de 1812 en Russie; celle de 1813 à la Grande Armée; celle de 1814 au blocus de Magdebourg; celle de 1815 à l'armée du Nord. Prisonnier de guerre le 18 juin 1815, il rentra en France en octobre de la même année. A fait les campagnes de 1823 à 1825 en Espagne, et celles de 1830 et de 1831 en Algérie.

Blessures. — 1° Un coup de feu qui lui a traversé le bras droit devant Girone, le 16 août 1808. — 2° Un coup de feu qui lui a traversé la partie supérieure de la jambe gauche à l'assaut de Girone, le 19 septembre 1809. — 3° Deux fortes contusions à la tête d'un coup de mitraille, sous le fort d'Hostalrich en Catalogne, le 1ᵉʳ avril 1810. — 4° Un coup de feu qui lui a traversé le genou gauche à la bataille de

Polotsk en Russie, le 18 août 1812. — 5° Une balle qui lui a traversé la cuisse gauche à la bataille de Waterloo, le 18 juin 1815. —

Décorations. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 9 août 1812. — Chevalier de Saint-Louis le 27 octobre 1814. — Officier de la Légion d'Honneur le 16 novembre 1823. — Chevalier de 2ᵉ classe de l'ordre royal et militaire de Saint-Ferdinand d'Espagne, le 18 novembre 1823. — Commandeur de la Légion d'Honneur le 30 avril 1836.

8ᵉ Phelippeaux, Jacques, Antoine (10 mars 1841 — 22 janvier 1845). — Né à Celletes (Loir-et-Cher) le 10 octobre 1784. Soldat au 105ᵉ de Ligne le 17 novembre 1805; caporal-fourrier le 22 novembre 1805; sergent le 18 décembre 1806; sergent-major le 1ᵉʳ juin 1807; adjudant le 11 juin 1809; sous-lieutenant le 16 octobre 1809; lieutenant le 25 novembre 1811; capitaine le 22 mai 1813; capitaine de grenadiers le 11 octobre 1813. En non-activité par licenciement en septembre 1815. Capitaine à la Légion de la Charente-Inférieure le 24 décembre 1817. Passé avec son grade à la Légion du Cher le 16 avril 1820. Envoyé en congé illimité le 26 décembre 1820. Capitaine officier d'ordonnance du général baron Heurion le 26 août 1830. Chef de bataillon au 32ᵉ de Ligne le 6 septembre 1831. Lieutenant-colonel du 1ᵉʳ Léger le 29 septembre 1837. Colonel du 21ᵉ Léger le 10 mars 1841. Retraité le 22 janvier 1845. Mort le 2 décembre 1864.

Campagnes. — A fait celles de 1806 et de 1807 en Prusse et en Pologne; celle de 1809 en Allemagne; celles de 1811 à 1813 en Espagne; celle de 1814 en France; celle de 1815 en Belgique; celle de 1831 en Belgique.

Blessures. — Blessé : 1° A Arcis-sur-Aube, le 21 mars 1814. — 2° A Waterloo, le 18 juin 1815.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 12 mars 1814. — Chevalier de Saint-Louis le 30 octobre 1829. — Officier de la Légion d'Honneur le 19 août 1832, et commandeur le 2 septembre 1843.

9ᵉ Caneau, Louis, Auguste (23 février 1845 — 30 décembre 1852). — Né à Die (Drôme) le 25 juillet 1793. Elève à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr le 15 août 1811. Sous-lieutenant au 72ᵉ de Ligne le

6 novembre 1812 ; lieutenant le 5 juin 1813. Passé avec son grade au 66e de Ligne le 11 août 1814. Envoyé en demi-solde, par suite de licenciement, le 8 septembre 1815. Lieutenant à la Légion de Seine-et-Oise le 5 août 1817. Lieutenant au 38e de Ligne le 22 décembre 1820; capitaine le 18 septembre 1822. Mis en réforme le 8 février 1826. Capitaine au 34e de Ligne le 9 mai 1827. Chef de bataillon au 17e de Ligne le 15 mars 1838. Passé avec son grade au 2e Léger le 22 janvier 1840. Lieutenant-colonel du 61e de Ligne le 7 mai 1841. Colonel du 21e Léger le 23 février 1845. Retraité le 30 décembre 1852. Mort le 6 juillet 1861.

Campagnes. — A fait celle de 1813 en Allemagne; celle de 1814 en France; celle de 1815 en Belgique; celles de 1823, 1827, et 1828 en Espagne; celles de 1830, 1831, 1840, 1841, 1842, 1843, 1844 et 1845 en Algérie; celles de 1851 et 1852 à Rome.

Blessures. — Blessé : 1° A Kulm le 30 août 1813. — 2° A la Rothière le 1er février 1814.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 25 février 1814; officier le 24 octobre 1848; commandeur le 2 décembre 1850.

10° De Malherbe, Dominique, Henry (30 décembre 1852 — 8 septembre 1855). — Né à Bayeux (Calvados) le 5 novembre 1804. Elève à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr le 24 août 1820. Sous-lieutenant au 19e de Ligne le 1er octobre 1823; lieutenant le 24 septembre 1830; capitaine le 25 avril 1836. Capitaine adjudant-major au 71e de Ligne le 29 octobre 1840. Chef de bataillon au 44e de Ligne le 9 juin 1844. Lieutenant-colonel au 3e Léger le 29 avril 1850. Colonel du 21e Léger le 30 décembre 1852. Général de brigade le 8 septembre 1855. Mort le 30 janvier 1879.

Campagnes. — En Belgique du 9 août au 1er septembre 1831, et du 16 novembre 1832 au 5 janvier 1833. — En Algérie du 28 septembre 1844 au 31 janvier 1848, et du 10 août 1848 au 5 août 1849. — A Paris, pour les journées de décembre 1851. — En Italie, du 25 janvier 1853 au 4 avril 1855. — A l'armée d'Orient en 1855 et 1856.

Blessures. — Blessé à l'attaque du Petit-Redan dans l'assaut de Sébastopol, le 8 septembre 1855.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 20 août 1845 ; officier le 12 décembre 1851. — Commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand le 28 décembre 1853.

11° Adam, Jacques, Louis, Abel (22 septembre 1855 — 20 mai 1860). — Né à Paris le 30 octobre 1815. — Entré au service comme soldat au 6° Léger le 3 mai 1834 ; caporal le 5 novembre 1834 ; caporal-fourrier le 6 mars 1835 ; sergent le 5 janvier 1836 ; sergent-fourrier le 8 janvier 1836. Passé avec son grade au Régiment de Zouaves le 18 juin 1836 ; sergent-major le 16 mai 1837 ; sous-lieutenant le 11 novembre 1837 ; lieutenant le 27 décembre 1840 ; capitaine le 22 novembre 1842. — Passé avec son grade au 65° de Ligne le 11 mai 1849 ; capitaine de voltigeurs le 18 octobre 1849. Passé avec son grade au 1er Régiment de Zouaves le 25 février 1852. Chef de bataillon au 2° Régiment de Zouaves le 30 décembre 1852. Lieutenant-colonel du 50° de Ligne le 24 janvier 1855. Passé avec son grade au 82° de Ligne le 5 avril 1855. Colonel du 96° de Ligne le 22 septembre 1855. Passé avec son grade au 17° de Ligne le 20 mai 1860. Mort à l'hôpital de Dunkerque le 23 juillet 1861.

Campagnes. — En Algérie, du 31 juillet 1836 au 2 juin 1849. — A l'Intérieur en 1851. — En Algérie du 25 mars 1852 au 16 avril 1854. — A l'armée d'Orient du 17 avril 1854 au 4 juillet 1856.

Blessures. — A reçu : 1° Un coup de feu aux lombes en montant à l'assaut de Constantine, le 13 octobre 1837. — 2° Un coup de feu au genou gauche au combat de Zeldoub-el-Azena, le 16 mai 1840. — 3° Un coup de feu à l'omoplate droite au combat de l'Oued-Melah, le 17 juillet 1841. — 4° Une contusion au bras droit et à la poitrine à la prise du Mamelon-Vert, le 7 juin 1855.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 6 mai 1846 ; officier du même ordre le 21 octobre 1854. — Autorisé à porter la décoration du Medjidié de 4° classe le 10 mars 1855, et la médaille du Mérite Militaire de Sardaigne, le 10 juin 1857. — A reçu la médaille de S. M. la reine d'Angleterre.

12° **Colin**, Jean-Baptiste, Philippe-Auguste, Fortuné (12 mai 1860 — 12 août 1866). — Né à Saint Ferdinand (royaume de Naples) le 26 mai 1813. Entré au service comme soldat au 20° Léger le 6 juin 1831; caporal le 20 octobre 1832; sergent-fourrier le 8 mai 1833; sergent-major le 8 mai 1837; adjudant le 29 janvier 1840; sous-lieutenant le 26 avril 1840. Passé avec son grade au 8° Bataillon de Chasseurs à pied le 23 octobre 1840; lieutenant le 22 novembre 1842. Capitaine au 9° Bataillon de Chasseurs le 21 juillet 1848; capitaine adjudant-major le 9 août 1851. Major du 5° de Ligne le 3 avril 1853. Chef de bataillon au 14° de Ligne le 24 décembre 1853. Passé au commandement du 15° Bataillon de Chasseurs, le 25 décembre 1853. Lieutenant-colonel du 27° de Ligne le 12 août 1857. Passé avec son grade au 3° Régiment de Tirailleurs Algériens le 24 décembre 1858. Colonel du 96° de Ligne le 12 mai 1860. Passé avec son grade au 4° Régiment de Voltigeurs de la Garde le 12 août 1866. Général de brigade le 16 juillet 1870. Général de division le 3 mai 1875.

Campagnes. — En Belgique, en 1831 et 1832. — En Algérie, du 10 juin 1841 au 1er janvier 1851. — A Paris, en 1851. — En Algérie, du 15 février 1859 au 12 mai 1860. — Contre l'Allemagne, en 1870-1871.

Décorations. Chevalier de la Légion d'Honneur le 18 novembre 1851; officier le 30 décembre 1862 et commandeur le 14 août 1865. — Autorisé à porter la croix de 2° classe de Sainte-Anne de Russie, le 28 novembre 1868; celle de commandeur de la Couronne de Fer d'Autriche, le même jour, et celle du Medjidié de 3° classe le 10 juin 1870.

13° **Hue de la Colombe**, Frédéric, Michel, Clément (12 août 1866 — 22 décembre 1868). — Né à Noyon (Oise) le 25 novembre 1811. Elève à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr le 1er décembre 1830. Sous-lieutenant au 41° de Ligne le 1er octobre 1832. Passé avec son grade au 12° Léger le 30 décembre 1833; lieutenant le 19 avril 1839; capitaine le 21 août 1846. Passé avec son grade au 87° de Ligne le 1er janvier 1855. Chef de bataillon au 21° de Ligne le 2 juin 1855. Lieutenant-colonel du 32° de Ligne le 14 août 1860. Passé avec son grade au 1er Régiment de Grenadiers de la Garde le 14 mars 1863. Colonel du 96° de Ligne le 12 août 1866. Admis à la retraite le 22 décembre 1868.

Campagnes : En Algérie, du 12 novembre 1845 au 7 novembre 1851. — A l'Intérieur en 1851. — A l'Armée d'Orient, du 4 juillet 1855 au 18 juin 1856. — A l'armée d'Italie du 27 avril au 11 août 1859.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 10 mai 1852; officier le 14 septembre 1855 et commandeur le 10 septembre 1868. — Chevalier de l'ordre militaire de Savoie. — A reçu la médaille du roi de Sardaigne, celle de S. M. la reine d'Angleterre et celle d'Italie.

14° De Franchessin, Ernest (22 décembre 1868 — 6 août 1870). — Né à Talange (Moselle) le 27 décembre 1824. Elève à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr le 18 novembre 1842. Sous-lieutenant au 11° de Ligne le 1er octobre 1844; lieutenant le 2 octobre 1848; capitaine le 23 février 1854; capitaine adjudant-major le 18 mars 1854. Passé avec le grade de capitaine au 3° Régiment de Zouaves le 7 novembre 1856; chef de bataillon le 4 juin 1859. Passé au commandement du 20° Bataillon de Chasseurs le 31 mai 1864. Lieutenant-colonel du 2° Régiment de Zouaves le 12 août 1864. Colonel du 96° de Ligne le 22 décembre 1868. Tué à la bataille de Frœschwiller le 6 août 1870.

Campagnes. A l'armée d'Orient, du 18 septembre 1855 au 16 juin 1856. — En Algérie, du 13 décembre 1856 au 5 mai 1859. — A l'armée d'Italie, du 6 mai au 26 octobre 1859. — En Algérie, du 27 octobre 1859 au 1er septembre 1862. — Au Mexique, du 2 septembre 1862 au 2 mai 1865. — En Algérie, du 3 mai 1865 au 31 juillet 1868. — Contre l'Allemagne en 1870.

Citations : Cité à l'ordre de l'armée d'Afrique pour la manière dont il a conduit son bataillon à l'affaire du 2 juillet 1860.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 19 mars 1859 et officier le 11 février 1864. — Officier de l'ordre militaire de Savoie le 2 août 1860. — Officier de l'ordre de la Guadelupe le 19 décembre 1865. — A reçu la médaille d'Italie et celle du Mexique.

15° Bleyn, André (20 août 1870 — 11 mars 1879). — Né à Wintzenheim (Haut-Rhin) le 1er septembre 1822. Elève à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr le 15 novembre 1842. Sous-lieutenant

au 6ᵉ Léger le 1ᵉʳ octobre 1844; lieutenant le 13 octobre 1849; capitaine le 14 août 1854. Passé avec son grade au 81ᵉ de Ligne le 1ᵉʳ janvier 1855; capitaine adjudant-major le 11 mars 1857. Capitaine et mis hors cadres le 2 mai 1859. Capitaine au 81ᵉ de Ligne le 1ᵉʳ novembre 1859. Passé avec son grade au 3ᵉ Régiment de Grenadiers de la Garde le 7 décembre 1859. Chef de Bataillon au 3ᵉ de Ligne le 14 août 1860. Nommé au commandement du 19ᵉ Bataillon de Chasseurs le 12 août 1866. Lieutenant-colonel du 96ᵉ de Ligne le 3 août 1869. Colonel du même régiment le 20 août 1870. Général de brigade le 11 mars 1879.

Campagnes. — En Algérie, du 3 novembre 1845 au 24 avril 1848. — A l'armée d'Orient, du 25 octobre 1855 au 2 juillet 1856. — En Algérie, du 29 avril au 7 mai 1859. — A l'armée d'Italie, du 8 mai à juillet 1859. — En Algérie, du 8 septembre 1860 au 27 juillet 1864. — Contre l'Allemagne, du 19 juillet 1870 au 11 avril 1871.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 15 juillet 1859; officier le 25 juillet 1854 et commandeur le 20 août 1874. — Autorisé à porter l'ordre de 2ᵉ classe de Saint-Stanislas de Russie, le 22 mai 1866. — A reçu la médaille d'Italie.

16ᵉ Lourde-Laplace, Charles, Louis, Alfred (18 mars 1879—2 février 1886). — Né à Dijon (Côte-d'Or), le 21 décembre 1827. Élève à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr le 5 décembre 1847; élève d'élite le 24 avril 1848: caporal le 6 avril 1849. Sous-lieutenant au 2ᵉ Léger le 1ᵉʳ octobre 1849; lieutenant le 5 mai 1853. Capitaine au 77ᵉ de Ligne le 27 mars 1858. Chef de bataillon au 14ᵉ de Ligne le 15 juillet 1870. Lieutenant-colonel au 35ᵉ de Ligne le 27 novembre 1870. Passé avec son grade au 125ᵉ de Ligne le 31 décembre 1870, puis au 25ᵉ de Ligne le 1ᵉʳ avril 1871, il prit rang dans ce grade à compter du 16 septembre 1871, en vertu d'une décision de la commission de révision des grades. Colonel du 96ᵉ de Ligne le 18 mars 1879; arrivé au corps le 8 avril suivant. Général de brigade le 2 février 1886.

Campagnes. — A fait celle de 1854 au corps expéditionnaire de la Baltique; celles de 1864 à 1867 en Algérie; celle de 1870-1871 contre l'Allemagne; celle de 1881 en Tunisie.

Blessures. — A reçu une balle qui lui a traversé la cuisse droite au combat de Champigny, le 30 novembre 1870.

Décorations : A reçu la médaille de S. M. la reine d'Angleterre. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 7 juin 1865; officier le 5 juillet 1882 et commandeur en 1888. — Commandeur du Nicham-Iftikhar le 13 janvier 1882.

17e Letellier, Edouard, Auguste (6 février — 27 mars 1886). — Né à Paris le 29 mars 1834. Elève à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr le 9 novembre 1852. Sous-lieutenant au 22e de Ligne le 1er octobre 1854; lieutenant le 2 août 1858. Passé avec son grade au 1er Régiment de Tirailleurs Algériens le 27 janvier 1860; capitaine le 12 août 1864; capitaine adjudant-major le 17 janvier 1866; major le 25 mars 1875; chef de bataillon le 4 avril 1878. Promu lieutenant-colonel du 43e de Ligne le 31 décembre 1883 et maintenu au Tonkin, au commandement du 1er Régiment de Marche, le 19 février 1884. Colonel du 96e de Ligne le 6 février 1886; arrivé au corps le 11 mars. Nommé au commandement du 2e Régiment Etranger le 27 mars 1886; parti et rayé des contrôles du corps, le 12 avril suivant.

Campagnes : A fait celle de 1859 en Italie. — En Algérie, avec deux interruptions de quelques mois, du 4 juillet 1859 au 18 juillet 1870. — A fait celle de 1870 contre l'Allemagne; prisonnier de guerre à Sedan le 2 septembre et rentré de captivité le 11 avril 1871. — En Algérie, presque sans interruption, du 18 avril 1871 au 26 septembre 1883, et y a fait la colonne d'El-Goleah dans l'hiver de 1881-1882. — Au Tonkin, du 27 septembre 1883 au 11 juillet 1885.

Blessures. — Contusionné par une balle au pied gauche, au combat de Hoa-Mok au Tonkin, le 3 mars 1885. — (A eu un cheval tué sous lui à Frœschwiller).

Décorations. — A reçu la médaille d'Italie. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 28 décembre 1867 et officier du même ordre le 18 janvier 1881. — Commandeur de l'Ordre Royal du Cambodge le 14 juillet 1884. — A reçu la médaille du Tonkin.

18e Javet, Louis-Philippe (29 mars 1886 — 25 juin 1891). — Né à La Rochelle (Charente-Inférieure le 2 mai 1831. Engagé volontaire le 5 novembre 1851. Elève à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr,

le 17 novembre 1851; caporal le 1er septembre 1852; sergent le 24 novembre suivant. Sous-lieutenant au 46e de Ligne le 1er octobre 1853. Promu lieutenant au corps en Crimée, par décision du commandant en chef, le 9 juin 1855; nomination confirmée par décret du 7 juillet. Capitaine au corps le 29 décembre 1860; a rempli les fonctions de substitut du commissaire impérial près le conseil de guerre de la 22e division militaire, du 15 mai 1863 au 15 février 1865. Nommé capitaine de voltigeurs au corps le 2 décembre 1867. A rempli les fonctions de substitut du commissaire impérial près le 1er conseil de guerre permanent de la 8e division militaire, du 9 mars au 20 août 1868. Nommé capitaine instructeur de tir au corps le 10 août 1868. Nommé capitaine adjudant-major au corps le 14 juillet 1870. Chef de bataillon au 117e de Ligne le 15 décembre 1870. Passé avec son grade au 114e de Ligne le 7 février 1871. Lieutenant-colonel du 59e de Ligne le 31 août 1880. Colonel du 96e de Ligne le 29 mars 1886; arrivé au corps le 19 avril suivant. Admis à la pension de retraite, à titre d'ancienneté de service, par décret du 25 mai 1891; notification parvenue au corps le 24 juin. Rayé des contrôles le 25 du dit.

Campagnes. — A l'armée d'Orient, du 17 mai 1855 au 17 juin 1856. — En Italie, du 3 mai 1859 au 24 mai 1860. — Contre l'Allemagne, du 30 août 1870 au 7 mars 1871. — A l'intérieur, à l'armée de Versailles, du 18 mars au 7 juin 1871.

Blessures. — Blessé à la tête par une pierre à l'assaut de Sébastopol, le 8 septembre 1855.

Mentions. — A reçu une lettre de satisfaction du ministre pour un travail intitulé : *Etudes sur la marche d'une division.*

Décorations. — A reçu la médaille de S. M. la reine d'Angleterre et celle d'Italie. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 10 août 1868; officier le 11 janvier 1876 et commandeur le 30 décembre 1890. — Officier d'Académie le 29 décembre 1888.

19e Martin, Jules, Edouard (13 juillet 1891 — ....). — Né à Châteauroux (Indre) le 14 juin 1838. Elève à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr le 3 novembre 1857. Sous-lieutenant au 1er Régiment Etranger le 1er octobre 1859. Passé au 41e de Ligne le 29 décembre 1861.

Promu lieutenant au corps le 24 décembre 1866. Capitaine au 81ᵉ de Ligne le 9 août 1870; s'est évadé de Metz le 4 novembre et est passé avec son grade au 91ᵉ de Ligne le 7 novembre 1870. Nommé chef de bataillon au 79ᵉ de Marche le 14 janvier 1871; passé avec son grade au 73ᵉ de Marche le 9 mars 1871. Major du 14ᵉ Régiment Provisoire le 27 août 1871. Remis capitaine au corps avec l'ancienneté du 9 août 1870 par décision de la commission de révision des grades. Capitaine au 19ᵉ de Ligne le 26 décembre 1871. Nommé capitaine adjudant-major au corps le 22 septembre 1876. Promu chef de bataillon au 37ᵉ de Ligne le 26 octobre 1878, et nommé par décret du même jour major au 117ᵉ de Ligne. Passé avec son grade au 101ᵉ de Ligne le 14 décembre 1878. Nommé au commandement du 19ᵉ Bataillon de Chasseurs à pied le 29 avril 1881. Lieutenant-colonel du 19ᵉ de Ligne le 17 avril 1888. Colonel du 95ᵉ le 13 juillet 1891; arrivé au corps le 24 septembre suivant.

Campagnes. — En Afrique, du 5 février 1860 au 29 novembre 1861. — Contre l'Allemagne (armée du Rhin), du 19 juillet au 28 octobre 1870. — Contre l'Allemagne (armée du Nord) du 6 novembre 1870 au 27 mars 1871.

Mentions. — A obtenu une mention à sa sortie de l'école de tir en 1865. — A reçu de M. le ministre de la guerre une lettre particulière d'éloges pour le zèle et l'intelligence dont il a fait preuve en suivant les cours de l'école du génie à Versailles et particulièrement pour la façon dont il a traité deux questions militaires qui lui ont été posées en 1876.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 3 janvier 1871.

IIIe — LÉGION D'HONNEUR (1)

COMMANDEURS :

Du 30 avril 1836 :
LUGNOT, Joseph, colonel.

Du 2 septembre 1843 :
PHELIPPEAUX, Jacques, colonel.

Du 2 décembre 1850 :
CANEAU, Louis, colonel.

Du 14 août 1865 :
COLIN, Jean-Baptiste, colonel.

Du 10 septembre 1868 :
HUE DE LA COLOMBE, Frédéric, colonel.

Du 20 août 1871 :
BLUEM, André, colonel.

Du 30 décembre 1890 :
JAYET, Louis, colonel.

OFFICIERS :

Du 20 avril 1831 :
STOFFEL, Augustin, colonel.

Du 14 septembre 1831 :
De HULSEN, lieutenant-colonel.

Du 5 mai 1833 :
De MOLLENBERG, chef de bataillon.

Du 3 juillet 1833 :
NAUD, chef de bataillon.

Du 27 avril 1838 :
ORMANCEY, chef de bataillon.

Du 5 septembre 1841 :
LYONNARD de la GIRENNERIE, lieut.-colon.

Du 9 septembre 1843 :
GOMBRET, chef de bataillon.

Du 24 octobre 1848 :
CANEAU, Louis, colonel.

Du 14 septembre 1855 :
MÉNA, Jean-Louis, chef de bataillon.

Du 12 août 1861 :
GABILLOT, Prosper, chef de bataillon.

Du 30 décembre 1862 :
COLIN, Jean-Baptiste, colonel.

Du 12 août 1864 :
DROIT, Louis, chef de bataillon.

Du 26 décembre 1864 :
BASSERY, Joachim, chef de bataillon.

Du 11 août 1865 :
DEVOUGE, Antoine, lieutenant colonel.
MUSNIER DE MAUROY, Victor, ch. de bat.

Du 21 décembre 1866 :
RIDZECK, Bernard, méd. major de 1re cl.

Du 31 mai 1868 :
PIÉTRI, Alphonse, chef de bataillon.

Du 20 août 1870 :
LAMY, chef de bataillon.
DAUVAIS, médecin-major de 1re classe.

Du 8 août 1871 :
CORNIER Aimé, lieutenant-colonel.
LARDIER, Etienne, capitaine.

Du 3 février 1880 :
CHEVILLARD, Edme, chef de bataillon.

Du 5 juillet 1882 :
LOURDE-LAPLACE, Charles, colonel.

Du 28 décembre 1888 :
DEMARCH, Lucien, lieutenant colonel.

(1) Nous n'avons pas pu retrouver les promotions dans cet Ordre depuis 1815 jusqu'à 1830.

CHEVALIERS :

Du 14 septembre 1831 :

Ballesteros, capitaine.
Bizanet, capitaine adj.-major.
Guillaume, capitaine-trésorier.
Vagis, lieutenant.
Bricks, sous-lieutenant.

Du 10 avril 1832 :

Erdely, capitaine.
Hubert, id.
Karth, capitaine d'habillement.
Schenk, capitaine.

Du 13 novembre 1832 :

Behn, chirurgien aide-major.

Du 5 mai 1833 :

Petison, capitaine.
Succith, lieutenant.
Keintz, chirurgien aide-major.

Du 3 juillet 1833 :

Massanel, capitaine.
Chaud, chasseur.

Du 14 novembre 1833 :

de Dieux-Nasenk, lieutenant.

Du 18 avril 1834 :

Parmanns, capitaine.
Knopp, sapeur.

Du 30 avril 1835 :

Braunswaller, capitaine adj. maj.
Klaempt, capitaine.

Du 30 avril 1836 :

Gentowski, lieutenant.
Monbaglio, sergent.

Du 30 mai 1837 :

Dorii, capitaine adj. maj.
Outeda, capitaine.

Du 27 avril 1838 :

Danoche, lieutenant.

Du 1er mai 1839 :

Bayles, capitaine.
Didie, id.

Du 12 octobre 1839 :

Finamore, sous-lieutenant.

Du 25 avril 1840 :

Dalle, Jean Henri, capitaine.
Poulet, André, id.

Du 28 avril 1841 :

Sene, François, major.
Bonnier, Joseph, capitaine.

Du 5 septembre 1841 :

Delanoe, Ovide, capitaine d'habillement.

Géant, François, capitaine de carabin.
Emery, Louis, lieutenant id.
Pastor, Antoine, sergent id.

Du 24 avril 1842 :

Bellando, Jean-François, capitaine.
Godon, Maurice, sergent.

Du 19 avril 1843 :

Coq, Pierre, capitaine.
Perrazo, Thomas, lieutenant.

Du 2 septembre 1843 :

Balmoissière-Chartroux, Augustin, capit.

Du 14 avril 1844 :

Durand, Antoine, capitaine.
Warren, James, sergent.

Du 17 avril 1845 :

Llamas, Manuel, capitaine.
Mourey, François, id.

Du 15 avril 1846 :

Bernard, Jean, capitaine adj. maj.
d'Agon de Lacontrie, Louis, capitaine.

Du 22 avril 1847 :

Commençon, François, capitaine.
Ricard, Pierre, id.

Du 24 octobre 1848 :

Crénault, Pierre, capitaine.
Knopp, Pierre, tambour-major.

Du 20 avril 1849 :

Faustmann, Adam, capitaine adj. maj.

Du 10 décembre 1849 :

Bernard, Joseph, capitaine.
Brun, François, id.

Du 27 mai 1850 :

Thilmann, Nicolas, sergent de carabin.

Du 2 décembre 1850 :

Cuzat, Pierre, capitaine.
Marchandeau, Jacob, capitaine.
Danant, Jean-Baptiste, sergent major.

Du 23 mars 1851 :

Rivet, Louis, major.

Du 1er mai 1851 :

Achard, Claude, chirurgien-maj. de 2e cl.

Du 10 décembre 1851 :

de Chanaleilles, Gustave, chef de bat.
Laguesse, Louis, capitaine.

Du 10 mai 1852 :

Hacker, Edouard, capitaine.
Horquette, Etienne, serg. maj. vaguemtre.

Du 14 *mai* 1852 :
Bigarré-Villedanet, Louis, sous-lieut.

Du 28 *septembre* 1852 :
Aubry, Nicolas, capitaine d'habillement.

Du 26 *décembre* 1852 :
Schroër, Ernest, capitaine.

Du 10 *août* 1853 :
Mottet, Jean, capitaine.

Du 24 *décembre* 1853 :
Bertheau-Duchesne, F^cis, cap. adj. maj.

Du 9 *août* 1854 :
Civtlli, Gaëtan, capitaine.

Du 29 *décembre* 1854 :
Grimal, Elisa, lieutenant.

Du 11 *août* 1855 :
Gervais, Joseph, capitaine-trésorier.

Du 14 *septembre* 1855 :
Belner, Pierre, capitaine.
Borelli, Dominique, id.
Delpoux, Martin, id.
Dol, Hippolyte, id.
Schillinger, Jean, id.
Trinité-Schillemans, Edmond, id.
Le Borne, Etienne, lieutenant.
Vitureau, Jean, id.
Couchot, Jean-Baptiste, sous-lieutenant.
Ditz, Christophe, médecin-major.
Bonnet, **Ambroise**, sergent.
Bourdais, Mathurin, id.
Gabrielli, Charles, id.

Du 30 *novembre* 1855 :
Arnould, Pierre, lieutenant.

Du 30 *décembre* 1855 :
Moracchini, Ange, capitaine.

Du 16 *avril* 1856 :
Clausener, Louis, chef de bataillon.
Charrier, Pierre, capitaine.
Vestemer, Jean, capitaine adj. maj.
Astima, Ange, lieutenant.
Delpoux, Polydore, id.
Poidras, Anatole, sous-lieutenant.
Coste, Marie, médecin aide-major.
Chazotte, Théodore, sergent.
Simonetti, Paul, id.
Le Troadec, Henry, fusilier.

Du 13 *décembre* 1856 :
Cassariny, Jean-François, capitaine.

Du 14 *mars* 1857 :
Baggioni, Pierre, sergent.
Renoult, Eugène, id.

Du 13 *août* 1857 :
Emond d'Esclevin, capitaine.

Du 30 *décembre* 1857 :
Seviac, Pierre, capitaine d'habillement.

Du 21 *juin* 1858 :
Leblanc, François, lieutenant.

Du 2 *août* 1858 :
Pouget, Paul, capitaine.

Du 9 *octobre* 1858 :
Bichemin, Ferdinand, capitaine.
Marvy, Blaise, chef armurier.

Du 30 *décembre* 1858 :
Vernaïs, Amand, sergent.

Du 7 *août* 1859 :
Verdier, Honoré, capitaine.

Du 28 *décembre* 1859 :
Renaud, Andoxide, capitaine.

Du 15 *août* 1860 :
Cornebize, Henri, capitaine.

Du 29 *décembre* 1860 :
Piazza, Paul, capitaine.

Du 12 *août* 1861 :
Volz, Ferdinand, sergent.

Du 27 *décembre* 1861 :
Bressy, André, chef de musique.

Du 12 *mars* 1862 :
Pélissier, François, lieutenant.

Du 30 *décembre* 1862 :
Bouquet, Hubert, capitaine-trésorier.

Du 14 *mars* 1863 :
Mouton, Alexandre, lieutenant.

Du 13 *août* 1863 :
Dagostini, Jean, capitaine.

Du 30 *décembre* 1863 :
Delaunay, Aimé, capitaine.

Du 12 *août* 1864 :
Crozals, Jules, capitaine.

Du 26 *décembre* 1864 :
Lardier, Etienne, capitaine.

Du 14 *août* 1865 :
Santamaria, Antoine, capitaine.
Crépin, Jean-Baptiste, lieutenant.

Du 29 *décembre* 1865 :
Valentini, Alexandre, sous lieutenant.

Du 12 *août* 1866 :
Serlooten, Adolphe, tambour-major.

Du 21 *décembre* 1866 :
Meyer, Georges, capitaine d'habillement.

Du 11 *août* 1867 :
Daunac, Jean-Paul, capitaine.

Du 28 *décembre* 1867 :
Loyer, Alphonse, capitaine de tir.

Du 31 mai 1868 :
Guitton, Pierre, capitaine.

Du 10 septembre 1868 :
Girard, Jean-Hector, capitaine.
Martres, Hugues, lieutenant.

Du 28 décembre 1868 :
Boisseaud, Jean-Jacques, capitaine.

Du 11 août 1869 :
Grimaldi, Dominique, lieutenant.

Du 24 décembre 1869 :
Garde, Jean, capitaine.
Damblincourt, Ernest, lieutenant.

Du 20 août 1870 :
Abadie, capitaine.
Bonne, lieutenant.
Havelot, id.
de Douhet d'Auzers, lieutenant.
Laphas, id.

Du 8 octobre 1870 :
Voutey, chef de bataillon.
Lartigue, capitaine.
Bonne, lieutenant.

Du 8 août 1871 :
Bollard, Émile, chef de bataillon.
Benazet dit Pissou, capitaine.
Grohusch, Paul, id.
Lavenant, Eugène, lieutenant.
Soret, Léon, sergent-fourrier.

Du 10 mars 1872 :
Duclos, Alphonse, lieutenant.
Audra, Hippolyte, sous-lieutenant.

Du 13 juillet 1872 :
Boëltz, Jean-Baptiste, sergent-major.

Du 20 novembre 1872 :
Cormier, Henri, lieutenant.

Du 22 mai 1873 :
Pulicani, Antoine, capitaine-trésorier.

Du 15 août 1873 :
L'Heuillier, Charles, sergent.

Du 21 avril 1874 :
Marchant, Alexandre, capitaine d'hab.

Du 20 août 1874 :
Stella, Antoine, capitaine.

Du 3 août 1875 :
Lemeunier, Bernard, lieutenant.

Du 11 janvier 1876 :
Vallot, Nicolas, capitaine.

Du 6 février 1877 :
Guasco, Simon, capitaine.

Du 7 août 1877 :
Roussel, Alfred, lieutenant.

Du 30 juillet 1878 :
de Bernardy de Sigoyer, capit.-trésor.

Du 12 juillet 1879 :
Bouchon, Jules, capitaine d'habillement.

Du 3 février 1880 :
Monphoprit, Charles, capitaine.

Du 12 juillet 1880 :
Devaux, André, capitaine.
Morel, François, id.
Martarbetche, Victor, lieutenant.

Du 18 janvier 1881 :
Bith, Marie-Joseph, capitaine adj. maj.

Du 13 juillet 1881 :
Thibaut, Augustin, capitaine.

Du 29 décembre 1881 :
Lequeustre, Jules, lieutenant.

Du 7 février 1882 :
Merlin, Pierre, capitaine.

Du 5 juillet 1882 :
Berthrand, François, capitaine.

Du 29 décembre 1882 :
Rémy, Jean-Nep., lieutenant.

Du 28 décembre 1883 :
Garot, Louis, capitaine.

Du 7 juillet 1884 :
Barthelon, Louis, sous-lieutenant.

Du 27 décembre 1884 :
Padovani, Dominique, capitaine.
Chaudière, Antoine, chef armurier.

Du 28 décembre 1885 :
de Goüe, Marie, capitaine adj. maj.

Du 21 juin 1886 :
Racine, Charles, capitaine.

Du 29 décembre 1886 :
Dietrich, Pierre, capitaine.

Du 5 juillet 1888 :
Moraux, Nicolas, chef de bataillon.

Du 28 décembre 1888 :
Andre, Camille, capitaine.
Pesel, Louis, id.

Du 15 avril 1890 :
Jameron, Alexis, capitaine trésorier.

Du 12 juillet 1890 :
Guillain, Arsène, capitaine d'habillement.

Du 11 juillet 1891 :
Leissier, Pierre Marie, capitaine.

Du 29 décembre 1891 :
Chabaud, Marie Léopold, capitaine.
Durey, Pierre, id.

IVe MÉDAILLE MILITAIRE

Du 10 mai 1852 :

[illegible], sergent.
[illegible], id.
[illegible], id.
[illegible], caporal.
[illegible], caporal-clairon.
Jean, caporal-tambour.
Hura, clairon.
Arribeau, chasseur.
Commency, id.

Du 14 mai 1852 :

Thomas, Louis, voltigeur.

Du 28 septembre 1852 :

Ravay, Jean-Baptiste, sergent.
Paenitz, Charles, caporal.

Du 26 décembre 1852 :

Hermann, Henri, sergent.
Escande, Jean-Pierre, caporal.
Picard, Moïse, carabinier.

Du 10 aout 1853 :

Paulin, Eugène, sergent.
Pellure, Robert, voltigeur.

Du 24 décembre 1853 :

Vernaïs, Amand, sergent.
Nègre, Vincent, chasseur.

Du 9 aout 1854 :

Michel, Pierre, sergent.
Lamlet, Frédéric, caporal.

Du 29 décembre 1854 :

Casamatta, Jean, sergent.
Mary dit Riquet, Pierre, id.

Du 13 juillet 1855 :

Sorbau, Jacques, caporal.

Du 11 aout 1855 :

Wewerka, Joseph, soldat musicien.

Du 14 septembre 1855 ;

Orckl, Joseph, tambour-major.
Massol, Jules, sergent-major.
Baggioni, Pierre, sergent.
Chazottes, Théodore, id.
Daguè, Jean-François, id.
Faure, Bernard, id.
Lamoure, Pierre, id.
Mattei, Bernardin, id.
Pantaléon, Victor, id.
Bedat, Jean, caporal.
Chapotte, Hippolyte, id.
Grolier, Jean-Baptiste, id.
Marion, Bernard, id.
Pleu, Pascal, id.
Saur, Ignace, id.
Avazeri, Nonce, grenadier.
Félix, Joseph, id.
Hurmic, Jean, id.
Laigaisse, Augustin, id.
Winderich, Bernard, id.
Ambert, Jean, voltigeur.
Bedouret, Jean, id.
Buton, Pierre, id.
Duchos, Jean-Baptiste, id.
Bontemps, Etienne, fusilier.
Latourneby, Jean, id.

Du 28 décembre 1855 :

Fargier, Jacques, fusilier.

Du 7 janvier 1856 :

Brunis, Jean, sergent.

Du 24 février 1856 :

Gibut, Jean, sergent.

Du 26 février 1856 :

Bonner, Antoine, grenadier.

Du 16 avril 1856 :

Trouillet, Côme, adjudant.
Dijammes, Jean, sergent-fourrier.
Rossi, Alphonse, id.
Germa, Vincent, sergent.
Halgrain, Alexandre, id.
Korn, Daniel, id.
Lombardini, Louis, id.
Pierron, Claude, id.
Simmenger, Nicolas, id.
Tarouini, Augustin, id.
Aurelle, Jean, caporal.
Dulout, Joseph, id.
Marcantoni, Pierre, id.
Renoult, Eugène, id.
Vacher, Jean-François, id.
Bruner, Joseph, grenadier.
Michel, Louis, id.
Le Bras, Yves, voltigeur.
Le Floch, François, id.
Bulthez, Jean, fusilier.

Du 23 mai 1856 :

Benazet dit Canos, Pierre, voltigeur.

Du 12 juin 1856 :

Sicre dit Mousson, Michel, sergent.

Du 16 juin 1856 :

Méot, François, sergent-fourrier.
Girut, Jean, sergent.
Raphanel, Charles, id.
Caminade, Antoine, caporal.
Tardivel, Auguste, id.
Gilede, Jean, fusilier.
Vialettes, Jean, id.

Du 13 décembre 1856 :

Aimé, Antoine, sergent.
Damelincourt, Ernest, id.
Venino, François, id.

Du 4 mars 1857 :

Millet, Louis, voltigeur.
Pierre, Victor, fusilier.

Du 14 mars 1857 :

Chérin, Jean-Baptiste, adjudant.
Outali, Charles, sergent.

Du 21 mars 1857 :

Mallor, François, fusilier.
Thomassin, Pons, id.

Du 13 aout 1857 :

Caylou, Pierre, sapeur.
Cabannes, Jean, fusilier.

Du 30 décembre 1857 :

Ducatillon, Anselme, sergent-major.
Gorit, Pierre, fusilier.

Du 17 mars 1858 :

Larbillon, François, caporal.
Rascle, Claude, fusilier.

Du 2 aout 1858 :

Porel, Jean Marie, sergent.
Robert, Augustin, grenadier.

Du 1er octobre 1858 :

Vignal, Étienne, musicien de 2e cl.
Desizaut, Charles, grenadier.

Du 28 novembre 1858 :

Collet, François, fusilier.

Du 30 décembre 1858 :

Pierret, Jean, sergent.
Chantemagne, Jean, fusilier.

Du 6 aout 1860 :

Pautrat, Antoine, caporal-tambour.
Romanetti, Louis, caporal.

Du 28 décembre 1860 :

Gourbault, Jean Louis, tambour.
Boudet, Clément, fusilier.

Du 15 aout 1860 :

Chéron, Jean, sergent.
Prost, Étienne, voltigeur.

Du 29 décembre 1860 :

Bonade, Alexandre, sergent.
Albert, Jean Jacques, grenadier.

Du 12 aout 1861 :

Laporte, Jean-Jacques, sapeur.
Lebonnu, Marie, musicien.

Du 27 décembre 1861 :

Cuq, Jacques, sergent.
Silvy, Michel, id.

Du 12 aout 1862 :

Rinière, Jules, sergent-major.
Dubois, Alexandre, fusilier.

Du 30 décembre 1862 :

Iragur, Jean, sergent.
Honorat, Timoléon, voltigeur.

Du 13 aout 1863 :

Nabé, Jean, sergent.
Dubourdieu, Armand, voltigeur.

Du 30 décembre 1863 :

Verdoux, Dominique, sergent.
Renard, François, fusilier.

Du 13 mars 1864 :

Manoin, Jean Baptiste, grenadier.

Du 12 aout 1864 :

Monnot, Jean, sergent.
Guillard, Esprit, fusilier.

Du 26 décembre 1864 :

Chassain, Antoine, sergent.
Orsini, Jacques, id.
Izard, Pierre, musicien.

Du 14 mars 1865 :

Millorit, Augustin, chef armurier.

Du 14 aout 1865 :

Béliard, Pierre, sergent.
Bosse, Auguste, sapeur.
Gauthier, Émile, musicien.

Du 21 décembre 1865 :

Brau, Jean, sergent.
Bourgeois, Jean-Baptiste, cap. tamb.

Du 12 mars 1866 :

Natias, Jacques, musicien.

Du 12 aout 1866 :

[illegible], Jean, sergent.
Desmoutons, Nicolas, sergent-fourrier.

Du 22 décembre 1866 :

Bazire, Rigobert, caporal-tambour.
Balavoine, Victor, voltigeur.

Du 6 mars 1867 :

Lacombe, Silvestre, sergent.

Du 11 août 1867 :
Mongaudon, Léonard, sergent.
Leflour, Sébastien, fusilier.

Du 28 décembre 1867 :
Voillequin, Edouard, sergent fourrier.
Christophe, Louis, sergent.

Du 11 mars 1868 :
Chefsailles, Joseph, caporal-tambour.

Du 22 mai 1868 :
Barbezier, Paul, sous-chef de musique.
Bertrand, Benoît, sergent.
Debar, Jean, soldat.

Du 10 septembre 1868 :
Lemeunier, Bernard, adjudant.
Delmau, Bonaventure, sergent.
Girot, Jean-Baptiste, id.

Du 28 décembre 1868 :
Hocquart, Dominique, sergent.
Carricart, François, musicien.

Du 13 mars 1869 :
Martin, Blaise, sergent.

Du 11 août 1869 :
Blache, François, musicien.

Du 24 décembre 1869 :
Ranqué, Henri, sergent-major.
Deknop, Charles, soldat.

Du 12 mars 1870 :
Ribère, Joseph, soldat.

Du 21 août 1870 :
Rame, sergent-major.
Faure, sergent.
Mespoulède, id.
Pic, id.
Bellougrand, soldat.

Du 8 octobre 1870 :
Benoit-Gonin, sergent.
Dupuy, id.
Bonjour, soldat.
Hentzler, id.
Lomel, id.

Du 10 février 1871 :
Benoit, Théodore, soldat.
Crouzet, Pierre, id.

Du 17 mai 1871 :
Gemillet, Jean, sergent.
Fournier, Gustave, caporal.
Chaussonnet, Mathieu, soldat.
Lusson, Eugène, id.

Du 1er août 1871 :
Schwartz, Jean-Nes, sergent.
Boilloid, François, caporal.
Kramb, Jean, id.
Blaise, soldat.
Coquerel, Théodore, id.
Jédor, Jean-Baptiste, id.
Monhoucher, Pierre, id.
Palier, Pierre, id.
Rateau, Jean, id.
Tristani, Charles, id.

Du 22 mai 1871 :
Flageat, Joseph, soldat.
Rouué, Antoine, id.

Du 31 octobre 1871 :
Faure, Antoine, soldat.

Du 17 novembre 1871 :
Meunier, François, soldat.

Du 14 janvier 1872 :
Flament, Julien, sergent.

Du 1er février 1872 :
Boeltz, Jean-Baptiste, sergent-major.
Lequeuatre, Jules, id.
Lions, André, sergent.
Draguet, Michel, soldat.
Plée, Pierre, id.
Saint-Roman, Firmin, id.
Simon, Henri, id.

Du 4 mars 1872 :
Redon, Pierre, soldat.

Du 10 mars 1872 :
Lerouge, Charles, sergent-major.
Casella, Guillaume, soldat.
Frémaux, Victor, id.
Julien, Jean-Louis, id.
Perret, Gentil, id.

Du 22 mars 1872 :
Froidevaux, Antoine, soldat.
Lair, Jean, id.
Muller, Jean-Baptiste id.

Du 31 octobre 1872 :
Guérin, Julien, soldat.

Du 20 novembre 1872 :
Meloux, Jean, sergent.
Robert, Victor, id.
Morinière, François, soldat.

Du 10 décembre 1872 :
Lebois, Eugène, sergent
Norsilet, Jean-Baptiste, id.
Pandant, Jean-Baptiste, id.
Robin, Pierre, caporal-tambour.
Teissier, René, caporal.
Cavieux, François, soldat.
Chrepitel, Joseph, id.
Rousseville, Jean Baptiste, id.

Du 31 décembre 1872 :
Massicard, Nicolas, sergent.

LAURANT, Antoine, tambour.
CADORET, Joachim, soldat.
CAZENES, Jean-Louis, id.
FOUILLET, Louis, id.
KÉROULÉOAN, Jacques, id.
KIEFFER, Laurent, id.
MACÉ, Mathurin, id.
PAHOUT, Jean-F^ois, id.
PETIT, Jean, id.
SOUQUES, Joseph, id.
VERORREN, Georges, id.

Du 22 mars 1873 :
PERNES, Gustave, soldat.

Du 22 mai 1873 :
HUTTÉ, Pierre, soldat.

Du 11 octobre 1873 :
CANONNE, Auguste, sergent-major.
SOUFFLET, Honoré, sergent.
BACQUÉ, Jean, soldat.

Du 21 avril 1874 :
ESTEVE, Théodore, sergent.
KNECHT, Joseph, soldat.

Du 20 août 1874 :
ALLARD, Louis, soldat.

Du 8 février 1875 :
BERNARDI, Jean-François, sergent.
PRUD'HOMME, Louis, id.

Du 3 août 1875 :
NAVELLE, Thomas, sergent.

Du 7 décembre 1875 :
DESTOURSSE, Pierre, soldat.

Du 11 janvier 1876 :
EVAISA, Henri, sergent.
RICHARD, Jean-Marie, id.
ROUSSEAUX, François, id.

Du 18 juillet 1876 :
ALLAGNAT, Gabriel, sergent.

Du 9 septembre 1876 :
HÉOUIT CHOUSSY, Jean, adjudant.

Du 5 juin 1877 :
PONTHUS, Pierre, sapeur.

Du 7 août 1877 :
MAYER, Joseph, sergent.

Du 4 mai 1878 :
HILAIRE, Joseph, soldat.

Du 30 juillet 1878 :
GIRARD, Victor, sergent.
MOURRNOT, Joseph, caporal sapeur.
GARRIC, Joseph, sapeur.

Du 13 janvier 1879 :
BALLARD, Jean Marie, sergent.

Du 12 juillet 1879 :
LORMAND, Armand, soldat.

Du 3 février 1880 :
VOUILLOUX, Joseph, sergent.

Du 12 juillet 1880 :
STEPHAN, Jacques, musicien.
PADOVANI, Blaise, soldat de 1re cl.

Du 21 juillet 1880 :
FLEURISSON, François, sergent.
HERBOLLET, Célestin, id.
HOUQUES, Charles, id.

Du 13 juillet 1881 :
MICOUD, Joseph, sergent.
LACROIX, Henri, caporal sapeur.
VIDAL, Joseph, sapeur.

Du 29 décembre 1882 :
PETITPIERRE, Mathurin, sergent.

Du 2 mai 1883 :
DAURON, Charles, musicien.

Du 9 juillet 1883 :
PORTES, Alphonse, caporal-tailleur.

Du 7 juillet 1884 :
GRENIER, Joseph, soldat.

Du 27 décembre 1884 :
HOUY, Alexis, caporal-cordonnier.

Du 7 juillet 1885 :
SANOLA, Pierre, sergent.

Du 5 octobre 1886 :
ALESSANDRI, Marc, adjudant.

Du 20 décembre 1886 :
THOMSON, Joseph, adjudant.

Du 29 décembre 1887 :
CLOTEAUX, Jean-Marie, serg. maît. d'arm.

Du 5 juillet 1888 :
MARIN, Gaston, adjudant.

Du 28 décembre 1888 :
PICHON, François, adjudant.

Du 4 mai 1889 :
PIETRI, Pierre, adjudant.

Du 28 décembre 1889 :
COUZINET, Antoine, adjudant vaguem.

Du 30 décembre 1890 :
NICOLAS, Augustin, adjudant.

Du 11 juillet 1891 :
CHAUVIN, Joseph, adjudant.

Du 29 décembre 1891 :
CHANEAC, Félix, adjudant.

V° — CITATIONS

Liste par ordre alphabétique des militaires qui se sont distingués par leur belle conduite pendant leur présence au corps

NOMS et PRÉNOMS	GRADES	AFFAIRES	DATES	Voir page
ARCHER	sous-lieutenant	Défense de Lichtenberg	8-10 août 1870	314
ASTIMA, Ange	capitaine	Incendie à Bonneville	10 juillet 1864	298
ASTIMA	sergent-major	id.	id.	298
BELLOUGRAND	soldat	Bataille de Frœschviller	6 août 1870	306
BENOIT	caporal	Incendie à Bonneville	10 juillet 1864	298
BŒLTZ, Jean-Baptiste	sergent-major	Evacuat. de la Petite-Pierre.	9 août 1870	317
BOULLANGER	capitaine	Bataille de Frœschwiller	6 août 1870	305
BRET, André	sergent	Sauvetage d'un vieillard à Romans	12 avril 1884	336
CHAUD	chasseur	Combat d'Argos	16 janvier 1833	276
DELARCHE	caporal	Incendie à Bonneville	10 juillet 1864	298
DÉLÉON	sergent-major	Combat d'Argos	16 janvier 1833	275
DESPERSSAILLES	chef de bataillon	Assaut du Petit-Redan	8 septembre 1855	291
DUBET	fusilier	Incendie du théâtre de Chambéry	12 février 1864	298
ENGEL	fourrier	Combat d'Argos	16 janvier 1833	275
FAGIANELLI	sergent-major	Affaire de Petalidi	30 novembre 1832	273
FAURE	sergent	Bataille de Frœschwiller	6 août 1870	306
FOURNIER, Gustave	caporal	id.	id.	305
DE FRANCHESSIN, Er.	colonel	id.	id.	305
GÉANT, François	lieutenant	Affaire de Nisi	mai 1832	272
(*le même*)	capitaine de carabiniers	Répres. de troubles à Cholet	5 octobre 1841	278
GEISSLER, Joseph	sergent	Défense de Lichtenberg	8-10 août 1870	315
GREÈS de St-MARSAULT	chef de bataillon	Assaut du Petit-Redan	8 septembre 1855	293
HOUVIAN	fusilier	Incendie à Bonneville	10 juillet 1864	293
JALLUT	grenadier	Incendie du théâtre de Chambéry	12 février 1864	298
LAPRAS	sous-lieutenant	Incendie à Bonneville	10 juillet 1864	298
LEMEUNIER, Bernard	sous-lieut. porte drapeau	Episode du drapeau à Sedan	mars 1871	
LINSKENS	sergent	Affaire de Petalidi	30 novembre 1832	273
LOUIS	id.	Assaut du Petit-Redan	8 septembre 1855	291
DE MALHERBE, Dom.	colonel	id.	id.	292
MARCHAND	lieutenant	Incendie à Bonneville	10 juillet 1864	298
MASSAREL	capitaine	Combat d'Argos	16 janvier 1833	275
MESPOULÈDE	sergent	Bataille de Frœschviller	6 août 1870	306
MIQUEL, Joseph	id.	Combat du Djebel Oum-Sekkek	26 avril 1881	330
NAUD	chef de bataillon	Combat d'Argos	16 janvier 1833	275
NOCETO	capitaine	Inondations à Gap	novembre 1886	337
OBRY	capit. adj.-maj.	Bataille de Frœschwiller	6 août 1870	306
PEYTHIEU, Antoine	tambour	Arrestation d'un meurtrier à Romans	10 juin 1885	336
PIC	sergent	Bataille de Frœschviller	6 août 1870	306
PIQUET.	caporal	Incendie à Bonneville	10 juillet 1864	298
RAME, Jean-Pierre	sergent-major.	Bataille de Frœschviller	6 août 1870	306
RAIGNIER	tambour	Incendie à Bonneville	10 juillet 1864	298
ROUX	lieut. de voltigeurs	Assaut du Petit-Redan	8 septembre 1855	292
SANGLA, Pierre	sergent	Sauvetage d'un vieillard à Romans	12 avril 1884	336
SOREAU	caporal	Siège de Sébastopol	4 juillet 1855	288
SORET, Léon	sergent-fourrier	Bataille de Frœschwiller	6 août 1870	307
STAHL	sergent	Combat d'Argos	16 janvier 1833	275
TARRE	fusilier	Incendie du théâtre de Chambery	12 février 1864	298
VACIS	capitaine	Affaire de Kalamata	mai 1832	272
VERDEAU	sergent major	Affaire près de Kyparissia	25 mai 1832	272
VIARA	sous-lieutenant	Combat d'Argos	16 janvier 1833	275
WAGNER	sergent	Affaire de Petalidi	30 novembre 1832	273

TABLEAU DONNANT [illegible]
LA COMPOSITION DU CORPS [illegible] 1892

[illegible]

Colonel : Martin, J., E., ★ 13/7-91.
Lieutenant-Colonel : Le Jouteux, E., C., ★ 28/12-89.
Major : Derrot, P., L., ★ 29/12-91.
Capitaine-trésorier : Jameton, A., ★ 8/7-83.
Capitaine d'habillement : Guillain, A., J., ★ 8/7-83.

Lieutenant adjoint au trésorier : [illegible]
Lieutenant porte-drapeau : [illegible]
Médecin-major de 1re classe : [illegible]
Id. de 2e classe : [illegible]
Id. (provisoirement de 2e classe) : [illegible] H., J., 20/12-91.

Chef de musique : Séga, A., 14/1-87.

BATAILLONS ACTIFS :

GRADES	COMPies	1er BATAILLON	2e BATAILLON	3e BATAILLON
Chefs de bataillon :		Lurouie, A., L., ★ 1/10-87.	Blary, L., J., A., F., ★ 22/3-90.	de Liniers, L., P., E., 6/5-89.
Capitaines adjudants-majors :		Moustardier, L., M., P., 27/12-88.	Jacob, J., 31/5-86.	Bouvier, J.-B., 25/9-90.
Capitaines :	1re	Meffre, J., L., 11/7-89.	Chabaud, M., L., A., A., ★ 7/3-89.	Duret, P., ★ 30/12-81.
Lieutenants de 1re classe :		Favre, A., D., A., 29/2-88.	Gastinel, A., G., C., 5/5-88.	Romanetti, C., A., 26/12-87.
Lieuten. de 2e cl. ou Sous-Lieut. :		Marnas, B., A., M., 15/7-91.	Durand, P., J., P., 1/6-91.	Lafon, J., E., 25/9-90.
Capitaines :	2e	Léautier, M., E., 8/7-86.	André, J., J., J., 10/5-87.	Boisson, J., J., 18/3-85.
Lieutenants de 1re classe :		Maillard, V., (2e cl.) 24/3-90.	Piazza, F., Z., 12/11-88.	Muret, M., J., 12/11-88.
Lieuten. de 2e cl. ou Sous-Lieut. :		Roux de la Plagne, M., G., A., 1/10-91.	Morellet, J., E., 1/7-91.	Coye de Castelet, J., E., A., 1/10-91.
Capitaines :	3e	Penel, L., V., ★ 1/12-77.	Delaage, G., H., 26/4-84.	Maire, J., F., A., P., 4/3-87.
Lieutenants de 1re classe :		Maugras, P., L., C., 8/7-86.	Magaud, A., A., P., 1/5-87.	Delord, H., T., A., 26/12-87.
Lieuten. de 2e cl. ou Sous-Lieut. :		Sohier, J., A., H., M., 15/7-91.	*Chabrier* (1), A., C., 1/4-91.	Panisse, L., F., M., 15/8-91.
Capitaines :	4e	Gimbert, T., E., 7/12-88.	Teissier, P., M., ★ 29/7-85.	Le Roux, J., M., ★ 22/5-79.
Lieutenants de 1re classe :		Mathieu, J., 29/7-85.	Brasart, F., J., 8/7-86.	Vergnault, E., H., (M) 6/5-89.
Lieuten. de 2e cl. ou Sous-Lieut. :		*Frantz* (1) P., L., 1/10-90.	Ganaye, P., 25/8-90.	Mure, H., E., 24/3-90.

CADRE COMPLÉMENTAIRE :

(4e Baton)

Chef de Bataillon : N.....

1re Cie. Capitaine : THOMAS, M., C., E., 2/10-91.
Lieutenant de 2e classe : BARTOLI, R., 1/12-91.

2e Cie. Capitaine : GRAND, J., J., C., 2/10-91.
Lieutenant de 2e classe : DESCOSSE, A., M., G., 1/12-91.

3e Cie. Capitaine : VINCIGUERRA, J., P., E., F., ★ 1/7-87.
Lieutenant de 2e classe : CORNILLAT, C., M., M., 31/12-91.

4e Cie. Capitaine : CHARTRON, J., L., 12/7-90.
Lieutenant de 2e classe : BONNES, U., 1/12-91.

Officier à la suite : REY, A., Sous-Lieutenant, 1/4-91.

OFFICIERS DE RÉSERVE :

Capitaines :

CLAVERIE, P., O., ★ 26-3-80.
THOMAS, J., M., ★ 29-7-85.
BOURGADE, J., C., ★ 28-10-85.

Lieutenant :

CLAVEL, F., B., 31-12-91.

Sous-Lieutenants :

VARREN, C., B., C., 17-9-84.
LONG, M., J., 10-11-84.
MARTEL, J., M., 1-7-87.
TOURNIER, M., G., G., 14-5-88.
BRISAC, R., J., id.
GENIN, J., E., id.
CHEDEVILLE, E., A., id.
DAUBEL, J., L., G., 10-11-88.
SIBELLIN, J., F., id.
VORON, E., A., 10/11-88.
ARDOD, L., A., id.
OUDARD, J., B., J., id.
GESS, C., H., J., id.
COURTET, A., J., id.
BUIS, H., L., A., id.
CHARPENEL, M., J., U., id.
VIEL, L., J., G., id.
GARCIN, L., F., id.
LEROY, L., B., C., 18/3-89.
MOUSSET, P., V., 11/7-89.
PLATEL, A., E., id.
EMPERAIRE, J., C., id.
BRUNIER, H., 6/8-90.
KOHLER, H., C., id.
BOULLOUD, D., A., id.
PENEL, F., A., id.
BRISSAC, J., M., 6/8-90.
ROUSTAN, V., T., id.
DELISLE, H., id.
COLAS, G., E., id.
RUAU, J., id.
LAURENT, A., L., M., id.
RAPET, P., J., 19/3-91.
CHARLIN, L., id.
CHARLIN, A., M., id.
BONDAT, E., A., 23/3-91.
CORBIÈRE, J., A., E., id.
BIGNER, J., J., A., 31/12-91.

Médecins :

LAMACHE, H., Aide-Major de 2e classe, 14/5-78.
MONDAN, P., L., G., id. 27/6-85.
GIVRE, P., L., M., id. 15/1-91.

(1) Les noms des Sous-Lieutenants sont en capitales penchées.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'ANCIEN 96e DE LIGNE

1745 - 1815

CHAPITRE PREMIER

NASSAU ET LE PREMIER 96^{e}

1745 - 1791

CHAPITRE DEUXIÈME

96ᵉ DEMI-BRIGADE ET 96ᵉ RÉGIMENT

1796-1815

CHAPITRE TROISIÈME

BATAILLONS DÉTACHÉS

DEUXIÈME PARTIE

L'ANCIEN 21e LÉGER

1792 - 1814

CHAPITRE PREMIER

LES 21e DEMI-BRIGADES LÉGÈRES DE PREMIÈRE FORMATION

1792 - 1796

CHAPITRE DEUXIÈME

21e DEMI-BRIGADE ET 21e RÉGIMENT LÉGERS

1796 - 1814

CHAPITRE TROISIÈME

BATAILLONS DÉTACHÉS

TROISIÈME PARTIE

LE RÉGIMENT ACTUEL

1815 - 1891

CHAPITRE PREMIER

LE RÉGIMENT DE HOHENLOHE

1815 - 1830

CHAPITRE DEUXIÈME

LE 21e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

5 janvier 1831 - 31 décembre 1854

CHAPITRE TROISIÈME

LE 96e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

1er Janvier 1855 - 1er Janvier 1892

APPENDICES

FIN

IMPRIMERIE A. STORCK, LYON



This book is a preservation photocopy.
It was produced on Hammermill Laser Print natural white,
a 60 # book weight acid-free archival paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts
1995



CHAPITRE TROISIÈME

BATAILLONS DÉTACHÉS